

XVIII^e SIÈCLE
ET
ROMANTISME



BIBLIOTECA CENTRALĂ
UNIVERSITARĂ
BUCUREȘTI

Cota 121197
Sublet
Inventar 500451

DU MÊME AUTEUR

OUVRAGES DE CRITIQUE :

Athènes et son théâtre.
Virgile, son œuvre et son temps
Balzac et son œuvre.
Essai sur Voltaire.
Sainte Beuve et le XIX^e siècle.
Victor Hugo, Essai sur son œuvre.
Heures de parole.
Études et Figures.
Nouvelles Études et autres Figures.
Le Plaisir du Théâtre (Perrin, éditeur).

En PRÉPARATION (Librairie Arthème Fayard) :

Histoire de la Littérature Française.

82/89.09

B 43

Pico

ANDRÉ BELLESSORT

de l'Académie Française

124002

XVIII^e SIÈCLE ET ROMANTISME

Institutul Pedagogic de 3 ani Buc.
BIBLIOTECA

Sec. XVIII a. Romantismul

BD 183315

INSTIT. PEDAGOGIC DE 3 ANI
BUCURESTI
Nr. inv. 92169
BIBLIOTECA

PARIS

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD

18-20, RUE DU SAINT-GOTHARD, 18-20

Institutul Pedagogic de 3 ani
BUCURESTI
Nr. inv. 3018
BIBLIOTECA

Biblioteca Centrală Universitară
I 121197 ~~Public~~
Cota
Inventar 500451

Rei/08

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

VINGT-CINQ EXEMPLAIRES
SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL DES PAPETERIES LAFUMA,
NUMÉROTÉS DE 1 à 25.

B.C.U. Bucuresti



C500451

PC 287/11

Copyright by F. Brouty, J. Fayard et C^{ie}, 1941.

*Tous droits de reproduction, traduction
et adaptation réservés pour tous pays,
y compris la Russie.*

AVERTISSEMENT

Ce livre est une preuve, ajoutée à tant d'autres, que la plupart des états d'esprit romantiques sont aussi anciens dans la littérature que, par exemple, l'esprit protestant dans le christianisme, et que le Romantisme, en tant que révolution littéraire, était, comme l'essentiel de notre révolution politique, aux trois quarts fait avant 89. Le Régent est un héros plus byronien que les héros de Byron. Mademoiselle Aïssé, Madame du Deffant, Madame Roland, moins la guillotine, pourraient être des héroïnes de roman du XIX^e siècle. Marie-Antoinette eut joué sur son théâtre Le Caprice ou Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée, et Sedaine nous a paru un précurseur de Musset dramaturge. Rétif de la Bretonne n'est pas digne d'être un instant rapproché de Balzac; mais il annonce un naturalisme qui, comme celui des Rougon-Macquart, n'a été qu'un romantisme à rebours. Pour Bernardin de Saint-Pierre, il appartient déjà au XIX^e siècle. On a écrit le Romantisme des Classiques et Le Classicisme des

AVERTISSEMENT

Romantiques et le Romantisme au XVIII^e siècle ; quand nous donnera-t-on avec Gautier, Dumas, Hugo et d'autres L'Esprit gaulois et le Romantisme ?

Le livre se termine sur La Génération de 1830. Pourquoi oppose-t-on toujours la vérité morale des Classiques aux invraisemblances psychologiques des Romantiques ? La Révolution politique et les guerres de l'Empire avaient transformé la vie. Elles avaient bouleversé la bourgeoisie de Molière, démonétisé l'aristocratie, jeté dans le romanesque les personnages de la tragédie, troublé l'esprit des jeunes gens et des jeunes filles de Marivaux. Les Romantiques ont mis à la scène ces créatures d'un monde nouveau, chez qui d'anciens sentiments reparaissaient mêlés à d'autres dont l'expression s'était exaltée ou exaspérée. Il y aurait encore un livre à écrire sur les conséquences littéraires et sur les conséquences politiques, beaucoup plus graves, de 1830.

Telles ont été mes intentions en choisissant les études dont se compose ce livre.

A. B.

CHAPITRE PREMIER

LA DERNIÈRE ANNÉE DE LOUIS XIV

La mort de Louis XIV n'est pas seulement impressionnante par sa grandeur ; elle l'est à la façon d'une suprême digue qui s'écroule : le flot, qui se gonflait et commençait à murmurer, ne sera plus retenu et passe. Un seul homme, un vieillard, arrêta un siècle. Que de choses ne tenaient plus qu'à lui, ne dépendaient plus que de lui ! Le roi avait soixante-dix-sept ans : il en avait régné soixante-douze. Une enfance malheureuse ; une éducation très négligée ; peu de surveillance. Il racontait, nous dit Saint-Simon, qu'on l'avait trouvé, un soir, tombé dans le bassin du Palais-Royal, où la Cour résidait alors. Autour de lui, des rumeurs de guerre civile, des départs en pleine nuit, toutes les humiliations de l'insécurité : il ne les oubliera jamais. « Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude », dira Molière dans son *Tartuffe* : de la fraude et de la Fronde !

Puis l'exemple et les conseils de Mazarin. L'a-t-il aimé ? Il a probablement souffert que sa mère l'aimât trop. Mais il n'a jamais exprimé

ses sentiments. Il y avait chez Mazarin un goût du luxe, une entente de la vie voluptueuse, un amour des belles choses et des choses rares qui devaient lui plaire. Il y avait surtout, chez cet étrange homme, un sens de l'intérêt du pays que le jeune prince avait compris. Le cardinal qui s'appliquait à le former, le jugeait bien : « Il y a en lui, disait-il, de l'étoffe, de quoi faire quatre rois et un honnête homme. »

A dix-huit ans, son éducation militaire révèle son intrépidité. A vingt-deux ans, il est le roi, il est l'Etat, il est la France ; il l'est sérieusement, gravement, profondément. Il ne laisse rien voir de son tremblement intérieur. Il ne se pardonnerait pas de donner l'impression d'une âme hésitante, irrésolue. Mais il a conscience de sa responsabilité et de la pesanteur du droit divin des rois.

Heureusement, il a pour lui la jeunesse, la grâce, une beauté rayonnante ; sa bienvenue lui sourit dans tous les yeux des femmes, et comme le Titus de *Bérénice*, « *en quelque obscurité que le ciel l'eût fait naître, — le monde en le voyant eût reconnu son maître* ». Il aime les vers, les romans qui peignent la galanterie et la gloire, où les princes accomplis ne le seraient pas s'ils n'étaient amoureux. Et il a lu aussi Corneille. Voltaire remarque que la conversation de sa mère et des dames de la Cour n'ont pas peu contribué à cette politesse singulière qui commençait alors à caractériser la Cour ; Anne d'Autriche y avait apporté une certaine galanterie, noble et fière, qui tenait du

génie espagnol, et elle y avait joint les grâces, la douceur et une liberté décente qui n'étaient qu'en France. Pendant une vingtaine d'années, la gloire, dont il a si bien parlé dans ses *Mémoires*, le disputera à l'amour, et l'amour à la gloire. On a nommé ses guerres des guerres de magnificence, comme si elles n'avaient pas été faites pour donner à notre pays ses frontières naturelles, comme si elles n'étaient pas, selon la juste expression de M. Louis Bertrand, des guerres de défense nationale, et comme s'il n'avait pas été seul contre les nations européennes, toujours menacé par les intrigues et les coalitions. Les victoires de ses généraux donnaient un lustre incomparable à sa royauté. On dit qu'aux petits soupers de Potsdam, lorsque les convives s'émancipaient trop, Frédéric II leur disait : « Messieurs, j'entends le roi qui vient. » Voilà ce que Louis XIV n'aura jamais l'idée de dire. Le roi était partout où il était. Ses moindres gestes, ses paroles les plus communes s'imprégnaient toujours d'une majesté naturelle.

Cette majesté n'avait rien de solennel et comportait souvent une bonne grâce familière. Là-dessus, les témoignages abondent, aussi bien celui de son bilieux détracteur, Saint-Simon, que celui de son admirateur, Voltaire, qui avait longuement interrogé d'anciens hôtes de Versailles. Louis parlait fort bien, avec justesse. Personne ne contait mieux que lui. Et « le son de sa voix, noble et touchant, gagnait les cœurs qu'intimidait sa présence ». Il savait

être gai sans compromettre sa dignité ; il s'entendait aux choses ingénieuses, aux impromptus, aux chansons agréables. Saint-Simon prétend qu'il aimait à fredonner les passages et les prologues d'opéra qui étaient le plus à sa louange et qu'à ses soupers publics, quand les violons en jouaient les airs, il en chantonnait les paroles. Et le duc l'accuse d'orgueil et de vanité. Nous trouvons là, au contraire, la marque naïve et plaisante d'une jeunesse heureuse. Et ce jeune roi est un grand travailleur. Ni les plaisirs, ni les fêtes qu'il donne, « si supérieures à celles qu'on invente dans les romans », ni ses passions ne lui font retarder ou abrégier ses conseils avec les ministres. Ses maladies non plus. En 1686, il dut supporter une opération extrêmement douloureuse ; il l'endura sans se plaindre. Le jour même, ses ministres travaillèrent près de son lit ; et, afin que la nouvelle du danger qu'il avait couru ne produisît aucun changement dans les Cours de l'Europe, il donna audience le lendemain aux ambassadeurs. Saint-Simon nous dit, toujours en manière de dénigrement, que son esprit, naturellement porté au petit, se plaisait dans toutes sortes de détails ; Voltaire nous dit plus justement que rien ne lui échappait, qu'il avait réglé lui-même, dans sa maison, les rangs et les fonctions, car il avait horreur du désordre et de l'improvisation. Et il avait aussi le respect des compétences.

Si Corneille avait dit dans la chambre du cardinal de Richelieu à un des courtisans du ministre : « Dites à M. le cardinal que je me con-

« nais mieux en vers que lui », jamais ce ministre ne lui eût pardonné. C'est, pourtant, ce que Despréaux dit tout haut du roi dans une dispute qui s'éleva sur quelques vers que le roi trouvait bons et que Despréaux condamnait : « Il a raison, dit le roi, il s'y connaît mieux que moi. »

Toujours soucieux de ne rien faire qui pût amoindrir l'idée royale, il n'hésita pas à renoncer aux danses où il excellait, aux danses graves « qui convenaient à la majesté de sa figure et qui ne blessaient pas celle de son rang », du jour qu'il entendit sur la scène les vers du *Britannicus*, de Racine, au sujet de Néron : « *Il excelle à traîner un char dans la carrière... — A se donner lui-même en spectacle aux Romains.* »

Depuis la mort de Mazarin, pendant plus de vingt-cinq ans, ce règne de Louis XIV fut incomparable. Il a laissé dans l'imagination des hommes, un type idéal de noblesse, de souveraineté, de grandeur brillante, que tous les monarques essaieraient vainement d'imiter. Les généraux de Louis étaient les premiers de l'Europe ; ses écrivains, les premiers ; ses orateurs, les premiers ; ses architectes faisaient Versailles. Il était, dit le duc de Saint-Simon contraint cette fois par la vérité, il était « le roi des abeilles ». Mais jamais le vieil aphorisme, qu'il est sage d'attendre qu'un homme soit mort pour vanter son bonheur, n'a été plus juste qu'en ce qui concerne Louis XIV. La Révocation de l'Edit de Nantes, exploitée par nos éternels ennemis, suscite contre sa

personne, contre son gouvernement, des nuées de pamphlets. Puis la guerre recommence et la fortune change de camp.

Mais, si l'on ne juge vraiment un homme que dans l'adversité, il faut reconnaître que l'admirable Louis XIV des années prospères s'est encore surpassé dans les années douloureuses, où il semble que la nature se soit liguée avec les hommes contre lui. Tous les maux fondirent sur le vieux roi. Son royaume, épuisé par les guerres, était menacé de démembrement. L'invasion avançait. On parlait déjà de quitter Paris. Il était décidé, lui, à mourir à la tête de ses troupes. Et le terrible hiver de 1709 ajouta ses misères à l'appauvrissement de la nation et aux angoisses de la défaite. Le trésor était à sec. Le roi et les grands de la Cour envoyèrent leur vaisselle à la Monnaie. De magnifiques plats d'or, incrustés de diamants et de rubis, furent fondus, et des couronnes et des objets du plus beau travail. Mais ces diamants, ces pierres précieuses, cet or, n'empêchaient pas le peuple d'être réduit aux pires extrémités. Le froid était tel, tel le dénuement, que les prêtres ne pouvaient plus dire leurs messes ; et, ce qui est peut-être encore plus fort, les plaideurs renoncèrent aux procès.

Dans les beaux appartements de Versailles, devant des cheminées où le feu flambait, on était transi, même sous d'épaisses couvertures. Dans les rues, des bandes d'affamés vous poursuivaient en hurlant. La mortalité était effrayante. La peste n'aurait pas fait plus de victimes que cet air glacial. Des émeutes éclataient.

« Tout est à craindre, écrivait M^{me} de Maintenon, des peuples qui meurent de faim et qu'on prend soin d'exciter : ils disent que le roi enlève tous les blés et s'enrichit en les leur vendant bien cher. »

Et puis voilà qu'au moment où l'on voyait la France consternée et où on la croyait moribonde, où Versailles en alarme se demandait s'il ne faudrait pas se retirer à Chambord, sur la Loire, à ce moment, le maréchal de Villars rétablit nos affaires par la victoire de Denain, suivie du traité d'Utrecht, qui démantelait l'Empire d'Allemagne et mettait un Bourbon sur le trône d'Espagne.

On n'espérait pas ce rayon de gloire. Il n'avait pas la chaleur du soleil de midi ; c'était encore un beau soleil d'une fin de journée, mais un soleil qui se couchait sur des tombes. Toute la famille du vieux roi mourait autour de lui : sa femme, à quarante-cinq ans ; son fils unique, à cinquante, en 1711, et, un an après, en 1712, son petit-fils, le dauphin, duc de Bourgogne. La dauphine, sa femme, leur fils aîné, le duc de Bretagne, furent portés au même tombeau, à Saint-Denis, en avril 1712. Le duc de Berry, frère du duc de Bourgogne, les suivit deux ans après, et, dans le même temps, sa fille passa du berceau au cercueil. Voltaire se rappelait avoir vu, pendant la minorité de Louis XV, des personnes qui ne parlaient de ces pertes qu'en versant des larmes.

Louis XIV fut extraordinaire : il dévorait sa douleur en public. Il ne permettait pas au

roi de pleurer ni de s'attendrir. Là-dessus, on l'a accusé d'insensibilité. Mais, en secret, ces douleurs lui donnaient des convulsions. Et maintenant, son tour venait de suivre, après ses enfants et ses petits-enfants, le chemin de Saint-Denis. Et pourtant, bien qu'il entrât dans sa soixante-dix-septième année, son entourage ne pensait pas qu'il fût si près du grand voyage.

M^{me} de Maintenon s'extasiait sur sa santé, sur sa démarche alerte, sur son exactitude au travail. Quelques personnes seulement avaient remarqué chez lui un léger amaigrissement, et il leur avait semblé que son appétit avait perdu de son étonnante vigueur.

L'année 1715, dont il ne devait pas voir la fin, commença par les remerciements que la reine d'Espagne lui fit des présents qu'elle avait reçus de lui. Depuis trois ans, la cour ne connaissait plus de fêtes. La vie du roi se réduisait à entendre la messe, à tenir un ou deux conseils, à dîner chez M^{me} de Maintenon, à se promener dans ses jardins ; il chassait encore à courre. Il était toujours séduisant ; son prestige n'avait point baissé. Le ministre plénipotentiaire de la Grande-Bretagne, un certain lord Stair, que nous retrouverons, disait, au sortir de sa première audience :

— J'avoue que la vieille machine m'a imposé.

Avait-il comme un pressentiment de sa fin prochaine ? Rien dans ses paroles ni dans sa conduite n'a permis de le supposer. Cepen-

dant, deux mois et demi après la mort du duc de Berry, le 2 août précédent, le 2 août 1714, il avait écrit son testament, presque malgré lui. Il avait aussitôt mandé le procureur général Daguesseau et le premier président de Mesme, et le leur avait remis pour le garder au Parlement.

— Je ne puis donner à ce corps, leur avait-il dit, un plus grand témoignage de mon estime et de ma confiance que de l'en rendre dépositaire. L'exemple des rois, mes prédécesseurs, et celui du testament de mon père, ne me laissent pas ignorer ce que celui-ci pourra devenir ; mais on l'a voulu, on m'a tourmenté, on ne m'a point laissé de repos quoi que j'aie pu dire. Eh bien ! j'ai donc acheté mon repos. Le voilà : emportez-le ; il deviendra ce qu'il pourra ; au moins, j'aurai patience et je n'en entendrai plus parler.

Le lendemain, il s'en ouvrit à la reine douairière de l'Angleterre, qu'il vint voir chez M^{me} de Maintenon :

— J'ai fait mon testament, lui dit-il. J'en connais l'impuissance et l'inutilité. Nous pouvons tout ce que nous voulons, tant que nous sommes ; après nous, nous pouvons moins que les particuliers.

Je ne sais pas si Louis XIV avait jamais fait, dans sa vie, un aveu aussi amer de la vanité où s'anéantissent les volontés royales.

Quelques jours auparavant, le 28 juillet, sous les coups redoublés de la mort, redoutant que sa race, qui n'était plus représentée que

par un enfant de quatre ans, ne s'éteignît ; ne voulant à aucun prix comme héritier Philippe V, le frère du duc de Berry, qui, en montant sur le trône d'Espagne, avait renoncé à tous ses droits sur celui de France ; effrayé par la vie licencieuse du duc d'Orléans, il avait accordé au duc du Maine, au duc de Toulouse, ses bâtards déjà légitimés, « le rang de princes du sang dans toute son étendue » et les avait ainsi déclarés « capables de succéder à la couronne au défaut de tous les autres princes du sang ». Le Parlement enregistra l'édit ; et l'historien de *La Régence*, Dom Leclercq, dit très justement : « La Cour murmura en silence ; Paris se déchaîna sans bruit. »

D'ailleurs, le roi ne se faisait pas plus d'illusions sur le résultat de cette mesure audacieuse que sur la validité de son testament. Il ne put s'empêcher de dire au duc du Maine :

— Vous l'avez voulu, mais sachez que, quelque grand que je vous fasse, et que vous soyez de mon vivant, vous n'êtes rien après moi ; et c'est à vous, après, à faire valoir ce que j'ai fait pour vous, si vous le pouvez.

Pendant ce temps, le premier président et le procureur général envoyaient chercher des ouvriers qui creusèrent un trou dans l'épaisse muraille d'une des tours du palais. Ils y déposèrent le testament royal derrière une grille de fer et une porte de fer, par-dessus lesquelles on « murailla ». Le secret de ce testament alluma bien des curiosités. Puis on songea à autre chose.

1540025
Ce mois de janvier 1715 vit mourir M. de Grignan, lieutenant général et commandant de Provence, le gendre de M^{me} de Sévigné, et l'archevêque de Cambrai, Fénelon, à qui le duc d'Orléans avait envoyé son médecin. Louis XIV ne l'avait point aimé ; il avait trop senti le critique dans l'auteur du *Télémaque*, le grand seigneur ennemi de son luxe et de ses guerres. Aux yeux du prélat et de ses amis, l'archevêque de Cambrai était en exil. Mais la façon toute désintéressée dont l'archevêque avait ouvert ses greniers aux troupes, qui n'en pouvaient plus, toucha le cœur du vieux roi. Et on entendit tomber de ses lèvres, avec un éloge, ce nom qu'on n'osait plus prononcer à la cour. Et voici que Fénelon s'en allait : il partait après Bossuet, après Bourdaloue ; il rejoignait toutes les grandes illustrations du siècle.

En février, un ambassadeur de Perse arriva. On soupçonna Pontchartrain d'avoir imaginé l'ambassade et travesti en ambassadeur un Persan chargé d'une grosse affaire de négoce ; cela pour flatter le roi et le divertir. Cet ambassadeur n'apportait que de très médiocres présents. Aucune lettre du grand roi ne l'accréditait ; sa suite était misérable et il se comporta insolemment. Louis XIV ne doutait pas du sérieux de l'ambassade et de la bonne foi du Persan. « Il en parla souvent avec complaisance, dit Saint-Simon, et voulut que, le jour de l'audience, toute la cour fût de la dernière magnificence. »

On éleva un trône au bout de la galerie



superbement ornée et, des deux côtés, des gradins à divers étages, dont les plus proches du trône furent occupés par les dames en grande toilette et resplendissantes de perles et de diamants. Les cours, les toits, l'avenue, fourmillaient de monde ; le roi, en attendant l'ambassadeur, prit plaisir à voir cet empressement qui lui rappelait les beaux temps de son règne et les fêtes d'autrefois.

Les jours passèrent ; et, tout à coup, le monarque parut malade. Un des premiers qui s'en aperçurent fut son chirurgien, Mareschal. Son médecin, Fagon — un redoutable cuistre, un vrai médecin de Molière, dont la pernicieuse thérapeutique s'était vainement exercée pendant des années et des années contre la santé extraordinaire du roi — Fagon jugeait que son royal patient se portait le mieux du monde. Mareschal alla, vers la Pentecôte, trouver M^{me} de Maintenon, et lui fit part de l'inquiétude que lui donnait une petite fièvre lente dont Sa Majesté ne pouvait se débarrasser. M^{me} de Maintenon lui répondit qu'il fallait être jaloux de Fagon pour mettre en doute la sûreté de son diagnostic. Le roi continua d'absorber les médecines purgatives et de se prêter aux clystères qui s'acharnaient à éprouver ses entrailles. Fagon, étonné que ses infectes drogues y eussent allumé du feu, essayait de l'éteindre avec de l'eau glacée, que le roi buvait entre les repas, et beaucoup de fruits à la glace, des figues, des melons, des mûres. Son régime n'avait pas changé. Il ne buvait en mangeant

qu'un vieux bourgogne usé et coupé d'eau. Souvent, il lui arrivait de dire que des seigneurs étrangers avaient été bien attrapés à vouloir goûter de son vin. Il n'en avait jamais pris de pur, pas plus que de liqueur, de thé, de café ou de chocolat. On constata chez lui un léger affaiblissement. Mareschal dit un jour à l'oreille de l'abbé Dubois : « Le roi est perdu. » On était au commencement d'août.

Peu de récits me semblent plus impressionnants que le journal rigoureusement tenu de Saint-Simon, et tout simplement parce qu'il note, après telle ou telle action, que c'est la dernière fois que le roi l'a faite. Le vendredi 9 août, le roi courut le cerf après dîner, dans sa calèche, qu'il mena lui-même *pour la dernière fois de sa vie*. Le samedi 10 août, il se promena avant le dîner dans les jardins de Marly : il en revint à Versailles sur les six heures du soir, *pour la dernière fois de sa vie*. Le dimanche 11 août, il tint le Conseil d'Etat, s'alla promener l'après-midi à Trianon, *pour ne plus sortir de sa vie*. Le lendemain 12 août, il prit médecine à son ordinaire. On sut qu'il se plaignait d'une sciatique à la jambe et à la cuisse, et ce fut *la dernière fois de sa vie* qu'il marcha. Le mercredi 13 août, en revenant de la messe, où on l'avait porté, il donna son audience de congé au prétendu ambassadeur persan, et *ce fut sa dernière action publique*. Le soir, en sortant de son cabinet, il fit arrêter son fauteuil roulant devant la duchesse de La Rochefoucauld, qui lui présenta la duchesse de

La Rocheguyon, sa belle-fille ; elle fut *la dernière dame qui lui ait été présentée*. Elle prit aussitôt son tabouret au souper du roi, *qui fut le dernier de sa vie au grand couvert*. Le mercredi 14 août, il se fit porter à la messe *pour la dernière fois*... Nous sautons au mardi 20 : ce jour-là, le roi aperçut M^{me} de Saint-Simon, de retour des eaux de Forges. Il lui témoigna beaucoup de bonté sur son voyage : *ce fut la dernière femme de la cour à qui il ait parlé*. Quant au dernier homme, ce fut le cardinal de Rohan qu'il reconnut à la fin des prières des agonisants et à qui il dit :

— Ce sont les dernières grâces de l'Eglise.

Il y a, sur le théâtre d'Extrême-Orient, un personnage qu'on appelle l'Ombre, qui, tout en noir et voilé, se tient derrière le personnage principal, lui passe ce dont il a besoin, le déshabille, l'habille, factotum mystérieux et silencieux. Il me semble, en lisant Saint-Simon, que je vois ce personnage, invisible pour tous, derrière le roi, et que j'entends, à chaque dernier pas que fait Sa Majesté, à chacun de ses derniers actes, le bruit d'un registre qui se referme.

Avait-il été inquiet dès les premiers jours ? Bien que les médecins et même Fagon eussent reconnu la gravité du mal, et qu'au XVII^e siècle on ne cherchât pas à abuser les malades, on fit une exception pour Louis XIV, et on lui prodigua les assurances de guérison. Mais avant que la gangrène eût découvert sa face hideuse et implacable, l'idée de la mort le hantait.

A l'étranger, on suivait avec une curiosité

passionnée le déclin de la santé du roi. Le ministre plénipotentiaire anglais, lord Stair, était un gentilhomme fort mal élevé qui, selon l'expression de Saint-Simon, haïssait merveilleusement la France. Ni l'intérêt ni l'honneur des autres Etats ne comptaient à ses yeux, dès qu'ils contrariaient ceux de l'Angleterre. Il se montra si grossier, si insupportable, que Torcy finit par lui interdire l'entrée de son cabinet.

— Monsieur l'ambassadeur, lui dit-il, si jamais, en me parlant, vous vous écarterez du respect qui est dû au roi, je vous ferai jeter par la fenêtre.

Cette menace l'assagit. Il avait parié très haut que le roi ne passerait pas le 1^{er} septembre ; et, à son exemple, les paris se multiplièrent à Londres. Or Torcy lisait ordinairement au roi les gazettes de Hollande. Un jour qu'il n'avait pas préparé sa lecture, il rencontra ces paris, s'arrêta un instant et les sauta. Le roi lui demanda la cause de son arrêt et de son embarras. Torcy, rougissant, jusqu'au blanc des yeux, lui répondit que c'était une impertinence indigne de lui être lue. Le roi insista. Torcy dut s'exécuter et lui lut les paris tout du long. Le roi ne fit pas semblant d'en être touché ; mais, quelques jours après, à son souper, il dit :

— Si je continue à manger d'aussi bon appétit que présentement, je ferai perdre quantité d'Anglais, qui ont fait de grosses gageures que je dois mourir le 1^{er} septembre prochain.

Il est impossible que, les choses tournant de plus en plus mal, il n'ait pas songé à cette date fatidique du 1^{er} septembre.



Il ne laissa percer aucune crainte, aucune anxiété. « Madame a été douce envers la mort », a dit Bossuet dans son oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre. Le roi fut tranquille et courtois envers elle. Au fond de lui-même, il savait qu'il n'en reviendrait pas, que c'était une question de jours, que ce serait bientôt une question d'heures. Mais en convenir eût été, en quelque sorte, désarmer le roi. Il ne devait rien hâter, rien précipiter en vue d'un événement qu'on n'avait pas à envisager autour de lui. Son confesseur, le Père Le Tellier, de la Compagnie, le pressa de faire des nominations aux bénéfices vacants : il refusa.

— Nous pouvons attendre quelques jours, lui dit-il, pour choisir à loisir de bons sujets, si Dieu me fait la grâce de revenir de cette maladie.

Un malade qui parle ainsi ne paraît pas désespéré. Mais, sans doute, il se disait qu'il avait fait beaucoup de nominations à des bénéfices dont il lui faudrait bientôt rendre compte au jugement de Dieu. Et il ne se fiait qu'à moitié au choix du Père Le Tellier.

Cependant, tout Versailles, toute cette ruche de frelons, agitée d'ambitions mesquines, de rivalités surchauffées, entourait, à distance, d'un bourdonnement continu, l'agonie du roi. On se rassemblait dans les coins. On s'interrogeait sur le testament. La Régence passerait-elle tout entière aux mains du duc d'Orléans ? Les ducs et pairs s'excitaient sur l'affaire du bonnet, affaire considérable, qui avait le tort

de donner à ceux qui en discutaient ardemment un air de nigauds. Il était d'usage que le premier président, quand il recueillait les voix dans la grand'chambre, se levât aux princes du sang sans les nommer, ôtât son bonnet aux princes légitimés en les nommant, et le gardât sur sa tête aux ducs et pairs ainsi qu'aux conseillers. Les pairs supporteraient-ils encore longtemps cet outrage ? Lorsque Saint-Simon en parle, les yeux lui sortent de la tête et il se déverse en un torrent d'injures. Le roi n'était point intervenu dans la querelle ; et le Parlement allait bientôt se réunir, pour la Régence.

Une autre affaire, plus grave, et qui tourmenta le roi jusque dans les premières ombres de la mort, ce fut celle de la Bulle *Unigenitus*, qui avait coupé l'Eglise de France en deux. Le pape, malgré lui, pour ne pas indisposer la Société de Jésus, avait condamné le livre de l'Oratorien Quesnel, très attaché au parti janséniste : *Réflexions Morales sur les Actes et les Epîtres des Apôtres*, où le Père Le Tellier avait relevé cent trois propositions pernicieuses. On avait fait du chemin depuis les Cinq Propositions de l'*Augustinus* ! Le Saint-Office en proscrivit cent et une. Daguesseau nous dit que le Père Le Tellier comptait le nombre des propositions condamnées, comme César aurait pu compter le nombre de ses victoires.

La Bulle avait été promulguée en septembre 1713. Elle faillit provoquer un schisme. Des évêques, à la tête desquels se plaçait l'archevêque de Paris, le cardinal de Noailles, refu-

sèrent d'accepter la constitution de la Bulle et écrivirent au pape pour lui demander des correctifs. « C'était un affront, dit Voltaire, qu'ils lui faisaient respectueusement. » Le roi arrêta la lettre et défendit au cardinal de reparaître à Versailles. Cette affaire l'irrita singulièrement : il retrouvait encore devant lui les Jansénistes, ces faiseurs de scissions, ces ergoteurs opiniâtres ; il imposa avec des menaces au Parlement l'enregistrement pur et simple de la Bulle. Lorsqu'il se sentit très malade, on lui demanda s'il consentirait à voir le cardinal de Noailles. Il répondit :

— De grand cœur, pourvu qu'il se soumette à la Constitution.

Le cardinal refusa de se soumettre.

Les esprits étaient montés contre les Jésuites et contre le Père Le Tellier, qui avait même conçu le projet de faire déposer le cardinal dans un concile national. (Malheureux Père Le Tellier, qui se croyait si puissant : après la mort du roi, il dut vendre ses chevaux, son carrosse, congédier ses gens ; il partit pour Amiens, l'évêque de Bourges ayant refusé de le recevoir dans son diocèse, et, finalement, il alla se survivre quelque temps et mourir dans le plus profond oubli, à La Flèche).

Au sujet des dissensions que la Bulle avait causées, Saint-Simon nous raconte une visite qu'il fit au duc de Noailles pendant que le roi mourait et qui nous donne une idée de la surexcitation des esprits. Le duc « enfila un long discours sur les Jésuites, dont la conclu-

sion fut de les chasser tous de France et d'appliquer leurs biens aux Universités où ils se trouveraient situés ». Saint-Simon était, nous dit-il, habitué aux propositions extravagantes du duc ; mais celle-ci le surprit comme si elle avait été la première du genre. A ce moment, le procureur général entra, et Noailles lui répéta ce qu'il venait de dire. Le procureur regarda froidement Saint-Simon et répondit qu'en effet c'était la chose la meilleure et la plus utile à faire que l'expulsion totale, radicale et sans retour des Jésuites hors du royaume et de disposer sur-le-champ de leurs maisons et de leurs biens en faveur des Universités. Saint-Simon pensa qu'il avait sous les yeux un cas de folie contagieuse. Il craignit d'abord d'avoir mal entendu ; mais le procureur général lui redit sa sentence et, avec Noailles, développa l'idée que les Jésuites sont un danger pour l'Eglise, pour l'Etat, pour les particuliers. Saint-Simon répliqua qu'il ne discuterait pas leurs allégations, si contestables qu'elles lui parussent, mais qu'il voudrait bien savoir comment on s'y prendrait et comment on parerait aux suites fâcheuses de cette expulsion. L'esprit du XVIII^e siècle s'ébauchait ainsi à deux pas du lit de mort de Louis XIV ; les derniers jours du vieux roi étaient empoisonnés par ce jansénisme qu'il avait cru ensevelir sous les démolitions de Port-Royal.

Son état s'aggravait et, n'étant plus ignoré de personne, « avait changé le désert de l'appartement du duc d'Orléans en foule ». On se

tournait vers l'étoile grandissante du futur Régent.

Mais, un jour, le bruit courut que le roi allait mieux : ce jour-là, cet appartement, où, depuis une semaine, une épingle ne serait pas tombée, demeura vide. Le mieux n'était qu'une pauvre lueur vite éteinte. Le malade commençait à souffrir abominablement de sa jambe gangrenée. Il ne se plaignait pas : il l'avouait simplement aux médecins qu'on avait appelés en consultation.

— Vous me voyez, messieurs, leur dit-il, dans un fâcheux état de maladie depuis le 10 de ce mois, sans pouvoir trouver aucun secours : je vous ai mandés pour savoir de vous si vous pourriez me procurer quelque soulagement aux maux qu'il plaît au Seigneur de m'envoyer : ils sont grands, mais je m'y sou mets, puisque c'est sa volonté.

Malgré la souffrance, il continuait à recevoir, à se faire rouler dans l'appartement de M^{me} de Maintenon, à s'entretenir avec les dames et les princes ; et, surtout, il continuait à travailler avec le chancelier et à tenir les Conseils d'Etat. Quelquefois, la torture était telle qu'il était obligé de les interrompre pour qu'on prît le temps de lui débander, frotter et rebander la jambe. Il ne s'était pas donné congé de son métier de roi.

Le 25 août, fête de saint Louis, bien que la nuit ait été très mauvaise et ne permît plus aucun espoir, il voulut qu'on ne changeât rien à l'ordre de cette journée : il entendit donc, à son réveil, sous ses fenêtres, l'aubade des tam-

bours et des hautbois ; et, pendant le dîner, les vingt-quatre violons accoutumés jouèrent dans son antichambre.

Le soir, il reçut le viatique. Le lendemain et le surlendemain, il fit ses adieux et ses recommandations suprêmes successivement au duc d'Orléans, au duc du Maine, au comte de Toulouse, son neveu et ses fils. Puis on introduisit sa fille, la duchesse d'Orléans, sa petite-fille, la duchesse de Berry, les princesses de Condé et de Conti. Elles poussaient des lamentations ; mais il leur répéta ce qu'il avait dit à M^{me} de Maintenon éplorée et à deux garçons de chambre qu'il vit tout en larmes au pied de son lit :

— Pourquoi pleurez-vous ? Est-ce que vous m'aviez cru immortel ?

Il demanda pardon à tous ceux qui avaient leurs entrées du mauvais exemple qu'il leur avait donné ; il les remercia de la manière dont ils l'avaient servi, de leur attachement et de leur fidélité. Il leur demanda pour son petit-fils la même application, le même dévouement. Mais, dès qu'il sentait l'attendrissement le gagner, il s'arrêtait.

Pourtant, il ne put réprimer ses larmes quand il eut mandé à la duchesse de Ventadour, gouvernante de son petit-fils, de le lui amener et qu'il vit cet enfant si frêle, assis dans un si large fauteuil, au chevet de son lit. Mais les paroles qu'il lui dit ont été défigurées. L'occasion était trop belle de lui faire prononcer sa propre condamnation. Saint-Simon commence ainsi :

« Mon enfant, vous allez être un grand roi : ne m'imitiez pas dans le goût que j'ai eu pour les bâtiments ni dans celui que j'ai eu pour la guerre... »

Voltaire remarque que la fin de Louis XIV fut dépouillée de l'ostentation répandue sur toute sa vie et que son courage alla jusqu'à avouer ses fautes.

« Son successeur, écrit-il, a toujours conservé au chevet de son lit les paroles que ce monarque lui dit : les voici fidèlement copiées... »

Et nous lisons :

« J'ai trop aimé la guerre : ne m'imitiez pas en cela non plus que dans les trop grandes dépenses que j'ai faites. »

Fénelon ne lui aurait pas mieux dicté l'aveu de ses erreurs. Mais Dom Leclercq nous donne le texte même que traça, entre le 26 et le 31 août, Gilbert, maître d'écriture, sur l'ordre de M^{me} de Ventadour pour être placé au chevet du dauphin, et qui a été retrouvé :

« Mon cher enfant, vous allez être le plus grand roi du monde ; n'oubliez jamais les obligations que vous avez à Dieu. *Ne m'imitiez pas dans les guerres.* [Ce n'est pas tout à fait la même chose que : *j'ai trop aimé la guerre ou ne m'imitiez pas dans le goût que j'ai eu pour la guerre.* Cela signifierait plutôt : *ne faites pas de guerres pour m'imiter.*] Tâchez de maintenir toujours la paix avec vos voisins, de soulager votre peuple autant que vous pourrez, *ce que j'ai eu le malheur de ne pouvoir faire par les nécessités de l'Etat.* [Voici qui précise la pensée

de Louis XIV : il a dû obéir aux nécessités de l'État, il a été forcé de faire des guerres ; mais il souhaite que son petit-fils n'y soit pas obligé ; et il y a, à ses yeux, des gloires plus enviables que la gloire guerrière.] « Suivez toujours les bons conseils et songez bien que c'est à Dieu à qui vous devez ce que vous êtes. »

Il l'embrassa à deux reprises, et signifia sa volonté qu'aussitôt après sa mort on le conduisît à Vincennes, dont l'air est bon, jusqu'à ce que toutes les cérémonies fussent terminées à Versailles et le château nettoyé.

Tout à coup, il se rappela qu'il y avait cinquante ans que la Cour n'était allée à Vincennes et que Cavoye, grand maréchal des logis de sa maison, n'y avait jamais fait les logements : il indiqua une cassette qui renfermait le plan de cette résidence et ordonna qu'on le remît au maréchal.

On brûla devant lui un certain nombre de papiers. Et il dit à M^{me} de Maintenon, qui, entre ces suprêmes visites, ne le quittait pas, qu'il ne trouvait point que se résoudre à la mort fût aussi difficile qu'on le lui avait fait croire. Ses souffrances empiraient : il essayait de les surmonter par la prière. Ce fut alors que se produisit autour de cette agonie et au milieu de toutes les intrigues qui entrecroisaient leurs fils dans ces chambres de Versailles, un incident digne d'une comédie de Molière. Des empiriques, des guérisseurs populaires, des rebouteux se présentèrent, dont l'un, « espèce de manant provençal fort grossier », comme

l'appelle le fier duc, se vantait de posséder un remède souverain contre la gangrène. Le malade étant désespéré, la Faculté accepta de l'entendre : il expliqua que sa drogue était composée avec le corps d'un animal, à peu près comme les gouttes d'Angleterre avec des crânes d'hommes. La Faculté autorisa l'expérience. Seul, des médecins présents, Fagon s'y opposa : il ne pouvait permettre que l'estomac royal, qui lui était en quelque sorte affermé, ingurgitât un pareil remède. Mais Le Brun (c'était le nom du Provençal) le malmena aussi brutalement que lui, Fagon, « respecté jusqu'au tremblement », avait l'habitude de malmenier les autres ; et le médecin de Sa Majesté en resta abasourdi, au grand contentement du duc du Maine. On versa donc dix gouttes de son élixir dans du vin d'Alicante ; le roi les prit et, quelque temps après se trouva plus fort. Dans les trois derniers jours, ces gouttes seules, de temps en temps, le ranimèrent un peu : Le Brun avait lui-même reconnu qu'elles venaient trop tard.

Le 30 août, sur les cinq heures du soir, le roi dit à M^{me} de Maintenon :

« Il faut, madame, que vous ayez bien du courage et de l'amitié pour demeurer là si longtemps... Ne vous tenez plus là, madame ; c'est un spectacle trop triste, mais j'espère qu'il finira bientôt. »

Il perdait connaissance. M^{me} de Maintenon, accompagnée de M^{lle} d'Aumale, passa chez elle, distribua ce qu'elle avait de meubles dans

son appartement à ses gens, et s'en alla à Saint-Cyr pour n'en plus jamais sortir. L'agonie fut longue, entrecoupée de quelques instants de lucidité : il reconnaissait une personne ; on l'entendait prier Dieu de venir à son aide. Quand on lui dit les prières des agonisants, il les récita d'une voix qui dominait toutes les autres. Puis il retombait dans un silence qui serait bientôt éternel. Il rendit l'âme le 1^{er} septembre 1715, « au moment que la chapelle neuve eut frappé huit heures un quart. »

Tous ont admiré cette mort. Je crois que celui qui en a fait le mieux ressortir la beauté, c'est Edouard Drumont, dans une introduction au *Journal des Anthoine*, publié pour la première fois (1880) :

« Ce malade de soixante-dix-sept ans, rongé par la gangrène..., pendant trois semaines envisagea la mort en face, mettant ordre aux moindres affaires avec un calme incomparable, adressant ses adieux aux plus humbles de ses serviteurs..., prolongeant sa volonté au-delà même de cette vie sans se faire d'illusions sur le respect qu'on aurait pour ses derniers ordres, réglant avec une sérénité sans égale les préparatifs de ce grand voyage où il n'avait plus à dresser d'invitations comme pour Marly et pour Fontainebleau. Pas un regret ; pas une minute de trouble ; pas une de ces paroles où se trahit la faiblesse du mourant ; pas une de ces phrases non plus où l'on sent l'orgueil humain qui se raidit et veut en imposer encore à cette humanité qu'il va quitter. *Louis XIV*,

on peut le dire, est entré dans l'éternité de ce pas majestueux et tranquille dont il traversait la galerie des Glaces devant tous les fronts inclinés. »

La grandeur si simple de cette mort nous est, sinon cachée, du moins obscurcie par le souvenir de la pauvreté presque infamante des funérailles, telles que Voltaire nous en a laissé l'image. Mais Voltaire a beaucoup exagéré. Que Louis XIV n'ait pas été regretté autant qu'il le méritait, il n'y a point là de quoi nous surprendre. On était déjà tout aux nouveautés que sa disparition annonçait, tout aux espérances qu'on pouvait en concevoir, aux avantages qu'on pensait en retirer. Voltaire s'étonne que la population ne manifeste pas la même émotion qu'en 1686, où elle avait demandé en pleurant la guérison du roi malade. Mais, en 1686, le roi n'avait encore que quarante-huit ans ; et aujourd'hui, on perdait un vieillard de soixante-dix-sept ans. À défaut des signes de douleur, on aurait dû pouvoir compter sur le respect.

« J'ai vu, écrit Voltaire, de petites tentes dressées sur le chemin de Saint-Denis. On y buvait, on y chantait, on y riait. Les sentiments des citoyens de Paris avaient passé à la populace. Le Jésuite Le Tellier était la principale cause de cette joie universelle. J'entendis plusieurs spectateurs dire qu'il fallait mettre le feu aux maisons des Jésuites avec les flambeaux qui éclairaient la pompe funèbre. »

Il faut se défier de Voltaire quand les Jésuites apparaissent ; et l'idée des funérailles de Louis XIV que nous retirons de ce passage me semble fausse.

Les funérailles eurent lieu huit jours après la mort, le lundi 9 septembre. Dans les premiers jours, le cardinal de Noailles, ayant fait valoir que les entrailles des derniers rois étaient toutes à Notre-Dame, deux aumôniers du roi y portèrent celles de Louis XIV. Personne ne les accompagna ; il n'y eut aucune cérémonie, car le régent, mécontent du testament, rognait sur la dépense. Le vendredi 6, le cardinal de Rohan accomplit le vœu de Louis que son cœur fût porté dans l'église de la maison professe des Jésuites, et qu'on l'y plaçât vis-à-vis celui du roi son père, et de la même manière. Saint-Simon nous dit qu'il ne se trouva pas six personnes de la cour pour assister à cette translation, et s'indigne de cette prompte ingratitude.

Enfin, le 9 septembre, après le chant des vêpres des morts, seize officiers enlevèrent le cercueil du lit de parade, le transportèrent dans la salle des gardes et, de là, le déposèrent sur le char arrêté dans la Cour de marbre.

On se mit en marche vers huit heures du soir. D'abord s'avançaient les pauvres à pied, en deuil, porteurs de flambeaux ; des gens d'office, des gens de livrée, des pages ; ils étaient suivis du maître et du grand maître des cérémonies, de mousquetaires noirs, de mousquetaires gris et de cheveau-légers. Puis venaient les carrosses : le premier, avec les aumôniers et le Père Le Tellier ; les autres, avec le grand maître de France et les tout premiers gentilshommes. Derrière eux, les trompettes de la Chambre, à cheval, et le petit roi et les hérauts d'armes. Quatre aumôniers à cheval

portaient les quatre coins du poêle. Les gardes du corps et les gendarmes fermaient le cortège.

On traversa le pont de Sèvres, le Bois de Boulogne ; au parc de Madrid, on renouvela les huit ou neuf cents flambeaux ; et il fallut abattre une des portes du parc de Boulogne pour le passage du char funèbre. On gagna Montmartre et, de là, la plaine de Saint-Denis. Les chemins, éclairés de torches, étaient bordés de carrosses. Vers cinq heures du matin, le cortège atteignit le grand pavé qui conduisait de Paris à Saint-Denis. Là, le prieur de l'abbaye l'attendait, à la tête de cent vingt moines en chape de velours noir, du clergé séculier, du clergé régulier et du corps de ville. Cette troupe forma deux haies. Le cardinal de Rohan et le prieur encensèrent le cercueil. On reprit la marche au chant des psaumes, et on arriva au seuil de la basilique sur les sept heures du matin. Le voyage avait duré presque douze heures. On déposa le corps à l'entrée de l'église, pendant les discours, encensements et aspersions, puis au chevet du chœur, où, nuit et jour, deux moines et deux gardes du corps le garderaient pendant quarante jours jusqu'au service solennel.

Tous ces détails que j'emprunte, avec Dom Leclercq, à des contemporains comme Anthoine et Dangeau, font oublier le mince et grêle croquis de Voltaire. Il a vu des tentes dressées sur le chemin de Saint-Denis. N'en fallait-il pas pour cette population qui passait toute la nuit

à attendre le cortège. On riait, on buvait, on chantait. Aurait-il voulu que cette foule pleurât ? Marais, dans son *Journal*, écrit plus justement :

« Le peuple regardait cela comme une fête et, plein de la joie d'avoir vu le roi vivant [le petit roi], n'avait pas toute la douleur qui eût convenu. »

Nous avons assisté aux funérailles de Victor Hugo : nous avons entendu, au passage des chars, où s'entassaient les couronnes et les gerbes enrubannées, crépiter les mêmes applaudissements que dans les batailles de fleurs ; on buvait, on riait, on chantait. Le vieux roi de la poésie était encore plus maltraité que Louis XIV, car c'était en plein jour que son convoi funèbre se déroulait, au milieu d'une foule qui n'avait aucun recueillement ; et je doute que le chemin de Saint-Denis ait vu pis, dans la nuit du 9 au 10 septembre 1715, que la place de l'Etoile, le soir qui précéda les funérailles du poète. Est-ce à dire que nous n'ayons pas eu l'intention d'honorer Hugo ? Mais l'enterrement de ces vieillards, qui ont si longtemps occupé l'esprit et l'imagination des peuples, est comme une dernière fête en leur honneur plutôt qu'une cérémonie lugubre. Ici, il y avait encore autre chose. Avec Louis XIV, la vieille Cour mourait, et tout un esprit. Un nouveau siècle commençait.

CHAPITRE II

UN PERSONNAGE ROMANTIQUE : LE RÉGENT

Le Prince qui allait succéder à Louis XIV, Philippe duc d'Orléans, avait quarante et un ans. Il était le fils de Monsieur, frère unique du roi, qui avait épousé en premières nocces cette Henriette d'Angleterre dont la mort foudroyante demeure un des mystères de l'Histoire. A-t-elle été empoisonnée ? Saint-Simon et beaucoup d'autres en étaient convaincus. Mais le roi aurait acquis la certitude que le mari n'avait pas trempé dans cet assassinat, et, quelques jours après le remariage de Monsieur, il prit en particulier sa nouvelle belle-sœur, prévint les perfides insinuations qu'on pourrait lui faire et tint à la rassurer sur son frère et sur lui-même trop honnête homme pour lui donner un mari suspect. « Madame en fit son profit », dit Saint-Simon, et elle se débarrassa de son premier maître d'hôtel. Monsieur était certainement innocent. C'était, — nous empruntons tous ces traits à son admirable portraitiste, — un petit homme ventru, monté sur

des échasses tant ses souliers étaient hauts ; il avait le nez fort long, une belle bouche, de beaux yeux, un visage plein et allongé où on le soupçonnait de mettre un peu de rouge ; toujours paré comme une femme, avec une perruque noire et poudrée, des rubans partout, il était plein de bagues, de bracelets, de pierreries et de tous les parfums ; « et en toutes choses la propreté même. » Il avait montré à la guerre la même valeur que son père Louis XIII. Son courage à la victoire de Cassel avait un peu étonné la cour qui ne lui connaissait guère que les mauvaises qualités des femmes : faible, timide, soupçonneux, défiant, tracassier, incapable de garder un secret, passant sa vie en commérages, aimant à brouiller les gens, attachant du prix à des futilités, et se laissant traiter avec mépris par des favoris scandaleux. Il redoutait le roi, mais « sans se départir des allures aisées de frère ».

Sa femme ne se plaignit jamais de lui. Mais si on avait voulu lui choisir une femme qui fut exactement son contraire, on n'aurait pu mieux trouver qu'Elisabeth-Charlotte, fille de l'électeur palatin. L'électeur était un drôle d'homme et parfois un drôle tout simplement : il avait voulu que son Eglise reconnut sa bigamie et il déblatérât à longueur de journée contre la religion, les prêtres et le ciel. Sa fille avait vécu ses premières années entre sa mère et la seconde femme de son père qui remplissait la maison de ses bâtards. Puis sa tante Sophie l'avait prise près d'elle au Hanovre. L'adolescente n'aimait que les fusils, les épées,

les pistolets et n'avait qu'un désir, malheureusement irréalisable, celui d'être un garçon. Quand on vint la chercher et lui annoncer qu'elle serait la belle-sœur de Louis XIV, elle poussa des cris « à en avoir le côté enflé ». Elle n'était pas aussi laide qu'elle le devint lorsque Saint-Simon parlait de « son visage de rustre » ; elle avait alors de jolis petits yeux pétillant de gaieté, un corps menu « vif comme l'air ». On sait qu'elle a été une grande écrivassière ; ses innombrables lettres aux personnes de sa famille ne nous laissent rien ignorer de ses sentiments et de son histoire. M^{me} Arvède Barine en a tiré un livre excellent et très amusant : *Madame, Mère du Régent*. « A mon arrivée, dit-elle, je vis bien que je déplaisais à Monsieur, ce que je ne dois pas trouver merveilleux, laide comme je suis ; mais je pris, dès ce moment, la ferme résolution de vivre avec lui de telle façon qu'il s'accoutumât à ma laideur. » Elle se tint parole. Elle n'aima jamais la France et n'aima réellement en France que Louis XIV qui avait du goût pour elle, pour sa franchise, pour ses qualités d'amazone et de chasseresse. Sa correspondance justifie tout ce que Saint-Simon a écrit d'elle : « attachée au rang, à la grandeur, inexorable sur les bienséances, sûre, vraie, grossière, dangereuse à faire des sorties publiques, fort allemande dans toutes ses mœurs, ignorant toute commodité et toute délicatesse pour soi, (à soixante ans elle ne savait pas encore ce qu'était une robe de chambre), sobre, sauvage et ayant des fantaisies. »

Elle adorait son fils « C'est un bon enfant,

disait-elle, qui fait tout ce qu'on veut. » A douze ans il prenait déjà les révérences très au sérieux. « En cela, disait-elle, il ne me ressemble pas du tout. » Il avait répondu à des personnes qui lui demandaient s'il aimait les cérémonies et la parure : « Je ne les hais pas tant que Madame ; mais je ne les aime pas tout à fait autant que Monsieur. » Madame était d'ailleurs une mère sévère. « Quand mon fils était petit, écrivait-elle en 1710, je ne lui ai jamais donné un soufflet, mais je l'ai fouetté si vigoureusement avec les verges qu'il s'en souvient encore. Les soufflets sont dangereux ; ils peuvent causer des désordres dans la tête. » Il faut croire que, passé un certain âge, ce danger n'existe plus, car elle en donna un éclatant et public à celui qui n'était alors que le duc de Chartres, au sujet de son mariage. Le roi avait signifié son désir que son neveu épousât M^{lle} de Blois, la seconde fille qu'il avait eue de M^{me} de Montespan. Madame, dont la maison paternelle regorgeait des enfants de son bigame de père, fut révoltée. Elle se tut devant le roi, confiante dans la parole de son fils qui lui avait juré d'opposer un refus à la volonté royale. Mais ni lui ni son père n'en firent rien. Madame ne craignit pas de montrer à la cour un visage inondé de larmes et de parler haut et de gesticuler. Le lendemain, comme on attendait dans la galerie la levée du Conseil et la messe du roi, le futur duc d'Orléans s'approcha de sa mère, selon son habitude, pour lui baiser la main. Madame lui appliqua un soufflet si sonore qu'en présence de toute la cour il cou-

vrir de confusions le pauvre prince et combla les spectateurs d'un prodigieux étonnement. Le prince avait pour ses parents un grand respect et une grande affection ; il aimait beaucoup sa mère, mais sans avoir une très haute idée de ses ressources ; il se confiait fort peu à elle. Madame n'eut aucune influence ni sur sa vie privée ni sur sa vie publique.

Philippe tenait de son père son amour du luxe et de la parure. A la réception de l'ambassadeur Persan il portait un habit de velours bleu brodé en mosaïque, tout chamarré de perles et de diamants, qui emporta le prix du bon goût. Il était bien plus intelligent que Monsieur ; mais il en avait hérité une faiblesse de caractère dont s'accommodait sa bonté naturelle. Michelet, très bienveillant à son égard en raison du mal qu'il a fait à la monarchie, disait du Régent : « Il n'est pas le meilleur des princes ; il en est *le plus bon*. » L'héritage de sa mère était plus lourd, plus obscur : une inclination à la tristesse, couvée dans l'ombre de la forêt germanique, qu'il essaiera de chasser par la violence des plaisirs ; une tendance marquée à l'impiété dont l'électeur palatin était un brutal champion. Avez-vous remarqué dans le portrait de Saint-Simon, sobre, *sauvage et ayant des fantaisies* ? Madame était d'ordinaire conduite et soutenue par un rude bon sens ; mais parfois elle y échappait. Il y avait du « sauvage » en elle, comme du déséquilibre dans la bizarrerie de son père ; et ses « fantaisies » reparurent plus fortes et hagardes dans les yeux de sa petite fille, la duchesse de Berry.

L'éducation que Philippe reçut ne contraria guère les dangereuses dispositions qu'il avait apportées en naissant. La cour du Palais-Royal, les intrigues, les flatteries, les dévouements qui se feront payer plus tard, la complicité des serviteurs, auraient dû être combattus par les maîtres et les conseillers chargés de l'éducation du jeune prince. Monsieur, qui désirait avant tout pour son fils un gouverneur de grande maison, lui avait donné le comte d'Arcy qui s'était distingué dans les ambassades et à la guerre. Le choix était heureux. Aussi heureux, celui du sous-gouverneur, M. de Saint-Laurent. Ce dernier eut tort de prendre pour aider le prince dans la préparation de ses devoirs l'abbé Dubois dont le nom allait rester fâcheusement attaché à celui du Régent. Saint-Laurent tomba malade, mourut en quelques heures. On n'avait aucun autre précepteur sous la main. « Dubois demeura donc auprès de mon fils, dit Madame, et il pouvait si bien s'exprimer comme un honnête homme que je l'ai regardé comme tel, assez longtemps. »

Dubois était le fils d'un apothicaire de Brives-la-Gaillarde. Il avait seize ans, deux ou trois chemises dans sa besace, autant d'écus dans sa bourse, « une tonsure toute fraîche et un museau de jeune renard », lorsqu'il débarqua à Paris où ses succès scolaires lui avaient mérité une bourse au Collège Saint-Michel près de la place Maubert. Il y avait gagné la confiance du principal. Des leçons particulières lui ouvrirent des maisons riches et il y décou-

vrît tout un monde à exploiter. Ce fut ainsi qu'il entra au Palais-Royal. Il n'avait jamais pu espérer qu'il irait aussi loin. Dubois est un de ces personnages sur lesquels presque tous les historiens tombent d'accord. Ce n'était pas une intelligence méprisable ; c'était un être parfaitement immoral. « Il ne croyait pas plus au vice qu'à la vertu, dit Dom Leclercq ; il les ignorait comme des affectations sans réalité, des niaiseries capables tout au plus de divertir un moment l'esprit. » Son action sur la philosophie et les mœurs de son élève fut déplorable. Le mépris de la morale débarrassait l'adolescent de tout ce qui aurait pu le gêner dans ses plaisirs. Le petit-fils de l'électeur palatin poussait maintenant l'impiété du grand-père jusqu'à l'athéisme absolu. A treize ans il était déjà un homme, une dame de qualité y ayant pourvu. L'année suivante il communiqua sa science à la petite Léonore, fille du portier du Palais-Royal. Les *Mémoires* de Maurepas nous informent qu'il en résulta un enfant et un scandale. Monsieur et Madame entrèrent en courroux ; mais celui qui sera un jour le cardinal Dubois en riait derrière leur dos. Il est en partie responsable du caractère licencieux de la Régence.

Si le mal qu'il a fait de ce côté est considérable, on n'oubliera pas que l'homme politique a rencontré des défenseurs et que le simple précepteur éveilla et favorisa chez son élève la curiosité intellectuelle. Un des derniers historiographes du Régent, M^{me} Claude Saint-André, nous dit qu'il développa en lui

le goût de la science. On fait remarquer que Dubois était étranger aux sciences et aux arts où Philippe s'entendait le plus : la peinture, la musique, la chimie, le cérémonial. Il importe peu si Dubois lui avait inculqué le désir de s'instruire. Madame pestait de voir son fils entouré d'artistes ou de savants au lieu de l'être par de grands seigneurs. Le duc semblait doué pour tous les arts et pour toutes les sciences, et il dût probablement au cynique Dubois d'avoir essayé d'utiliser ses dons et d'avoir acquis une culture très supérieure à celle de ses courtisans. « Mon fils connaît bien la musique, dit Madame ; il a composé deux ou trois opéras qui sont tous fort jolis. » Les opéras composés par les princes sont toujours fort jolis. Il s'adonna à la chimie. Saint-Simon dit qu'il était un grand souffleur de verre. Le laboratoire où il travaillait au Palais-Royal était bien monté. Il avait la même passion que son père pour les parfums, et il en fabriquait de nouveaux dont il restait imprégné. On nous dit aussi qu'il prenait des empreintes de médailles et de pierres gravées dont il augmentait la belle collection de sa mère. Mais il renonça à son laboratoire qui lui attirait le soupçon d'élaborer des poisons ; le bruit courait qu'il avait empoisonné le duc et la duchesse de Bourgogne dont la mort le rapprochait du trône. Le jour des funérailles la foule manifesta contre lui. « Vers le Palais-Royal, écrit Saint-Simon, devant lequel le convoi passa, le redoublement de huées, de cris, d'injures, fut si violent qu'il y eut lieu de tout craindre pen-

dant quelques minutes. » Mais les atrocités vomies par la populace, — plus hardie et plus libre sous l'Ancien Régime qu'aujourd'hui dans n'importe quel Etat d'Europe, — n'étaient rien à côté de l'attitude défiante des courtisans qui affectaient de ne pas le voir. « Sacre singulier, dit Michelet, beau baptême que n'eut nul roi au monde, d'être le martyr de la science ! » Comme Michelet se paie de mots ! Il ne peut être question ici de martyre ni même de science. Les occupations du duc étaient celles d'un amateur. Il n'avait jamais travaillé, ce qui s'appelle travaillé. L'intelligence vive, la compréhension rapide, il n'approfondissait pas. Eut-il tenté d'approfondir, il n'aurait pas plus été un Rameau en musique qu'en chimie un Lavoisier.

Aucune étude ne le possédait assez pour remplir sa vie. Il en changeait volontiers. Il aimait la peinture ; on dit même qu'il y était assez bon connaisseur. Il achetait des tableaux ; il voulut en faire. Antoine Coypel lui enseigna le dessin ; Arlaud, la miniature. Il peignit sa fille, la duchesse de Berry, avant son mariage ; et on remarqua qu'il n'avait pas abusé des draperies. Madame nous apprend qu'il avait orné un cabinet de sa femme, au château de Bagnolet, des vingt-neuf peintures dont il avait tiré le sujet de *Daphnis et Chloé*. A sa mort, en 1723, l'inventaire les évalua à trois mille neuf cent vingt livres ; soixante-deux ans plus tard, elles n'étaient plus estimées qu'à cent cinquantes livres en bloc. Elles n'existent plus ; mais M. Victor Clampier, dans son très beau

livre sur le Palais-Royal, nous dit qu'on les connaît par les gravures de Benoit Audran qui en 1818 illustrèrent une édition nouvelle de *Daphnis et Chloé*, traduction d'Amyot. Michélet, qui faisait crédit au duc, les signale comme un monument de volupté ; mais on nous assure que les gravures n'avaient rien de voluptueux ; la duchesse, qui avait horreur de toute indécence, ne les aurait point admises dans son château.

Parmi toutes les curiosités qui traversaient l'esprit du duc et qui y séjournèrent quelque temps, cet athée brûlait de voir le diable, et les sciences occultes exerçaient sur lui une sorte de fascination. Sa maîtresse avait chez elle une petite fille de sept ou huit ans qui y était née, qui n'en était jamais sortie, simple et ignorante. Un jour qu'il avait fait venir un sorcier réputé, celui-ci prétendit que tout ce qu'on désirerait savoir apparaîtrait dans un verre rempli d'eau, si toutefois on lui procurait quelqu'un de jeune et d'innocent pour y regarder. La petite fille convenait à merveille. L'homme prononçait tout bas quelque chose sur le verre d'eau ; l'enfant regardait et disait ce qu'elle voyait. Le duc d'Orléans envoya aussitôt un de ses gens à quatre pas de lui, chez M^{me} de Nancré avec ordre de bien examiner tout et l'ameublement. A son retour, la petite fille fit des visages, des vêtements, du mobilier la description la plus exacte. Alors il voulut savoir ce qui se passerait à la mort du roi. L'enfant expliqua longuement ce qu'elle voyait : la chambre, le lit, un petit

garçon tenu par une dame qu'elle connaissait, M^{me} de Ventadour, puis M^{me} de Maintenon, la figure singulière de Fagon, le duc d'Orléans, lui-même, enfin tous les princes et leurs domestiques, les seigneurs et les valets. Et le Grand Dauphin, et le duc et la duchesse de Bourgogne, et le duc de Berry ? Le duc d'Orléans était bien surpris que la fillette ne nommât personne qui leur ressemblât. Il lui décrivit leur figure ; il insista ; elle répondit toujours qu'elle ne les apercevait pas. Cela avait lieu en 1706, et il le raconta le lendemain à Saint-Simon. Il ajouta qu'il avait voulu savoir ce qu'il deviendrait, lui. L'homme écarta le verre ; et la figure du duc, dans sa grandeur naturelle, parut tout à coup sur le mur avec une couronne fermée. Elle n'était ni de France, ni d'Espagne, ni d'Angleterre, ni impériale. Le duc n'en avait jamais vu de semblable ; elle n'avait que quatre cercles et rien au sommet. Peut-être cette étrange couronne lui annonçait-elle la régence. La scène aurait sa place dans un drame romantique.

Ce n'est pas le seul romantisme de l'histoire du Régent. La grâce innée qui rehaussait ses moindres actions, sa parole accueillante, son port aisé et noble, son visage coloré, sa douceur, sa simplicité dissimulaient des profondeurs d'âme inquiète et triste. Marié sans amour, par ordre, à M^{lle} de Blois, il s'était épris d'une fille d'honneur de Madame, M^{lle} de Séry, sur qui Saint-Simon fait grêler ces aimables épithètes, « jolie, piquante, d'un air vif, mutin, capricieux et plaisant ». Loin de le

rebuter, l'humeur impérieuse de la jeune femme, devenue sa maîtresse après une assez longue résistance, ne l'avait rendu que plus amoureux et plus soumis. Ce fut très probablement le plus grand, du moins le meilleur amour de sa vie. Il lui donna sa terre d'Argenton, légitima le fils qu'il eut d'elle, le chevalier d'Orléans qui fit un chemin brillant sous la Régence, obtint difficilement des lettres patentes du roi qui permirent à M^{lle} de Séry de prendre le nom, plus convenable pour une mère, de Comtesse d'Argenton. Un jour vint où cette liaison affichée gêna Louis XIV qui finissait par souffrir de l'injure faite à sa fille. Les amis du duc et de la duchesse d'Orléans souhaitaient que le petit-fils du roi, le duc de Berry, épousât Mademoiselle. Elle était la fille préférée de son père dont l'adolescence, encore plus charmante, semblait revivre dans ses traits et dans sa bonne grâce. Grande, bien faite, « une bouche en cerise », elle avait dans les yeux quelque chose de fuyant et de hagard « qui faisait craindre, dit Saint-Simon, ce qu'elle a tenu. » Saint-Simon s'entremet, se dépensa, eut conscience qu'il prouvait autant de génie politique que s'il se fût agi d'un grave problème européen à résoudre et osa conseiller à son ami, le duc d'Orléans, de rompre avec M^{me} d'Argenton. Cette rupture, dont le roi serait satisfait, assurerait l'établissement magnifique de sa fille aînée, Mademoiselle. Le duc fut comme frappé de la foudre ; il alla se jeter sur un siège à l'autre bout du cabinet. Saint-Simon se retourna un peu vers la muraille « pour lui épargner

l'embarras d'être regardé dans ces premiers moments ». Enfin il se laissa persuader. Le roi, heureux de cette décision, fit dire à M^{me} d'Argenton de sortir de Paris : elle n'eut point la honte de l'exil et de la lettre de cachet. Le duc d'Orléans avait sacrifié son amour à la gloire de sa fille ; mais cet événement le précipita dans le libertinage ; et sa fille lui devint trop chère.

La rupture avec M^{me} d'Argenton ne fut pourtant pas son plus grand malheur. En 1701, à Marly, il y eut entre Louis XIV et Monsieur une discussion si violente que l'un et l'autre, contre leur habitude et contre toute bienséance, s'étaient emportés et s'étaient fait entendre dans les salons voisins. Le roi reprochait à son frère la vie libertine que son neveu menait. Monsieur, hors des gonds, répliqua qu'en mariant Philippe à M^{lle} de Blois le roi lui avait promis monts et merveilles ; que cependant Philippe n'avait encore pu en arracher un gouvernement ; que lui, Monsieur, avait passionnément désiré que son fils fût au service du roi, pour l'éloigner de ses amourettes ; que son fils avait eu le même désir ; mais, du moment que le roi ne tenait pas parole, lui, Monsieur, ne l'empêcherait pas de s'offrir des plaisirs qui étaient sa seule consolation. Il y avait du vrai dans ces griefs. Il semble aujourd'hui qu'un secret instinct ait mis Louis XIV en garde contre celui qui serait un jour son successeur. En tout cas, il ne se dissimulait pas la supériorité intellectuelle de son neveu sur son fils, sur ses petits-fils, sur ses légiti-

més ; et cela seul suffisait à entretenir en lui un fond de méchante humeur à son égard. Monsieur avait donc quelques raisons d'être furieux, et quand, après cette algarade qu'un huissier avait interrompue en avertissant les augustes interlocuteurs qu'on ne perdait pas un mot de leur entretien, ils vinrent se mettre à table, une des dames et quelques courtisans dirent qu'à le voir d'un rouge enflammé avec des yeux étincelant de colère, Monsieur avait grand besoin d'être saigné. Le soir même l'apoplexie le terrassait. Cette mort fut un coup assez rude pour Louis XIV dont la conscience n'était pas tranquille. Il confirma son neveu dans tous les privilèges, charges, honneurs et biens de Monsieur ; il lui donna le titre de petit-fils de France qui lui conférait une place toute spéciale à la Cour et, comme à son père, une salle de gardes au château de Versailles. Il réagit contre ses propres défiances ; il ne voulut pas se rappeler qu'il l'avait lui-même nommé un fanfaron de crime. Le mot crime était excessif ; mais la fanfaronnade était chez Philippe une façon de protester contre l'austérité de M^{me} de Maintenon et la piété de la Cour. C'était par fanfaronnade qu'il faisait montre de son irréligion et qu'il se flattait d'avoir remplacé aux offices le livre de messe par un Rabelais. Enfin Louis XIV se résolut à lui donner un commandement et l'envoya en Italie comme généralissime ; et Madame écrivit : « Mon fils a autre chose en tête que de vouloir faire la conquête des dames. »

Malgré l'opposition sourde ou déclarée des

maréchaux Marsin et La Feuillade, malgré l'indocilité des officiers généraux, le duc d'Orléans fit preuve des plus belles qualités de chef militaire ; et tout Paris acclama sa bravoure. Blessé une première fois, on ne s'en aperçut qu'à la seconde blessure. En très peu de temps il s'était fait aimer des soldats. Le roi lui écrivit les choses du monde les plus obligeantes. La Cour l'accabla de compliments. Et il fut envoyé en Espagne avec une autorité absolue afin d'y défendre les intérêts de Philippe V contre l'archiduc dans cette guerre fameuse dite : *guerre de Succession*. Lérída, Valence, Saragosse, Tortose, conquises, le couvrent de gloire. Saint-Simon, qui exagère rarement les éloges, admire sa valeur tranquille, sa faculté de tout prévoir, son étendue d'esprit. « On peut dire qu'il était capitaine, ingénieur, intendant d'armée, qu'il connaissait le nom et la capacité des officiers ; qu'il s'en faisait adorer ; qu'il les tenait néanmoins en discipline et qu'en manquant de tout, » — car le Système D. était déjà en vigueur, — « il exécutait les choses les plus difficiles. »

Cette expédition d'Espagne tourna fort mal pour lui. Fut-il amoureux de la reine qui était la sœur cadette de la duchesse de Bourgogne, plus charmante que jolie, et coquette ? Conçut-il le projet de succéder sur le trône à Philippe V peu aimé et manifestement inférieur à sa mission ? Il avoua à Saint-Simon que plusieurs Grands d'Espagne et autres lui avaient persuadé qu'il n'était pas possible que le roi pût se soutenir et lui avaient proposé de hâter

sa chute et de se mettre à sa place ; il avait rejeté cette proposition avec l'indignation qu'elle méritait ; mais il s'était laissé aller à consentir d'accepter la couronne si Philippe V tombait de lui-même sans aucun espoir de retour, parce qu'alors il ne lui causerait pas le moindre tort et, en conservant l'Espagne dans la maison de France, servirait son roi et son pays. Ces confidences déguisent assez mal des intrigues plus graves. N'était-ce pas déjà assez grave d'envisager l'acceptation de la couronne si Philippe V tombait de lui-même ? N'était-ce pas une discrète invitation à le pousser ? Dom Leclercq, dans son Histoire monumentale de la Régence, nous fait observer que Dubois avait rapporté d'un voyage en Angleterre une conception dynastique opposée à celle du droit divin qui prévalait en France. Certainement il entretint son ancien élève des chances qu'offrait à un prince la théorie de la couronne au plus digne, au plus capable, au plus populaire. Et il se peut que l'Angleterre ait été mêlée aux tentatives esquissées par le duc d'Orléans, ses amis et ses alliés. On dût le savoir à Versailles. Mais ce qui fit tout sauter, ce fut une frasque du duc, vraiment extraordinaire de sa part. Lui dont l'ivresse n'avait jamais desserré les dents sur les affaires publiques, commit l'imprudence et l'inconvenance, un soir qu'il était pris de vin, de porter un toast ou une « santé », comme on disait alors, à un capitaine et à son lieutenant en qui tous les convives reconnurent Madame de Maintenon et la Princesse des Ursins ; le toast était obscène. Une demi-

heure après, la Princesse en était informée et, quelques jours plus tard M^{me} de Maintenon. Ces deux dames ne le lui pardonnèrent pas. Versailles se déchaîna contre lui. « Il n'y eut jamais, dit Saint-Simon, clameurs si universelles, jamais d'un si grand fracas, jamais abandon semblable à celui du duc. » Toutes les défiances, toute l'antipathie de Louis XIV étaient justifiées. Désormais Philippe d'Orléans était condamné à l'inaction. Il aurait pu faire un grand homme de guerre, et, chose curieuse, son Dubois, qui l'avait suivi en Italie et qui de Paris l'avait conseillé lorsqu'il était en Espagne, aurait fait à ses côtés un vaillant mousquetaire, à en croire le maréchal de Luxembourg. On est tout étonné de trouver un tempérament et des aptitudes militaires chez ce petit homme chafouin, maigre et blême, aux yeux perçants sous la broussaille d'une perruque blonde. De fatigue et d'exaspération, le duc d'Orléans, réduit à l'oisiveté, demanda à la fête et à l'orgie l'oubli de ses déceptions.

Selon quelques historiens, il n'était plus maître de sa destinée, lorsqu'il fut élevé à la régence, « étant mordu au cœur par une fatale passion », sa fille. C'est un grand malheur qu'on ne puisse s'occuper de lui sans aborder cette question. Michelet a dit que la duchesse de Berry était « le diable sur ses genoux » ; et il ajoute que le duc « resta pour toujours serf et la chaîne au pied. » On ne saura jamais jusqu'où la fille et le père poussèrent leur folie. Mais on sait que toute jeune il l'avait menée chez ses maîtresses, qu'il l'associait à ses débauches ;

que tous deux s'enivraient de compagnie. Malgré les avertissements, en dépit de l'indignation dont les échos leur frappaient les oreilles, comme s'ils s'étaient plu à défier l'opinion publique, ils continuaient leur vie désordonnée et éclaboussante. De temps en temps, lasse, excédée, la petite duchesse se retirait aux Carmélites du Faubourg Saint-Germain. Elle n'y menait que deux dames, rarement trois, presque pas de domestiques. Elle suivait au chœur ou dans une tribune les offices du jour, souvent de la nuit. Elle prolongeait quelquefois ses prières après l'office, et elle jeûnait très exactement. Deux Carmélites de beaucoup d'esprit, qui avaient vécu dans le monde, étaient chargées de la recevoir et de l'entretenir. Elles lui parlaient avec franchise ; elles ne comprenaient pas ce que, menant une aussi étrange vie, elle venait faire dans leur couvent. La duchesse riait. Elles la chapitraient. La duchesse ne se fâchait point et les laissait dire ; puis elle retournait à ses débauches. Elle haïssait sa mère qui le lui rendait. Dans les derniers temps de sa vie, elle voulait déclarer un mariage secret qu'elle avait contracté avec le comte de Rioms, un cadet de vingt-trois ans que Saint-Simon comparait à un abcès et que Madame appelait « tête de crapaud ». Mais le duc d'Orléans, dont elle s'était écartée, admettait tout sauf la reconnaissance publique d'un tel mariage. Elle se tua de folies et d'ivrognerie, (c'était un des défauts de cette société comme de la société anglaise). Le lendemain de sa mort, en 1719, on ouvrit son corps : sa grand'

mère nous dit que la tête était pleine d'eau, la cervelle réduite de moitié. Cette malade a fait un tort immense à la mémoire de son père.

Ses sœurs l'imitaient. L'une, qui supplanta l'abbesse de Chelles, théologienne et directrice d'un théâtre où l'on jouait *Andromaque*, *Bajazet* et *Phèdre*, faisait de la musique et de la chimie avec la même inconstance que son père, et passait, avec la même soudaineté que sa sœur aînée, du relâchement le plus mondain à l'austérité bénédictine et des coulisses de son théâtre à son tombeau où elle allait s'étendre. La dernière, M^{lle} de Valois, pire que belle, se donna au duc de Richelieu qui se targuait de ses bonnes fortunes. On s'empressa de la marier au prince héréditaire du duché de Modène. Le mariage conclu par procuration, ce fut le diable de la faire partir ; et quand elle fut partie, ce fut encore le diable de la faire arriver. Elle se promenait lentement à travers la France. Son voyage coûtait des millions. Partout on la chansonnait :

Quelle différence, grand dieu !
Entre ce pauvre et triste lieu
Et le *riche lieu* que je quitte !

Le Régent usait envers ces péronnelles d'une invraisemblable indulgence. Mais on dit que, depuis la mort de la duchesse de Berry, il n'avait plus le goût de vivre.

Le Parlement avait cassé le testament de Louis XIV, tout imprégné de défiance, qui, sans lui retirer la Régence, le subordonnait sur bien des points, particulièrement en ce qui

concernait l'éducation du dauphin, au légitimé le duc du Maine. Et du soir au lendemain était apparu chez cet homme obstinément éloigné des affaires, un remarquable homme d'Etat. Il a mérité les éloges de Saint-Simon : « connaissances de toutes sortes ; connaissance des hommes ; expérience personnelle ; réflexion sur le gouvernement des différents pays ; mémoire qui n'oubliait et ne confondait rien ; discernement exquis ; défiance extrême ; étonnante facilité de travail ; une éloquence naturelle et noble ; infiniment d'esprit ; un sens droit et juste. » Dom Leclercq, un des historiens les plus sévères à l'égard du Régent, conclut ainsi : « La responsabilité du duc d'Orléans reste assez lourde au point de vue de la morale pour qu'au point de vue de la politique son souvenir ne soit pas entaché des reproches qui lui ont été injustement adressés. Au jugement de l'Histoire, le Régent demeure un serviteur vigilant, perspicace et fidèle de la France. »

Saint-Simon ne comprend pas qu'un prince aussi bien doué ait mis sa confiance dans un coquin comme l'abbé Dubois. Nous comprenons encore bien moins qu'il se soit exposé, de gaîté de cœur, au mépris universel. On ne se contentait pas de le chansonner ; les pamphlets les plus virulents sifflaient autour de lui : il les dédaignait, sauf un, des odes intitulées *Philippiques* qui étaient l'œuvre de La Grange-Chancel, ancien page de la princesse de Conti, fille du roi. Elles s'étaient répandues avec une rapidité extraordinaire et un succès inouï. Elles avaient soulevé le public plus que

ne devaient le faire un jour *les Châtiments*. Ecoutez Saint-Simon : « Tout ce que l'Enfer peut vomir de vrai et de faux y était exprimé dans les plus beaux vers, le style le plus poétique et tout l'art et tout l'esprit qu'on peut imaginer. » Le duc n'entendait rien à la poésie ; les vers des *Philippiques* n'étaient pas de beaux vers ; le style en était boursoufflé et plat ; il y a peu d'art, mais, à défaut de l'esprit, une véritable chaleur d'indignation. Saint-Simon pensait et parlait comme le plus grand nombre des lecteurs.

Le Régent voulut voir ce poème ; personne n'osa le lui montrer. Il le nomma plusieurs fois à Saint-Simon qui détourna la conversation. A la fin il exigea si fort qu'on le lui apportât qu'il n'y eut plus moyen de s'en défendre. Saint-Simon le lui remit en lui déclarant qu'il ne le lui lirait jamais. Le prince le prit et le lut tout bas, debout dans la fenêtre de son petit cabinet d'hiver. Il s'arrêta de temps en temps pour en dire quelques mots sans paraître ému. Tout à coup il changea de visage ; des larmes lui montèrent aux yeux. Saint-Simon crut qu'il allait se trouver mal. « Ah ! dit-il, c'en est trop ; cette horreur est plus forte que moi ! » Il en était à la vingt-deuxième strophe de la première *Philippique*. Le poète s'adresse au petit roi :

Royal enfant, jeune monarque,
Ce coup a réglé ton destin ;
Par lui l'inévitable Parque
Ne lâchera plus son butin.
Tant qu'on te verra sans défense,

Dans une assez paisible enfance
On laissera couler tes jours ;
Mais quand, par le secours de l'âge,
Tes yeux s'ouvriront davantage,
On les fermera pour toujours.

La Grange-Chancel accusait le Régent de comploter la mort du roi et d'être prêt à accomplir son crime. Saint-Simon voulut retirer le pamphlet des mains du prince ; il ne le put. Celui-ci se plaignit d'une aussi horrible noirceur et se répandit en tendresse sur le roi. Puis il acheva sa lecture, et des strophes lui restaient à lire, dans le goût des deux suivantes :

Infâmes Héliogabales,
Votre temps revient parmi nous !
Voluptueux Sardanapales,
Philippe vous surpasse tous !
Vos excès n'ont rien qui le tente ;
Son âme serait peu contente
De les avoir tous réunis,
S'il n'effaçait votre mémoire
En faisant revivre l'histoire
De la naissance d'Adonis.

On savait en ce temps-là qu'Adonis était le fils de Cyniras et de sa fille Myrrha. La duchesse de Berry était grosse et le public attribuait cette grossesse au duc d'Orléans. Le poète continuait en s'adressant à elle :

Toi qui joins au nœud qui vous lie
Des liens dont tu n'as pas d'effroi,
Ni Messaline ni Julie
Ne sont plus rien auprès de toi.
De ton père amante et rivale,

Avec une fureur égale.

Tu poursuis les mêmes plaisirs ;

Et toujours plus insatiable,

Quand leur nombre même t'accable,

Il n'assouvit point tes désirs.

L'auteur des *Philippiques* fut arrêté, envoyé aux îles Sainte-Marguerite, d'où il obtint de sortir avant la fin de la Régence. Il eut l'audace de revenir à Paris et de paraître aux spectacles et dans les endroits les plus publics. Le duc d'Orléans était l'homme du monde le moins vindicatif. Dieu sait si M^{me} de Maintenon lui avait voulu du mal et s'il l'avait détestée. Du reste, elle était odieuse à toute sa famille. Madame ne l'appelait dans ses lettres que « la vieille guenippe », « la vieille ripopée ». Le lendemain de la mort de Louis XIV, il lui rendit visite à Saint-Cyr ; il lui assura que sa pension de quatre mille livres par mois lui serait toujours payée ; que, si elle en désirait davantage, elle n'avait qu'à parler, et que sa protection était toute acquise à l'œuvre qu'elle avait fondée ; et il ne s'en alla point sans avoir vu toutes les classes de ces demoiselles. On se perd dans les profondeurs et les étrangetés de ce caractère qui inspire tour à tour de la sympathie, de l'admiration et du dégoût. Notons encore, — ce n'est pas le trait le moins surprenant, — que jamais dans ses pires dérèglements, dans ses plus basses orgies, ni ses maîtresses, ni la duchesse de Berry, ni ses compagnons de débauche qu'on nommait les roués n'ont rien pu savoir de tant soit peu important sur ce qui touchait au gouvernement et aux affaires. Il

gardait ses secrets d'homme d'Etat inviolablement.

Mais n'y avait-il pas au fond de cette âme un terrible secret, générateur de maux sans nombre ? Et ce secret n'était-il pas l'insatiable, l'inexorable ennui ? Il arrivait si vite à la satiété de tout. Les premières années de sa régence, il avait travaillé jusqu'à inquiéter ses amis et sa mère. Puis, sans se désintéresser de sa charge, il s'était relâché et, faute de mieux, avait repris sa vie licencieuse. Rien n'est plus significatif qu'un long entretien que Saint-Simon nous rapporte à la fin de 1722. Le duc lui remettait des papiers dont il avait à lui rendre compte, et il le trouva distrait, sérieux, morne. Le prince se plaignait du vide accablant de ses soirées ; on s'ennuyait horriblement chez la duchesse. Saint-Simon lui répond qu'il ne tient qu'à lui de s'entourer de gens de bonne compagnie. Était-il donc embarrassé de passer d'agréables soirées avec tout son charme et toute sa politesse ? Mais, quand on n'avait plus vingt ans, certains soupers devenaient honteux. Une ivresse continuelle déshonorait. La mercuriale de Saint-Simon fut vive et longue. Le duc d'Orléans l'écoutait les coudes sur son bureau et sa tête entre ses mains ; il répondit que tout cela était vrai et qu'il y avait pire encore : c'était qu'il n'avait plus besoin de femmes et que le vin ne lui était plus de rien, même le dégoûtait. « Mais, monsieur, s'écria Saint-Simon, c'est donc le diable qui vous possède ? Avec ce dégoût du vin et cette mort à Vénus, quel plaisir vous peut attacher

à ces soirées et à ces soupers, sinon du bruit et des gueulées qui feraient boucher toute autre oreille que les vôtres et qui ne sont plus que le déplorable partage d'un vieux débauché qui n'en peut plus, qui soutient son anéantissement par les misérables souvenirs que réveillent les ordures qu'il écoute ? » Le lendemain Saint-Simon lui retrouva ce même air languissant et morne.

Un mois, deux mois se passent. Le jour tombe. Le crépuscule envahit les appartements déserts. C'est l'heure où le Régent monte chez le roi. Il est triste, congestionné, fourbu. Il a retenu près de lui une de ses maîtresses, la duchesse de Fallary. Elle est assise à ses côtés devant la cheminée. Il se tourne vers elle : « Crois-tu de bonne foi qu'il y ait un Dieu, un enfer et un paradis après cette vie. — Oui, mon prince, je le crois certainement. — Si cela est comme tu dis, tu es donc bien malheureuse de mener la vie que tu mènes. — J'espère cependant que Dieu me fera miséricorde. » Ils se turent. Le prince prit un peu de cinnamome, une liqueur qui le soulageait quand il se sentait une grande pesanteur à l'estomac. Puis, accoudé sur les bras du fauteuil, il pencha la tête en avant comme s'il eût rêvé à quelque chose de sérieux. Mais, au moment où la duchesse lui demandait s'il se trouvait mal, il se renversa, se raidit et glissa sur le parquet. Il ne reprit pas connaissance. Il avait été terrassé, comme son père, par l'apoplexie.

Il n'a pas dit : « Après moi le déluge. » Mais qu'il ait pensé que le déluge viendrait, nous en

sommes sûrs. Il a parfois laissé tomber des mots amers qui ne permettent pas d'en douter. Seulement nous ne croyons pas qu'il ait eu le sentiment d'en avoir hâté la marche. C'est pourtant la vérité. Non qu'il ait volontairement affaibli l'autorité royale dont il avait souffert ; il a été un souverain aussi absolu que Louis XIV ; mais il a laissé croître autour de lui tout ce qui pourrait un jour ruiner cette souveraineté. Dans les pamphlets du temps il est toujours désigné sous le nom de tyran. On jetait dans les carrosses des papiers qui portaient : « Sauvez le roi ! Tuez le tyran ! » Un souverain qu'on ne respecte plus devient facilement un tyran dans l'esprit de ses sujets. Malgré ses qualités exceptionnelles, le Régent trahissait le trône et sa caste par la dépravation de ses mœurs. Il ne fut regretté que des cours étrangères qui avaient éprouvé la justesse et l'étendue de son esprit et qui avaient vu avec quelle habileté, en dépit de quelques défaillances imputables à Dubois, il avait maintenu le prestige et la grandeur de la France. Le Parisien l'ignore. Cela n'entre pas dans le champ de sa vision. Mais il juge sévèrement, — et il en a le droit, — les scandales publics que lui donnent ses maîtres, leurs gaspillages effrénés et leurs débauches lorsque les denrées montent à des prix fabuleux et que le peuple a faim. Les premiers coups de sifflet de Voltaire ont traversé l'air. La Régence, par la faute du Régent, a miné l'affection que le pays nourrissait pour la famille royale. Ses qualités se tournaient contre lui. Il avait un esprit de tolérance qui lui valut

autant d'inimitié janséniste que d'hostilité jésuitique. Mais quand cet esprit ne s'appuie pas sur une autorité morale, on le prend pour de la faiblesse. Sa réaction hâtive et souvent irréfléchie contre le règne de Louis XIV eut le grand inconvénient d'allumer dans la jeunesse aristocratique et surtout bourgeoise un appétit de nouveautés que Dom Leclercq appelle « la foi au changement » et qui mène tout droit à la foi dans les révolutions. Enfin l'appui qu'il avait prêté à Law, si justifiable soit-il, avait fait entrer dans la vie une nouvelle puissance anarchique et désorganisatrice, la spéculation.

Il n'a pas discerné les conséquences de son passage au pouvoir ; il ne le pouvait pas ; mais on n'exagérerait pas en faisant de lui un précurseur de la Révolution. Le personnage politique en lui est aussi intéressant que le personnage moral. Le premier est le plus conscient, si tant est que les hommes qui gouvernent le soient toujours de ce qu'ils accomplissent ; l'autre est le plus mystérieux. Jamais le Théâtre Romantique n'a conçu un héros qui répondit mieux à ses prédilections.

CHAPITRE III

LA COMÉDIE OÙ L'ON PLEURE

Lorsque nous assistons aujourd'hui à une pièce où l'auteur, au détour d'une situation plaisante, nous met en présence d'un événement dramatique, nous ne songeons pas qu'il a fallu à ce mélange de drame et de comédie près de cent années pour nous paraître naturel. Les contemporains de Molière, de Racine, de Régnard en auraient été choqués comme d'une inconvenance. « *Le comique ennemi des soupirs et des pleurs* », avait dit Boileau. La législation du Parnasse était rigoureuse. La tragédie devait être tragique ; la comédie, comique ; le nom de tragi-comédie s'appliquait seulement à une tragédie dont le dénouement était heureux : *le Cid* avait été le modèle de la tragi-comédie.

Mais le XVIII^e siècle était tourmenté du désir légitime de ne pas courir sur les brisées du XVII^e, dont les exemples étaient assez décourageants. Serait-on condamné à recommencer éternellement la tragédie de Racine ou de Corneille, sans espoir d'en atteindre la perfection ?

Voltaire ne s'y résigna pas ; il réintroduisit dans le genre tragique le romanesque que ses deux grands prédécesseurs avaient éliminé, et il y intronisa cette reine, la sensibilité. Son théâtre fit verser beaucoup plus de larmes que celui de Racine, comme les romans de l'abbé Prévost beaucoup plus que ceux de M^{lle} de Scudéry ou de M^{me} de Lafayette. Les maîtres du xvii^e siècle s'adressent surtout à l'intelligence ; ils s'adressent aussi au cœur, jamais aux nerfs. Le xviii^e siècle, lui, apprit de bonne heure à savourer les émotions qui nous donnent une haute idée de notre bonté et de notre tendresse pour le genre humain. Molière semblait avoir épuisé toute la matière comique. Que faire après lui ? Ses successeurs immédiats, comme Régnard, eurent de la gaîté, mais sans profondeur ; de la vigueur, comme Lesage, mais sans cette puissance de vie qui fait de presque tous les personnages moliéresques des créations. Les autres s'efforcèrent d'échapper à une imitation qui leur serait funeste. Ce fut alors que, réagissant contre la comédie de Dancourt qui paraissait vouée à la satire des aigrefins et des chevaliers d'industrie dont on avait entrevu chez Molière les figures inquiétantes, Destouches donna dans *Le Glorieux*, *L'Ingrat*, *Le Dissipateur*, *Le Philosophe marié*, une comédie sérieuse qui se proposait de « mettre la vertu dans un si beau jour qu'elle s'attirât la vénération publique ». Elle ne provoquait pas plus le rire que les fins portraits de La Bruyère. A peine souriait-on. Quelquefois on était attendri ; on en sortait avec une

aimable confiance dans la nature humaine.

En même temps que Destouches ramenait la comédie à l'étude des travers et des ridicules de nos honnêtes gens, Marivaux s'emparait d'une province où Molière, s'il y était une ou deux fois entré, ne s'était jamais établi : l'amour. Comment naît-il ? Par quels détours s'insinue-t-il dans une âme ? Quel chemin mystérieux y suit-il ? Quels effets y produit-il, quels débats, quels combats ? Molière ne s'était intéressé qu'aux dépits amoureux. La scène, qu'il avait refaite plusieurs fois, n'était pour lui qu'un moyen d'occuper le spectateur pendant qu'il en préparait une autre plus importante. Mais la comédie de Marivaux se rapproche de la tragédie racinienne dans la mesure où elle s'éloigne de Molière. Rappelez-vous *Les Jeux de l'Amour et du Hasard* : il s'en faut de peu que cette pièce charmante et profonde nous émeuve. Marivaux en a fait d'autres où l'élément dramatique est plus accentué. Une profonde analyse des sentiments et des troubles de l'amour ne porte jamais à rire. Son théâtre conduisait tout droit à la comédie où l'on pleure, à la *Comédie larmoyante*, comme on l'a désignée.

L'honneur d'avoir créé ce genre était réservé à Pierre-Claude Nivelle de la Chaussée. Ce fils ou ce neveu d'un fermier général ne commença à écrire pour le théâtre que passé la quarantaine. Nous connaissons fort mal sa jeunesse. Il était né en 1691 ou 1692 ; il avait fait ses études à Louis-le-Grand et au Plessis ; il était reçu dans la meilleure société. Fortement

éprouvé par la banqueroute de Law, son goût des lettres, son amour de la poésie, les débris de sa fortune l'aidèrent à supporter cette injure du sort. Jusqu'au moment où il aborda le théâtre, il n'avait écrit que des contes assez licencieux et une longue épître en vers *L'Épître de Clio à M. de B.* qui fut très louée et qui nous semble insipide. Homme de la Régence, il ne l'était pas seulement dans ses contes ; il l'était dans sa vie et dans ses amours. Il réservait sa sensibilité pour les pièces de théâtre qu'il devait écrire un jour ; les femmes qui eurent la faiblesse de l'aimer l'en trouvaient bien économe. Académicien en 1736, il fut très assidu aux séances, très attentif aux élections et de tous les Académiciens le plus rempli de soi et le plus susceptible. Il n'admettait pas la moindre critique, et l'éloge modéré en était une. Il avait pourtant de l'esprit, un esprit qui n'épargnait personne. Il mourut en 1754 pour avoir eu trop chaud puis froid en bêchant le jardin de la petite maison où il vivait heureux « avec son infante ». Il resta ferme en face de la mort. Lanson, qui l'a consciencieusement étudié sans parvenir à lui redonner de la vie, se le représentait « droit et froid, un peu grossier dans ses vertus, plus ardent que délicat dans les plaisirs, plus libertin que passionné et n'ayant enfin que les vices d'un honnête homme, ceux qui ne nuisent pas au prochain et dont la considération ne souffre pas. » Il est en somme assez représentatif de son époque.

Il faut voir dans la sensibilité si chère au

xviii^e siècle une théorie philosophique bien plus qu'un état du cœur. Par réaction contre le siècle précédent, on se plait à laver la nature du péché originel. Tout ce qui vient d'elle est excellent, et les larmes sont le signe de la vertu. Ces choses-là sont dites et professées par des gens très égoïstes et très durs. On demande à l'auteur dramatique, comme au romancier, d'attendrir ses lecteurs ou ses auditeurs. Une fois la lecture faite ou la représentation terminée, chacun retourne à son plaisir ; et le culte du plaisir, de ce plaisir dont la Chaussée disait dans une de ses poésies légères qu'il était l'âme du monde, — on l'a souvent remarqué, — développe chez ceux qui s'y adonnent l'insouciance morale et même une sorte de cruauté. Nous ne nous étonnons pas que La Chaussée ait été aussi sensible dans son théâtre qu'il l'était peu dans la vie. L'œuvre et la vie de Diderot nous offriraient à peu près le même contraste. Au xviii^e siècle, le désaccord est manifeste entre la conduite de l'homme et les idées de l'écrivain. D'autre part les écrivains de la Régence, très émancipés, sont impatientes de tous les jougs et aussi de tous les héritages intellectuels. La Chaussée, fort instruit, a été dressé tout jeune à l'admiration et à l'imitation des Anciens ; il ne partage pas cet esprit frondeur, ce goût de la révolte qui entraînent tant de ses contemporains dans la querelle des Anciens et des Modernes et en font de hardis partisans. Il tient à la tradition ; il respecte Boileau ; il défend le vers français contre Houdard de La Motte. Cependant il s'écarte du

chemin frayé ; il tente une voie nouvelle ; il commence une révolution au théâtre.

Subissait-il l'influence du Théâtre anglais qui abondait en pièces où le comique se mêlait au dramatique ? Il ignorait les langues étrangères, mais il avait certainement lu les traductions de l'Abbé Prévost et de La Place : Richardson et Shakespeare. Je n'en distingue aucune trace dans son œuvre. S'est-il rendu compte, dès ses débuts, de l'importance et de l'avenir du genre nouveau qu'il avait découvert ? Il est rare que les écrivains sachent exactement où ils vont et voient du premier coup ce qu'ils doivent accomplir. Plus tard ils imaginent de belles théories qui nous expliquent ce qu'ils voulaient faire et ce qu'ils ont fait. Leur sincérité même ne nous convainc pas toujours. Ils ressemblent aux prophètes du passé. Parfois le succès leur est venu du côté où ils ne l'attendaient pas ; parfois c'est une erreur ou simplement un hasard qui les a bien orientés. La Chaussée s'éloignait de Molière, côtoyait Marivaux et, dans sa première pièce, *La Fausse Antipathie*, il ne se proposait que de faire accepter du public une comédie extrêmement romanesque. Les applaudissements des spectateurs, les résistances de la critique le persuadèrent que la comédie pouvait être sérieuse et attendrir. Dès sa seconde pièce, *Le Préjugé à la mode*, son chef-d'œuvre peut-être, *la Comédie larmoyante* se trouva fondée. Mais, si heureuses que fussent ses innovations qui plus tard le gonflèrent d'orgueil, il n'y resta pas toujours fidèle. Il essaya de la tragédie, puis

de la féerie, et je crois, comme son biographe, que le succès et l'approbation des comédiens lui eussent fait oublier son meilleur titre au souvenir des historiens de la littérature.

Aujourd'hui on ne joue plus aucune de ses pièces dont plusieurs se sont longtemps maintenues à la scène. Et qui les lit en dehors de ceux qui ont à en parler ? Encore ne suis-je pas sûr que ceux qui en parlent les aient toujours lues. On a cru éveiller chez nous la curiosité de les connaître en nous disant que la plupart des sujets dramatiques, qui nous ont pris le cœur et l'imagination au XIX^e siècle, avaient été rencontrés et traités par Nivelle de La Chaussée. Non que les Scribe, les Dumas, les Augier soient allés les lui reprendre ; il n'avait pas besoin qu'on l'imitât pour être un précurseur. Mais les mêmes modèles attendent les artistes dans tous les pays et à toutes les époques. Romanciers et dramaturges diffèrent bien moins par la matière qu'ils ne se distinguent par la façon de la traiter. Aussi les rapports de ressemblance, dont notre critique fait grand cas, n'ont-ils quelque valeur, — si tant est qu'il y ait une réelle ressemblance, — que lorsqu'ils nous aident à définir la personnalité des auteurs. Prenons *La Fausse Antipathie*. Sylvie et Sainflore ont été mariés par la volonté de leurs parents. Le jour même du mariage un amoureux de Sylvie a provoqué Sainflore et Sainflore l'a étendu mort sur le terrain. Pour échapper aux conséquences de son meurtre, il a pris la fuite et il a passé à l'étranger. Douze ans après, Sainflore, qui s'appelle maintenant

Damon, est rentré en France et Sylvie, qui se nomme maintenant Léonore, est sortie du couvent où on l'avait mise. Ils se rencontrent ; ils s'étaient si peu vus qu'ils ne se reconnaissent pas. L'exaspération que leur donnait un mariage imposé les avait empêchés de se regarder. Ils se regardent et tombent amoureux l'un de l'autre. Sylvie-Léonore se croit veuve ; mais Sainflore-Damon est marié. Cet obstacle ne fait naturellement que les exciter à s'aimer davantage. Vous devinez le dénouement. C'est une invention romanesque qui eut été fort jolie chez un Marivaux ou chez un Musset ; Notre La Chaussée l'a maniée lourdement. Que l'idée lui soit venue du *Démocrite* de Regnard ; il l'a lui-même avoué. Mais on aurait pu remarquer qu'il avait transformé le sujet ; que, dans la comédie de son prédécesseur, les deux époux se sont séparés depuis vingt ans ; que l'âge les a changés au point qu'ils ne se reconnaissent pas ; et que tout l'esprit de Regnard ne sauve pas une aussi désagréable invraisemblance. En revanche il était inutile de nous faire observer que le point de départ de *La Fausse Antipathie* était le même que celui du *Mariage sous Louis XV*, d'Alexandre Dumas. La comédie de Dumas n'a rien qui nous rappelle celle de La Chaussée ; et combien pourrait-on citer de romans ou de pièces dramatiques qui commencent par la désunion de deux nouveaux mariés !

L'Ecole des Mères, L'Homme de fortune, Mélanide, la Gouvernante : pas une de ces comédies larmoyantes dont on n'ait tiré comme une

première ébauche de telle ou telle pièce d'Augier ou de Dumas fils ou de Sardou ou de Sandeau. Une mère, M^{me} Argant, a-t-elle fait élever sa fille, depuis l'âge de deux ans, loin d'elle, au fond d'un couvent et n'a-t-elle jamais daigné la voir, on prononce le nom de la Philiberte d'Augier, que sa mère n'aime pas, mais qui ne ressemble ni par son enfance et sa jeunesse ni par son caractère à la Marianne de La Chaussée. L'heureuse mésalliance d'un jeune bourgeois et d'une fille de qualité, qui termine *L'Homme de fortune*, annoncerait *Sacs et Parchemins*. Dans *Mélanide*, la mère de d'Arviane exige de son fils qu'il fasse des excuses au marquis d'Orvigni, dont il est le rival en amour et qu'il a cruellement offensé. D'Arviane soupçonne, à l'effroi que cette offense cause à sa mère et aux prières qu'elle lui adresse pour qu'il s'en excuse, que le marquis est son père. Il raconte à d'Orvigni l'infortune de celle qui l'a mis au monde et dont on va briser à jamais le cœur aimant et fidèle. Le marquis inquiet, ému, lui promet son amitié. C'est un vain soulagement dont d'Arviane ne saurait se contenter. Il démasque sa certitude :

Vous avez dû m'entendre ? A quoi sert le mystère ?
Ou laissez-moi périr ou rendez-moi mon père.
C'est moi qui suis le fruit de vos premiers soupirs ;

(On dirait une *Iphigénie* de Pradon).

Songez que ma naissance a comblé vos désirs ; (??)
Du plus grand des malheurs doit-elle être suivie ?
Qu'une seconde fois je vous doive la vie.

Je ne veux en jouir que pour vous honorer.
Je ne veux respirer que pour vous adorer.

Le marquis se tait. D'Arviane alors s'écrie :

On m'avait mal instruit. Rentrons dans ma misère...
Vous-même montrez-moi que je m'étais trompé...
Je vous ai fait tantôt une assez grande injure...
Si vous ne m'êtes rien, je n'ai rien réparé...
Osez donc me punir puisque vous le devez ;
Vous allez m'arracher Rosalie ; achevez,
Prenez aussi ma vie, elle me désespère.

D'Orvigni ne résiste pas à l'émotion : il lui ouvre les bras.

Malheureux ! Qu'oses-tu proposer à ton père ?

Etait-ce la peine de renvoyer le lecteur au *Fils Naturel* et aux *Fourchambault*, à moins que ce ne soit pour avertir le lecteur qu'il ne doit pas se laisser prendre à une lointaine analogie ? Il n'y a rien de commun entre les pièces de Dumas fils, d'Emile Augier et celles de La Chaussée. L'esprit des personnages et l'esprit du temps, les mœurs et la société diffèrent tant d'un théâtre à l'autre ! Et puis, si nous convenons que la matière des comédies larmoyantes était sur quelques points vraiment nouvelle, une forme également nouvelle aurait dû y répondre ; et rien n'est plus suranné que le vers ; rien n'est plus lourdement banal que le style. Les situations sont neuves ; les personnages ne le sont pas. Ils n'ont aucun caractère ; ils ne vivent pas, bien qu'ils aient fait verser des larmes aux contemporains, ce qui devrait nous rendre très réservés dans nos jugements

sur les pièces à succès d'hier et d'aujourd'hui. Enfin nous comprenons mal qu'on ait loué sa simplicité et son naturel ; nous lui reprocherions d'avoir abusé du romanesque et de l'in vraisemblable et d'être souvent tombé dans le pathos. Pour n'en donner un exemple, même sous le règne de Louis XV où, prétend-on, le roman courait les rues et les salons, il était difficile qu'il se produisît d'aussi extraordinaires circonstances que celles de *L'Ecole des Mères* jouée en 1744.

M^{me} Argant, par amour pour son fils, a relégué dans un couvent, depuis l'âge de deux ans, sa fille Marianne. L'enfant n'a vu de sa vie son père ni sa mère, et Argant, qui dépasse en faiblesse tous les Prusias tragiques ou comiques, n'a jamais pu gagner sur sa femme d'aller la voir. Inutile de dire que le fils, à qui cette mère dénaturée a si délibérément immolé sa fille, ne mérite ni tendresse ni sacrifice. C'est un roué ou plutôt la caricature d'un roué. Il trompe sa mère qui a mis tout en œuvre pour qu'il fît un beau mariage et qui le veut homme de cour ; il s'endette, enlève une jeune fille, s'attire une très mauvaise affaire. Cependant le pitoyable Argant a enfin retiré du couvent sa fille que M^{me} Argant avait destinée « à un cloître éternel » ; il l'a amenée ; il l'a présentée à sa femme comme étant sa nièce. Mais son fils apprend que la fille de son oncle est morte depuis longtemps et soupçonne que cette nièce est une maîtresse introduite au foyer conjugal. M^{me} Argant partage ses soupçons et se promet de démasquer et de chasser l'aventurière ; elle l'interrogera elle-même :

M^{me} ARGANT.

... Approchez ; n'êtes-vous point lasse
Du plaisir de semer le divorce en ces lieux ?
N'en pouvez-vous jouir si ce n'est sous mes yeux ?
Voulez-vous me réduire à vous demander grâce ?
Ou faut-il vous céder ? Prononcez entre nous.
Répondez donc !

MARIANNE.

Hélas ! je tombe à vos genoux...

M^{me} ARGANT.

Levez-vous ; les soupirs, les pleurs sont superflus ;
Ce ne sont pas toujours des preuves d'innocence.

MARIANNE.

Disposez de mon sort. Que voulez-vous de plus ?
N'est-il pas en votre puissance ?

M^{me} Argant se sent émue ; ce n'est pas là
le langage d'une rivale. D'où vient donc cette
jeune fille à l'air ingénu ? Qui est-elle ?

MARIANNE.

On ne vous a point dit qui j'étais ?

M^{me} ARGANT.

Je l'ignore.

MARIANNE.

Je frémis d'une erreur où je vous vois encore.

M^{me} ARGANT.

Que faisiez-vous auparavant ?

MARIANNE.

Je menais hors du monde une vie inconnue

M^{me} ARGANT.

Continuez.

MARIANNE.

Dans un couvent
Depuis que je suis née on m'a toujours tenue.

Ce couvent était auprès de Poitiers.

M^{me} ARGANT.

C'est le même couvent où ma fille est aussi.

(à part) Que je suis coupable envers elle !

(haut) Vous l'avez donc vue ?

Comment est-elle ? Marianne rougit : « Elle vous aime de tout son cœur. »

M^{me} ARGANT.

Moi, puis-je mériter des sentiments si doux ?

Elle ne m'a point vue encore.

MARIANNE.

Hélas, pardonnez-moi.

M^{me} ARGANT.

Que dites-vous ? Comment ?

Eclaircissez en ce moment

Le mystère que vous me faites.

Seriez-vous ?... Plût au ciel !... Dites-moi qui vous êtes.

Ma nièce ? Si j'en crois des transports pleins d'appas,

Vous devez m'être bien plus chère.

M. ARGANT *qui est entré.*

Votre cœur ne vous trompe pas.

Embrassez votre fille.

M^{me} ARGANT.

O trop heureuse mère !

(Quels détestables vers !) Elle embrasse sa fille qui s'est jetée à ses genoux.

Pour arriver à cette scène de reconnaissance, nous avons dû accepter tant d'invéraisemblances que l'émotion en est toute refroidie. Comment nous intéresser à ce père assez lâche pour ne pas aller voir sa fille une seule fois en seize ou dix-sept ans ? Et comment cette femme se prend-elle tout à coup de la plus vive tendresse maternelle après avoir volontairement ignoré sa fille, avec une telle inhumanité et pendant si longtemps. Vous avez là un exemple des faussetés prétentieuses de La Chaussée.

Je le préfère dans des pièces moins noires, par exemple dans la plus fameuse, *Le Préjugé à la mode*, qui reflète un côté de la société française au XVIII^e siècle. En quoi consistait ce « préjugé à la mode » ? On trouvait ridicule qu'un mari aimât sa femme. L'amour conjugal convient au bourgeois, non à l'homme de qualité. D'ailleurs ce préjugé se rencontre à d'autres époques que la Régence. La pièce, en cinq actes, en vers, est longue pour un aussi mince sujet. Mais la règle voulait qu'une comédie de haut style s'étendit sur cinq actes. Durval, mari de Constance, après l'avoir honorablement trompée, s'est aperçu un beau jour qu'il l'aimait et que vraiment il n'aimait qu'elle. Constance est la tendresse et la vertu mêmes et dissimule de son mieux sa souffrance.

Me verrai-je toujours dans l'embarras cruel
D'affecter un bonheur qui n'a rien de réel ?
Oui, je dois m'imposer cette loi rigoureuse ;
Le devoir d'une épouse est de paraître heureuse.

L'éclat ne servirait encor qu'à me trahir ;
D'un ingrat qui m'est cher je me ferais haïr ;
Du moins n'ajoutons pas ce supplice à ma peine :
Son inconstance est moins affreuse que sa haine.

Mais, puisque son mari l'aime, pourquoi ne se déclare-t-il pas ? Il est retenu par le préjugé ; il tremble de s'exposer au ridicule d'être amoureux de sa femme. Il lui envoie, sans se nommer, des cadeaux, riches vêtements, bijoux splendides ; elle s'imagine qu'ils lui viennent d'un amant qui connaît son abandon et se flatte de la consoler. Elle en est douloureusement humiliée. Elle les refuse malgré les encouragements de son mari à les garder, qui lui paraissent sinon du cynisme du moins une marque injurieuse de son indifférence. L'ami de Durval, Damon, qui sait combien elle est malheureuse, et qui est au courant des vrais sentiments de son ami, le presse en vain de faire cesser ce malentendu. Peut-être obtiendrait-il gain de cause, si deux marquis, deux fats, qui semblent sortir d'une comédie de Molière, ne survenaient niant encore de l'aventure d'un célèbre galant Sainfar. Elle est extraordinaire. On l'a « blasonné, hué, sifflé, berné, brocardé, chansonné ». Figurez-vous qu'il aime sa femme, qu'il l'a enlevée et que tous deux sont allés cacher leur amour au fin fond d'une province. Et nos marquis, Clitandre et Damis, ont apporté une comédie à représenter : *L'Époux amoureux de sa femme* ; et ils en distribuent déjà les rôles. Non, décidément, Durval ne jouera pas dans la réalité le personnage du sot épris de la seule femme que les lois et la reli-

gion l'autorisent à aimer. Ce Durval n'est guère sympathique qui ne comprend pas qu'il est dix fois plus ridicule de craindre que d'affronter le ridicule d'aimer sa femme. Nous pourrions nous intéresser à lui s'il aimait sa femme sans se l'avouer. Mais puisqu'il en convient avec lui-même et qu'il en fait confidence à son ami Damon, ses hésitations, ses reculs, ses attermoiemens, ses peurs sont d'un nigaud.

Le moyen que La Chaussée a choisi pour l'obliger à tomber aux pieds de sa femme est assez ingénieux. Constance a reçu un écrin, toujours du mystérieux soupirant. Elle soupçonne un des deux marquis, Damis ou Clitandre. « Prends-le, dit-elle à sa suivante Florine, et rends-le à celui qui me l'a envoyé. » — « Mais j'ignore qui, répond Florine. » — « Peu m'importe ! Remets-le à qui tu voudras. » Et justement voici Clitandre et Damis. Clitandre croit que c'est Damis dont Constance repousse le présent ; Damis croit que c'est Clitandre. Durval les rejoint : il reconnaît entre leurs mains l'écrin qu'il a fait porter à sa femme et ne souffle mot. Les deux marquis continuent de disputer devant lui, mais en taisant le nom de la dame. Damis s'écrie :

On ne refuse rien de quelqu'un qui sait plaire.

Clitandre riposte :

Ce n'est donc point de moi, la conséquence est claire.

Damis, se tournant vers Durval, lui frappe sur l'épaule.

Si je l'avais donné, crois qu'on l'aurait gardé.

Ces mots, adressés au mari, sont d'un bon comique. Le mari réplique :

Qui sait si quelque tiers qu'on n'imagine pas,
N'a point secrètement causé cet embarras ?

L'avantageux Damis affirme qu'on a eu des bontés pour lui et que, si l'écrin était venu de lui, on ne l'aurait pas retourné à l'envoyeur. Mais il ne commettra pas d'indiscrétion. Aussitôt Clitandre le somme d'être indiscret. Damis, qui a dérobé un portrait de Constance, prie Durval de s'écarter un instant « pour qu'il ne soit pas plus avant dans cette confidence » et montre le portrait à Clitandre ébahi : « N'est-ce pas là l'image de la dame à l'écrin ? Eh bien ? » Clitandre confus s'écrie : « Ah ! l'infidèle ! » Ces mots vont frapper Durval au cœur.

Bienheureuse jalousie ! C'est à elle que ce faible d'esprit et d'âme devra de secouer la peur du « préjugé ». Il fait à Constance une scène de jalousie à laquelle la charmante femme ne comprend rien et qui l'impressionne au point qu'elle s'affaisse presque évanouie dans un fauteuil et « en tirant son mouchoir laisse tomber un paquet de lettres. » Durval s'en saisit : ce sont des lettres de lui à une ancienne maîtresse et, comme il le dit lui-même dans son charabia distingué, la vengeance affreuse

De l'objet étranger dont j'ai quitté la loi.

Il lui avait écrit :

Une épouse n'est point une rivale à craindre...
Madame, en vérité, c'est trop d'être incrédule
Et de me soupçonner d'un si grand ridicule.

Il s' imagine que ces lettres ont mis sa femme à l'aise et la justifient de l'avoir trompé. Mais son ami Damon, qui est aussi l'ami de Constance, lui apprend comment Damis s'était frauduleusement procuré le portrait de sa femme, et, pour en finir avec toutes les hésitations et tergiversations, pour achever de lui prouver qu'elle est la plus pure, la plus aimante des femmes, pour vaincre enfin la timidité que lui donne une mauvaise conscience, il l'invite à prendre son domino avant d'entrer dans un bal travesti où Constance lui a demandé un entretien. Durval s'approche d'elle. Convaincue qu'elle parle à Damon, Constance lui confie et ses peines et ses espérances, car son mari lui a fait des scènes de jalousie.

Un cœur indifférent peut-il être jaloux ?

Nous pourrions lui dire que cela s'est vu. Mieux vaut la laisser croire à l'amour, au rée amour de Durval. Mais, avec sa finesse de femme, elle craint que la confusion ne retienne l'aveu du coupable. Avec quelle joie pourtant elle lui pardonnerait ! Durval se démasque et tombe à ses pieds ; et Constance prononce ces deux vers qui sont aimables :

Si tu veux me prouver combien je te suis chère,
Oublions qu'autrefois j'ai cessé de te plaire.

Le Préjugé à la mode est moins dramatique que *Mélanide* ou *La Gouvernante*, mais caractérise mieux le genre. La comédie de Mari-vaux peut effleurer le drame ; elle passe vite. Ici, c'est bien la comédie où l'on pleure. Le

personnage de Constance, la jeune femme trahie par son mari et qui l'aime toujours et qui dissimule ses chagrins, eut un très grand succès et tira bien des larmes. Mais, remarquez-le, nous sommes dans le même monde que la comédie de Molière et de ses successeurs ; et les personnages sont à peu près les mêmes, extérieurement. Le comique, il est vrai, s'efface discrètement, je ne dirai pas devant le tragique, mettons devant la sensibilité. Nouveauté féconde ! Mais par sa forme, par son allure, par les conventions qu'elle garde, par la société qu'elle peint, cette comédie nouvelle est aristocratique et « très ancien régime », comme la tragédie voltairienne qui nous paraît aujourd'hui annoncer le drame historique du Romantisme.

Le théâtre de Nivelles de La Chaussée est une des productions originales du XVIII^e siècle. Il ne lui a manqué pour vivre jusqu'à nous que l'invention psychologique et le style. Du reste il fut joué pendant près d'une centaine d'années avec un succès d'émotion qui nous étonne. Nous avons souvent du mal à nous expliquer pourquoi nos pères pleuraient à des pièces et à des romans qui nous semblent insipides. Que pensera-t-on dans un siècle des grands succès que nous faisons aujourd'hui ? Nous avons bien des preuves de l'attendrissement que causaient les comédies de La Chaussée, une entre autres de Diderot dans son *Paradoxe sur le Comédien*. Sa thèse est que le Comédien n'a pas besoin d'être ému pour nous émouvoir. Exemple : une actrice, à son entrée en scène,

aperçoit sur les gradins dont le plateau était encore encombré, un chevalier qui l'aimait et qu'elle avait trompé. Il s'était promis de déconcerter l'infidèle par sa présence et par ses regards méprisants, de la troubler et de l'exposer aux huées du parterre. Mais, au cours de la pièce, sans s'ébranler le moins du monde dans son jeu, elle lui dit en souriant : « Fi ! le vilain boudeur qui se fâche pour rien ! » Le chevalier sourit à son tour. Elle continue : « Vous venez ce soir ? » Il se tait. Elle ajoute : « Finissons cette plate querelle et faites avancer votre carrosse ! » Et Diderot s'écrie : « Savez-vous dans quelle scène on intercalait celle-ci ? Dans une des plus touchantes de *La Chaussée*, où cette comédienne sanglotait et nous faisait pleurer à chaudes larmes. »

Ce passage, qui nous rappelle l'effet produit par les pièces de *La Chaussée*, nous prouverait à la rigueur qu'en écrivant ses théories sur l'art dramatique, Diderot ne cédait ni à l'ingratitude ni à l'orgueil, lorsqu'il n'invoquait pas l'autorité de l'auteur de l'*Ecole des Mères* comme d'un devancier. Diderot s'est cru appelé à régénérer le théâtre ; il est le fondateur en France du drame qui n'est que la comédie larmoyante où l'élément comique s'est de plus en plus affaibli. Mais il n'avait pas le sentiment de continuer *La Chaussée*, tant, lorsque nous passons de *Mélanide* au théâtre qu'il imaginait, nous changions d'atmosphère. Le théâtre de *La Chaussée* est aristocratique comme presque toute notre littérature classique. Les personnages en sont aussi loin du peuple que ceux du

Misanthrope ou de Marivaux. Diderot, lui, veut un théâtre à tendances démocratiques. Sa grande idée est celle-ci : pourquoi le domaine de la tragédie est-il réservé aux princes, aux rois, aux conquérants ? Un bourgeois ne peut-il pas souffrir autant qu'Agamemnon, roi des rois ? N'y a-t-il pas tous les jours, autour de nous, des drames qui méritent, autant que les aventures princières et royales, d'être portés à la scène ? « Il était convaincu, a-t-on dit, que le peuple préférerait les scènes de la vie réelle aux légendes héroïques ou mythologiques et qu'en lui mettant sous les yeux des luttes et des souffrances de chaque jour on arriverait plutôt à l'émouvoir qu'en continuant de lui présenter des passions qui lui étaient étrangères et des maux qui lui étaient inconnus. »

L'idéal de Diderot, c'est la tragédie bourgeoise, et aussi de Beaumarchais, du moins dans sa première pièce *Eugénie* et dans sa dernière *La Mère Coupable*. « Que me font, s'écrierait-il, à moi sujet paisible d'un état monarchique du XVIII^e siècle, les révolutions d'Athènes et de Rome ? Quel véritable intérêt puis-je prendre à la mort d'un tyran du Péloponèse, au sacrifice d'une jeune princesse en Aulide ? Il n'y a dans tout cela rien à voir pour moi, aucune moralité qui me convienne. » Je crois que Beaumarchais et Diderot se trompent. Ce n'est pas le lieu ni le moment de les réfuter. Le drame avait droit à l'existence. Mais autre chose est de formuler la théorie et de donner l'exemple. Diderot a été un remarquable théoricien dramatique ; mais quand il a abordé le

théâtre en auteur, ses théories auraient pu se dresser contre lui et l'en écarter.

Son *Père de Famille*, joué en 1761, en cinq actes et en prose, est très inférieur aux pièces de La Chaussée. Il n'est pas difficile d'en exposer le sujet. M. d'Orbesson, le père de famille, a perdu sa femme et vit avec sa fille Cécile, son fils Saint-Albin, et son beau-frère le Commandeur d'Auvilé. Son fils s'est épris d'une jeune fille très pauvre, venue à Paris pour toucher le cœur d'un riche parent qui a refusé de la recevoir. Elle ne pouvait regagner sa province ; elle travaille. Saint-Albin ne lui a pas dit qui il était ; il a revêtu un costume d'ouvrier ; il a loué une mansarde près de celle où habite Sophie ; et les deux jeunes gens s'aiment sans se l'être encore avoué. Mais Saint-Albin, aux yeux de son père, de sa sœur et de son oncle le Commandeur, a l'apparence d'un jeune homme qui se débauche ; et le père de famille en est navré. Son fils lui a bientôt tout confié. M. d'Orbesson fait aussitôt venir la jeune fille qu'il trouve délicieuse ; il lui promet de s'occuper d'elle et de lui faciliter son retour chez sa mère. Mais le Commandeur, homme autoritaire et dur, juge plus simple qu'on décerne contre elle une lettre de cachet. Je ne vous raconterai pas comment la malheureuse est amenée à demander refuge et protection à Cécile dans son appartement, à deux pas de son ennemi le Commandeur. Saint-Albin s'agite désespérément pour retrouver celle qu'il aime et qui est pourtant si près

de lui. On finit par découvrir que Sophie est la propre nièce de ce méchant Commandeur resté sourd à ses prières et à sa détresse. Alors il bat en retraite, et rien ne s'oppose plus au mariage de Sophie et du bouillant Saint-Albin.

Tous les personnages de cette pièce ont une incroyable facilité à répandre des larmes. Le père de famille pleure quand son fils lui dissimule sa vie, et, quand son fils lui révèle son secret, le père de famille pleure. Cécile pleure ; Saint-Albin pleure ; Sophie verse des torrents de larmes. Ils pleurent d'être fâchés les uns contre les autres ; ils se réconcilient dans les pleurs. Seul le Commandeur a toujours les yeux secs. Une autre habitude témoigne également leur vive sensibilité : ils se jettent à genoux pour un oui, pour un non. Sophie, qui redoute maintenant Saint-Albin dont elle connaît l'origine, le vrai nom et la fortune, le supplie de la laisser retourner près de sa mère. « Renvoyez-moi, Monsieur... Homme cruel, faut-il tomber à vos pieds ? M'y voilà ! » Elle se jette aux pieds de Saint-Albin ; et Saint-Albin tombe aux siens ; il la relève et lui dit : « Vous à mes pieds ? C'est à moi à me jeter, à mourir aux vôtres. » Un trait qui les caractérise aussi, c'est de s'interpeller, de s'adjurer en termes pathétiques. Saint-Albin, aux pieds de son père, s'écrie : « Si j'ai jamais éprouvé votre bonté, si dès mon enfance j'ai pu vous regarder comme l'ami le plus tendre, si vous fûtes le confident de toutes mes joies et de toutes mes peines, ne m'abandonnez pas, conservez-moi Sophie. » Cécile ayant manifesté le désir

d'entrer au couvent, le père de famille la conjure de n'en rien faire : « Ne te fais pas religieuse, mon enfant, marie-toi... Si le mariage expose à des peines cruelles, c'est aussi la source des plaisirs les plus doux. Où sont les exemples de l'intérêt pur et sincère, de la tendresse réelle, de la confiance intime, des secours continus, des satisfactions réciproques, des chagrins partagés, des soupirs entendus, des larmes confondues, si ce n'est dans le mariage ?... O lien sacré des époux, si je pense à vous, mon âme s'échauffe et s'élève ! O noms tendres de fils et de fille, je ne vous prononçai jamais sans tressaillir... Cécile, rappelez-vous la vie de votre mère : en est-il une plus douce que celle d'une femme qui a employé sa journée à remplir ses devoirs d'épouse attentive, de mère tendre, de maîtresse compatissante ?... Quel sujet de réflexions délicieuses elle emporte en son cœur, le soir, quand elle se retire ! »

Les coups de théâtre sont nombreux. Un des plus curieux éclate au début même de la pièce. Le Père de famille attend son fils qui, une fois encore, n'est pas rentré ; il l'attend toute la nuit en compagnie de sa fille Cécile, du fils d'un de ses amis et du Commandeur. Cécile et le Commandeur jouent au trictrac jusqu'à six heures du matin. Enfin, rompus, fourbus, ils vont se coucher. Le Père de famille reste seul. Un inconnu est entré, vêtu comme un homme du peuple, le chapeau rabattu et enfoncé sur les yeux. Il s'avance rêveur, à pas lents. Le Père de famille l'arrête par le bras et lui dit : « Qui êtes-vous ? Où allez-vous ? » L'inconnu

ne répond pas. Le Père de famille reprend : « Où allez-vous ? Qui êtes-vous ? » Point de réponse encore. Alors le Père de famille relève lentement le chapeau de l'inconnu, reconnaît son fils et s'écrie : « Ciel ! C'est lui ! C'est lui ! Mes funestes pressentiments, les voilà donc accomplis ! Ah ! » Il pousse des accents de douleur ; il s'éloigne ; il revient ; il dit : « Je veux lui parler. Je tremble de l'entendre. Que vais-je savoir ? J'ai trop vécu ! trop vécu ! » Saint-Albin fait seulement : « Ah ! » Son père gémit : « Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Aurais-je eu le malheur... » Saint-Albin soupire : « Je suis désespéré. » Le père se lamente : « Grand Dieu, que faut-il que j'apprenne ? » Saint-Albin répond : « Elle pleure ! Elle songe à s'éloigner ? Si elle s'éloigne, je suis perdu... » Il s'agit de Sophie que le Père de famille ne connaît pas. Mais quelle drôlerie, pour le fils, de rentrer chez lui à six heures du matin et, pour le père, d'accueillir ainsi son fils ! Ces puérilités emphatiques rencontrèrent des admirateurs.

On reprit plusieurs fois *Le Père de Famille*. Au lendemain d'une de ces reprises, en 1769, ce grand apologiste du mariage écrivait à M^{lle} Volland : « L'ouvrage est si rapide, si violent, si fort qu'il est impossible de le tuer. Il n'y a qu'une voix : c'est un bel ouvrage. Mes amis sont au comble de la joie ; je les ai tous vus ; croiriez-vous que Marmontel en a pleuré en m'embrassant ? Ma fille y a été et en est revenue stupide d'étonnement et d'ivresse. » Et ceci qui n'est pas sans importance : « Duclos

disait en sortant que trois pièces comme celle-là par an tueraient la tragédie. Qu'ils se fassent à ces émotions-là et qu'ils supportent après cela, s'ils le peuvent, Destouches et La Chaussée. »

Vous comprenez pourquoi Diderot ne se juge pas du tout l'héritier ou le continuateur de La Chaussée. Destouches avait dit : « Molière ne nous a laissé que le désespoir de l'égaliser, trop heureux si, par quelque route nouvelle, nous pouvons nous rendre supportables après lui. » Cette nouvelle route, l'auteur de la comédie larmoyante l'avait frayée en novateur prudent, non en révolutionnaire. Mais les philosophes avec Diderot s'emparent de sa découverte et en font un instrument de propagande. Il s'agit de « moraliser » la bourgeoisie et surtout de lui plaire en lui présentant un tableau touchant de ses malheurs, de ses joies, de ses vertus, de sa vie. Le drame, qui se détache ainsi de la comédie larmoyante, est un spectacle destiné au Tiers Etat. Les défenseurs de la tradition, les adversaires de l'Encyclopédie ne s'y trompent pas et s'élèvent contre « ces drames langoureux qui bannissent la bonne comédie du théâtre. » Bientôt ces drames, qui portent encore le nom de comédies, afficheront des idées politiques. L'auteur du *Tableau de Paris*, Mercier, écrira que le poète dramatique doit travailler pour le peuple. « Dans la tragédie on a réveillé les cendres des rois ; dans la comédie on n'a peint que des marquis élégants comme s'il n'y avait que ces deux espèces d'hommes sur la terre ». L'accent est

révolutionnaire. On reproche même à Molière d'avoir ridiculisé la bourgeoisie. Comme une littérature à tendances démocratiques est forcément optimiste, la plus forte influence que subira le drame sera celle de J.-J. Rousseau. Le même Mercier écrivait encore : « Le poète doit croire que l'homme est né bon. Si je croyais l'homme né méchant, je briserais ma plume et laisserais mon encre se dessécher. » La phrase célèbre qui ouvre l'*Emile* : « Tout est bon sortant des mains de l'auteur des choses ; tout dégénère entre les mains de l'homme, » servira de devise au drame. Il exaltera les humbles, les gens qui vivent aux champs et obéissent aux conseils de la nature ; il légitimera tous les mouvements du cœur, car le cœur ne peut pas se tromper ; et la passion inspire forcément l'amour du bien et de la vertu.

Ce fut l'infortune de cette littérature dramatique de partir d'un principe aussi faux et de vouloir moraliser. Dès sa naissance, la sensibilité avait déposé en elle un germe de faiblesse et de niaiserie qui se développa très vite. *Le Père de Famille* de Diderot fut suivi de son *Fils naturel* qui tomba à plat. Beaumarchais, qui avait débuté par un drame, *Eugénie*, dont la critique déplora le manque d'intérêt et l'absence d'esprit, ne rencontra son génie dramatique que dans ses deux comédies immortelles : *Le Barbier de Séville* et *Le Mariage de Figaro*. Il est vrai que dans *Le Mariage* il introduisit un élément de drame : la reconnaissance de Figaro par sa mère ; mais nous n'en sommes aucunement émus ; elle nous produit même un

effet de bouffonnerie ou de parodie. Son génie lui faussa compagnie lorsqu'il revint au théâtre avec *L'Autre Tartufe* ou *La mère Coupable*, où nous revoyons, hélas ! les Almaviva, les Figaro, les Suzanne dans quel état ! fanés, ridés, vulgaires.

De tous ces drames dont sont issus le mélodrame, puis le drame moderne, une seule pièce a survécu, que la Comédie-Française reprenait encore en 1875, *Le Philosophe sans le savoir*, de Sedaine. Le bon Sedaine avait commencé par être tailleur de pierre. Il était bien plus homme de théâtre que Diderot et d'une sincérité plus profonde. La pièce peut encore se lire. Le sujet en est le bouleversement que cause, dans une famille d'honnêtes négociants, un duel que le fils « s'est attiré par sa vivacité et son étourderie. » Tout finit bien. Deux personnages sont particulièrement intéressants. L'un, le père, le philosophe sans le savoir, a renoncé à ses titres de noblesse pour se consacrer au commerce ; et Sedaine a mis dans sa bouche, très naturellement d'ailleurs, l'éloge du commerçant : « Quel état que celui d'un homme qui, d'un trait de plume, se fait obéir d'un bout de l'univers à l'autre !... Ce n'est pas un peuple, ce n'est pas une seule nation qu'il sert ; il les sert toutes et en est servi ; c'est l'homme de l'univers. » Pour la première fois on entendait parler ainsi au théâtre : et ce langage allait droit au cœur de la bourgeoisie. L'autre personnage est Victorine, la fille de l'homme de confiance du grand com-

merçant, M. Vanderk, la sœur de lait du jeune Vanderk : elle aime ce jeune homme de tout son cœur ; c'est l'*amoureuse sans le savoir*, du moins sans se l'avouer. Le personnage est si charmant que Georges Sand l'a repris et qu'elle a fait un drame (dans le goût de Sedaine, croyait-elle) : *Le Mariage de Victorine*. Cette grande marieuse a voulu absolument marier Victorine au jeune Vanderk. Toute la délicatesse du peintre et la vérité du psychologue sont du côté de Sedaine qui s'était contenté d'une amitié entre les deux jeunes gens, très simple et très confiante de la part du jeune homme, très tendre et inconsciemment amoureuse de la part de la jeune fille. C'est tout ce que, dans ce genre, nous a légué le XVIII^e siècle ; cela suffisait au XIX^e pour y trouver le principe d'un long renouvellement.

La Comédie où l'on pleure, est-ce au théâtre qu'il faut la chercher avant la Révolution ? Ne serait-ce pas plutôt dans la société qui compte au premier rang de ses plaisirs celui de verser des larmes ? Jamais société ne fut plus amie du plaisir, plus plaisante et en même temps plus facile à l'attendrissement. La vie de Voltaire (oui, de Voltaire), la vie de Rousseau, la vie de Diderot, celle même de D'Alembert et, d'une façon générale, toutes les vies de cette époque que nous connaissons nous fourniraient les plus amusantes et les plus émouvantes scènes de comédie. Et partout des larmes ! Larmes heureuses, souvent : effusions des cœurs surpris de se trouver si bons, si sensibles ! Larmes douloureuses aussi, car, sous les dehors

de cette éternelle fête de l'esprit, il y a des drames ; les âmes de plaisir sont parfois très dures. Ne parlons pas des larmes de sang sur lesquelles cette joyeuse société terminera son histoire. Donnons seulement, entre tant d'autres, un exemple de larmes heureuses. Quel drame, quelle comédie du temps vous offrira une scène qui vaille celle-ci. Diderot assiste à la représentation du *Philosophe sans le savoir* ; la pièce chancelle à la première et à la seconde représentation. « J'en suis bien affligé, dit-il ; à la troisième, elle va aux nues, et j'en suis transporté de joie. Le lendemain matin, je me jette dans un fiacre, je cours après Sedaine. C'était en hiver ; il faisait le froid le plus rigoureux ; je vais partout où j'espère le trouver. J'apprends qu'il est au fond du faubourg Saint-Antoine ; je m'y fais conduire. Je l'aborde ; je jette mes bras autour de son cou ; la voix me manque ; et les larmes me coulent le long des joues. Voilà l'homme sensible et médiocre. Sedaine, immobile et froid, me regarde et me dit : « Ah ! Monsieur Diderot, que vous êtes beau ! » Voilà l'observateur et l'homme de génie. » On dit que, lorsque Diderot eut enfin repris possession de lui-même, il se re-précipita dans les bras de Sedaine et s'écria, le visage encore baigné de pleurs : « Ah ! mon ami, je te donnerais ma fille si tu n'étais pas si vieux. » La voilà bien, *la comédie où l'on pleure* ! Pour cette scène je donnerais volontiers les pièces curieuses et fades de La Chaussée, *Le Père de Famille* et même *Le Philosophe sans le savoir*.

CHAPITRE IV

UNE ORIENTALE : MADEMOISELLE AÏSSÉ

Claude Ferval a ramené l'attention sur une des plus curieuses figures du XVIII^e siècle. M^{lle} Aïssé. Elle l'a fait avec beaucoup de charme, d'une main légère, en femme qui connaît évidemment bien mieux que nous le cœur des femmes. Il y a profit à entendre l'auteur de *Thérèse et son fils*, de *Ninon et son cortège*, nous parler de la Circassienne un peu énigmatique qui vécut au temps de Zaïre et de Manon Lescaut, comme il y a profit à entendre M^{me} Clemenceau-Jacquemaire nous parler de M^{me} Roland, ou M^{lle} Gazier, nourrie de la pure moelle de Jansénius, des abbesses de Port-Royal.

Notons en passant que nos femmes écrivains ne se cantonnent pas dans le roman et font les plus heureuses incursions dans l'histoire. Elles savent se documenter, ce qui n'est pas extrêmement difficile, ordonner leur documentation, ce qui l'est davantage, et, sans concession au goût romanesque ou aux idées du jour, intéresser

le grand public, ce que tout historien qui n'est pas uniquement un érudit devrait se proposer.

Pour revenir à M^{lle} Aïssé, son histoire est un des romans les mieux faits, les plus complets que la vie nous ait fournis. Je n'en vois même pas qui le soit à ce point. Les autres laissent encore aux romanciers qui voudraient s'en emparer, des incidents à imaginer, des détails à corriger, des raccords à faire, quelques personnages à créer. Ici rien de semblable. Tout se tient, action, personnages, aventures ; et un des grands mérites de Claude Ferval est d'avoir mis ce tout en pleine clarté.

Un matin de 1698, M. de Ferriol, chargé de mission à Constantinople, passa devant Sainte-Sophie et s'arrêta un peu plus loin, là où, le long d'un mur blanchi à la chaux, on vendait des esclaves. Il vit une petite Circassienne aux yeux magnifiques. Le soldat dont la main sanglante l'avait cueillie, dans un palais de Tiflis, sur le massacre de toute une famille, en demandait quinze cents livres, sous prétexte qu'elle était princesse. Si le marquis de Ferriol avait eu des lettres, — et peut-être en avait-il, — il aurait pu se souvenir de l'Eriphile de Racine :

Un père enseveli dans la foule des morts
Me laisse dans les fers à moi-même inconnue ;
Et de tant de grandeurs dont j'étais prévenue,
Vile esclave des Turcs, je n'ai pu conserver
Que la fierté d'un sang que je ne puis prouver.

Mais il se serait souvenu encore plus volontiers, je crois, de l'Arnolphe de *L'Ecole des Femmes* :

Un air doux et posé, parmi d'autres enfants,
M'inspira de l'amour pour elle dès quatre ans...

Ce prévoyant de l'avenir fit compter au soldat ses quinze cents livres. La petite Haydée, — dont le nom devint chez nous Aïssé, — fut conduite à l'ambassade. Ferriol, qui avait terminé sa mission, revint en France avec l'enfant et, sur le point de repartir pour Constantinople en qualité d'ambassadeur, il la confia à son frère et à sa belle-sœur. Eût-il mieux valu qu'elle fût vendue à un Turc et qu'elle entrât dans un sérail ? Oui, si le but de la vie est de souffrir le moins possible ; non, si la souffrance qui vient d'une conscience plus affinée, d'un sentiment plus délicat de la dignité humaine, rend une vie plus enviable. Mais on ne nous consulte pas. Le harem ne l'aurait pas défendue du désir et de l'amour et ne lui aurait pas épargné les misères de la servitude ; seulement, elle n'y eût senti aucune déchéance.

Le marquis de Ferriol, ou plutôt le baron¹, fils d'un conseiller au parlement de Metz, était un de ces fastueux aventuriers, homme d'épée, homme d'affaires et grand seigneur, que notre noblesse lançait à travers le monde. Très brave, il avait des emportements qui gâtaient les plus beaux effets de sa bravoure et qui, une fois même, dégénérent en crise de folie. Son humeur fantasque se jetait à la traverse de ses entreprises. Les fonctions d'ambassadeur exi-

1. Les actes de l'état-civil, nous dit Claude Ferval, inscrivent son père Charles d'Argental sous le titre *baron de Ferriol* (transformé par courtoisie en celui de marquis).

geaient qu'il déployât une certaine magnificence ; mais il poussait les choses jusqu'à offenser le souverain près duquel il était accrédité. Le représentant de la France doit être fier : ce n'est pas une raison pour que, contrairement aux plus rigoureuses prescriptions, il se présente à l'audience du sultan, la main sur la poignée de son épée. Ferriol avait toujours aimé les femmes, qui le lui avaient rendu et l'avaient servi dans son ascension. A Constantinople, il s'était fait un sérail. Tel qu'il était, sensuel, désordonné, violent, vaniteux, il tenait admirablement son rôle quand il fallait, contre vents et marées, soutenir le prestige du pays. En 1709, lors du terrible hiver et de la grande famine, il parvint à expédier dans le port de Marseille cent quarante navires chargés de grains. Enfin, il avait gagné la sympathie de Charles XII, prisonnier à Bender ; et leurs entretiens, rapportés à Voltaire, contribuèrent à donner à son *Charles XII* ce caractère de *Mémoires* qu'il essayait d'imprimer à ses ouvrages historiques.

La famille de Ferriol, à laquelle il avait remis Aïssé, n'était pas une famille de tout repos. Le mari, frère de l'ambassadeur, conseiller au parlement de Metz, comme son père, et receveur des finances en Dauphiné, voyageait beaucoup et, quand il était à Paris, il y vivait à l'écart, perdu dans les questions de la Grâce, mais encore moins que dans les questions financières. Fanatique du molinisme, son horreur des jansénistes l'avait rendu aveugle aux amours de sa femme. Plus tard, il devint

sourd, aussi sourd que gourmand. M^{me} de Ferriol avait eu beaucoup d'amants avant le gros et grand maréchal d'Uxelles, dont le règne vit mourir sa beauté. Elle était la sœur de la trop fameuse M^{me} de Tencin, capable de tout, et du cardinal-archevêque de Lyon, qui, arrivé grâce à ses sœurs, se contentait de faire le capable. Les deux fils de la maison en étaient l'unique charme : l'aimable et indifférent Pont de Veyle et d'Argental, l'ami de Voltaire. Derrière la façade de luxe, on mène chez les Ferriol une existence très gênée. La maîtresse du logis est assez avaricieuse ; et le terrible moliniste, receveur des finances, a compromis la fortune : on rogne sur le nécessaire. Du reste, on continue de « paraître » ; on appartient à la plus haute société, à cette société très libre, très émancipée, de la Régence qui n'a été qu'un monde très restreint dans la société française.

La petite princesse circassienne reçut une bonne éducation selon les méthodes de Saint-Cyr que les autres couvents avaient adoptées. Elle était intelligente, d'une sensibilité et d'une possession de soi-même également précoces ; mais cette précocité était orientale. On la retrouvera plus tard chez sa fille. Elle fut élevée comme la fille de la maison. Elle aima d'Argental et Pont de Veyle comme des frères ; et ils l'aimèrent comme une sœur. Nous ignorons les sentiments de M. de Ferriol. M^{me} de Ferriol, dont elle ne se privait pas de dire du mal et dont il y avait, en effet, beaucoup de mal à dire, supportait difficilement ses absences, s'in-

quiétait de sa santé, se montrait « aussi en peine d'elle que de son fils ». Quant à l'ambassadeur, il s'occupait peu de sa pupille. Son frère lui ayant touché quelques mots d'un mariage possible, il répondit : « Si le mari dont vous me parlez doit faire le bonheur d'Aïssé, il ne faut pas hésiter à le prendre. »

Mais il a été révoqué à la suite « d'une espèce d'apoplexie, dit-il, dont la vapeur occupa sa tête pendant quelques jours » et qui le fit séquestrer un mois dans sa chambre. Il revient ; il ne peut obtenir qu'on lui restitue son ambassade ni qu'on lui en donne une autre. Le voilà réduit au repos. Il est très riche : il a près de lui une Arménienne, qui a été longtemps sa favorite, qui l'est encore et qui gouverne sa maison. Il a soixante-cinq ans ; Aïssé en a dix-huit. Quelle surprise ! Il n'a rien vu de plus ensorcelant ni de plus beau dans cet Orient dont il garde la nostalgie. Il redevient le pacha qu'il a été et l'acheteur d'esclaves. La merveilleuse créature était sa chose. Il le lui fit bien sentir. On a trouvé une lettre de sa main où il lui rappelait, poliment mais fermement, qu'il avait « profité de la décision du destin sur le sort des hommes pour disposer d'elle à sa volonté et pour en faire un jour sa fille ou sa maîtresse ». Et il ajoutait : « Le même destin veut que vous soyez l'une et l'autre, ne m'étant pas possible de séparer l'amour de l'amitié et les désirs ardents de la tendresse d'un père. » Qu'après un pareil témoignage, Sainte-Beuve ait osé soutenir que la jeune fille avait été respectée de celui qu'elle appelait dans ses lettres *son*

Aga ou le Turc, on ne peut l'expliquer que par un accès de mauvaise humeur envieuse. Il convenait que la lettre de M. de Ferriol était bien capable de donner la chair de poule aux amis d'Aïssé. Mais, à la réflexion, elle lui paraissait moins accablante. « Qu'y voit-on en effet ? dit-il. Raisonçons un peu. On y voit qu'à un certain moment M. de Ferriol fut jaloux de quelqu'un dont on commençait à jaser auprès d'Aïssé, qu'à cette occasion il signifia ses intentions jusque-là obscures et sa volonté dont elle avait pu douter, se considérant plutôt comme sa fille... » Il est difficile d'être touché par cette argutie. Nous lisons : *Le même destin veut que vous soyez...* (sous-entendu) *et vous l'êtes*. La fin de la lettre n'est pas du tout d'un homme « qui se propose et prétend s'imposer » ; il s'impose, et c'est se moquer du monde d'interpréter sa parole tranchante comme « un ordre pour l'avenir » et de douter que « l'aga » ait été obéi. Il lui dit son impossibilité de séparer l'amour de l'amitié, les désirs ardents d'une tendresse de père ; et il continue : « Tranquille, conformez-vous au destin et ne séparez pas ce qu'il semble que le Ciel ait pris plaisir de joindre. Vous auriez été la maîtresse d'un Turc qui aurait peut-être partagé sa tendresse avec vingt autres ; et je vous aime uniquement au point que je veux que tout soit commun entre nous et que vous disposiez de ce que j'ai comme moi-même. Sur toutes choses plus de brouilleries... Quand je serai content, vous trouverez en moi ce que vous ne trouveriez en nul autre, *les nœuds à*

part qui nous lient indissolublement. Je t'embrasse, ma chère Aïssé, de tout mon cœur. » Comment se fait-il qu'Aïssé n'ait pas brûlé une lettre si compromettante pour elle et qu'on l'ait retrouvée dans les papiers de d'Argental ? Au fond, Sainte-Beuve se soucie moins de défendre la pureté d'Aïssé que de persuader ses lecteurs que Ferriol a été volé. Il insiste sur son « apoplexie » ; Ferriol, à son retour en France, âgé de soixante-cinq ans, n'était plus qu'un vieillard un peu singulier, qui avait conservé « certains tics amoureux ». On voudrait savoir ce que Sainte-Beuve entend par des *tics amoureux*. Et, comme un passage du *Journal Inédit* de Galland nous raconte que Ferriol avait conçu l'ambition invraisemblable et irréalisable de devenir cardinal et qu'on eut du mal à le détourner de se rendre à Rome, Sainte-Beuve s'empresse de conclure : « Il en fut de ce chapeau de cardinal comme de la beauté de M^{lle} Aïssé que convoitait également le malencontreux ambassadeur ; il n'eut pas plus l'un que l'autre, — ni la fleur ni le chapeau. » Le mot a un joli frémissement. Mais accordons au critique que la lettre de Ferriol, « ce commandement à la turque » s'applique à l'avenir et non au passé : si rien n'indique que l'aga ait été obéi, rien ne prouve le contraire. Pourquoi le critique est-il aussi sûr maintenant que l'ambassadeur en a été pour ses frais d'achat et d'entretien ?¹

1. Le plus amusant est que, dans le même volume où Sainte-Beuve publiait son étude sur *Mademoiselle Aïssé* (le troisième des *Portraits Littéraires*), il a inséré, comme

Sur la recommandation même de son maître, Aïssé s'efforça de sauver les apparences. Personne ne se douta de l'humiliation et des dégoûts de la Monime circassienne qui, loyalement, payait sa dette. Le monde lui faisait fête. Mais, malgré sa fréquentation de M^{me} de Parabère et de M^{me} du Deffand, elle refusa de se laisser conduire au Palais-Royal. M^{me} de Ferriol l'aurait volontiers poussée dans les bras du Régent qui la désirait : elle menaça de se retirer au couvent. D'Argental l'emmena au château de la *Source* où, à cinquante-deux ans, la marquise de Villette était adorée de Bolingbroke. Elle y connut une Genevoise, M^{me} Calandrini, qui devait exercer la plus grande influence sur ses pensées et sur sa vie et lui inspirer un tel sentiment qu'elle ne pouvait passer dans une rue, où cette amie avait demeuré,

il le fait assez souvent, quelques pages de *Pensées* ; et parmi ces *Pensées* il y en a deux où il nous avoue qu'un fantôme agite l'approche de son dernier printemps ; ce fantôme est une toute jeune fille : quinze ans ; une chevelure qui exhale des parfums que nul encore n'a respirés ; le velouté du premier fruit. Un baiser d'elle lui plairait. « Mais je m'aperçois que ce que je désirais sous une forme équivoque était quelque chose de naturel et de pur, le regret de n'avoir pas à moi une fille de quinze ans qui ferait aujourd'hui la chaste joie d'un père et qui remplirait ce cœur de voluptés permises au lieu des continuels égarements ». Il avait quarante-quatre ans lorsqu'il écrivait ces lignes ambiguës. Ferriol, amoureux d'Aïssé, en avait plus de soixante. Je ne les compare pas. Du reste, Sainte-Beuve n'avait jamais eu le tempérament du *Turc* ; mais sa manière à la fois paternelle et frôleuse de tourner autour de « la fleur » ne m'est pas plus agréable que le brutal impératif de l'ambassadeur.

sans avoir le cœur serré et les larmes aux yeux. Cette dame, tout en restant catholique, avait épousé un Italien protestant et semblait n'avoir pris dans l'une et l'autre religion que ce qu'elles avaient de plus rigoureux. Mais ses intérêts ne l'empêchaient point de se lier avec des libertins, qui ne recherchaient en elle qu'une jolie femme. Terriblement autoritaire chez elle et contre ses filles, elle avait l'art de s'insinuer dans la confiance des personnes qui lui plaisaient, quitte à leur démasquer les batteries de son esprit dominateur, comme le jour où elle écrivit à Aïssé que, lorsqu'on aimait ses amis on adoptait leurs sentiments et leur façon de penser.

Cependant, la jeune fille était revenue à Paris. On lui présenta chez M^{me} du Deffand le chevalier d'Aydie. Voltaire disait : « J'ai créé, dans ma tragédie d'*Adélaïde du Guesclin*, un sire de Couci qui est un gentilhomme comme on n'en voit guère, une sorte de chevalier d'Aydie. » Personne ne pouvait avoir plus d'attraits, dit Claude Ferval, « un physique charmant, des aventures, de la bravoure, du mystère. » Il portait l'uniforme vert des Dragons-Dauphin et la Croix de Malte ; et il avait guerroyé contre les infidèles. M^{me} du Deffand, dans les portraits moraux qu'elle se plaît à dessiner, nous laisse entendre qu'il valait mieux par le cœur que par l'esprit et que, lorsque son cœur se reposait de sentir, il semblait ne plus exister. Elle nous dit aussi qu'il était sans miséricorde pour les vices et qu'il avait du goût pour les vertus romanesques. Quand il

rencontra Aïssé, il était las des amours de passage et du désordre de sa vie. Il l'aima et elle l'aima passionnément ; et c'est ici qu'une ombre, que nul n'a pu dissiper, se pose sur la figure de la délicieuse Orientale.

Le chevalier lui demanda de l'épouser. « Quelque bonheur que ce fût pour moi, écrite-elle à M^{me} Calandrini, je dois aimer le chevalier pour lui-même. Jugez, Madame, comme sa démarche serait regardée dans le monde, s'il épousait une inconnue et qui n'a de ressource que la famille de M. de Ferriol. Non ; j'aime trop sa gloire... » Ces raisons sont mauvaises. La gloire du chevalier ne serait aucunement atteinte ; et elle oublie qu'elle est fille de prince. On dira que la maîtresse, l'esclave du vieux Ferriol ne se sentait pas digne d'être épousée. Cependant, d'Aydie ne pouvait ignorer qu'elle avait un passé. Le *Turc* vivait encore ; elle devait prendre les plus grandes précautions pour qu'il ne soupçonnât pas la liaison de son infirmière. Nous ne possédons que deux lettres d'Aïssé à son chevalier. Dans l'une elle le supplie de venir la voir. Si elle avait été certaine de le trouver seul, elle serait allée chez lui. Elle a besoin de lui parler. C'est un secours qu'elle lui demande. « Si vous pouviez, écrite-elle, entrer bien habilement, demain matin dans la maison sans que le *Turc* le sût, nous pourrions nous voir en liberté quelques moments. Cela ne me semble pas si malaisé : le *Turc* ne sort jamais de sa chambre. Si ses valets vous voient, ils n'iront pas le lui dire ; et quand ils diraient que vous êtes dans la maison, qui

ne vous croirait chez Pont de Veyle ?... Voyez, cherchez un moyen que nous soyons ensemble sans que *le Turc* s'en doute. » C'était en effet chez lui qu'elle demeurait ; elle ne retourna chez M^{me} de Ferriol qu'après la mort de son jaloux. Admettons que le chevalier n'ait pas connu la « honte » d'Aïssé la première fois qu'il lui a demandé d'être sa femme. Mais plus tard ?... *Le Turc* meurt ; la jeune femme est enceinte. Il la prie plus instamment encore de consentir au mariage. Sans égard pour l'enfant qu'elle attend, pour l'homme qu'elle adore, pour sa propre dignité, elle refuse. Elle se condamne à un accouchement secret en Angleterre ; elle condamne sa fille à ne jamais savoir qui est sa mère. Et elle ne cache plus son amour ! M^{me} Calandrini travaille à la séparer de son amant comme du péché. M^{me} Calandrini, qui possède sa confiance et ses confidences, ne ferait-elle pas mieux de travailler à lui faire accepter l'idée du mariage ? « Pourquoi ma passion n'est-elle pas permise ? » s'écrie Aïssé. Et nous lui répondons : « Que ne la légitimez-vous ? » Peu de temps avant de mourir, elle apprend les noces de deux amoureux qu'elle a connus pendant son séjour à Genève et elle écrit, toujours à sa directrice de conscience : « Ah ! le bon pays que vous habitez, où l'on se marie quand on sait aimer et quand on s'aime encore ! Plût à Dieu qu'on en fît autant ici ! » Qui donc l'a empêchée d'en faire autant en France ? Et dire que, si le vieux Mithridate avait eu l'idée de l'épouser, veuve, elle eût été peut-être pleinement heureuse avec

son chevalier ! Nous comprenons l'horreur que lui avait laissée son asservissement aux caprices d'un vieillard. Mais pas un mot de sa correspondance ne la trahit ; et nous voudrions être sûrs qu'elle n'a pas eu d'autre raison de repousser l'offre naturelle de son amant. Selon Voltaire, le chevalier avait fait des vœux à Malte, et jamais Aïssé ne lui permit de s'en faire relever. Eugène Asse, éditeur des *Lettres Revues sur les éditions originales*, suppose qu'Aydie, entré comme cadet de famille dans l'ordre de Malte, y avait obtenu un de ces bénéfices dont le Grand Prieur disposait et que le chevalier aurait perdu en se mariant. N'oublions pas qu'elle était Asiatique et qu'elle pouvait obéir à des mobiles qui nous échappent et qu'elle-même ne discernait pas très bien : appréhension superstitieuse ; fatalisme ; sentiment obscur de l'expiation par la douleur. Je ne me la représente pas du tout comme une héroïne de Tolstoï avant la lettre. Mais elle est moins claire que M^{me} du Deffand, pourtant assez complexe.

Muette sur les tristesses de son passé, elle ne nous dissimule pas ses remords d'un amour qui aurait pourtant dû la réhabiliter à ses propres yeux. M^{me} Calandrini ne les avait pas fait naître ; Claude Ferval a cité cette lettre d'Aïssé : « Hélas, je suis telle que vous m'avez laissée, *bourrelée de cette idée que vous savez, que vous avez développée chez moi.* » Mais, ces remords une fois éveillés, son « amie » s'était plu à les exaspérer. Du moment que les scrupules d'Aïssé l'avaient empêchée d'épouser le

chevalier, il était fatal qu'un jour d'autres scrupules l'amèneraient à rompre les liens charnels trop doux qui l'attachaient à lui. Le drame de sa vie a consisté en deux renoncements : renoncement aux joies de l'amour légitime ; renoncement aux joies de l'amour. A ce deuxième renoncement, elle ne survécut pas. Quel singulier rôle a joué M^{me} Calandrini, cette femme invisible, car nous ne distinguons ni son visage ni ses attitudes ! On dirait qu'elle jouit de son ascendant sur cette jeune femme qui « l'aime comme sa mère, sa sœur, sa fille, enfin comme tout ce qu'on doit aimer. » Elle n'en est pas moins défiante et jalouse. Elle a sans doute entendu raconter qu'Aïssé avait aimé le duc de Gesvres ; et elle l'interroge. Oui, lorsqu'ils avaient onze ou douze ans. Aïssé fait même à sa sévère amie le récit de ces amours enfantines. « Savez-vous bien, écrit-elle, que je suis réellement piquée et en colère des soupçons que vous avez de moi ? Il faut que vous ne m'aimiez pas autant que je m'en étais flatté. » Ne devrait-elle pas prendre sa défense ? « Quoi, madame, vous me croiriez capable de vous tromper ! Je vous ai fait l'aveu de toutes mes faiblesses... » M^{me} Calandrini craint que le chevalier n'essaie de lui nuire dans l'esprit d'Aïssé. « Je vous proteste qu'on est bien éloigné de chercher à rompre cette confiance que j'ai pour vous. Le chevalier vous aime et vous respecte infiniment... » Ce que veut la dame genévoise, ce dont elle poursuit avec obstination l'accomplissement, c'est la rupture des deux amants : « Couper au vif une passion vio-

lente, une amitié la plus tendre et la mieux fondée ; joignez à tout cela de la reconnaissance, c'est effroyable ! La mort n'est pas pire. Cependant vous voulez que je fasse des efforts ; je les ferai ; mais je doute de m'en tirer avec honneur, ou la vie sauve. » L'inexorable Calandrini la trouve trop sensible, trop peu détachée. Sa victime gémit : « Qu'il est difficile d'éteindre une passion aussi violente et qui est entretenue par le retour le plus tendre, le plus vif et le plus flatteur ! » Les prières impératives de M^{me} Calandrini la pressent jusque sur son lit de mort. Enfin sa résolution est prise. Le sacrifice sera consommé. « Je ne puis vous dire combien il me coûte ; il me tue ». Il faut qu'elle travaille encore à se défaire de sa passion. Celle du chevalier est toujours aussi forte. « Ce sont des inquiétudes et des agitations si vraies, si touchantes que cela fait venir les larmes aux yeux de ceux qui en sont témoins. » Mais les yeux de M^{me} Calandrini restent secs. Elle est arrivée à ses fins. Une des dernières lignes de la dernière lettre d'Aïssé exhale une amère, une effrayante tristesse. Son amie, en lui ouvrant les yeux sur ses égarements, a desséché et noirci les plus doux, les plus beaux souvenirs de son amour : « La vie que j'ai menée a été bien misérable ; ai-je jamais joui d'un instant de joie ? »

Quel roman de vie intérieure ! Ses lettres nous permettent de le reconstituer en partie, en partie seulement. Je viens de les relire. J'y vois plus clairement le rôle de cette Madame Calandrini que l'âme d'Aïssé. Elle parle plus

d'une fois de sa fille, qui vivait loin d'elle, en mère très fière de la gentillesse, des qualités d'intelligence, de la précocité (orientale !) de l'enfant. Mais son amour maternel est bien sage ; il supporte le déguisement, la dissimulation, et pour tromper qui, grands dieux ? Aïssé me paraît moins tendre, sauf quand elle s'adresse à M^{me} Calandrini, que passionnée. D'ailleurs elle s'était fait de la femme amoureuse une conception toute racinienne, à laquelle il semble qu'elle ait été fidèle. Elle pensait, nous dit-elle en parlant d'une comédienne, que, dans le rôle d'amoureuse, quelque violente que soit la situation, la modestie et la retenue sont choses nécessaires. « Toute passion doit être dans les inflexions de la voix et dans les accents ; il faut laisser aux hommes et aux magiciens les gestes violents et hors de mesure. » Elle a de l'esprit comme les héroïnes raciniennes, un esprit incisif qui nous rappelle justement certains mots dans les lettres de Racine. En voici un : le duc et prince de Bourbonville meurt paralytique à vingt-neuf ans : « Je crois, écrit Aïssé, que son âme a bien eu de la peine à quitter son corps : *elle y était tout entière.* » Ce malheureux duc avait pourtant fait, quatre ans auparavant, un testament où il lui léguait deux mille écus. Aïssé se réjouit, — on la comprend, — que cette donation n'y ait point subsisté. Son esprit n'épargne même pas ses amies. Elle s'égaie sur la Parabère « sans force contre l'amour », mais si prévenante à l'égard de sa chère Circassienne, si bonne, si prompte à quitter « l'aéropage de ses galants,

pour accourir près d'elle. Telle page de ses lettres est ce que l'on a écrit de plus méchant sur M^{me} du Deffand¹.

On a reproché à Aïssé son ingratitude dans les jugements qu'elle a portés sur la famille qui l'avait élevée et particulièrement sur M^{me} de Ferriol. Aïssé n'est pas ingrate ; elle sait que cette femme avaricieuse et jalouse, qui lui a servi de mère, lui est plus dévouée que sa cupidité ne le laisserait supposer. Elle sait que, s'il fallait aller quatre heures à pied pour lui chercher un remède, M^{me} de Ferriol serait heureuse d'y aller. Mais Aïssé souffre de ses indécidatesses, de ses perpétuelles incertitudes, de ses sautes d'humeur. « On me contrarie sans fin ; on me caresse après jusqu'à impatienter un ange. » Je note cette phrase qui nous prouve qu'elle gardait au vieil Aga un souvenir indulgent, presque affectueux. « M^{me} de Ferriol est bien plus difficile à vivre que le pauvre ambassadeur. » Elle s'accrochait à son amant, le maréchal d'Uxelles, qui ne se souciait plus d'elle. « Mais elle croit que sa liaison lui donne de la considération dans le monde ». Elle a un petit chien qui fuit quand on l'appelle et un vieux laquais toujours insolent dont elle accepte avec une patience inimaginable les rebuffades et les sermones et à qui Aïssé a envie de jeter un chenêt à la tête. De la scandaleuse M^{me} de Tencin, sœur de M^{me} de Ferriol, et maîtresse en passant de son neveu d'Argental, Aïssé n'a pas dit tout le mal qu'elle aurait pu dire. Elle la détes-

1. Voir page 123.

tait autant qu'elle en était détestée. Et c'est pour l'opinion de ce petit monde de la Régence qu'Aïssé eut renoncé à épouser un homme qui l'adorait et qu'elle aimait d'une amour *violente*, (elle use de cette épithète à plusieurs reprises.) Il est vrai que, par un étrange contraste, on s'occupait beaucoup des questions de la grâce chez les Ferriol. On y abominait le Jansénisme. Lorsqu'Aïssé fut en danger, M^{me} de Ferriol voulut, selon l'expression de la malade, escamoter sa confession à un Janséniste. Mais Aïssé désirait un autre confesseur que celui de la maîtresse du maréchal. M^{me} du Deffand, avec les mêmes précautions que si ç'eut été un amant, introduisit près d'elle un Janséniste, le Père Boursault, qui était attaqué du mal de poitrine comme sa pénitente. Claude Ferval voit passer sur les lèvres de M^{me} du Deffand un léger sourire ironique. Je ne le vois pas : elle avait un grand respect de la religion ; mais la religion la laissait aussi froide que l'amour.

Aïssé n'a sans doute trahi que dans ses lettres à M^{me} Calandrini le douloureux conflit qui la déchirait entre sa passion et son devoir de chrétienne. D'ailleurs, ces lettres nous permettent fort bien de l'imaginer telle qu'elle devait être aux yeux de son entourage, d'apparence douce, attentive, sensible, quelquefois mélancolique, souvent souriante, spirituelle, amusée des bons mots, curieuse des histoires qui courent sous le manteau, prompte à en discerner le côté comique. Elle ne manque jamais, dans les *ravauderies* qu'elle aime à conter, — elle conte mieux qu'elle n'écrit, — de tenir sa correspon-

dante au courant de la chronique galante du petit monde où elle vit. Quoi ! direz-vous, une puritaine ! Mais M^{me} Calandrini, née Palissary, fille d'un trésorier général ami de Fouquet, avait été élevée par une mère qui réunissait dans son salon les Furetière, Gille Boileau, Benserade, l'abbé Tallemant, le poète Pavillon, voire l'abbé Cotin. On n'y craignait pas les vifs propos, les anecdotes gauloises ; et peut-être éprouvait-elle quelque plaisir à en retrouver l'écho sous la plume d'Aïssé. Ainsi, l'autre jour, dans la chambre du roi, comme M. de Prie, s'appuyait sur une table, une bougie, enflamma sa perruque ; il l'éteignit sous son pied et la remit sur sa tête. Le roi entre ; il est frappé de l'odeur. « Il sent mauvais ici, dit-il ; je crois qu'il sent la corne brûlée. » Toute l'assistance éclata de rire. « Le pauvre cocu n'eut point d'autres ressources que ses jambes, et il s'enfuit bien vite. »

Dans ses goûts littéraires, Aïssé payait tribut aux modes de son temps. On a besoin de se rappeler les larmes que *Manon Lescaut* lui fit répandre pour lui pardonner celles qu'elle versa au *Regulus* de Pradon. Sa nature l'eût plutôt portée vers les fortes œuvres du xvii^e siècle. Elle admira *Gulliver*, mais sans comprendre toute l'âpreté du terrible humour de Swift. « Il y a [dans ce livre] beaucoup d'esprit, d'imagination et une fine plaisanterie. » Ses récits sont excellents ; ils disent rapidement l'essentiel. Celui de la mort d'Adrienne Lecouvreur, dont tous les détails ne sont peut-être pas authentiques, nous transmet du moins

ce qu'on répétait dans les salons les mieux informés. Si elle ne hait pas le romanesque, il ne lui enlève pas son esprit critique. Elle nous conte très joliment l'espèce de mystification dont fut l'objet le chirurgien Izès, alors célèbre. On jurerait une parodie des scènes tragiques du drame de Calderon : *Le Médecin de son honneur*. Izès est mené la nuit dans une maison inconnue ; là, il saigne au pied un grand fantôme blanc marqué, qui a retiré un chausson de castor et six paires de bas en fil blanc de toute beauté et lui a montré une si jolie jambe qu'Izès crut à une femme. Pendant qu'il nettoyait sa lancette, il vit dans le miroir de la cheminée le fantôme qui venait à cloche pied vers lui. Et le fantôme prit cinq écus et les lui tendit en disant : « Allez-vous-en. » Izès ne se le fit pas dire deux fois.

Lorsque nous lisons les *Lettres* d'Aïssé, ces historiettes, ces petites nouvelles, qui bourdonnent autour de nous, en font le charme : mariages, accouchements, nominations, morts ; la fièvre de M^{me} de Tencin, « la religieuse défroquée » ainsi nommée par Aïssé à cause des vœux que jeune elle avait prononcés, l'imprudente ! et de son séjour au couvent ; la grande peine de M^{me} de Parabère quittée par son amant ; la plaisante mauvaise affaire d'un vieux chanoine janséniste qui, désireux toute sa vie d'aller au théâtre, se déguise pour s'y rendre en femme de son temps, et se fait si bien remarquer qu'on l'arrête ; le succès du *Philosophe marié* de Destouches ; la grossesse de la reine ; l'aventure d'un gentilhomme

qui, dévalisé au coin d'un bois, demande l'hospitalité à un ami dont le fils apparaît au moment du souper et n'est autre que son voleur ; les convulsionnaires du cimetière Saint-Médard et Fontenelle assurant que « plus une opinion était ridicule, inconcevable, plus elle trouvait de sectateurs. » Aïssé n'agite pas de question économique ou politique comme nombre de ses contemporains. Une seule réflexion lui échappe qui nous révèle qu'elle a compris le mal que la Régence avait fait à la France. Elle écrit en 1727 : « Tout ce qui arrive dans cette monarchie annonce bien sa destruction. » Et, au milieu de cette rumeur mondaine dont les lettres de la jeune femme ont gardé les échos, nous percevons les battements d'un cœur passionné qui ne nous a pas dit tout son secret et que la mort va bientôt prendre, encore tout brûlant d'amour.

CHAPITRE V

MADAME DU DEFFAND

L'histoire de M^{me} du Deffand est extrêmement brillante et infiniment triste. Par son côté brillant elle représente la société la plus élégante et la plus spirituelle de l'ancienne France ; par sa tristesse, un des aspects les plus désolés de l'âme humaine. On a rarement vu, on n'a peut-être jamais vu, dans un être aussi séduisant, un tel amour de la vie mondaine uni à un pareil désespoir. Et ce n'est pas toute l'originalité de M^{me} du Deffand. Elle est bien de son siècle, et personne ne paraît en avoir été davantage ; mais les plus solides qualités de son esprit relèvent du siècle précédent, et elle portait en elle la mélancolie âpre et sombre du siècle suivant. Dans un siècle de plaisir, de sensibilité heureuse, d'optimisme, dont elle adopte les modes et toutes les apparences d'insouciance légèreté, elle semble à la fois une contemporaine des Maintenon et des Sévigné, moins le fond religieux, et une contemporaine des René, des Oberman, des Lélia, moins l'imagination romantique. Enfin, la grande aventure

de sa vie, je dirais presque la seule véritable aventure, est une des plus extraordinaires qui puisse se concevoir.

Marie de Vichy-Champrond était née en 1697, peut-être à Auxerre, peut-être au château de Champrond, en Saône-et-Loire. Son père appartenait à une bonne maison bourguignonne où l'on avait l'esprit ardent, les passions vives. Sa mère, Anne Brulard, était la fille d'un premier président de Bourgogne ; et sa grand'mère maternelle avait épousé en secondes noces le père du duc de Choiseul, qui en avait eu assez de sa gueuserie et qui avait trouvé bon de redorer son blason avec l'or des Brulard. C'est ce qui nous explique le sobriquet de *grand'maman* donné par M^{me} du Deffand à la jeune duchesse de Choiseul qui aurait pu être sa petite-fille. Dans la longue correspondance de ces deux femmes si remarquables, et au fond si sérieuses, leurs appellations continuelles de *grand'maman* et de *petite-fille* finissent par agacer. On s'étonne que, pendant des années, elles ne se soient jamais lassées d'un pareil enfantillage. Une sœur de sa mère, veuve du marquis de Charost, se remaria au duc de Luynes et devint dame d'honneur et amie de la Reine. De ses deux frères, l'aîné, le comte de Vichy-Champrond, fut maréchal des camps et armées du roi ; l'autre, entré dans les Ordres, trésorier de la Sainte-Chapelle.

De bonne heure orpheline, Marie avait été élevée au couvent de la Madeleine de Traisnel, rue de Charonne. C'était une des maisons les plus en vue, qui recevait surtout des filles de

la noblesse et de la haute finance. Elle en garda un assez mauvais souvenir. Nous sommes toujours prêts à faire retomber la responsabilité des erreurs que nous avons commises sur les maîtres qui n'ont pas su nous en préserver. Du reste, il y aurait beaucoup à dire des couvents du XVIII^e siècle, j'entends des plus en vogue : les études y étaient peu attachantes ; l'éducation, pas assez religieuse et beaucoup trop mondaine. L'abbesse de la Madeleine du Traisnel, M^{me} de Villemont, amie de la duchesse d'Orléans et du marquis d'Argenson, qui, pendant un certain temps, logea même au couvent, se souciait plus des petites intrigues de la cour que de l'âme de ses élèves. Cependant, la jeune Marie, qui l'avait conquise par la précocité de son intelligence et la vivacité de ses reparties, l'inquiéta bientôt, car elle affichait une incrédulité du plus dangereux exemple sur ses compagnes. M^{me} de Luynes avertie obtint de Massillon qu'il allât lui-même sermonner sa nièce. Le grand orateur se déranger pour cette petite fille. Il l'interrogea ; elle lui répondit avec assurance. « Elle est charmante », dit-il à l'abbesse. « Mais, dit l'abbesse, quel livre dois-je lui faire lire ? » Massillon répondit en souriant : « Donnez-lui un catéchisme de cinq sous. » L'abbesse ne put tirer de lui une autre réponse. Que Massillon était sage ! Quels moyens prendre pour amener à la foi une âme naturellement incroyante ? Donnez-lui un catéchisme et remettez-vous-en à la grâce de Dieu. Dans une lettre à Voltaire, M^{me} du Def-
fand se rappellera cette visite et, se souvenant

d'un vers de *Britannicus*, dira : « *Mon génie trembla devant le sien*. Ce ne fut pas à la force de ses raisons que je me soumis, mais à l'importance du raisonneur. » Elle conserva toujours le respect de la croyance et le regret de ne pas croire. J'ignore si elle connut le mot de Rivarol que l'impiété est une indiscretion ; mais elle le pensait ; elle eût même ajouté «... et une grossièreté ». On prétend que, dans sa plus grande dissipation, elle observait encore certaines pratiques religieuses comme pour inviter la Foi à entrer, si le hasard voulait qu'elle passât par là.

A vingt-deux ans, en 1718, on la maria au marquis du Deffand de la Lande. Il avait trente ans et venait d'être fait lieutenant général de l'Orléanais. Les époux paraissaient bien assortis. Malheureusement, le marquis n'était qu'un sot, un homme « aux petits soins pour déplaire », dira sa femme. Il l'ennuya au point qu'elle ne put y tenir : ils se séparèrent à l'amiable. On était en pleine Régence. Elle fit sensation au bal de l'Opéra. Elle s'était liée avec M^{me} de Parabère, la maîtresse en titre du duc d'Orléans, avec M^{me} de Prie, la maîtresse du duc de Bourbon. Elle fut invitée aux soupers du Palais-Royal. Sa beauté, sa grâce plus forte encore que sa beauté, son esprit, ses saillies étincelantes, sa hardiesse, son indépendance, la curiosité impérieuse qu'elle apportait dans le plaisir, arrêtaient l'attention du Régent : il n'eût qu'à la désirer pour l'avoir. Leur liaison, si on en croit Horace Walpole qui le tenait d'elle, dura quinze jours. Ils se ressemblaient trop. Ils se

demandaient réciproquement ce qu'ils étaient incapables de se donner : un divertissement à l'ennui dont la terreur les poursuivait. Tous deux admirablement doués, curieux de tout, mais d'une curiosité qui épuisait ses objets sans en tirer la moindre joie durable, ils avaient besoin de s'étourdir et ne pouvaient y arriver qu'avec des êtres très différents d'eux-mêmes. L'intimité de l'amour faisait tomber leur masque de fête, et ils retrouvaient sur le visage l'un de l'autre les symptômes du mal auquel ils voulaient échapper. Cette jeune femme, qui avait pour elle la naissance, la beauté, l'intelligence, avait apporté au monde la conviction que la vie était mauvaise ; et il n'y a pas un moment de son existence où nous ne sentions chez elle la peur de s'absorber dans cette pensée qui mêle une cendre amère à ses légers enivremens.

Elle prit d'autres amants. Le milieu encourageait ce genre d'expériences. Un jour que M^{me} de Prie se plaignait de M. d'Alincourt : « Je ne vous conseille pas, lui dit M^{me} du Deffand, de donner trop d'éclat à vos plaintes. — Pourquoi donc ? — C'est que le public interprète fort mal les plaintes entre gens qui se sont aimés. — Comment ? Est-ce que vous croyez aussi, comme les autres, que j'ai été bien avec M. d'Alincourt ? — Mais sans doute. » Voilà M^{me} de Prie qui se récrie contre cette calomnie. M^{me} du Deffand l'écoutait froidement. « Vous n'êtes pas convaincue ? — Non. — Mais sur quoi jugez-vous que M. d'Alincourt a été mon amant ? — C'est que vous me

l'avez dit. — Vraiment ?... Je l'avais oublié », répondit tranquillement M^{me} de Prie. M^{me} du Deffand n'oubliait rien, et je ne pense pas qu'elle ait eu l'habitude de pareilles confidences. Mais elle voulait tout connaître. Un ancien valet de chambre de M^{me} du Châtelet, qui a consigné quelques-uns de ses souvenirs, nous raconte une orgie faite par sa maîtresse et cinq autres dames, dont M^{me} du Deffand et M^{me} de Boufflers, dans un cabaret de Chaillot, à l'auberge de la Maison-Rouge. Le souper commença très tard, et ces dames n'en sortirent qu'à cinq heures du matin. Le 30 juillet 1721, le Régent donna à Saint-Cloud, dans une maison qui avait appartenu à l'Electeur de Bavière, une fête magnifique en l'honneur de la trop fameuse maréchale d'Estrées. M^{me} d'Averne y affichait sa victoire sur M^{me} de Parabère qu'elle avait supplantée. « La fête, dit Marais, dura une partie de la nuit ; les jardins de Saint-Cloud étaient illuminés de plus de vingt mille bougies qui faisaient avec les cascades et les jets d'eau un effet merveilleux. » Mais bien des femmes avaient refusé d'y paraître. M^{me} du Deffand ne fut point de celles-là ; et sa présence y fut très remarquée. Elle frisa la déconsidération. Il ne faut pas s'imaginer que le dévergondage de la Régence s'étendait sur toute la société et avait étouffé tout sens moral dans les hautes classes. La corruption insolente des mœurs était, plus qu'on ne le croit, limitée à la cour du Régent.

Les aventures de la marquise n'avaient pas encore défrayé la chronique scandaleuse. Elle

s'arrêta à temps. Ce ne lui fut pas très difficile : rien de son cœur ne s'était égaré dans ses égarements. Elle n'avait cédé ni à une nature fouguese ni aux mirages de l'imagination. Son esprit seul s'y était intéressé et, dans un monde où ce qu'on nomme l'amour tient tant de place, son désir de savoir quelles distractions on en pouvait attendre. Le mot dont elle s'est jugée nous éclaire sur ses déconvenues : « Ni tempérament ni roman. » Et pourtant elle est passionnée. C'est une passionnée sèche chez qui la passion me fait l'effet d'une force qui ne sait où se prendre. Elle la mettra dans ses engouements, dans sa conversation, dans des agitations superficielles, dans sa recherche du plaisir, dans tous ses efforts pour sortir d'elle-même, pour ne pas rester en tête-à-tête avec son ennemi mortel qui est l'ennui.

Lassée, dégoûtée, obligée de tenir compte de l'opinion d'une société qui, si indulgente qu'elle fût, n'aurait pas admis un scandale prolongé, elle songea sérieusement à se raccommoder avec son mari. La chose nous a été contée par son amie M^{lle} Aïssé, qui avait rencontré chez elle son amant, le chevalier d'Aydie. Il est convenu que M^{lle} Aïssé est exquise. Mais sa lettre sur la réconciliation de M^{me} du Deffand et de son mari nous prouve que cette exquise personne avait des griffes et du bec :

« J'aurais voulu, dit-elle, qu'elle ne se pressât pas tant. Mais comme cette bonne dame met partout de l'esprit ou, pour mieux dire, de l'imagination au lieu de raison et de stabilité,

elle emballa la chose de manière que le mari amoureux se vint établir chez elle, c'est-à-dire y dîner et y souper, car, pour habiter ensemble, elle ne voulut pas en entendre parler de trois mois pour éviter tout soupçon injurieux. Ce fut la plus belle amitié du monde pendant six semaines. Au bout de ce temps, elle s'est ennuyée de cette vie et a repris pour son mari une aversion outrée. Sans lui faire de brusquerie, elle avait un air si désespéré, si triste, qu'il prit le parti de retourner chez son père. Elle prend toutes les mesures imaginables pour qu'il ne revienne pas. Je lui ai représenté durement l'infamie de son procédé. Elle a voulu me toucher et me faire revenir à ses raisons. J'ai tenu bon : j'ai resté trois semaines sans la voir. Elle est venue me chercher ; il n'y a sortes de bassesses qu'elle n'ait mises en usage pour que je ne l'abandonne pas. Je lui ai dit que le public s'éloignait d'elle comme je m'en éloignais. La fin de cette misérable conduite, c'est qu'elle ne peut vivre avec personne. Un amant qu'elle avait avant son raccommodement avec son mari, excédé d'elle, l'avait quittée, et quand il apprit qu'elle était bien avec M. du Deffand, il lui avait écrit des lettres pleines de reproches. Il est revenu, l'amour-propre ayant réveillé des feux mal éteints. La bonne dame n'a suivi que son penchant, et, sans réflexion, elle a cru un amant meilleur qu'un mari. Elle a obligé ce dernier à abandonner la place : il n'a pas été parti que son amant l'a quittée. Elle reste la fable du public, blâmée de tout le monde, méprisée de son amant, délaissée de ses amis ;

elle ne sait plus comment débrouiller tout cela. »

Voilà ce qu'on peut appeler le langage d'une bonne amie qui, d'ailleurs, s'exprime très lourdement. M^{lle} Aïssé avait d'autant moins le droit de prendre ce ton qu'un peu auparavant, elle écrivait : « Je suis parvenue à faire faire connaissance à Bertin avec M^{me} du Deffand. Elle est belle ; elle a beaucoup de grâce ; il la trouve aimable : j'espère qu'il commencera avec elle un roman qui durera toute la vie. » Quand on se mêle de procurer des amants à ses amies, on est mal venu de leur reprocher ensuite de ne pas s'entendre avec leur mari.

Son époux lui ayant décidément paru insoutenable, une séparation judiciaire intervint qui mit M^{me} du Deffand dans une situation assez délicate. Elle alla d'abord habiter chez son frère, le trésorier de la Sainte-Chapelle ; puis elle loua, rue de Beaune, une maison fort modeste. Elle avait rompu avec ses relations de la Régence, et, en peu de temps, elle sut grouper un cercle d'amis qui devait aller s'élargissant. Comment nous la représenter ? Petite, la tête un peu forte pour l'exiguité de sa taille, elle avait un teint délicieux, une physionomie très animée, et, dira M^{lle} de Lespinasse, « des yeux d'aigle, vifs et perçants et parfaitement beaux ». Avec cela un air très noble. M^{lle} de Lespinasse nous dira encore que les « agréments de sa figure n'étaient point déparés par la sécheresse de sa gorge et de ses mains, — on se demande d'ailleurs comment la gorge et les

maines pourraient déparer une figure, — et que les charmes de son esprit empêchaient presque qu'on ne s'aperçût du défaut qu'elle avait de parler du nez ». Et M^{lle} de Launay, qui n'était pas encore M^{me} de Staal, écrira : « Personne n'a plus d'esprit et ne l'a plus naturel. Le feu pétillant qui l'anime pénètre au fond de chaque objet, le fait sortir de lui-même et donne du relief aux simples linéaments. » Cet esprit, nous le savons de tous ceux qui l'ont approchée, n'avait rien de précieux, rien d'apprêté, rien de préparé. Il jaillissait. Elle semblait ignorer elle-même à quel point elle était spirituelle. Elle était surprise de l'effet qu'il produisait, et, après un instant de réflexion, riait, en voyant les autres en rire, du mot qui lui était échappé. Le cardinal de Polignac parlait un jour du martyre de saint Denis : « Conçoit-on, Madame, disait-il à la duchesse du Maine, que ce saint porta sa tête dans ses mains pendant deux lieues... deux lieues !... — Oh ! monseigneur, répondit M^{me} du Deffand, il n'y a que le premier pas qui coûte. » On citait d'elle cent reparties du même crû.

Ce fut vers 1730 qu'elle connut le président Hénault et commença avec lui une liaison qui, aux yeux de son monde, terminait honorablement les agitations de sa vie amoureuse. Un mariage *in partibus*. La raison, du moins chez elle, y eut plus de part que l'amour. Le président Hénault, né en 1685, s'était cru la vocation religieuse pour avoir entendu prêcher Massillon ; il était entré chez les Oratoriens ;

mais, au bout de deux ans, Dieu lui révéla qu'il était fait pour le monde. Ses supérieurs le regrettèrent ; l'un d'eux même le pleura, et Massillon dit en riant : « Mon Père, avez-vous jamais pensé qu'il nous resterait ? » Devenu magistrat, il avait été reçu en 1710 dans la charge de Président de la première Chambre des Enquêtes. Il avait un goût très vif pour les lettres. Un jour qu'après une lecture de sa *Henriade* critiquée sans complaisance, Voltaire avait, de dépit, jeté son manuscrit dans le feu, Hénault s'était précipité, l'avait arraché aux flammes ; et, depuis, il s'imaginait avoir sauvé l'*Enéide*. Il tournait joliment les petits vers ; mais il était moins à l'aise dans la tragédie. Sa *Cornélie Vestale*, jouée à la Comédie-Française, n'avait eu que cinq représentations. Il avait lu le théâtre de Shakespeare qu'on était en train de traduire, et l'ambition lui était venue de retracer dans des pièces historiques les principaux événements de nos annales. Il fit un *François II* qui prouve que les plus belles initiatives ne suffisent pas en littérature. D'ailleurs, il avait publié un *Nouvel Abrégé chronologique de l'Histoire de France* très supérieur à ses tragédies et à ses drames shakespeariens.

C'était un homme serviable, spirituel, de très bonne compagnie. « Toutes les qualités de M. le président Hénault, écrivait M^{me} du Deffand, et même tous ses défauts sont à l'avantage de la société. Sa vanité lui donne un extrême désir de plaire ; sa facilité lui concilie les différents caractères... Il est impétueux dans toutes ses actions, dans ses disputes, dans ses approba-

tions. Il paraît vivement affecté des objets qu'il voit et des sujets qu'il traite ; mais il passe si subitement de la plus grande véhémence à la plus grande indifférence, qu'il est aisé de démêler que, si son âme s'émeut aisément, elle est bien rarement affectée. Il est exempt des passions qui troublent le plus la paix de l'âme... Il joint à beaucoup d'esprit toute la grâce, la finesse imaginables ; sa plaisanterie est vive et douce ; sa conversation est remplie de traits ingénieux et agréables. » Le voilà tel qu'il était en 1730.

Il avait alors quarante-cinq ans et M^{me} du Deffand trente-trois. Il venait de perdre sa femme qui l'avait infiniment aimé, « une femme, nous dit-il, douce, simple, crédule sur ma conduite qui était un peu irrégulière, mais dont la crédulité était aidée par le soin extrême que je prenais à l'entretenir et par l'amitié tendre et véritable que je lui portais ». Les femmes ne lui avaient pas été cruelles. Mais, lorsqu'il se lia avec M^{me} du Deffand, il commençait à se calmer et, comme il nous l'avoue, à être bien aise si, par hasard, il se trompait d'heure et arrivait trop tard à un rendez-vous. Nous avons des lettres qu'ils échangèrent pendant un voyage qu'elle fit aux eaux de Forges ; mais elles sont de 1742, et il ne faut pas oublier que leur liaison durait déjà depuis onze ans. Chose curieuse, il y a plus de tendresse dans celles de M^{me} du Deffand que dans celles du président. « Lorsque je remarque en vous un grain de sentiment vrai, lui dit-elle, il fait en moi le miracle du grain de l'Évangile ; il transporte

les montagnes ; mais rarement vous me laissez jouir de cette illusion... Je suis fâchée de ne point vous voir, mais je supporte ce malheur avec une sorte de courage parce que je crois que vous ne le partagez pas beaucoup et que tout vous est égal... » Il lui répond ! « A vrai dire, je commence à m'ennuyer beaucoup et vous m'êtes un mal nécessaire. » Il est vrai que, dans une autre lettre, elle lui avait écrit : « Tous vos sentiments pour moi sont d'autant plus beaux qu'il n'y en a pas un qui soit naturel. » Et encore : « Vous avez l'absence délicieuse. »

Ce fut lui qui l'introduisit chez la duchesse du Maine, à la cour de Sceaux dont il était un des familiers ; et parmi les dernières femmes qui y furent admises et désirées, il n'y en eut pas une plus caressée, plus choyée que M^{me} du Deffand. La cour de Sceaux était la cour de la frivolité, des petits vers, des chansons, des représentations d'amateurs, des promenades sur l'eau, des réveillons. Voltaire y composa ses premiers contes et son immortel *Zadig*. M^{me} du Châtelet s'y fit applaudir dans les comédies de son amant. Le marquis de Saint-Aulaire en était un des hôtes les plus assidus. Un madrigal de quatre vers lui ouvrit les portes de l'Académie. Il ne s'était avisé de son talent que sur le tard, à l'âge de soixante ans ; mais il en jouit quarante années. Un jour que la princesse le pressait de lui dire son secret, il lui répondit :

La divinité qui s'amuse
À me demander mon secret,

Si j'étais Apollon ne serait pas ma Muse :
Elle serait Thétis et le jour finirait.

Nous n'avons pas de madrigal plus hardi ni plus délicatement tourné. C'est le seul chef-d'œuvre poétique qu'ait produit la cour de Sceaux. La duchesse, grande comme une poupée, qui passait trois heures par jour à son ajustement et qui se mettait un pied de rouge sur les joues, était pétrie d'esprit, de vanité, d'éloquence et d'idées lunatiques : une reine Mab de salon, mais dont la voix forte étonnait et détonnait partant d'un si petit corps. Elle savait tout, comme une princesse peut tout savoir. Elle parlait mathématiques, géométrie, philosophie, sciences naturelles, beaux-arts, et discutait astronomie en personne qui descend d'un astre. Capricieuse et tyrannique, son mari et ses amis l'avaient toujours traitée en enfant gâtée. Le président Hénault nous raconte qu'un soir qu'elle attendait M^{me} d'Estaing, tout en larmes, hors d'elle-même, désespérant de la voir venir, une dame présente ne put s'empêcher de lui dire : « Mon Dieu, je ne croyais pas que votre Altesse se souciât tant de M^{me} d'Estaing. — Moi, repartit vivement la princesse, me soucier d'elle ? Point du tout. Mais je serais bien heureuse si je pouvais me passer des choses dont je ne me soucie pas. » D'ailleurs, dès qu'elle le voulait, ce petit brin de femme sémillante, pétillante, fantasque, évaporée, devenait tout à fait grande dame, tout à fait princesse du sang, et d'une politesse qu'elle tenait de Louis XIV.

Le succès de M^{me} du Deffand à la cour de Sceaux, l'amitié presque jalouse qu'elle inspira à la duchesse achevèrent d'ensevelir dans l'oubli ses années d'imprudence et de dissipation et lui assurèrent une situation mondaine digne de son esprit. Elle rencontrait à Sceaux, où chaque été elle passait quelques mois, des philosophes, des écrivains, des savants, des hommes et des femmes de son monde parmi lesquels elle n'avait qu'à choisir pour se composer un salon. Et déjà sa maison de la rue de Beaune ne suffisait plus.

En 1747, comme elle approchait de la cinquante, elle la quitta et s'installa au couvent de Saint-Joseph. La plupart des communautés religieuses louaient des appartements à des dames veuves ou séparées de leur mari et à de vieilles demoiselles dans des bâtiments qu'elles avaient construits ordinairement hors de leur clôture, mais quelquefois, comme à Saint-Joseph, à l'intérieur. Ces pensionnaires jouissaient de la même liberté que si elles avaient habité en ville. Personne n'y trouvait à redire, bien que cet étalage de vie très profane, et quelquefois galante, ne fût point de nature à donner aux jeunes élèves le goût du recueillement. Le couvent de Saint-Joseph occupait l'emplacement du ministère de la Guerre actuel ; et M^{me} du Deffand y logea dans l'appartement même où M^{me} de Montespan, protectrice de la maison qu'elle avait fondée, venait faire ses retraites et demander à Dieu de lui pardonner ses péchés tout en lui en conservant la source,

je veux dire le cœur du Roi. La cheminée portait encore sur sa plaque de fonte l'écusson de la grande ambitieuse. Le salon, nous dit-on, « était tendu de moire bouton d'or avec des rideaux de même nuance que relevaient des nœuds couleur de feu ». Lorsque M^{me} du Deffand ne recevait que ses intimes, elle les réunissait dans la pièce voisine, sa chambre à coucher. Son large fauteuil au dossier recourbé en forme d'auvent était célèbre : on l'appelait le tonneau de la marquise.

Mais son entrée à Saint-Joseph coïncida presque avec le terrible malheur qui allait la frapper. Sa vue s'altéra. Les médecins se déclarèrent impuissants à conjurer le mal. M^{me} de Genlis, qui habitait le même couvent, nous dit qu'elle consulta tous les empiriques, tous les charlatans. Ils furent aussi impuissants que la Faculté. Peu à peu ses espérances s'éteignirent comme la belle lumière de ses yeux, et elle demeura à jamais plongée dans la nuit. « Lorsqu'elle eut épuisé vainement tous les remèdes, dit M^{me} de Genlis, elle prit facilement son parti sur son état ; elle y était parfaitement accoutumée. » M^{me} de Genlis en parle bien à son aise. Je ne crois pas que, selon le mot d'Augustin Thierry, « l'alliance avec les ténèbres » soit aussi facile à contracter. Je crois plutôt que M^{me} du Deffand donna un admirable exemple de stoïcisme. Elle traversa toute cette période d'angoisse, où, de jour en jour, l'ombre s'épaississait entre elle et le monde extérieur, sans qu'une plainte sortît de ses lèvres, sans qu'une seule de ses lettres laissât

rien percer de l'horreur qui envahissait son âme. Elle accordait sa conduite à sa sombre conception de la vie. Trouvez-moi beaucoup de philosophes qui en fassent autant ! Elle a jugé depuis longtemps que la vie est mauvaise et que le grand malheur, c'est d'être né. Ce qu'elle nomme son ennui n'est au fond qu'un pessimisme radical. Sa cécité confirme son désespoir. D'autre part, elle connaît les hommes ; elle n'a aucune illusion sur eux. « Je suis comme était feu le Régent, dira-t-elle plus tard dans une lettre à Walpole, je ne vois que des sots ou des fripons... Cependant, je n'ai rien de mieux à faire que de vivre avec eux. » Elle sait surtout combien leur compassion est courte et vaine, qu'ils détestent d'être assombris par la douleur des autres et qu'ils s'éloignent de ceux qui les entretiennent de leurs maux. La politesse veut qu'on garde ses deuils pour soi ; et la sagesse aussi. Elle aurait certainement approuvé, si elle les avaient connus, les vers de Vigny :

Pleurer, prier, gémir est également lâche...

Seul le silence est grand, tout le reste est faiblesse.

Quand elle eut perdu tout espoir, quand elle fut décidément retranchée du monde des voyants, elle se contenta d'en faire part à ses amis et aux familiers de son salon. Savez-vous ce que lui répondit Montesquieu ? « Vous dites que vous êtes aveugle. Ne voyez-vous pas que nous étions autrefois, vous et moi, de petits esprits rebelles qui furent condamnés aux ténèbres, ? Ce qui doit vous consoler, c'est que

ceux qui voient clair ne sont pas pour cela lumineux. » Voilà comment l'auteur des *Lettres Persanes* accueillait la nouvelle d'une des plus grandes infortunes qui puissent éprouver un être humain ; et cet être humain était une amie. Passe encore de faire de l'esprit sur les lois, mais sur la cécité ! Voltaire, lui, qui avait plus de cœur ou une nature plus impressionnable, fut plus décent. « J'avais jugé, dit-il, d'après la lettre de M. de Formont, que vous étiez entre chien et loup, et non pas dans la nuit ; mais, si vous avez perdu la vue, je vous plains infiniment. » Son esprit reprit ses droits dans ses lettres aux amis : « Pourquoi faut-il qu'on soit puni par où l'on a péché ? Et quelle rage la nature a-t-elle de gâter ses plus beaux ouvrages ? Du moins, M^{me} du Deffand conserve son esprit qui est encore plus beau que ses yeux. » Et tout à coup cette femme, qui n'avait rien dit de ses angoisses, se trouva abandonnée à elle-même et affreusement isolée. « Vous me paraissez triste jusqu'à la mort, lui écrivait d'Alembert, mais de quoi ? Pourquoi craignez-vous de vous retrouver chez vous ? Avec votre esprit et votre revenu, pouvez-vous y manquer de connaissances ? Je ne vous parle pas d'amis, je sais combien cette denrée-là est rare ; mais avec un bon repas, on a qui on veut, et, si on le juge à propos, on se moque encore après de ses convives. » Le marquis de Ségur, dans son livre sur Julie de Lespinasse, a relevé, avec plus d'indulgence qu'il ne convenait, ces belles et pénétrantes consolations. L'abus de l'esprit dessèche le cœur. Peu de sociétés nous

offrent plus d'exemples de sécheresse de cœur que cette société du XVIII^e siècle malgré son culte de la sensibilité et son engouement pour toutes les théories humanitaires. Quant à d'Alembert, sa correspondance intime révèle un fond de grossièreté dont on trouvera l'explication ou l'excuse, si on veut, dans le malheur de sa naissance et de sa première éducation ; mais on aurait pu espérer que son intelligence, son instruction, ses fréquentations mondaines, l'auraient mieux recouvert.

M^{me} du Deffand, blessée, douloureuse, aspira à changer de ciel. Elle rêva de vivre loin de tout ce qu'elle avait considéré comme indispensable à son existence ; et elle partit pour Champrend où son frère aîné, retiré du service militaire, menait une vie de gentilhomme terrien avec sa femme et ses enfants. Elle y resta un an. Quand elle en revint, elle était accompagnée de la fameuse M^{lle} de Lespinasse. Julie était la fille naturelle de M^{me} d'Ablon. On a longtemps ignoré le nom de son père ; c'est le marquis de Ségur, si je ne me trompe, qui nous a appris qu'il était le frère de M^{me} du Deffand, dont M^{lle} de Lespinasse était ainsi la propre nièce. La famille n'avouait pas la jeune fille, la traitait en subalterne, et lui avait même fait jurer de ne jamais se prévaloir de sa naissance. M^{me} du Deffand s'était prise d'une très vive amitié pour elle ; et elles vécurent ensemble, au couvent de Saint-Joseph, pendant dix ans. On sait par quel éclat se termina cette intimité. Sauf la perte de ses yeux, aucun coup n'atteignit plus fortement M^{me} du Deffand. Je n'ai

pas à vous raconter comment peu à peu leurs rapports s'aigrirent et s'envenimèrent ; comment, peu à peu, M^{lle} de Lespinasse, sous le stimulant des passions, sentit s'alourdir sa dépendance, et comment, peu à peu, M^{me} du Deffand sentit grandir son animosité. Il y eut de chaque côté des maladresses et des mots irréparables comme toujours dans ces mortelles brouilles. M. de Ségur prend le parti de M^{lle} de Lespinasse : c'est sa cliente. Je serais porté à préférer M^{me} du Deffand : M^{lle} de Lespinasse lui devait son évansion d'une vie provinciale qui l'humiliait et l'opprimait, le meilleur de sa culture, sa réputation, ses plus belles amitiés ; et elle se prêta à servir d'instrument aux rancunes des Encyclopédistes. Tout libre esprit qu'elle était, et sans doute parce qu'elle était un esprit très libre, M^{me} du Deffand ne pouvait supporter les philosophes : elle les trouvait odieux de vanité, d'insolence, de mauvaise foi et de cuistrerie, et elle ne s'en cachait pas. Ils adoptèrent M^{lle} de Lespinasse endoctrinée par d'Alembert et firent d'elle la Muse de l'Encyclopédie. Salon contre salon ! L'opinion publique fut admirablement manœuvrée. La jeunesse de M^{lle} de Lespinasse, le mystère de son origine, son charme incontestable, son esprit et cette ardeur amoureuse qui, bien que secrète, agit sur les sympathies comme un aimant caché, la firent triompher, dans presque tous les esprits, de sa vieille rivale. Mais elle n'était qu'une causeuse brillante et un cœur affolé ; M^{me} du Deffand était toute raison et pensée.

Son salon n'était pas un salon de philosophes et d'hommes de lettres comme celui de M^{me} Geoffrin, comme le sera celui de M^{lle} de Lespinasse. Laharpe et Marmontel n'y paraissaient que très rarement. De Marmontel elle disait : « Qu'il a de la peine, qu'il se donne du mouvement pour avoir de l'esprit ! Ce n'est qu'un gueux revêtu de guenilles. » Diderot n'y vint qu'une fois : « Nous n'avons pas d'atomes crochus », disait-elle en parlant de lui. Son salon était un salon de vieille aristocratie. Les maréchales de Luxembourg et de Mirepoix, la duchesse de la Vallière, les Beauveau, les Boufflers, les Choiseul se réunissaient presque chaque soir autour de son tonneau. Ils y rencontraient le président Hénault ; l'archevêque de Toulouse, Loménie de Brienne, le futur ministre de Louis XVI ; le chevalier d'Aydie qui conservait, passé la soixantaine, la même jeunesse d'esprit et la même éloquence qu'au temps où il aimait M^{lle} Aïssé ; Montesquieu pour qui aucun plaisir, même celui de la lecture, ne pouvait remplacer les soupers de M^{me} du Deffand ; Formont, un ami de Voltaire, un délicieux causeur qui disait si joliment : « Nous parlerons de tout et nous ne traiterons de rien » ; Pont-de-Veyle, le fils de M^{me} de Ferriol, le neveu de M^{me} de Tencin, un ami d'enfance de la marquise, qui lui resta toujours fidèle. Tout le monde le recherchait. Il faisait d'aimables contes et des comédies et se montrait en toute occasion un parfait philosophe. Mais sa philosophie n'était guère qu'une couche d'indifférence inaltérable sur un

fond d'invincible ennui. Jamais conteur ou auteur comique ne s'est moins diverti. Grimm, qui le connaissait bien, a imaginé entre M^{me} du Deffand et lui un dialogue qu'on pourrait croire authentique. « Pont-de-Veyle ! — Madame ! — Où êtes-vous ? — Au coin de votre cheminée. — Couché les pieds sur les chenets comme on est chez ses amis ? — Oui, Madame. — Il faut convenir qu'il est peu de liaisons aussi anciennes que la nôtre. — Cela est vrai. — Oui, cinquante ans passés... et dans ce long intervalle pas un nuage, pas même l'apparence d'une brouillerie. — C'est ce que j'ai toujours admiré. — Mais, Pont-de-Veyle, cela ne viendrait-il pas de ce qu'au fond nous avons toujours été fort indifférents l'un pour l'autre ? — Cela se pourrait bien, Madame ! »

Enfin, un des hôtes les plus assidus du salon de M^{me} du Deffand avait toujours été d'Alembert. La marquise avait connu, avant la gloire, ce petit homme d'une nature grêle et fluette, à la voix perçante, qui contait et mimait l'anecdote à merveille et qui avait un talent extraordinaire pour imiter les gens. Ce fut ce talent, bien plus que son esprit de géométrie, qui lui valut tout d'abord ses succès dans le monde. Il fallut même qu'elle lui ouvrît les yeux sur le dommage que pourrait causer à sa dignité de savant ce rôle de pitre. Pendant combien d'années avait-il dîné à sa table et passé la soirée près d'elle ! Lorsqu'il s'était présenté à l'Académie, elle s'était mise en campagne ; et il lui avait dû son élection. Puis M^{lle} de Lespinasse rompit avec sa bienfaitrice ; il la

suivit et sortit en faisant claquer les portes. Il alla même habiter chez elle, mais sans la compromettre, car tout Paris savait qu'un des admirateurs enthousiastes de son génie scientifique s'étant écrié : « C'est un Dieu ! » on lui avait répondu : « Allons donc ! S'il était un Dieu, il commencerait par se faire homme. » M^{me} du Deffand ne se consola jamais d'avoir perdu d'Alembert. Pour lui, il avait conçu à l'égard de sa vieille aime une haine dont ses lettres à Voltaire portent souvent la salissure. Cependant, en 1778, rencontrant aux Tuileries Wiart, le vieux serviteur et secrétaire de M^{me} du Deffand, il lui demanda des nouvelles de sa maîtresse. Elle en fut touchée et n'oublia pas de mentionner cette « nouveauté » en écrivant à Walpole.

Les étrangers de passage, particulièrement les Anglais, ne manquaient jamais, quand ils le pouvaient, de se faire présenter à la marquise. Ils trouvaient dans un salon une image de la France ancienne et nouvelle ; malgré eux, ils admiraient une conversation dont le sérieux les remplissait d'étonnement, car ce n'est ni d'aujourd'hui ni d'hier que date notre réputation de légèreté et d'esprit superficiel. Lord Bath écrivait en 1751 : « Il me souvient d'un soir où l'entretien tomba sur notre histoire d'Angleterre. Combien ne fus-je pas tout à la fois surpris et confus de voir que les personnes qui composaient la compagnie savaient toutes cette histoire mieux que nous ne la savions nous-mêmes ! » Bien que nos hôtes lâchent le plus rarement possible de pareils témoignages,

on en réunirait encore un nombre assez imposant, — ce qui ne nous empêcherait pas d'aller déplorant notre incuriosité et notre ignorance des pays étrangers.

En 1765, M^{me} du Deffand avait soixante-huit ans. Elle n'avait rien changé à la vie qu'elle menait depuis trente ans. Sa journée commençait à six heures du soir. La grande affaire en était le souper, « une des quatre fins de l'homme », disait-elle en ajoutant : « J'ai oublié les trois autres ». Tous les soirs, elle avait trois ou quatre amis ; le samedi ou le dimanche, de nombreux convives. Elle se préoccupait assez peu du souper en lui-même. Ce n'était pas pour faire bonne chère, c'était pour causer qu'on se réunissait chez elle. Les sauces de son cuisinier horrifiaient le président Hénault : « Entre lui et la Brinvilliers, soupirait-il, il n'y a de différence que dans l'intention. » Les entretiens se prolongeaient très tard dans la nuit, jamais assez tard pour la marquise. Ses hôtes partis, elle se faisait lire ; elle dictait des lettres ; elle retardait le plus possible l'heure où le sommeil devrait venir et ne venait pas, l'heure silencieuse de l'insomnie où la solitude redouble de cruauté. Cette solitude l'épouvantait encore plus depuis qu'elle était aveugle. Elle aimerait mieux, disait-elle, la compagnie du sacristain des Minimes que de passer ses soirées toute seule. Quand elle allait à l'Opéra ou qu'elle souperait en ville, elle ne pouvait se décider à rentrer. Elle donnait l'ordre à son carrosse de la promener dans la ville à travers des ténèbres aussi aveugles qu'elle.

Cette année même, on lui présenta un Anglais qui portait un nom célèbre : le troisième fils du ministre Richard Walpole. Horace Walpole avait déjà siégé vingt-sept ans à la Chambre des Communes, d'ailleurs obscurément : la politique l'ennuyait ; il se hâta de la quitter à la mort de son père et se consacra aux arts et aux lettres. Il s'était fait construire à Strawberry Hill une demeure du plus mauvais goût, mais somptueuse. Dans son *Angleterre au XVIII^e siècle*, M. de Rémusat nous le représente mince et pâle, avec de beaux yeux noirs et vifs, la voix plus agréable que forte, le sourire triste. Sa démarche ralentie par la goutte contribuait à lui donner un air de faiblesse maladive et même un peu féminine. Il cherchait à plaire. Tous ses défauts avaient un voile, toutes ses qualités un relief : la coquetterie. Sa première impression du salon de M^{me} du Deffand fut aussi mauvaise que celle de la France. Ils commencent ainsi presque tous. Le dénigrement des choses étrangères est un hommage que les Anglo-Saxons se croient tenus de rendre aux vertus exceptionnelles de leur pays. Cette vieille femme menue, frêle, au visage allongé, aux traits délicats, aux mains petites et belles, il la traita de vieille débauchée d'esprit ; et sa conversation lui parut dépourvue d'intérêt. Mais bientôt il revint sur cette impression qui lui faisait peu d'honneur. Il comprit toute la justesse du mot de Voltaire sur M^{me} du Deffand « une aveugle clairvoyante ». Le président Hénault a écrit que le son de la voix lui peignait les objets ; « on eût dit que la

vue était pour elle un sens de trop ». Walpole fut conquis par cette grâce, ce courage, par ces yeux morts derrière lesquels on sentait une si vive intelligence.

Et voici où l'aventure devint extraordinaire. M^{me} du Deffand éprouva à l'accent de cette voix étrangère ce qu'elle n'avait jamais éprouvé. L'amour, qu'elle avait cherché sans le trouver pendant sa jeunesse, assaillit son cœur qui, n'ayant pas beaucoup servi, gardait toute sa jeunesse et conservait presque intacte une force de passion qu'avaient seulement trompée ses amitiés et ses engouements. Elle aima à soixante-dix ans un homme qui avait vingt ans de moins qu'elle, qui n'était qu'un hôte de passage, dont elle ne pouvait attendre une réciprocité et qu'elle ne *voyait* pas et ne pourrait jamais *voir*. Dans une lettre où elle lui reprochait son silence, elle lui écrivait : « Je vous arracherais volontiers ces yeux qu'on dit être si beaux, mais qu'assurément vous ne pouvez pas soupçonner de m'avoir tourné la tête. » Assurément !

D'où venait donc le sentiment impérieux qui s'était emparé d'elle ? La vue est de tous nos sens celui qui joue le plus grand rôle à l'origine de la passion. C'est par les yeux que nous buvons le philtre d'amour. M^{me} du Deffand ne voit qu'en imagination. Elle a promené sa main sur ce visage inconnu, et elle se l'imagine. On dira que Walpole l'a séduite par son esprit ; mais si spirituel qu'il fût, il ne l'était pas plus que tant d'hommes qui avaient fréquenté ou qui fréquentaient chez elle. Et puis aime-t-on

d'amour un homme pour son esprit ? Il faut un attrait sensible. Cet attrait n'existait ici que dans le timbre de la voix. Il est rare que le mystère de l'amour apparaisse aussi évidemment. Des effluves indiscernables, des vibrations d'air indéfinissables eurent raison d'un cœur réfractaire à l'amour pendant plus de cinquante ans.

Dès le commencement de leurs relations, elle traça de lui un portrait, mais tout moral et où elle ne fait pas même allusion au charme d'une voix dont les inflexions lui étaient si chères. Du reste, le portrait est curieux. Elle débute ainsi : « Non, je ne veux pas faire votre portrait, personne ne vous connaît moins que moi. Vous me paraissez tantôt tel que je voudrais que vous fussiez, tantôt tel que je crains que vous soyez, et peut-être jamais tel que vous êtes. C'est votre caractère qu'il faudrait peindre, et voilà de quoi je ne suis pas trop bon juge. Il faudrait de l'indifférence ou du moins de l'impartialité... » Elle reconnaît qu'il est très honnête nomme, qu'il a beaucoup d'esprit, que son humeur est agréable bien qu'elle ne soit pas très égale, que la connaissance qu'il a du monde et son expérience lui ont donné un grand mépris pour tous les hommes, (— il serait toujours bon d'ajouter dans ce cas-là : et pour soi-même), — et lui ont appris à vivre avec eux. Mais, dit-elle en abordant ce qui sera pour elle la cause de tant d'humiliations et de souffrances, « vous avez une faiblesse qui n'est pas pardonnable. Vous y sacrifiez vos sentiments ; vous y soumettez votre conduite : c'est

la crainte du ridicule. Elle vous rend dépendant de l'opinion des sots, et vos amis ne sont pas à l'abri des impressions que les sots veulent vous donner contre eux. Votre tête se trouble aisément.»

En effet, Walpole avait horriblement peur du ridicule. Si M^{me} du Deffand avait mieux connu les Anglais, elle n'en aurait pas été aussi étonnée. Nous n'avons pas de petites sociétés de province où l'on soit plus soumis à l'opinion que dans les sociétés anglo-saxonnes et où l'on en dépende davantage. Walpole, retourné en Angleterre, fut effrayé par l'accent passionné des lettres de M^{me} du Deffand. Il se dit que le cabinet noir les ouvrait sans doute, qu'on y verrait qu'il était passionnément aimé d'une septuagénaire, que la chose se saurait et le couvrirait de ridicule. Notez bien qu'il éprouvait pour M^{me} du Deffand une véritable amitié. Mais la terreur qu'on pût rire de lui l'emporta sur le souci de ne pas blesser une amie dont le seul tort était son âge. D'autre part, il tenait à cette correspondance qui lui apportait des nouvelles d'un monde qui l'avait admirablement reçu, qui l'intéressait et l'amusaient, et dont il avait fini par apprécier les qualités les plus rares. Alors, avec le fond de rudesse qui distingue le gentleman du gentilhomme, il ne craignit pas de rabrouer cette vieille et charmante femme et ne recula pas devant une certaine brutalité pour la ramener au ton de la simple amitié. Tantôt il la gourmande ; tantôt il l'accable sous sa pesante ironie. Elle souffre. Quelquefois elle se révolte. Puis elle accepte.

Le mercredi 16 décembre 1767, elle lui écrit dans un mouvement de dignité offensée : « Eh bien, oui, je me passerai de vos lettres ! Je serais la personne la plus indigne du monde si je continuais à vous écrire... » Quatre jours après, sa lettre commence ainsi : « Oh non, je ne renonce pas à votre correspondance, et je la continuerai dans la forme que vous lui prescrirez, dut-elle être celle d'un almanach ! » Cinq ans plus tard, le 25 juillet 1772, elle lui écrit : « Vous avez voulu nous brouiller, Monsieur ; tout est dit. Vous n'aviez pas besoin de prétexte ; mais, voulant en chercher, il en fallait prendre un moins choquant. Voici la dernière leçon que je reçois : il est fâcheux qu'elle arrive si tard. J'avoue que je croyais vous connaître et pouvoir compter sur la solidité de votre caractère, et je n'aurais pas pensé que la crainte d'un ridicule imaginaire vous eût fait sacrifier une amie bien véritable et que, de gaîté de cœur, vous eussiez répandu sur le reste de sa vie la tristesse et l'amertume la plus grande. » Un peu plus d'un mois se passe. Walpole a gardé le silence. Le 30 août, elle lui envoie ce petit mot : « Est-ce que je n'aurai plus de vos nouvelles ? Je commence à le croire. Est-ce ainsi qu'on finit avec une amie ?... Je vous propose la paix ; oublions de part et d'autre le passé. Donnez-moi de vos nouvelles. Souvenez-vous que vous m'avez dit mille fois que vous seriez toujours mon ami. Malgré toutes les apparences, je ne puis croire que vous ne le soyez plus. »

Le 5 juillet 1780, deux mois avant sa mort,

au bout de quinze ans de correspondance, elle essayait encore de le rassurer au sujet du cabinet noir ! Et dans sa dernière lettre du 22 août, où elle lui annonçait sa fin prochaine, elle lui disait : « Je n'ai pas la force d'en être effrayée, et, ne devant vous revoir de ma vie, je n'ai rien à regretter... Vous me regretterez parce qu'on est bien aise d'être aimé. » (Elle a conservé l'expression de *revoir* comme si elle avait toujours ses yeux). Walpole la regretta : « Je lui ai, dit-il, des obligations si extraordinaires que, si je ne l'aimais et ne l'admirais pour elle-même, ma gratitude personnelle me remplirait de regret. »

La correspondance de M^{me} du Deffand avec Walpole, qui forme plus de quinze cents pages, sa correspondance avec Voltaire, qui tient dans un petit volume, ses lettres aux Choiseul et à ses différents amis ne sont pas seulement une mine de documents sur le XVIII^e siècle ; elles sont encore un trésor psychologique et un monument d'incurable pessimisme. « Ignorez-vous que je déteste la vie, écrit-elle à Walpole, que je me désole d'avoir tant vécu et que je ne me console pas d'être née ?... » « ... Tout concourt à faire trouver ce monde-ci épouvantable... » « ... Je me répète souvent ces vers de Saint-Lambert qu'avec raison vous trouvez fort tristes :

Malheur à qui le ciel accorde de longs jours !...
Celui qui mourut jeune était aimé des Dieux... ».

« ... Il n'y aurait que deux plaisirs pour moi dans ce monde : la société et la lecture. Quelle

société trouve-t-on ? Des imbéciles qui ne débitent que des lieux communs, qui ne savent rien, qui ne sentent rien, qui ne pensent rien ; quelques gens d'esprit pleins d'eux-mêmes, jaloux, curieux, méchants, qu'il faut haïr ou mépriser. » D'ailleurs, elle est aussi dure pour elle que pour les autres. « Il y a un petit nombre de gens que j'estime véritablement et *peut-être ne suis-je pas du nombre*. On ne peut s'unir avec personne, et si, comme dit Voltaire de l'Amitié : *Sans toi tout homme est seul*, il faut prendre le parti d'une solitude entière. Encore si les morts valaient mieux que les vivants, ce serait une ressource ; mais il n'y a pas même de livres qui contentent. »

Ici elle exagère. Elle a beaucoup lu et se fait beaucoup lire. Elle a horreur de la sentimentalité à la mode ; et elle aime trop Voltaire pour goûter *la Nouvelle Héloïse*. « La justesse, la facilité, la clarté, la chaleur, voilà les quatre qualités qui font le bon style. Rousseau a la clarté, mais c'est celle des éclairs ; il a de la chaleur, mais c'est celle de la fièvre. » Je connais plus d'un critique littéraire qui n'a jamais trouvé aussi bien. Elle juge sévèrement Buffon dont la monotonie, — ne serait-ce pas plutôt la solennité ? — lui paraît insupportable. Son admiration de Voltaire ne lui cache point le génie de Shakespeare : *Macbeth* l'épouvante et l'intéresse ; *Cymbeline* la charme ; *Othello* la transporte. Ce qui est encore plus étonnant, elle lit la *Bible*. « Savez-vous ce que je lis présentement, écrit-elle à Walpole : la *Bible*. Si vous l'avez oubliée, relisez-la. » Mais elle

revient toujours, et avec une satisfaction plus profonde, aux écrivains du XVII^e siècle. « J'ai le malheur, dit-elle à Voltaire, de n'être pas *amusable* par les beaux génies de notre siècle ou, si vous voulez, de ceux qui ont succédé à Fontenelle et à Lamotte, qu'ils ont fort dénigrés et qu'ils sont bien loin d'égaliser. Oh ! Monsieur, vous en direz ce qu'il vous plaira, ils n'ont de mérite que d'avoir pris votre livrée et je trouverai toujours entre eux et vous la différence du maître au valet. » Lorsqu'elle se jette dans le théâtre de Corneille, il la ravit et elle lui pardonne tous ses défauts. Elle avait le sens de la grandeur et n'eût point été dépaylée dans une grande passion.

Jusqu'au jour où elle connut Walpole, elle n'eut que celle de fuir l'ennui qu'elle portait en elle. Parmi les esprits du XVIII^e siècle, elle est avec le Voltaire de *Candide*, Chamfort et Rivarol, celui qui a le mieux vu l'homme dans sa misère et la vie, — notre vie de condamnés à mort, — dans son néant. Mais Voltaire l'adorait, cette vie. Mais Rivarol et Chamfort étaient soutenus par leur amour de la gloire. M^{me} du Deffand n'avait rien. Elle ne croyait à rien, pas même aux affections les plus visibles. Je ne sais pas de mot plus douloureux que le dernier qui tomba de ses lèvres. Wiart, qui l'avait servie plus de quarante ans, se tenait devant son lit et pleurait ; elle murmura : « Vous m'aimez donc ? » Et elle emporta dans la mort cette surprise d'avoir constaté qu'on pouvait l'avoir aimée.

Savez-vous ce qu'on pense quand on sort de la lecture de son énorme correspondance ? On pense que cette femme toujours en quête de divertissements, cette mondaine effrénée, cette reine de salon, cette ennemie de la solitude, était une âme née pour le cloître à qui il n'avait manqué que la foi qui conduit au cloître. Elle avait tout ce qui jette hors du siècle : la vue très nette de la misérable condition humaine, le sentiment de la vanité des plaisirs, le dégoût des masques, l'horreur du mensonge, tout en vérité sauf cela, — tout sauf la Grâce.

CHAPITRE VI

LE THÉÂTRE DE MARIE-ANTOINETTE

Pourquoi Marie-Antoinette voulut-elle un théâtre au Petit-Trianon ? Quel fut ce théâtre caché dans la verdure ? Comment la salle et la scène en étaient-elles disposées ? Les pièces qu'on y a représentées avaient obtenu l'agrément de la Reine ou avaient été choisies par elle : quelles étaient ces pièces ? Et quels rôles a-t-elle joués elle-même ? Enfin n'a-ton pas eu lieu de regretter ces jolis divertissements ? Il m'eût été très difficile de répondre à ces questions sans les beaux travaux de M. de Nolhac et sans le livre, aujourd'hui très rare, d'un ancien archiviste de Seine-et-Oise, Gustave Desjardins : *le Petit Trianon, Histoire et Description*¹. Il avait compulsé les registres et les liasses des archives nationales et départementales ; et ces documents lui permirent de renouveler une matière qui semblait épuisée. « Je m'efforçai d'appliquer, dit-il, dans cette étude

1. Versailles, L. Bernard, 1885.

d'histoire toute moderne l'esprit de critique et la méthode que mes confrères de l'Ecole des Chartes apportent dans leurs recherches sur des époques plus reculées. » C'est un bon guide qui parle ainsi. Il n'est que juste d'avertir que je lui ferai plus d'un emprunt.

UNE SOCIÉTÉ QUI RAFFOLE DU THÉÂTRE.

Il y avait déjà plusieurs théâtres à Versailles ; mais il n'était pas étonnant que Marie-Antoinette en désirât un dans ce Petit-Trianon que le Roi lui avait donné « comme un bouquet fleuri » et qu'on appelait familièrement, sans y mettre d'abord malice, « le Petit-Vienne ». La société du XVIII^e siècle adorait les spectacles. Cet amour, — qui a reparu, moins fort, sous Napoléon III, — s'était répandu de Paris sur toute la France. Au XVIII^e siècle, il n'était pas seulement mondain ; il était philosophique. Pour les Encyclopédistes, leurs amis, leurs admirateurs et leurs snobs, le théâtre était une sorte d'émancipation permanente de l'esprit, la preuve d'une haute civilisation, la plus belle marque de sociabilité. Si Sodome ou Gomorrhe avaient eu de bons théâtres, Voltaire est convaincu que Dieu les aurait épargnées : en tout cas, il aurait dû le faire. Il fallait être un Allobroge, un paysan du Danube, un barbare, un prophète d'Israël, comme Jean-Jacques, pour jeter l'anathème à la comédie. On applaudissait cet ours dont les babines étaient toutes brillantes du miel de l'éloquence. *Qu'il serve de*

modèle aux parleurs à venir ! si l'on veut. Mais on ne le suivait pas dans ses imprécations et on reprenait son intermède, *le Devin du village*.

Entendre la comédie, c'était bien ; la jouer soi-même, c'était mieux. La bourgeoisie imitait la noblesse. Point de château ni d'hôtel ni de bonne maison bourgeoise dont les murs n'entendissent maudire les dieux et chanter l'ariette. Leurs portes s'ouvraient aux comédiens et aux comédiennes de profession qui donnaient le ton aux acteurs improvisés. Jadis Molière était invité à lire son *Tartuffe* ; sous Louis XVI, il l'aurait joué avec le maître et la maîtresse de maison. Des compagnies d'amateurs s'étaient formées. A Versailles, le Roi, la Reine, le comte et la comtesse de Provence avaient assisté aux représentations de la duchesse de Villequier. A Paris, la comtesse de Montesson, épouse morganatique du duc d'Orléans, avait groupé des talents et ne craignait pas d'être comparée aux plus illustres comédiennes dans les rôles les plus difficiles du répertoire. On parlait aussi beaucoup du théâtre que la danseuse Guimard avait installé chez elle, à la Chaussée d'Antin. La salle était « tendue de taffetas rose galonné d'argent, décorée par Fragonard, éclairée de bougies parfumées ». De grands seigneurs, mêlés à des acteurs de la Comédie française, des Italiens et de l'Opéra, jouaient des scènes fort licencieuses devant un parterre où se pressaient les plus grands noms et des demoiselles magnifiquement entretenues. Mais ce caractère de licence était fort exceptionnel. Il n'y avait point, surtout à Versailles,

de plaisir plus décent que la comédie de société.

Ce goût des représentations dramatiques qu'elle partageait avec son siècle, Marie-Antoinette l'avait hérité de sa mère Marie-Thérèse, qui avait eu l'idée de corriger la prononciation française de sa fille en lui donnant pour maîtres de déclamation deux anciens acteurs. Il semble qu'elle ait préféré la littérature théâtrale à tout autre genre. Si j'en excepte les ouvrages anonymes, sur les trois cent trente-cinq livres qui composaient la bibliothèque du Petit-Trianon, cent trente et un étaient des pièces de théâtre ou des recueils de pièces.

Lorsqu'elle n'était que dauphine, elle avait persuadé à la comtesse de Provence et à la comtesse d'Artois, ses belles-sœurs, et à ses deux beaux-frères, que rien ne serait plus amusant que de jouer les meilleures comédies du Théâtre français. En tout cas, ce serait une diversion aux fastidieuses promenades qu'elles étaient condamnées à faire en berline sous une escorte d'écuyers et de pages à cheval. La petite troupe, qui s'adjoindrait le beau-père de M^{me} Campan et son mari, n'aurait qu'un seul spectateur, mais un spectateur de marque, le futur roi de France. « On mit, dit M^{me} Campan, la plus grande importance à tenir cet amusement aussi secret qu'une affaire d'Etat ; on craignait la censure de Mesdames et on ne doutait pas que Louis XV eût défendu de pareils amusements, s'il en avait eu connaissance. On choisit un cabinet d'entresol où personne n'avait besoin de pénétrer pour le service. Une espèce d'avant-scène, se détachant

et pouvant s'enfermer dans une armoire, formait tout le théâtre. »

Je me figure mal cette avant-scène ; mais il importe peu que M^{me} Campan manque de précision. On dit que le comte de Provence savait toujours ses rôles imperturbablement ; que le comte d'Artois avait la mémoire moins sûre et le jeu plus gracieux ; que les princesses étaient franchement mauvaises ; et que la dauphine « montrait dans sa façon de jouer de la finesse et du sentiment ». Le dauphin, lui, riait beaucoup. « Ce fut, dit M^{me} Campan, à dater de ces amusements qu'il quitta l'air timide de son enfance et se plut dans la société de la dauphine. » Mais un jour, M. Campan, déguisé en Crispin, que Marie-Antoinette avait envoyé chercher un objet dans son boudoir, y fut surpris par un valet de la garde-robe qui ouvrit brusquement la porte et à qui cette figure étrange causa une telle frayeur qu'il tomba à la renverse en criant : *Au secours !* M. Campan le releva, lui enjoignit le silence et avertit la dauphine. Elle comprit leur imprudence et arrêta ces jeux. Elle en gardait un souvenir d'autant plus aimable qu'ils avaient rapproché d'elle son jeune mari, si vainement jeune.

Louis XV disparu, les princes et les princesses s'amuserent à répéter une scène du *Tartuffe*. C'était le comte de Provence qui jouait ce rôle, et le Roi eut ce mot malheureux, mais qui ravit les ennemis du prince : « Cela a été rendu à merveille ; les personnages y étaient dans leur naturel. » On s'en tint là pendant quelque temps. En revanche, la Reine en 1775

faisait construire un théâtre provisoire dans la galerie du Grand-Trianon, la salle d'Opéra du château, achevée depuis cinq ans, n'allumant ses bougies qu'aux fêtes les plus solennelles. L'année suivante, elle ordonna de transformer en salle de spectacle l'Orangerie du château pour célébrer le rétablissement de ses deux beaux-frères qui avaient été atteints de la rougeole. La scène n'était qu'un assemblage de planches, de toile, de carton. On y applaudit des acteurs de la Comédie-Française et de la Comédie-Italienne et la troupe des ballets de l'Opéra ; et on y fit un grand succès à *la Bonne femme*, une bouffonnerie d'Auguste de Piis, de Després et de Grenier. Ils s'étaient mis à trois pour parodier l'*Alceste* d'Euripide. Dans *Alceste*, la femme consent de mourir à la place de son mari ; dans *la Bonne femme*, la paysanne Mathurine s'engage au service militaire afin de racheter son ivrogne de mari que le sergent recruteur a raccolé. Marie-Antoinette ne concevait ni fête publique ni fête intime sans théâtre. Les scènes démontables s'étaient multipliées avec leurs décors de palais et de chaumières ; et, après ses premières couches, lorsqu'elle dut garder la chambre, on lui en monta une, devant la porte de son appartement, qu'elle pouvait voir de son lit. C'était encore mieux que le spectacle dans un fauteuil.

Les représentations à domicile ne lui suffisaient pas ; elle se faisait souvent conduire à la comédie. En ce temps-là, les théâtres de Paris lui rendaient son amour. Une représentation à l'Opéra d'*Iphigénie en Aulide* fut pour elle un

triomphe. Le morceau *Chantons, célébrons notre Reine...* provoqua un immense enthousiasme et fut bissé. Comme elle aimait l'art dramatique, elle protégeait les poètes et les musiciens. Le succès de sa tragédie, *Mustapha et Zéangir*, — quels noms ! — valut à Chamfort, sur les instances de la Reine, une pension de douze cents francs. On doit à Marie-Antoinette une belle édition in-quarto des œuvres de Métastase, qui avait longtemps vécu à Vienne, que Marie-Thérèse protégeait et que Voltaire, les jours où son goût subissait des éclipses, mettait presque sur le même rang que Racine. Comment aurait-elle pu se plaire dans son joli Trianon, si elle n'y avait pas eu un théâtre ?

LA SCÈNE ET LA SALLE.

Ce fut en 1778 que le lorrain Richard Mique, intendant et contrôleur général des bâtiments de la reine, commença les travaux qui furent menés rondement. L'ensemble de la construction et de la décoration coûta un peu plus de cent quarante mille livres. L'extérieur de l'édifice n'a rien qui attire l'attention, ou plutôt, à travers le feuillage, il la surprendrait par sa banalité. Mais les charmilles devaient le cacher et on se contenta de décorer la porte qui s'apercevait au bout d'une allée. Elle fut encadrée de deux colonnes ioniques et d'un chapiteau triangulaire où, entre les emblèmes de la tragédie et de la comédie, un enfant au front lauré, porteur de lyre, figurait le génie d'Apollon.

Quand on a franchi le vestibule, qui donne accès d'un côté à deux salons, de l'autre à la salle de spectacle et qu'on pénètre dans cette salle où le rideau levé découvre toute la scène vide, on est frappé de la disproportion entre la salle et la scène. La scène est large, profonde. On nous dit que le machiniste et inspecteur des théâtres du Roi y construisit « un appareil de machines aussi complètement outillé que possible ». La salle était faite pour peu de spectateurs. Le parterre en contre-bas, dominé par une balustrade, qui le sépare des loges du premier balcon, était réservé au Roi, aux princes et aux princesses du sang ; une quarantaine de personnes dans ces loges et dans celles du deuxième balcon donnaient l'impression que la salle était remplie. Quelle délicieuse petite salle toute tendue de moire bleue avec les appuis de ses balcons et de ses loges et tous ses sièges en velours bleu, et ses balustres, ses boiseries, ses piédestaux, ses panneaux, peints en marbre violet ou en marbre blanc veiné !

Les sculptures étaient en pâte de carton. Chaque motif d'ornementation avait été minutieusement étudié et discuté, Et cela n'allait point toujours sans heurt entre le directeur des bâtiments du Roi et le contrôleur général des bâtiments de la Reine. Le deuxième balcon est soutenu par des volutes chargées d'une dépouille de lion. « C'était la devise de Louis XVI, dit M. Desjardins ; et la Reine y avait déjà fait une aimable allusion en choisissant, pour orner le temple du jardin anglais, l'Amour qui dérobe à Hercule sa massue. »

Quand il s'agit de savoir quels personnages, dans l'agencement du rideau, porteraient la draperie de soie bleue à franges d'or tombant des frises, on proposa un groupe de trois enfants, puis de trois Satyres, puis deux jeunes gens, enfin deux femmes qui l'emportèrent. Le choix des candélabres qui éclaireraient la salle ne fut pas moins laborieux. D'abord, ce dut être une nymphe dont les cornets d'abondance répandraient des fleurs et des fruits où seraient des lumières. Ensuite, cette Nymphe devint Daphné; Apollon la saisissait; elle se métamorphosait en laurier, et la lumière sortait de toutes ses feuilles. « On s'arrêta à deux groupes en plâtre de deux femmes chacun, remarquablement gracieux... Elles tiennent d'un geste élégant un grand cornet garni de soleils, de roses, de lys, étagés en girandoles, parmi lesquels brillaient quatre-vingt-onze flammes de bougies. » Et M. Desjardins nous fait remarquer que le même motif se retrouve dans l'orgue de Saint-Sulpice. Au mois de juillet 1779, le peintre Lagrenée termina le plafond de la salle : Apollon dans les nuages, accompagné des Grâces et des Muses, entouré d'Amours qui voltigent avec des fleurs et des flambeaux.

Marie-Antoinette avait décrété que seuls le Roi, les princes et les princesses du sang seraient admis à ces représentations, et sans aucune personne de leur suite. Point d'exception, même pour les dames du palais en possession des plus hautes charges. « Il n'y aura, écrivait à Marie-Thérèse son homme de con-

fiance, l'ambassadeur d'Autriche, comte de Mercy, que les gens de service en sous-ordre, comme femmes de chambre, valets de chambre, huissiers, qui se trouveront alors à Trianon à raison de leur service momentané. Si cette règle est strictement maintenue, elle écartera sans doute la majeure partie des inconvénients. » Que voilà un fin diplomate et qui connaît bien le pays où il réside ! La règle, qui le rassurait, conduisait à ce beau résultat que la Reine et sa troupe joueraient pour des laquais. Elle interdisait le théâtre du Petit-Trianon aux personnes les plus aptes à comprendre ces divertissements, à les excuser ou à les critiquer comme ils doivent l'être. M^{me} Campan entendit un soir quelques-uns des rares invités se dire en s'en allant : « C'était royalement mal joué. » Ils avaient peut-être raison ; du moins ils jugeaient en spectateurs avertis. Ce n'était pas au même point de vue que se plaçaient les gens de l'office. Mais la règle fut-elle « strictement maintenue ? » Mercy, dont la confiance qu'il inspirait à Marie-Thérèse et à sa fille faisait un ambassadeur hors de pair, fut invité à une représentation. On prit, pour l'introduire au théâtre, autant de précautions que si on l'avait mené à un rendez-vous d'amour. Un homme, qui devait éviter toute rencontre, l'y conduisit, sans doute par des chemins détournés, et, quand ils y pénétrèrent, des mains inconnues lui ouvrirent une loge grillée. Cependant il est dur, lorsqu'on est acteur ou actrice, de ne pas voir son public se renouveler et s'étendre. Peu à peu la règle draconienne se

relâcha. Les *Mémoires secrets* racontent qu'un jour la Reine, lasse de jouer devant des loges vides, fit entrer d'un coup tous les gardes du corps de service, tous d'ailleurs gentilshommes et des meilleures maisons de France.

LA TROUPE.

Le premier comédien de la troupe royale était le comte d'Artois. Il n'avait ni la bonhomie un peu lourde et le bon sens de son frère le Roi, ni l'intelligence réfléchie et les goûts d'humaniste de Monsieur. Il adorait les femmes, comédiennes ou duchesses, les fêtes, les châteaux qu'on élève comme par enchantement, les vêtements brodés de diamants et de perles. Etourdi, avec des hardiesses de page, comme les soirs où il saluait la statue de Louis XIV d'un *Bonjour, grand-papa !* bourreau d'argent, aussi capable de bonté que des pires sottises, « par sa taille, sa jeunesse, ses grâces naturelles, il était fait pour réussir dans tous les exercices du corps ». Du fameux Pol, surnommé *le Petit Diable d'Hollande*, et du sieur Placide, deux merveilleux danseurs de la troupe Nicolet, il avait appris à danser sur la corde. Marie-Antoinette trouvait dans ce beau-frère le plus gentil compagnon de ses escapades, et son meilleur acteur.

Après lui, elle n'avait pas de sujet plus remarquable que le comte Rigaud de Vaudreuil, créole de naissance, possesseur d'une grande fortune, qui sur les théâtres de société s'était

montré l'heureux rival de l'acteur Molé. On admirait en lui une élégance impeccable, un esprit aussi charmant que sa figure, et la physionomie mobile des grands comédiens. La princesse d'Hénin disait qu'à sa connaissance, deux hommes seuls savaient parler aux femmes : Le Kain sur le théâtre, Vaudreuil dans un salon. Vaudreuil leur parlait avec tout autant d'aisance sur le théâtre.

Bons comédiens aussi, le comte d'Adhémar, ministre à Bruxelles sous Louis XV, plus jeune que son âge, très fin, très instruit et qui espérait bien que ses succès d'acteur le pousseraient vers le ministère de la Guerre où il ambitionnait d'être adjoint au ministre ; — le baron de Besenval, aimable à voir, d'une belle prestance, audacieux et astucieux : ses cinquante ans et sa qualité de brave Suisse, « qui vous eût volontiers chanté le ranz des vaches avec des larmes aux yeux », inspiraient confiance aux femmes et lui permettaient les attaques brusquées ; — et le Hongrois Esterhazy, que de loin Marie-Thérèse ne pouvait sentir et qui avait eu l'art de se faire payer ses dettes par la Reine. Il nous est très difficile de savoir ce que valaient, sur la scène, le loyal bailli de Crussol, le plus dévoué et le plus désintéressé des amis du comte d'Artois, et M. de Polignac, le maître de camp du régiment du Roi, et le duc de Guiche qui avait une si jolie femme.

Les principales actrices étaient précisément la duchesse de Guiche, la comtesse de Châlons, la duchesse de Polignac, et quelquefois, pour un petit rôle effacé, et parce qu'elle

ne voulait pas déplaire à sa belle-sœur, M^{me} Elisabeth, qui n'était pas jolie, mais qui avait de beaux yeux bleus, une fraîcheur délicate, « un charme de bergère » et déjà sa grande âme. D'ailleurs on ne craignait pas de manquer d'actrices. Quelle femme de la cour eût refusé de monter sur cette scène ? Il y en eut une pourtant : Madame. La Reine désirait vivement enrôler la comtesse de Provence. Elle se rendit chez elle avec le comte d'Artois. Madame qui, naguère ne demandait pas mieux que de répéter des rôles dans un cabinet du château, répugnait à paraître sur une vraie scène et à se donner en spectacle. Elle n'était pas méchante ; mais elle avait parfois l'esprit aussi pointu que son nez ; et elle répondit aux instances de la Reine que les princesses de Savoie n'étaient point des baladines. Marie-Antoinette se mit à pleurer. Artois, piqué de ce propos qui atteignait et sa belle-sœur et sa sœur Elisabeth, repartit : « Nos pères étaient depuis longtemps rois avant que les vôtres fussent comtes des Marmottes. » Il fallut donc se passer de Madame.

Le souffleur de la troupe était le spirituel et léger beau-père de M^{me} Campan, au grand déplaisir de M. le duc de Fronsac, premier gentilhomme de la chambre, un pauvre petit homme, fils paradoxal du maréchal de Richelieu, qui protestait que cette dignité lui revenait de droit. Enfin deux acteurs retirés du théâtre, très honorablement connus, Caillot et Dazincourt, remplissaient l'office de metteurs en scène.

Les représentations avaient naturellement du succès. Louis XVI battait des mains en bon prince et s'intéressait tout particulièrement au jeu de la Reine. L'encourageait-il à s'amuser ainsi ? Bien qu'il cédât souvent à ses caprices, s'il avait jugé ces amusements dangereux ou déplacés, il n'y aurait pas assisté. Marie-Thérèse ne les approuvait pas ; mais elle songeait qu'elle y avait pris du plaisir, et ne voulait ou n'osait contrarier sa fille. Elle sentait une désapprobation sous les précautions épistolaires de Mercy : « Je crois, lui écrivait-elle, que, malgré les soins que vous employez à faire mettre tout l'ordre et toute la décence possibles dans les spectacles de Trianon, vous ne les goûtez pas trop. Je suis de votre avis, sachant par plus d'un exemple que d'ordinaire les représentations finissent ou par quelque intrigue d'amour ou par quelque esclandre. » Mais elle ne revint guère sur ce sujet.

Le frère de Marie-Antoinette, l'empereur Joseph, était plus tranchant. Il blâmait les libres allures de sa sœur, sa présence à des divertissements où ne paraissait pas le Roi, son dédain, — le comte du Tilly disait son dégoût, — pour les cérémonies et « les formes environnantes de la royauté », son amour du théâtre. Car Marie-Antoinette a été, à sa façon, une révolutionnaire ; cette fille d'Autriche rompait avec toutes les traditions qui emprisonnaient la vie des reines ; elle s'émancipait et scandalisait la philosophie de Joseph II. Tout en chérissant son frère, elle n'éprouvait aucune envie de se corriger. Marie-Antoinette n'écou-

taît que ceux ou celles à qui sa fantaisie et son engouement prêtaient une autorité passagère.

LE RÉPERTOIRE.

Si nous ne savons pas exactement comment elle jouait, nous savons ce qu'elle préférerait jouer. Du temps que, dauphine, elle s'exerçait avec ses beaux-frères et ses belles-sœurs dans un cabinet du château, il était question de n'interpréter que les chefs-d'œuvre du répertoire de la Comédie-Française. En 1780, « la troupe des seigneurs », comme on appelait la troupe du Petit-Trianon, représente dix pièces, deux en 1782, trois l'année suivante, en 1785 une seule. Sur ces seize pièces, on ne compte qu'un chef-d'œuvre, *le Barbier de Séville*. Une ou deux pièces de Sedaine sont simplement honorables, *la Gageure imprévue*, *Rose et Colas*. Les représentations données sur ce même théâtre par les acteurs de la Comédie-Française ne valent pas mieux. Sauf *le Barbier de Séville* (encore lui), je n'en vois pas une que l'oubli n'ait justement recouverte. Le genre du *Pro-verbe* a fait son apparition ; mais il n'a pas encore reçu sa grâce et sa poésie. On n'a pas revu le *Tartuffe*. Molière ni Regnard ne sont d'aucune fête, ni Racine, si ce n'est pour être parodié : les acteurs du Français jouent en 1780 une parodie d'*Iphigénie*.

La plupart des pièces choisies sont des paysanneries ou, d'un terme plus noble et plus exact, des pastorales ; les autres, des comédies

sentimentales et mondaines. On sait combien la fin du XVIII^e siècle s'éprit de bucoliques. Ce fut une mode de vanter, au milieu du luxe le plus raffiné, la simplicité villageoise et, sans les abdiquer, le mépris des grandeurs. La composition des jardins « paysagers » s'en ressentit. M. Desjardins nous rappelle que Duchesne, le botaniste, en 1775, dans son *Traité sur la formation des jardins*, décrivait « une ferme ornée, dont la laiterie et la basse-cour procuraient près du logis les jouissances qu'auparavant on prenait la peine d'aller chercher au loin. » Cette fantaisie se traduisait dans la peinture, dans la poésie, au théâtre, même dans la vie réelle où, à l'exemple de M. Elie de Beaumont sur son domaine en 1777, on instituait un peu partout des *Fêtes de bonnes gens* avec distributions de récompenses aux sympathiques vieillards, aux pères de famille, aux filles dévouées à leurs parents, aux vertus domestiques. Que d'influences s'y amalgamaient : le retour à la nature de Jean-Jacques ; la lecture des poésies anglaises et des poésies allemandes, particulièrement celles du Suisse Gessner, qui commençaient à se répandre ; la curiosité du peuple et l'éloge des travaux manuels, propagés par l'*Encyclopédie* ; la sensibilité moralisante du siècle ; et, à la Cour, le relâchement de l'étiquette que favorisait Marie-Antoinette, telle que M^{me} Campan nous l'a peinte, « vêtue en blanc avec un simple chapeau de paille, une légère badine à la main, marchant à pied, suivie d'un seul valet, dans les allées qui conduisaient au Petit-Trianon ». A ce propos, M. Des-

jardins nous fait remarquer que « le public qui avait murmuré contre les plumes, les diamants, les broderies et les atours dispendieux n'accueillit pas mieux la mousseline et la batiste. Il trouva indécent que la Reine s'habillât comme les femmes de chambre ».

Mais on n'avait pas sérieusement exilé les bijoux et les dentelles. Cet amour de la paysannerie se doublait d'une prédilection pour les féeries. Jamais les *Contes de fées* n'avaient connu une pareille vogue. On voulait bien cendrillonner, à condition que la citrouille se changeât en carrosse. Les hameaux, dont les grands seigneurs se plaisaient à orner leurs parcs, ménageaient aux visiteurs des surprises magiques. « A Chantilly, les murs d'une grange délabrée cachaient un salon superbe. »

C'était la condamnation même de toutes ces bucoliques ; et le public n'avait pas tort d'en rire ou d'en maugréer. Le pire pour une société est d'adopter des modes et des divertissements en contradiction avec ses habitudes, ses intérêts, son rôle et ses sentiments profonds. On prônait les vertus villageoises dont on affichait dans sa conduite le mépris ou le dédain. On dépensait des sommes folles pour se donner l'illusion de la simplicité champêtre. Quand on s'était attendri sur le bonheur des bergers et des bergères, de Rose, de Colas, de Colin, de Colette, on se félicitait d'avoir une bonne conscience et un cœur généreux. Son intelligence, qui était moyenne, ne défendait pas Marie-Antoinette contre ce rêve idyllique qu'elle caressait au fond d'elle-même et que le

théâtre lui permettait quelquefois de vivre un instant. Aussi, dans les pastorales, choisissait-elle de préférence les rôles de jeune fille timide et d'ingénue.

Elle fut la jeune bergère de la pièce de Sedaine, *le Roi et le Fermier* : un méchant seigneur lui a confisqué son troupeau ; et vous devinez ce qu'il exige d'elle pour le lui rendre ; — la Perrette des *Deux Chasseurs et la Laitière* d'Anseaume, la Perrette de la fable qui va chantant : « *Voilà, voilà la petite Laitière : — Qui veut acheter de son lait ?* » — l'Agathe du *Sorcier* de Poinciset, « toujours fidèle à Julien, malgré deux ans d'absence », et qui pense toujours à lui en faisant chauffer ses fers et en repassant son linge. Dans *les Sabots*, de Sedaine, elle se nomma Babet. Elle ne veut pas du vieux Lucas qui la demande en mariage ; mais elle veut des cerises d'un cerisier que le vieux Lucas possède. Elle monte à l'arbre ; il la surprend : « Dites-moi d'aller trouver votre mère pour lui apprendre que vous consentez à m'épouser ! — Allez la trouver et dites-lui qu'elle vous paie vos cerises. » Et puis, qu'il fasse ce qu'il voudra ! Elle ne lui achètera pas d'un baiser le droit de les croquer. Alors Lucas lui emporte ses sabots. Colin qu'elle aime survient et partage avec elle son déjeuner de cerises. Partage ? Non. Il les lui donne toutes. Colin n'a pas faim, quand il la regarde. Et il lui donne aussi ses propres sabots qui la mèneront chez elle et, plus loin, jusqu'au mariage. Lucas se consolera en épousant celle qu'il voulait pour belle-mère. Le meilleur du rôle de

Babet, c'était l'ariette qu'elle chantait à son entrée en scène et qui est d'un joli tour de poésie populaire.

L'un de ces jours, dans un vallon
 Qui termine la plaine,
 J'entendais dire à Madelon
 Au bord de la fontaine :
 — Ah ! Ah ! Ah !
 Ce n'est pas cela,
 Cela qui me met en peine.

Hé, Madelon, qu'avez-vous donc ?
 Qu'avez-vous qui vous gêne ?
 N'avez-vous pas un beau jupon,
 Un jupon de futaine ?
 — Ah ! Ah ! Ah !...

Voulez-vous ce joli ciseau,
 Le ruban et la gaine ?
 Ou bien voulez-vous ce couteau
 Dont le manche est d'ébène ?
 — Ah ! Ah ! Ah !...

Madeleine, que voulez-vous ?
 Vous l'aurez pour étrenne.
 Est-ce de l'or ou des bijoux ?
 Voulez-vous être reine ?
 — Ah ! Ah ! Ah !
 Ce n'est pas cela,
 Cela qui me met en peine.

Cette ariette, chantée par la Reine, qui avait, dit-on, une jolie voix, devait être charmante. Dans *le Devin du village*, Marie-Antoinette fut la Colette de Colin. Jean-Jacques avait d'abord tenté l'art dramatique. A dix-huit ans, il avait

fait une comédie, *Narcisse ou l'amant de soi-même*. Il aurait eu bien des occasions, au cours de sa vie, d'en relire les dernières lignes, de les méditer et d'en profiter. Valère, son Narcisse, disait : « Venez, belle Angélique, vous m'avez guéri d'un ridicule qui faisait la honte de ma jeunesse et je vais désormais éprouver près de vous que, quand on aime bien, on ne songe plus à soi-même. » En dépit de cette salutaire conclusion, *Narcisse* était déjà oublié ainsi que *l'Engagement téméraire*, en vers, et le ballet des *Muses galantes*, en vers aussi. Mais *le Devin du village* survivait. Savez-vous pourquoi ? Tout bonnement parce qu'il n'était que la mise en scène, même assez gauche, d'une ode immortelle d'Horace que Molière et Musset ont traduite et imitée, *l'Ode à Lydie* : deux amants ont rompu ; mais, dans un mouvement d'admirable lyrisme, au moment où ils se vantent de leurs nouvelles amours, le souvenir de leurs amours passées les rejette dans les bras l'un de l'autre.

Le théâtre représente d'un côté la maison du devin, de l'autre des arbres, des fontaines et dans le fond un hameau, — le hameau de Marie-Antoinette, si vous voulez. Les décors étaient très soignés au Petit-Trianon. D'après un mémoire de décorateur, cité par M. Desjardins, nous savons ce que coûtaient, dans *les Sabots*, un grand tertre orné de fleurs (21 livres), un cerisier isolé et percé de ses branches garnies de cerises (50 livres), un autre arbre ordonné par la reine, le premier n'étant ni assez gros, ni assez grand (55 livres)... Le décor de Jean-Jacques

devait revenir à un plus haut prix. Colette, tremblant d'avoir perdu l'amour de Colin, consulte « le devin du canton ». (J'aime cette expression qui laisse supposer que chaque canton a son devin). « Faut-il que je meure ? » lui demande Colette, et Marie-Antoinette chantait :

Si des galants de la ville
J'eusse écouté les discours,
Ah ! qu'il eût été facile
De former d'autres amours !

Mise en riche demoiselle,
Je brillerais tous les jours.
De rubans et de dentelle
Je chargerais mes atours.

Pour l'amour de l'infidèle,
J'ai refusé mon bonheur.
J'aimerais être moins belle
Et lui conserver mon cœur.

Les vers de Rousseau sont du plomb si on les compare à la légère ariette de Sedaine. Mais le devin n'est pas sensible à la poésie : il promet à Colette de lui rendre le cœur de Colin. Ce n'est pas une opération magique bien difficile. Il n'a, pour le réenflammer, qu'à dire à Colin que Colette s'est détachée de lui. Et tout s'arrange. Colette préfère Colin « à tout l'éclat de la cour » ; Colin préfère Colette « à tous les biens de l'univers ». Le comte d'Adhémar tenait le rôle de Colin qui lui valut d'être chansonné sous le nom de *Colin de comédie* ; le comte de Vaudreuil tenait celui du devin.

Voilà pour la pastorale. Dans les comédies

de sentiment, la Reine abandonnait toujours les rôles de femme décidée ou de grande coquette à M^{me} de Polignac ou à M^{me} de Guiche. Était-ce par une sorte de discrétion royale ? Elle ne voulait peut-être pas qu'on la vît sur la scène dans tout le déploiement de sa beauté et, si j'ose dire, dans tout l'exercice de ses charmes. Peut-être aussi, et plus vraisemblablement, son caractère, au fond indécis, allait d'instinct aux personnages les moins accusés, et les rôles modestes satisfaisaient davantage son désir d'émancipation et de simplicité. Nous oublions toujours qu'elle n'avait pas le même affinement d'esprit, l'éducation, de race, que les femmes des grandes maisons de France. On lui reprochait de préférer les étrangères. Il est possible qu'elle les comprît mieux. En tout cas, elle était plus sincèrement, plus intimement amie que la plupart des femmes qui l'entouraient d'une vie calme, voisine de la nature, sentimentale, idyllique. Qui sait ? Elle se sentait peut-être plus elle-même ou plus près de son secret idéal dans les courts moments qu'elle vivait sur la scène.

Les Fausses infidélités de Barthe opposent un chevalier, Dormelli, qui aime avec emportement, et un marquis, Valsain, toujours si tranquille qu'il semble ne pas aimer. Cette opposition éclate dès les premiers vers :

VALSAIN.

Chevalier, votre amour est une frénésie.

DORMELLI.

Marquis, le vôtre à peine est une fantaisie.

VALSAIN.

Vous aimez Angélique un peu trop vivement.

DORMELLI.

Vous aimez Dorimène un peu trop froidement.

Dormelli fait souffrir Angélique qui est la douceur et la sincérité mêmes ; Dorimène s'inquiète du sang-froid imperturbable de Valsain. Elle imagine de les corriger l'un et l'autre en leur donnant à croire qu'Angélique et elle se sont éprises d'un fat, Mondor. Les deux amies lui écrivent, chacune de son côté, une lettre compromettante ; et Mondor se hâte de mettre ses bonnes fortunes sous les yeux de ses rivaux. Dormelli en devient fou de colère et de tristesse ; Valsain, lui, soupçonne la mystification : *« Vous croyez leurs billets ; je crois plutôt leur cœur. »* Il prend un air mélancolique et annonce à Angélique et à Dorimène que son ami et lui vont leur dire adieu. Dormelli est retourné chez son ancien amour, Julie, et s'est aperçu qu'il n'aimait qu'elle.

Voyez cette scène touchante :

Mon ami consolé, les transports d'une amante ;
Ils voulaient tout se dire et ne se parlaient pas.
Mais quels regards ! J'aimais jusqu'à leur embarras.

Et Valsain se propose, lui aussi, de courir vers une Julie consolatrice. La pauvre Angélique n'en saurait entendre davantage. Aucun aveu plus que son désespoir ne pourrait rassurer et ravir le cœur de Dormelli. Elle murmure, désolée : *« Il m'aimait tant ! »* « Il vous

adore ! » s'écrie-t-il en apparaissant et en tombant à ses pieds. Dorimène admet qu'un grand amour soit clairvoyant : elle a trouvé son maître en malice et ne l'aime que davantage. Pour Mondor, il fait une pirouette.

Expliquera, morbleu, les femmes qui pourra !
L'Amour me les ravit, l'Hymen me les rendra.

Entre le personnage vif et pimpant de Dorimène et le personnage tendre et si réservé d'Angélique, c'est le second que Marie-Antoinette a choisi.

Son choix est encore plus significatif si nous passons à une des meilleures comédies où elle ait joué, *la Gageure imprévue*, de Sedaine. Il y a là un personnage de grande coquette qu'on ne serait point surpris de rencontrer dans un proverbe de Musset, la marquise de Clainville. Il pleut ; elle est seule ; elle s'ennuie. « S'il était passé, dit-elle, sur le grand chemin quelqu'un qui eût une figure humaine, je l'aurais fait appeler pour me tenir compagnie. » Précisément un officier passe en surtout bleu, avec un chapeau bordé d'argent. Elle ordonne de l'amener par les basses-cours : on lui dira que la comtesse de Wordacle le demande. « Il faut, se dit-elle, que ma réputation soit aussi bien établie qu'elle l'est, pour risquer cette plaisanterie. » Mais voici qu'elle apprend qu'une jeune fille est, depuis la veille au soir, mystérieusement enfermée dans l'appartement du marquis. Cette étrange nouvelle la met plus à l'aise envers l'officier.

Elle feint d'avoir été abusée par une ressem-

blance, et la conversation s'engage. Le nom de M. de Clainville est prononcé ; et l'inconnu, M. Détéulette, qui le connaît fort bien, et qui ne sait où on l'a mené, entame son éloge : c'est un beau joueur, un bon chasseur, *un grand parieur*, savant dans tous les arts, dans toutes les sciences depuis la peinture *jusqu'à la serrurerie*, depuis l'astrologie jusqu'à la médecine, excellent officier, d'un esprit droit, d'un commerce sûr. La marquise écoute, amusée ; mais la suite l'intéresse bien davantage, car M. Détéulette aborde le chapitre des femmes et des jugements piquants que M. de Clainville porte sur elles. « Les femmes n'ont d'emprise que sur les âmes faibles. Leur prudence n'est que de la finesse ; leur raison n'est souvent que du raisonnement. Habiles à saisir la superficie, le jugement en elles est sans profondeur. Aussi n'ont-elles que le sang-froid de l'instant, la présence d'esprit de la minute ; et cet esprit est souvent peu de chose ; il éblouit sous le coloris des grâces ; il passe avec elles ; il s'évapore avec leur jeunesse ; il se dissipe avec leur beauté... Madame, c'est M. de Clainville qui parle, ce n'est pas moi. » La marquise pense : « Ah ! c'est M. de Clainville... Eh bien ! il le paiera, M. de Clainville. »

A ce moment on l'annonce. Elle fait vite entrer l'officier dans un cabinet et reçoit son mari le sourire aux lèvres. M. de Clainville revient de la chasse, tout gaillard, et entreprend de lui raconter ses prouesses en termes de chasseur. Lorsqu'il a fini : « Que nous sommes ignorantes ! dit-elle, comme si tous ces termes

techniques l'avaient accablée du sentiment de son ignorance... A l'instant, je regardais cette porte et je réfléchissais : chaque petit morceau de fer qui sert à la construire a certainement son nom et, hors la serrure, je n'aurais pas dit le nom d'un seul. — Eh bien ! moi, s'écrie le marquis, je les dirais tous ! — Parions ; j'ai besoin de vingt louis », reprend la marquise. Et le marquis, assez avantageux, nomme la serrure, les vis, les écrous, les fiches de vase, les fiches de brisure, les tiges, l'équerre, les verrous, les gâches. « J'ai perdu mes vingt louis », soupire M^{me} de Clainville. Alors elle raconte à son mari ce qui lui est arrivé et comment il se fait qu'un officier est enfermé dans le cabinet. Il est interdit ; puis il s'emporte : « La clef ! s'écrie-t-il. La clef ! — Payez d'abord : vous avez perdu votre pari, lui dit-elle... Vous avez oublié de parler d'une clef, d'une clef, d'une clef ! Vous ne doutez pourtant pas qu'elle soit de fer... Tenez, la voici : ouvrez vous-même et accordez-moi assez d'esprit pour penser que, lorsque j'ai la prudence d'y faire cacher quelqu'un, je ne dois pas avoir la sottise de vous le dire. » Le marquis lui rend la clef, se confond en excuses et s'éloigne. Aussitôt elle donne la liberté à Détéulette. « Avez-vous besoin d'autre preuve, lui dit-elle, pour être convaincu de l'avantage que toute femme peut avoir sur son mari ? » On le reconduit par où il est venu. Mais il reparaît bientôt, ramené par M. de Clainville qui le présente à sa femme : c'est le fiancé de sa nièce, d'une nièce dont personne, pas même la marquise, ne soup-

connaît l'existence et qui habite son appartement depuis la veille au soir.

Cependant M^{me} de Clainville s'en veut d'avoir jeté une sorte de ridicule sur son mari. Elle se repent de sa finesse ; et la morale de l'histoire, c'est sa petite servante Gotte qui la tire : « Ah ! si cette aventure pouvait la guérir de ses finesses ! Que de femmes à qui, pour être corrigées, il en a coûté davantage ! » Cette morale ressemble un peu à celle que Sganarelle adresse de temps en temps à son maître don Juan, car nous avons vu, pendant toute la pièce, l'honnête et naïve Gotte partagée entre l'effroi et l'admiration devant les audaces de sa maîtresse. Elle réproouve les hardies coquetteries de M^{me} de Clainville, et s'émerveille de sa présence d'esprit et de son aisance dans la ruse. C'est une âme simple transportée au sein d'un monde qui ne l'est pas. Diane de Polignac jouait la marquise de Clainville : Marie-Antoinette s'était réservé le rôle de Gotte.

Le seul personnage qu'elle ait interprété et qui nous semble répondre à sa grâce vive et lumineuse, fut celui de Rosine dans *le Barbier de Séville*. C'est ici que je songe aux portraits que ceux qui l'ont approchée nous ont laissés d'elle. Horace Walpole en a signé un des plus beaux. « On ne pouvait, dit-il, avoir d'yeux que pour la Reine. Les Hébés et les Flores, les Hélènes et les Grâces ne sont que des coureuses de rues à côté d'elle. Quand elle est assise ou debout, c'est la statue de la beauté ; quand elle se meut, c'est la grâce en personne. Elle avait (quand je la vis) un^e robe d'argent

semée de laurier-rose, peu de diamants et de grandes plumes. On dit qu'elle ne danse pas en mesure, mais c'est alors la mesure qui a tort. »

Si vous voulez quelques ombres, prenez le portrait de Tilly qui l'admirait beaucoup moins et qui ne l'aimait pas. Il ne la trouvait pas belle ; mais, dit-il, « elle avait ce qui vaut mieux sur le trône que la beauté parfaite : la figure d'une reine de France, même dans les instants où elle cherchait le plus à ne paraître qu'une jolie femme ». Ses yeux n'étaient pas de beaux yeux ; mais, dit-il, « la bienveillance ou l'aversion se peignait dans son regard plus singulièrement que je ne l'ai rencontré ailleurs ». Qualité remarquable pour une actrice dont les jeux de physionomie ont une si grande importance. « Je ne suis pas bien sûr, continue-t-il, que son nez fût celui de son visage. Sa bouche était décidément désagréable ; cette lèvre épaisse, avancée et quelquefois tombante a été citée comme donnant à sa physionomie un signe noble et distinctif ; elle n'eût pu servir qu'à peindre la colère et l'indignation, et ce n'est pas là l'expression habituelle de la beauté. » Tilly oublie que cette moue pouvait imprimer au visage un air de tendresse boudeuse ou d'ingénuité. La fin du portrait vaut mieux. « Elle avait deux espèces de démarche, l'une ferme, un peu pressée et toujours noble ; l'autre plus molle et plus balancée, je dirais presque caressante, mais n'inspirant pourtant pas l'oubli du respect. On n'a jamais fait la révérence avec autant de grâce, saluant dix personnes en

se ployant une seule fois et donnant, de la tête et du regard, à chacun ce qui lui revenait. »

A mesure que je relisais ces portraits, ce n'était pas la pupille de Bartholo que je voyais sur la scène, c'était la comtesse Almaviva du *Mariage de Figaro*. Beaumarchais était si bien en cour et y avait de si bons répondants, entre autres Vaudreuil, que Marie-Antoinette, qui l'avait invité au théâtre du Petit-Trianon, y aurait certainement monté *le Mariage*, si Louis XVI, à qui M^{me} Campan lisait la pièce, ne s'était levé brusquement au monologue, en déclarant qu'il faudrait détruire la Bastille pour que la représentation de cette pièce ne fût pas une dangereuse inconséquence. « On ne la jouera donc point ? dit la Reine. — Non, certainement, reprit Louis XVI, vous pouvez en être sûre. » On la joua cependant. La résistance royale fut emportée par les représentants les plus qualifiés d'un monde qui courait avec délices à tout ce qui pouvait hâter sa mort. Regardez autour de vous qui applaudit furieusement à la pièce de théâtre et au roman les plus audacieux, les plus révolutionnaires. Ce sont toujours les mêmes, mais sans avoir toujours l'excuse d'un chef-d'œuvre. L'effet de ces productions qui les enchantent, — si elles en avaient un, — serait de détruire l'état social dont ils sont les profiteurs.

En somme, rien n'était plus innocent que les représentations du Petit-Trianon. A une autre époque de l'histoire, elles n'auraient mérité que des compliments et des sourires. Mais était-il bien désirable que la Reine,

« cachant son diadème sous un bonnet de sou-brette », prononçât au lever du rideau de *la Gageure imprévue* ces paroles encore plus imprévues dans sa bouche que la Gageure : « Nous nous plaignons, nous autres domestiques, et nous avons tort. Il est vrai que nous avons à souffrir des caprices, des humeurs, des brusqueries, souvent des querelles dont nous ne devinons pas la cause ; mais au moins, si cela fâche, cela désennuie. Et l'ennui ! L'ennui c'est une terrible chose... » Etait-il bien désirable que le comte d'Artois, sous la livrée de Lafleur, lui tint ce langage : « Tu ne sais pas comme les maîtres sont aises quand nous leur donnons l'occasion de dire : « Ah ! que ces gens-là sont bêtes ! Ah ! quelle ineptie ! Ah ! quelle sotte espèce ! Ils devraient bien manger de l'herbe... » C'est comme s'ils se disaient à eux-mêmes : « Ah ! que j'ai d'esprit !... »

Etait-il bien désirable que la reine de France passât, devant ses gens de service, par toutes les émotions de l'amour qui se croit trahi, puis se rassure et s'exalte, comme la Rosine du *Barbier* en ce quatrième acte où de bons juges disaient « que Marie-Antoinette avait répandu une grâce et une vérité qui n'auraient pu manquer de faire applaudir avec transport l'actrice même la plus obscure ? » Dans *le Roi et le Fermier*, le roi perdu à la chasse reçoit l'hospitalité du fermier ; et l'on goûte l'ariette qu'il chante :

Est-il une félicité
Comparable à la volupté
D'un souverain qui peut se dire :

« Tout ce que le ciel m'a soumis,
 Tous les sujets de mon empire
 Sont mes enfants, sont mes amis... » ?
 Quel plaisir, quel plaisir de lire
 Dans les yeux d'un peuple attendri
 Tout ce qu'inspire
 La présence d'un roi chéri !

Mais était-il nécessaire que, sur le théâtre de la Reine, on entendît ce dialogue :

LE FERMIER.

Je ne conçois pas comment un roi peut être bon.

LE ROI.

Pourquoi donc ?

LE FERMIER.

C'est qu'il a y des gens qui ont quelquefois intérêt qu'il ne le soit pas.

LE ROI.

Soyez persuadé qu'un roi qui sait aimer a des amis fidèles et des ministres sûrs...

LE FERMIER.

J'ai vu ce qu'un roi n'est pas toujours à portée de voir.

LE ROI.

Quoi ?

LE FERMIER.

Des hommes.

Louis XVI avait raison de redouter *le Mariage de Figaro*, mais il avait applaudi sans doute lorsque son frère, Artois, la guitare sur le dos,

avait lancé de la scène ces mots du *Barbier* :
 « Je suis persuadé qu'un grand nous fait assez de bien quand il ne nous fait pas de mal. »
 « Aux vertus qu'on exige dans un domestique, Votre Excellence connaît-elle beaucoup de maîtres qui fussent dignes d'être valets ? »
 Que pouvaient penser les gens de service lorsque leurs maîtres donnaient une forme aussi nette, aussi vive, à leurs griefs et à leurs rancunes ? Des calomnies sortirent de ce théâtre, qui eurent leur écho au tribunal révolutionnaire. Ce fut pendant les répétitions du *Barbier* que commença l'affreuse affaire du collier. La célèbre tirade que le bailli de Crussol débitait sous la soutane et sous le chapeau rabattu de Basile : « La calomnie, monsieur, vous ne savez guère ce que vous dédaignez ; j'ai vu les plus honnêtes gens près d'en être accablés... » aurait pu épouvanter la Reine.

Pourquoi faut-il, lorsque nous évoquons ces jolis divertissements dans le plus joli des cadres, lorsque nous revenons par la pensée à ces belles années du Trianon, dont le souvenir restait au fond du cœur de M^{me} Elisabeth imprégné d'un parfum d'oranger, de roses, de chèvrefeuille et de jasmins, pourquoi faut-il que l'horreur des jours futurs, et si proches, y étende son ombre ? Comme, à certains moments, si c'était possible, on voudrait oublier l'implacable histoire !

CHAPITRE VII

UN ANCÊTRE DU NATURALISME : RÉTIF DE LA BRETONNE

Dans sa *Jeunesse de Joubert*, une des études les plus fouillées et les plus captivantes que nous ayons sur la seconde moitié du XVIII^e siècle, André Beaunier avait consacré un chapitre à Rétif ou Restif de la Bretonne (prononcez Réti). Il avait fait, à petits traits pressés fins et pourtant vigoureux, un portrait de ce paysan râblé, au visage inquiétant de satire moderne, « vagabond sans gaieté, luxurieux, morose et bouffi », mais avec des regards de flamme, un beau front large qui rehaussait d'une certaine spiritualité ce que le bas de sa figure pouvait avoir de bestial, et — spectateur nocturne et même voyeur, — avec toutes ses rides autour des yeux, « comme si l'usage ou l'abus d'un organe se marquait et se soulignait ainsi ». Plus tard, M. Emile Henriot assignait à son œuvre une place parmi les *Livres du second Rayon*, — un recueil charmant et d'une information aussi étendue que précise. Mais le *Second Rayon* ne satisfait pas M. Funck-Bren-

tano : il veut toute la splendeur du premier pour Rétif de la Bretonne, qu'il considère comme le plus grand écrivain du XVIII^e siècle. S'il avait écrit tout un livre, à seule fin de nous le prouver, peut-être aurions-nous quelque raison de le regretter. Heureusement, il ne s'est proposé que de nous raconter la vie d'un des hommes les plus étranges de notre histoire littéraire. Monselet l'avait fait, et avant lui Gérard de Nerval, mais sans la méthode et sans la documentation du bon historien qu'est M. Funck-Brentano ; et son livre est bien curieux.

Enfin, en 1936, M. Tabarant publiait le vrai visage de Rétif de la Bretonne : c'est l'ouvrage le plus complet que nous possédions sur sa vie, le plus critique et celui qui nous donne peut-être la plus forte impression de son œuvre. M. Tabarant est assez dur pour ses prédécesseurs et réagit contre la thèse de M. Funck-Brentano trop bienveillant envers l'homme qui était menteur, fielleux, d'une immoralité déconcertante, un malade ! — et trop enthousiaste de l'écrivain négligé, grossier, cynique, emphatique, mais qui a des parties remarquables.

La biographie de Rétif de la Bretonne n'est pas de celles qui ont besoin d'être romancées, si tant est que ce besoin se fasse jamais sentir : elle aurait plutôt besoin d'être expurgée du romanesque qui l'a envahie. Songez que l'homme en question nous a étalé sa vie, ses aventures, les aventures des personnes de sa famille, sœur, femme, fille, dans cent cinquante volumes environ, sur deux cents qu'il a écrits. Pendant les

quarante ans qu'il a noirci du papier, il n'est guère sorti de son histoire. Il la tourne et la retourne sur toutes les coutures, la reprise, la coupe, la recoud, y ajoute, la rafistole sans jamais se lasser, sans jamais en avoir eu plus de nausée que du même habit crasseux et puant qu'il a porté durant vingt ans. A chaque nouvelle aventure qu'ils abordent, M. Funck-Brentano et M. Tabarant nous diront que Rétif y est revenu deux fois, trois fois, quatre fois dans tel roman, dans telle nouvelle, sans compter son énorme autobiographie, *Monsieur Nicolas*. Mais il y a des variantes. Ni la marche des faits, ni surtout la conclusion, ne sont toujours les mêmes. Ici, l'aventure se termine d'une façon presque honorable ; là, elle finit en obscénité ; et nous n'avons aucun moyen de vérifier. M. Funck-Brentano nous assure qu'il est beaucoup plus véridique que Jean-Jacques qui composait ses *Confessions* de mémoire, alors que M. Nicolas travaillait sur des notes prises au jour le jour, sur des vers où, dans sa jeunesse, il avait consigné les événements de son existence et, en particulier, ses bonnes fortunes. Ce sont là de belles garanties ! Qui me dit que ses notes étaient vraies, que ses vers étaient sincères, que, dès qu'il touchait à une plume, son imagination ou son amour-propre ne commençait pas à déformer ? On prétend que ses cahiers étaient les fidèles dépositaires de ses pensées ; il pouvaient être les dépositaires aussi fidèles de ses songeries, de ses forfanteries, de ses menteries. On a contrôlé l'exactitude de ses descriptions ; mais elle

n'entraîne pas l'authenticité des aventures. D'ailleurs, M. Funck-Brentano nous avertit qu'il faut, en général, nous défier des déformations érotiques de M. Nicolas. J'ai lu, jadis, *Les Contemporaines* et la *Paysanne perversie* ; j'ai parcouru les deux tiers de l'énorme autobiographie *Monsieur Nicolas* d'où s'exhale souvent un ennui nauséabond ; et, d'instinct, je crois plus à la véracité de Rousseau, plus encore à celle de Casanova, qu'à celle de Rétif qui, s'il était plus jeune, me paraîtrait le produit de leur accouplement, *infanda proles*. Mais quand de tout ce qu'il nous raconte la moitié seule serait vraie, il y en aurait encore assez pour défrayer un ou deux gros livres et pour le couvrir d'une immortelle honte.

M. Funck-Brentano n'a pas insisté sur les ascendants du personnage, probablement parce que, avant la guerre, il avait publié chez Fayard une édition illustrée de *La vie de mon père*, sous le titre *Le Village*, avec une excellente préface. A force d'entendre dire que *La Vie de mon père* est son chef-d'œuvre et un chef-d'œuvre, l'envie m'a pris de la relire. Ce n'est pas un chef-d'œuvre, tant s'en faut ; et je ne vois pas pourquoi on met cette *Vie* au-dessus des *Mémoires* où Marmontel nous fait une peinture, un peu trop léchée, j'en conviens, de la vie des campagnes. Ici le réalisme est plus fort, plus âpre. Je sens l'étable et le purin. Mais le débordement de sentimentalité m'écœure davantage. Ces braves gens ne finissent pas de pleurer. Les belles actions leur tirent autant de larmes que le spectacle des misères. Ils

pleurent quand ils sont malheureux ; ils pleurent quand ils sont heureux ; ils pleurent quand ils se brouillent ; ils pleurent encore bien plus quand ils se réconcilient. Il est effrayant de penser que les rudes paysans du rude village de Sacy, à trois lieues d'Auxerre, avaient les pleurs aussi faciles que Diderot. Du reste, on a parfaitement raison d'invoquer le témoignage de Rétif de la Bretonne dans *La Vie de mon père* et dans beaucoup d'autres de ses livres, contre les imbéciles ou les effrontés qui osent répéter qu'avant 1789, le paysan de chez nous vivait partout misérablement, en état de servage. Si la société était bien faite, on les coifferait d'un bonnet d'âne et on les condamnerait, quelque fût leur grade ou leur rang, à réciter en public ces lignes extraites d'une nouvelle des *Contemporaines*, mais qui résumant l'impression de *La Vie de mon père* : « Je suis né dans un village libre, où jamais la vue n'est affligée par la présence d'un maître, où la chasse est libre à qui sait porter un fusil, où l'on possède des bois communaux, où le peuple tient des assemblées pour élire ses syndics, ses collecteurs, ses pâtres, pour nommer son maître d'école, disposer du revenu public ». Cela a été publié en 1785, quatre ans avant la prise de la Bastille. Supposez un de nos historiens du XIX^e siècle, — j'entends un des grands, — trouvant un passage semblable chez un écrivain de la même époque, en Allemagne ou en Angleterre, quel raffût ! Après tout, ce village de Sacy, très grossier, paraît-il, « situé au fond d'un vallon, marécageux les trois quarts de l'année », et où

on ne respirait qu'un air épais, était peut-être exceptionnel.

Si les Rétif ne l'étaient pas, ils formaient du moins une espèce de clan à physionomie morale assez tranchée : race forte, résistante, dure et même violente, capable de passions, opiniâtre, avec une tendance à la prédication et un fond sombre où s'était accroché le jansénisme. Elme Rétif, dont la figure d'honnête homme et de patriarche se détache du livre de son fils dans une belle lumière biblique, avait été brutalement élevé par un père qui n'avait d'autre vertu familiale que celle de se faire obéir. Envoyé à Paris, clerc chez un procureur, il allait, grâce à ses mérites, sans l'avoir aucunement cherché, se marier très avantageusement, quand son père, dont la défiance avait été éveillée, l'avait rappelé et avait exigé qu'il épousât la fille d'un paysan cossu. D'ailleurs, M. Tabarant met cette histoire en doute ; il y flaire une invention du romancier. La famille des Rétif était, du reste, dans une large aisance. Elme s'était immédiatement soumis. Sa femme, une bonne femme très travailleuse, lui avait donné sept enfants et était morte. M. Nicolas n'appartenait pas à cette première fournée. Et ici se place une des plus jolies histoires qu'il nous ait contées, l'histoire de sa mère, Barbe Ferlet, dont on peut contester l'authenticité ; mais cette fois j'aime mieux y croire.

Barbe, enfant gâtée, était vive, agréable, étourdie, si étourdie qu'elle mit un soir le feu chez ses parents et les ruina à moitié. Une de ses parentes qui habitait Auxerre la prit, l'em-

mena à Paris et la fit entrer en qualité de femme de chambre chez la princesse d'Auvergne. Parmi ses nombreux soupirants, dont elle se moquait, elle remarqua un homme de quarante-cinq ans, très bien, de bonne famille et jouissant d'une honnête fortune. Barbe avait toujours rêvé de trouver un nid tout fait. En huit jours le mariage fut décidé et célébré. M. et M^{me} Boujat partent pour la province ; M^{me} Boujat accouche d'un fils. C'était le bonheur, quand, un jour, en l'absence de M. Boujat, une femme d'une cinquantaine d'années se présente et demande à Barbe comment s'est fait son mariage et où il s'est fait, si elle a un enfant, si elle est heureuse. Barbe lui répond très simplement, sans défiance. Elle lui offre même une collation ; mais trois hommes, qui attendaient à la porte, entrent, échangent quelques mots avec cette dame et disparaissent avec elle. Le lendemain, M. Boujat revient beaucoup plus tôt qu'il ne l'avait annoncé. Sa femme le mit au courant de l'étrange visite qu'elle avait reçue. Le soir même, on frappe à coups redoublés. Ce sont les quatre personnes de la veille, la dame et ses trois frères. Et la scène éclate : M. Boujat, las de sa femme, désirant des enfants et surtout passionnément épris de Barbe, avait usurpé le nom d'un de ses frères mort et était hardiment devenu bigame. Barbe, qui avait tout entendu de son lit, se lève et court se jeter aux pieds de la vraie M^{me} Boujat :

— Je suis innocente pour tout le monde, s'écrie-t-elle, aux yeux de Dieu même ; mais

je suis coupable pour vous, je le sens. Je ne demande point à garder votre mari, je ne demande que l'honneur et de n'être pas traînée avec lui devant les tribunaux...

M^{me} Boujat, très émue, la relève... Et qu'arriva-t-il ? Il arriva que M^{me} Boujat se prit de la plus vive amitié pour Barbe et pour son petit garçon. Les deux femmes ne se quittèrent plus, et M. Boujat alla se promener avec défense de revenir. Deux ans après, M^{me} Boujat mourut, laissant tout son bien à Barbe. Alors M. Boujat reparut et épousa pour la seconde fois la jeune femme qu'il aimait encore plus que la première fois. Puis il mourut à son tour. Personne n'avait rien su ou n'avait voulu rien savoir de sa bigamie. Mais, à sa mort, des collatéraux s'avisèrent de découvrir le vice de la naissance du petit Boujat. La jeune veuve, incapable de se tirer d'affaire, s'adressa au curé qui consulta Edme Rétif. Seule, la présence d'un second mari la sauverait en intimidant ceux qui la poursuivaient : ce fut du moins l'avis du curé. Il se tourna vers Edme et lui dit : « Sauvez-la. » Quant à Barbe, elle avait été trop heureuse avec un homme plus âgé qu'elle pour ne pas lui donner un successeur à peu près du même âge. Il lui fit sept enfants dont le premier fut M. Nicolas, qui poussa son premier vagissement le 23 octobre 1734.

Il est à remarquer que cet honnête homme d'Edme Rétif, si respectueux des traditions, n'éleva qu'un seul de ses quatorze enfants aux travaux champêtres ; et, nous dit Nicolas,

« c'était celui qui n'y était pas propre ». Il les destinait tous à vivre dans la capitale, non dans une ville de province petite ou grande, mais à Paris, parce qu'à Paris on était aussi libre, et même plus libre qu'à Sacy.

« Grand et bel effet de la liberté dans cette ville immense, disait-il sous la plume emphatique de son fils, où l'on voit non seulement la nation dans toute sa majesté, mais où le genre humain respire l'air salubre et le précieux parfum de l'égalité. » Edme Rétif avait oublié ce que son père, Pierre Rétif, lui avait dit ou ne l'avait pas compris. Pierre pensait que l'homme des villes, l'homme de Paris n'a jamais la solidité morale de l'homme des champs. L'agriculture est l'art le plus digne de l'homme, dont tous les autres dépendent. L'agriculteur est un roturier ; mais « le roturier est l'homme par excellence : c'est lui qui paie les impôts, travaille, ensemence, récolte, commerce, bâtit, fabrique. Le droit d'être inutile est un pauvre droit. » Voilà ce que pensaient dans nos campagnes les bonnes têtes qui avaient conscience de leur valeur.

Sur les conseils de Jean Rétif, avocat à Noyons, « lumière de la famille », le petit Nicolas fut enlevé aux troupeaux qu'il menait paître et envoyé à Paris, où un de ses frères du premier lit, l'abbé Thomas, au visage allongé et aux sourcils broussailleux, dirigeait la congrégation des enfants de chœur de Bicêtre et les préparait à vivre, souffrir et mourir en Jansénius. Nicolas avait un autre frère dans les ordres, le curé de Courgis, persuadé qu'on

pourrait voyager pendant cent ans dans l'*Augustinus* sans y voir seulement passer la queue d'une des Cinq Propositions. Quand le curé de Courgis venait à Sacy, il commençait par donner pieusement le fouet à Nicolas, « sous prétexte qu'étant son parrain il avait répondu de ses fautes de baptême ». L'abbé Jean n'était pas plus traitable. Mais les Jansénistes furent bientôt expulsés de l'Hôpital Général, et les deux frères, le grand et le petit, s'en retournèrent à Auxerre, puis à Sacy, et enfin s'établirent à Courgis. Nicolas, qu'on n'appelait plus que Frère Augustin, devait poursuivre ses études sous les férules alternées de l'Abbé et du Curé.

Ce fut là que, le jour de Pâques 1748, dans l'église parfumée d'encens, il vit une jeune fille, Jeannette Rousseau, qui mit en lui un éternel amour. « Elle était modeste, belle, grande..., mise avec plus de goût que ses compagnes, et surtout elle avait ce charme tout-puissant auquel je ne pouvais résister, un joli pied. Son maintien, sa beauté, son goût, sa parure, son teint virginal, tout me présenta la réalité de l'adorable chimère de mon imagination : « C'est elle ! dis-je assez haut, me parlant à moi-même. » Cinquante ans plus tard, ce souvenir restait vivant en lui comme au premier jour. Il ne vit pas souvent ni longtemps Jeannette et il ne lui parla qu'une seule fois. Elle vint frapper à la porte de la cure et demander si la gouvernante de M. le Curé était là ; il lui répondit : « Non, Mademoiselle. » Ce fut tout. Et pourtant, selon lui, à quinze

ans, il avait eu déjà douze maîtresses. Mais il était timide en présence de la parfaite beauté. Cette muette idylle est la plus charmante, la seule charmante de sa vie. Malheureusement, il a pris à tâche de nous prouver sa fidélité inébranlable à cet amour « en un moment conçu ». C'était Jeannette, s'il faut l'en croire, qu'il adorait dans toutes les femmes qu'il a aimées. C'était son sourire qu'il baisait sur d'autres lèvres, son regard que lui rendaient d'autres yeux. C'était son petit pied qui lui apparaissait tout à coup au tournant d'une rue et qu'il se mettait à suivre obstinément. Jusqu'où ne le suivait-il pas ? Jusqu'où n'a-t-il pas promené et profané l'image de la fraîche et pure petite paysanne du matin de Pâques ?

Nicolas Rétif au presbytère de Courgis, tout Frère Augustin qu'on le nommât, était un Chérubin trapu et déchaîné. Il mit à mal ou faillit mettre à mal la gouvernante de son frère, qui était encore fort accorte. Les échos de son libertinage ne pouvaient manquer d'arriver aux oreilles de l'Abbé et du Curé ; mais, ce qui dépassa toute mesure et leur parut le comble de l'abomination, ce fut une lettre qui leur tomba entre les mains, où Nicolas offrait au nouveau directeur des enfants de chœur de Bicêtre d'être son second et se déclarait partisan des Jésuites. Ils renoncèrent à s'occuper plus longtemps du salut d'un pareil élève. Cependant ils hésitaient encore à se séparer de lui, lorsqu'un terrible incendie, qui dévora la plus grande partie du village et changea leur vie, leur facilita cette séparation. Apprenti

typographe à Auxerre, chez un imprimeur dévoué au parti janséniste, Nicolas s'prend de sa patronne, qu'il appelle dans ses livres M^{me} Parangon. Elle était grande, élégante, d'une beauté calme, si imposante qu'il la comparait « en beau » à la tête de Méduse. Elle était très bonne aussi ; et l'ennui de son milieu la rendait imprudente, si toutefois M. Nicolas nous raconte les choses telles qu'elles se sont passées. Le gaillard la prit de force. Elle avait cru d'abord qu'il en voulait à sa vie ; puis elle sourit et s'évanouit. Mais ils ne furent guère amants. Elle l'évita de plus en plus ; et trois ans après, elle mourait, atteinte d'une langueur que rien ne pouvait surmonter et qui n'était probablement que le dégoût d'avoir aimé, tout au fond d'elle-même, un être si peu digne de sa tendresse, un débauché vulgaire. Il y a plusieurs versions de cet épisode. Rétif y est revenu plusieurs fois comme à un de ses titres de gloire. Nous ne savons pas la vérité ; nous savons seulement que M. Parangon (en réalité M. Fournier) trompait sa femme et lui faisait des enfants. Elle était résignée, ne se plaignait pas et se montrait toujours très bonne. Malgré le silence généreux ou sage qu'elle garda, le mari se douta de quelque chose entre et se sépara bientôt de son apprenti.

En 1755, Rétif est à Paris, engagé à l'imprimerie royale du Louvre, et il commence ses idylles avec les filles publiques. De la première ou de l'une des premières, qui s'appelait Zéphire et qui moralement valait mieux que lui, il eut une petite fille qu'il nomma Zéphi-

rette. Mais il s'empessa de la laisser à la grand-mère qui tenait une maison de prostitution et qui vivait de ses filles. Comme il était allé se reposer à Sacy, le désir lui vint d'entrer dans les ordres parce qu'il connaissait une belle servante d'auberge qui rêvait d'être gouvernante de curé. Ses frères, qui dans cette vocation imprévue subodoraient un coup de la Grâce, firent des démarches ; et on lui promit, pour la fin de son noviciat, la meilleure cure qui viendrait à vaquer. Mais la belle fille n'avait pas le temps d'attendre ; adieu le sacerdoce ! Le malheur voulut qu'étant retourné à Auxerre, il rencontra la fille d'un apothicaire, Agnès Lebègue, charmante, fine, intelligente, très cultivée. Il l'épousa. Tous deux revinrent à Paris, où il reprit son métier de prote. Mais des dissentiments surgirent bientôt entre eux. M. Nicolas, qui, dès le lendemain du mariage, avait trompé sa femme, conçut peu à peu pour elle une véritable haine faite d'envie, de basse jalousie, d'amour-propre blessé et du sentiment inavoué de son infériorité morale. Elle était élégante, raffinée : il lui en voulait de son élégance et de ses raffinements. Il ne gagnait pas de quoi lui donner le confortable dont elle avait besoin et elle s'était mise à de petits ouvrages que lui confiaient des modistes : il lui en voulait de travailler. Et quand ses ambitions littéraires lui firent abandonner son métier, il lui en voulut de ne pas travailler assez pour l'entretenir. Enfin elle adorait écrire, elle relisait sans cesse son modèle, M^{me} de Sévigné ; et cela enrageait son mari plus que tout.

« Elle dépense l'argent, s'écriait-il, en plumes, en encre et en papier ! » Lisez *la Vie de mon père* et ce qu'il nous dit de la dignité maritale d'Edme Rétif : il ne tutoyait pas sa femme et n'était pas tutoyé ; « il prenait avec elle un air de considération » ; elle le servait et le traitait en souverain bien-aimé. C'est ainsi que le paysan qui est en M. Nicolas conçoit les rapports entre femme et mari. Mais sa femme à lui a pris en main les affaires de la maison. Il est obligé de plier sous sa volonté. M. Nicolas ne peut pas se dissimuler sa déchéance qu'il ne lui pardonnera jamais. Il n'y a pas de calomnies, pas d'accusations outrageantes qu'il n'ait lancées contre cette femme vaillante qui, par son travail, l'a nourri des mois et des mois, qui a élevé ses filles et dont l'esprit et la bonne grâce surent plus tard attirer chez elle des hommes tels que Fontanes, le futur grand-maître de l'Université, et l'exquis Joubert. Ah ! comme il l'a détestée, d'autant plus, je crois, qu'il l'admirait au fond de lui-même ! Tout en lui et dans ses goûts semblait la provoquer : ses vêtements de travail qu'il affectait de garder et qui lui donnaient une mine de commissionnaire savoyard, ses longs cheveux embroussaillés qui ne connaissaient plus le coiffeur, la crasse dont il se faisait une habitude presque un orgueil, et ses viles fréquentations. Je voudrais pouvoir dire que ses griefs contre Agnès n'ont convaincu personne. Mais M. Tabarant a pris à tâche d'en justifier quelques uns. Même quand il paraît y réussir, nous accordons à la malheureuse toutes les circonstances atténuantes.

Cependant, dit M. Funck-Brentano, il était foncièrement bon. Qu'eût-ce été, grands dieux, s'il était né foncièrement mauvais ! D'ailleurs nul n'a prétendu qu'il fût incapable de mouvements généreux. Sa femme, qui ne l'a jamais chargé, a reconnu qu'il était charitable. Une nuit, il heurte du pied, au coin de la rue du Four-Saint-Honoré, une bourse de cuir : elle contenait deux louis d'or et quatre petits écus. Bientôt il voit un homme et une femme s'approcher, chacun tenant une lumière. Ils cherchaient leur bourse, toute leur fortune. « La voici », leur dit-il et, dans l'ombre, il y glisse un écu de six livres. S'est-il rappelé la nuit où son père, ayant trouvé une bourse pleine à la foire de La Ferté-Milon, s'était promené dans le marché en criant : « Qui a fait une perte ? » ; un pauvre homme s'était présenté disant : « J'ai perdu ma bourse et je suis ruiné » et Edme Rétif la lui avait tendue et l'avait vu tomber à genoux. Sans doute il se l'est rappelé, et, pour une fois au cours de sa longue vie, il avait fait aussi bien et même mieux que son père.

« Je termine ici l'époque honteuse de ma vie, note Rétif à la fin de l'année 1764, l'époque de ma nullité, de ma misère, de mon avilissement. J'avais trente et un ans. » S'il disait vrai !... Il devient auteur ; il brûle de rivaliser avec M^{me} Riccoboni dont il a imprimé les romans ; il a renoncé pour toujours à son métier d'imprimeur. M. Grasilier, qui est un érudit, croit que, n'étant plus prote, il s'est embrigadé parmi les agents de la police secrète. M. Tabarant

hausse les épaules et rabroue M. Grasilier. M. Funck-Brentano objecte que, si cela était, Rétif nous l'aurait dit, puisqu'il nous dit tout, même ses crimes. A quoi je réponds : « Il nous dit tout ce qui en bien ou en mal peut le grandir. Confesser la dépravation de son cœur, avouer des incestes, c'est exciter la curiosité, même l'intérêt. Mais, être affilié à la police secrète, pouah ! Quel bénéfice d'amour-propre en retirer ? » Je ne serais pas surpris que M. Grasilier ait eu raison. Il avait des facultés policières : il se glissait avec une incroyable légèreté de mouvements dans des appartements éclairés sans qu'aucune des personnes présentes s'aperçut de sa présence. Il s'introduisait chez les filles publiques « ses bonnes amies », invisible voyeur, et il aimait à leur jouer des tours : par exemple il jetait sur l'une d'elles « occupée du grand œuvre » une souris empruntée aux sourisnières de l'Imprimerie royale¹.

De la police ou non, sa nouvelle profession de romancier non seulement ne l'empêchait pas d'enrichir sa collection de jolis pieds chaussés de fins souliers à haut talon ; mais elle l'y encourageait. Il n'y a jamais eu de mandarin chinois que les pieds des femmes aient plus obsédé, plus fasciné. Cette hantise a été l'objet d'études médicales : on y a cherché les caractères du fétichisme ; elle n'était très probablement que l'effet d'une imagination érotique qui se suggestionne². Un de ses premiers romans portait le titre de *Pied de Fanchette*.

Désormais quand il poursuivait dans les maisons de prostitution le fantôme de Jeannette Rousseau, il n'était plus un débauché, il était un hardi chasseur de documents. Il emploiera ses nuits à explorer les quartiers mal famés, enveloppé dans un vaste manteau, sous un feutre aux larges bords, un bâton de crocheur à la main. Il interroge les passants ; il se mêle par sa présence ou par son imagination à tout le romanesque épars dans les ténèbres. Il est le chiffonnier de l'anecdote, l'égoûtier du scandale. Il est aussi le réformateur de la société des filles publiques ; et le règlement qu'il rédige est un monument de niaiserie. Et pour chaque volume il lui faut une inspiratrice. Ses aventures sont d'une accablante monotonie. Tantôt il est aimé un temps par de gentilles filles comme Zéphire, Louise et Thérèse ; tantôt il est berné par des filles vicieuses comme Virginie et Sara. Celles qui l'aiment ne peuvent le retenir ; il ne peut s'arracher à celles qui se jouent de lui. Il s'accommode de son infortune ; il tâche même d'en tirer profit en passant la traîtresse à un ami riche. Il éprouve bien à cela quelques petits mouvements douloureux ; mais on s'y habitue. A mesure qu'il avance en âge, les manies s'emparent de lui ; ainsi, celle des inscriptions : il grave, dans l'île Saint-Louis, sur les parapets, sur les murs, sur les pierres des balcons, accompagnées d'indications latines, les dates des événements et des obscénités de sa vie amoureuse.

Autre conséquence de sa perversion : il se persuada que presque toutes ses maîtresses

étaient ses filles naturelles. Il se sentait incestueux des pieds à la tête. Quelquefois il s'en apercevait à temps. Il rencontre au Palais-Royal Séraphine qui l'emmène chez elle. Par bonheur, sa mère y était. La bonne dame se jette dans les bras de Rétif : « Voilà mon gagnepain, s'écriait-elle en montrant sa fille, et c'est toi qui me l'a donné ! » Dans ce genre-là, connaissez-vous un plus beau mot ? Quelquefois l'idée de l'inceste l'aiguillonnait. Sa femme, obligée de le surveiller, lui interdisait la chambre de leurs filles, Agnès et Marion, quand il était seul. Il s'indignait du droit que s'arrogeait sa femme, non du crime dont elle le croyait capable. Dans *Monsieur Nicolas*, il parle de passades qui l'auraient préservé des « embûches criminelles » de sa femme. « Elle aurait désiré, dit-il, pour éclater ensuite, que j'attentasse à la pudicité d'Agnès, ou de Marion, sa cadette, qui devenait charmante. Il aurait fallu, pour que j'y songeasse, que ces deux enfants m'eussent provoqué... Si quelque chose était arrivé, je l'écrirais pour instruire le lecteur ; ceci ne devant paraître qu'après ma mort et dans un temps où mes filles n'auront plus de sexe. » Il est immonde. Cubières lui reprochait de se déshonorer en déshonorant sa famille. Sa profonde inconscience ne lui permettait pas d'avoir le sentiment du déshonneur ; et il n'en continuait pas moins à s'élever contre les gens sans mœurs ! La *Justine* du marquis de Sade, « qui dénature la volupté et la transforme en une inexprimable cruauté », le révolte ; il dénonce ses sales tableaux de lubricité et de pédérastie ;

mais il commence une *Anti-Justine* dont les descriptions laissent loin derrière elles les scènes de débauche et les horreurs du marquis, et il y associe tous les Rétifs et lui-même qui s'adonne « au plus délicieux des incestes »¹.

Ces immondices ne sont pas rares dans l'œuvre énorme, marécageuse et grouillante de Rétif de la Bretonne. On y trouve aussi des traits de mœurs d'un excellent comique, des caractères vrais, des portraits vivants, des pages émouvantes, et des documents. Que de documents qui nous sont donnés comme tels ! Il presse ses lecteurs de lui en envoyer le plus possible. « Je ne ferai que rédiger ; le public sera le véritable auteur de cet important ouvrage. » Il est un des précurseurs les plus incontestables de l'Ecole Naturaliste et de toutes les « Pot-bouilleries », avec cette supériorité que, de temps en temps, un souffle, parti du fond de la campagne, traverse ses pornographies et assainit un peu l'atmosphère. Il rédige au galop de la plume ; il bâcle ; il abat ses romans en quinze jours, trois semaines, un mois. Il y verse, pour les grossir, ses dossiers et sa correspondance ; il en fait le dépotoir de ses souvenirs, de ses désirs, de ses imaginations luxurieuses, de ses nostalgies. Il serait le dieu fangeux des romans-fleuves, s'il ne venait après M^{lle} de Scudéry, La Calprenède, l'Abbé Prévost, M^{me} Riccoboni ; mais il nous en a apporté d'étonnants exemples. Parmi ses premiers

1. A. TABARANT, *Le vrai visage de Rétif de la Bretonne*, pp. 439-441.

ouvrages, *l'Ecole des Pères*, « un petit roman », ne compte pas moins de sept cent trente pages. Et un de ses derniers (1797), une de ses plus importantes biographies romancées, *Monsieur Nicolas* ou *Le Cœur humain dévoilé* a huit tomes et quatre mille huit cent quarante pages. « Ces gros volumes, disait La Harpe, coûtent d'autant plus à lire qu'ils ont coûté moins à faire. »

Les idées y pullulent naturellement, et naturellement aussi quelques-unes ont l'air de prédictions ou d'anticipations qui nous inspireraient une très haute idée de leur auteur. M. Funck-Brentano vous apprendra qu'il a été le seul de son siècle à comprendre le miracle de Jeanne d'Arc. Il vous apprendra que Rétif de la Bretonne a écrit en 1790 : « Il ne faut pas nous flatter : notre Révolution va nous coûter dix ans de guerre. » Vous saurez par lui que, dans *La Paysanne pervertie*, Rétif a défini en 1780 « la doctrine microbienne de Pasteur avec une précision et une vie qui ne laissent presque rien à désirer ». Vous n'ignorez plus qu'il a eu le pressentiment de l'aviation et des plus récentes découvertes de la science moderne. M. Funck-Brentano veut qu'il ait eu du génie. Mais il n'avait ni la science, ni le talent, ni l'observation, ni la réflexion, ni la patience qui approfondissent l'intuition géniale et font de cet éclair une lumière sûre. Ses idées se meuvent et tournoient dans un perpétuel courant d'air. Il n'y a que la luxure à y mettre de la suite. M. Tabarant fait observer combien elles sont instables, changeantes, contradictoires. Tantôt il déclare que le gouvernement monarchique

est « le plus parfait de tous » ; tantôt c'est le communisme qui lui paraît le meilleur ; mais il ajoute que « trop de passions s'y opposent et qu'un Dieu lui-même ne l'établirait pas ». Un jour il rend l'esprit de propriété responsable de tous les maux et de tous les vices des sociétés humaines ; le lendemain il proclame sa haine de l'anarchie et il affirme son respect pour les lois et pour la religion ; mais il exècre le clergé ; les noyades de Nantes ne lui ont pas arraché un mot de protestation ni même de regret ; et il termine *Monsieur Nicolas* en adjurant les législateurs de fermer les églises. « Tous les dévots sont de mauvais citoyens ; tous les prêtres, des scélérats, des traîtres à déporter. » Il se flatte d'être le seul homme de lettres qui connaisse le peuple et qui puisse le peindre ; il aspire à jouer le rôle « de la sentinelle du bon ordre » ; et il est un de ceux qui ont le mieux perçu la fermentation révolutionnaire dans la classe inférieure. Mais, en dépit de ces lueurs sur l'avenir, ses exposés de principes, ses dissertations philosophiques, ses prédictions encombrant ses romans, les alourdissent, obscurcissent de leurs mornes fumées ce reste de la passion et de la chaleur qui avaient animé Saint-Preux et Julie et que M^{lle} de Lespinasse respirait encore dans *Le Paysan pervers*.

Je conseille à ceux qui écrivent sur le XVIII^e siècle, et qui se plaisent à y situer leurs fictions, de secouer son œuvre touffue : il en tombera des personnages de tout acabit à la recherche d'un nouvel auteur, comme on disait

au temps de Pirandello ; mais aucun ne sera aussi extraordinaire que M. Nicolas. Celui que Crébillon fils félicitait de son imagination romantique et qu'on avait nommé *Le Rousseau du ruisseau*¹, celui que Brunetière traitait de pourceau, était tenu, avant la Révolution, pour un des romanciers les plus moraux, un des plus grands amis de la vertu, par de respectables ecclésiastiques, par de grandes dames, par des tas de gens du monde, — les mêmes qui ont fait aujourd'hui le succès d'*Au bout de la nuit*, — et aussi par des étrangers, surtout des Allemands, comme le philologue Guillaume de Humboldt qui voyait dans *Monsieur Nicolas* ou *Le Cœur humain dévoilé* « le livre le plus vrai qui ait jamais existé » ; et Schiller n'avait jamais rencontré une nature aussi sensuelle ni un meilleur peintre des mœurs et des allures du Français. Ecrivain débraillé, on lui passait son mauvais style comme on admettait son accoutrement. Il aimait tant la vertu. Qui l'avait empêché de la pratiquer ?

Vous n'avez pour le savoir qu'à ouvrir le treizième volume de *Monsieur Nicolas*, intitulé *Mon Kalendrier*, avec cette mention qu'il se trouve à Paris et chez tous les libraires de l'Europe, car cet ouvrage est pour toute la terre. Il consiste, dit M. Funck-Brentano, en une liste des maîtresses de Rétif, ordonnée comme un calendrier religieux, chacune d'elles commémorée en un jour déterminé, avec sa biogra-

1. Cité par M. Tabarant.

phie. Tenez-vous-en seulement à l'épigraphe. Elle vaut tout le volume et bien davantage. « *Si, quand j'eus toutes ces aventures, dont je rougis, j'avais été républicain, je ne les aurais pas eues et j'aurais été vertueux.* » Daté de 1797. Est-ce assez beau ? A quand sa statue ?

CHAPITRE VIII

MADAME ROLAND

« Madame Roland s'était imaginée que les générations futures, pour qui elle a souffert et péri, seraient au moins impartiales. Cent trente ans ont passé : nous n'en sommes pas encore là », nous dit M^{me} Madeleine Clemenceau-Jacquemaire dans *La Vie de Madame Roland*. Elle reproche aux historiens, ses prédécesseurs, de ne pas l'avoir abordée avec assez de sérénité. On ne pourra pas lui adresser le même reproche. Evidemment, si elle a écrit sur M^{me} Roland cet ouvrage d'une documentation aussi abondante et aussi précise, c'est qu'elle éprouvait pour son héroïne de la sympathie et de l'admiration. Ce n'est pas trop d'un ou de plusieurs gros volumes pour dévoiler la vénalité et les bassesses d'un Danton, pour démasquer la monstrueuse hypocrisie d'un Robespierre ; mais on ne comprendrait pas qu'un historien s'acharnât contre une femme qui a payé si cher ses imprudences et ses erreurs. Cependant, malgré son admiration, malgré sa sympathie, M^{me} Clemenceau-Jacquemaire ne

nous a dissimulé aucune faiblesse de son modèle, — sauf quelques reflets déplaisants des *Confessions* de Jean-Jacques dans les *Mémoires* de la malheureuse femme, — et elle n'a pas hésité à la juger quelquefois en amie sévère. D'ailleurs, son livre respire la plus grande liberté d'esprit. Je le trouve excellent, bien que je n'en partage pas tous les sentiments. Je l'ai lu avec un intérêt passionné et avec le désir de me faire enfin une opinion personnelle sur ce personnage de la Révolution dont la figure à demi romanesque est restée si vivante.

M^{me} Clemenceau-Jacquemaire pense que, si même il ne s'agissait pas de personnages historiques, le cas particulier du mariage de la jeune Philipon mériterait d'être étudié. Je suis d'autant plus de son avis qu'il l'a été dans un des plus forts romans de George Eliot : *Middlemark* : une jeune fille charmante, par goût des choses de l'esprit, par attrait pour une austérité et un devoir qui la grandissent à ses propres yeux, s'éprend d'un savant beaucoup plus âgé qu'elle, l'épouse et n'a pas à s'en louer. Mais le roman, plus miséricordieux que la vie, la débarrasse du vieil égoïste et lui permet d'oublier son erreur dans les bras d'un jeune mari. C'est un peu l'histoire de M^{me} Roland. Et, si l'on veut, elle ressemble aussi à celle de plus d'une héroïne de Georges Sand.

Elle était née le 17 mars 1754, à Paris, dans une maison entre la place Dauphine et le quai de l'Horloge, fille d'un maître graveur, Grattien Philipon. Ses parents, qui avaient eu sept

enfants, n'avaient pu élever qu'elle. On nous représente sa mère comme une femme prudente, modeste, probablement triste, ayant été six fois frappée dans la chair de sa chair, adorant sa petite fille et l'élevant bien. Malheureusement, elle mourut trop tôt. Le père, lui, était incurablement léger. L'enfant étonnait par une précocité qui rappelle celle de M^{me} de Staël, avec qui elle a plus d'un trait de ressemblance. Elle intimidait son oncle, curé à Vincennes. Bien entendu, elle eut de bonne heure sa crise religieuse, sa rougeole de mysticisme, ses aspirations vers le cloître, ses torrents de larmes au pied des autels. Mais à vingt ans elle était arrivée au scepticisme après avoir fait successivement escale chez les Jansénistes, les Cartésiens, les Stoïciens et les Déistes. Elle lit tout ce qui lui tombe sous la main. Dès sa septième année, elle lisait une Bible en vieux français, le *Théâtre de la Turquie*, les *Guerres Civiles* d'Appien, un *Traité d'héraldique*. Puis ce furent, pêle-mêle, le *Télémaque*, la *Jérusalem délivrée*, Bossuet, *Candide*, les Pères de l'Eglise, Condillac, le Père André, *Don Quichotte*. « Je ne sais, dit-elle, ce que je fusse devenue si j'eusse été dans les mains de quelque habile instituteur. » Mais sa mère, tout en la laissant lire, voulait qu'elle « sût faire une omelette, éplucher des herbes et écumer le pot. » On lui apprit aussi à jouer de la guitare et du violon ; et on ne négligea ni la physique ni les mathématiques. A quatorze ou quinze ans, le père fit son portrait sur fond noir, un très joli profil, au nez retroussé, aux lèvres

charnues et souriantes. Mais elle a pris soin de se peindre encore plus affectueusement que son père : « J'avais, écrit-elle, la jambe bien faite, le pied bien posé, les hanches très relevées, la poitrine large et superbement meublée, les épaules effacées, l'attitude ferme et gracieuse, la marche rapide et légère. La bouche est un peu grande ; on en voit mille de plus jolies ; pas une n'a le sourire plus tendre et plus séducteur... Le regard est ouvert, franc, vif et doux... Sérieux et fier, il étonne quelquefois, mais il caresse bien davantage et réveille toujours... Le teint vif, plutôt que très blanc, des couleurs éclatantes fréquemment renforcées de la subite rougeur d'un sang bouillant, excitée par les nerfs les plus sensibles ; la peau douce, le bras arrondi, la main agréable... » Ce sont des passages qui, lorsqu'on les lit dans les *Mémoires*, vous donnent envie d'envoyer promener le livre. On a besoin de se rappeler que celle qui les écrivait avait à peine quelques mois à vivre, qu'elle les écrivait dans une horrible prison, que cette évocation d'elle-même était un moyen d'oublier l'horreur du présent et en même temps de disputer à la mort l'éclair de jeunesse et de joie qu'elle avait été.

Tout le quartier, ses professeurs, les apprentis de son père, les familiers de la maison étaient amoureux d'elle. Mais Manon s'était promis de ne jamais accorder la moindre liberté à l'homme qui ne l'aurait pas liée à lui par le lien le plus sacré. Son cœur parla d'abord pour un écervelé rencontré dans un concert, le jeune Pahin de la Blancherie. Il était très

désargenté et sans situation ; mais il avait un nom et des principes, du moins elle le croyait ; et elle écrivait au beau milieu de sa passion : « J'aimerais mieux le savoir dans les bras d'une autre avec toute sa raison et sa délicatesse que le voir à mes genoux tendre et passionné, après avoir perdu ses principes. » Elle ne le vit pas longtemps à ses genoux ; et il perdit ses principes très tôt. Son second amour se nomme M. de Sevelinges d'Espagny, receveur de la ferme des tabacs, à Soissons : il était veuf ; il avait deux fils officiers et cinquante-six ans. Mais le prestige de ce gentilhomme pâlit peu à peu devant M. Roland de la Platière.

M. Jean-Marie Roland de la Platière, inspecteur des manufactures de Picardie, habitait Amiens et y fréquentait de riches bourgeois, les Cannet, dont les deux filles avaient connu Manon au pensionnat des Dames de la Congrégation et entretenaient avec elle une active correspondance. Les demoiselles Cannet parlaient souvent de leur amie à M. de la Platière et, un jour qu'il se rendait à Paris, elles lui donnèrent une lettre d'introduction. Il vit une belle fille, fraîche, savoureuse, éclatante. Elle vit un homme qui avait passé la quarantaine, tout de noir vêtu, l'air austère, et, dit M^{me} Clemenceau-Jacquemaire, « la tournure un peu prêtre ». Ah ! ce n'était pas un héros de Plutarque ; mais il s'appelait de la Platière ; il écrivait, et bien mieux, sans aucun doute, que le receveur de la ferme des tabacs ; il avait des idées sur la constitution anglaise ; et il était considérablement vertueux.

Ses parents avaient possédé non loin de Villefranche, à Thizy, un beau domaine, la Platière ; mais il avait fallu le vendre en 1750. Roland n'avait plus qu'une petite propriété dans le Lyonnais, le Clos, qu'il avait anoblie, à charge de revanche, du nom de la Platière. Tout jeune, on l'avait mis chez les Jésuites. La maladie, qui força sa famille de le reprendre, l'empêcha, disait-il, de devenir la proie de cet Ordre. On le mit dans le commerce. Il se sauva, courut à Nantes, se plaça chez un armateur et se disposait à passer aux Indes, quand un crachement de sang le fit échapper aux dangers de la mer, comme la fièvre l'avait fait échapper aux dangers de la Société de Jésus. Alors il entra dans l'Administration, qui était plus sûre ; et, d'échelon en échelon, il était parvenu au poste d'inspecteur des manufactures. Il avait voyagé en France, en Angleterre, en Suisse, en Allemagne, en Italie ; mais les voyages ne l'avaient pas nettoiyé de sa cuisinerie. M^{me} Clemenceau-Jacquemaire, qui ne peut parler de lui sans humour, quand ce n'est pas sans impatience, nous dit qu'après être resté dix-huit ans sans revoir sa famille, il ressentait maintenant une telle émotion à la quitter que « son départ était une espèce de tragédie. Aussi le fixait-il en secret. De la première étape, il écrivait à sa mère, pourtant fort peu sensible, qu'il avait voulu lui épargner des adieux trop déchirants. Ses frères, cependant, étaient jugés capables d'un assez mâle courage pour soutenir l'épreuve. Ils se levaient dans la nuit pour l'assister. » Il écrivait lui-

même dans son *Voyage en France* : « Je ne connais rien de si terrible que ces moments de séparation : l'édifice humain en est ébranlé jusque dans ses fondements et la douleur vous navre jusqu'à la stupidité. » Voilà un exemple de sa sensibilité et aussi un échantillon de son style. Il était, d'ailleurs, d'une suffisance, d'une irritabilité, d'une solennité qui, je ne sais comment, se conciliaient en lui avec une lourde crudité dans le récit de ses bonnes fortunes ; car sa haute et profonde vertu ne l'en défendait pas toujours. Il se montra même une fois assez entreprenant à l'égard de Manon ; mais il ne recommença pas.

Que cette charmante Manon soit tombée amoureuse de Roland, c'est un sujet d'étonnement. Pas de coup de foudre ! Pendant quelque temps, elle poursuivit même sa légère intrigue avec M. de Sevelinges. Elle se plaît, comme tant de jeunes filles, à mener de front deux ou trois projets amoureux. Où elle diffère des autres, c'est dans le choix de ses soupirants ; le moins vieux a vingt ans de plus qu'elle, Roland ; mais je ne serais pas éloigné de croire qu'il est encore le plus vieux. Elle est bien moins sensible aux dons physiques qu'à l'esprit ; elle désire avant tout des satisfactions intellectuelles. Habitée au commerce des livres, elle veut retrouver dans son compagnon de vie l'expérience qu'elle y a goûtée. Elle a besoin de conversations substantielles. Depuis que sa conscience est formée, elle s'est sentie supérieure à son milieu ; et elle a d'autant plus hâte d'en sortir que son père lui rend la

maison presque inhabitable. D'autre part, Roland est M. de la Platière, comme le jeune Pahin était de la Blancherie et le receveur de la ferme des tabacs M. de Sevelinges d'Espagny. La fille des Philipon a une revanche à prendre sur les aristocrates qui l'ont froissée. Ce sont là des raisons qui travaillent pour Roland dans le cœur de cette jeune fille, chez qui, je le crois, l'épanouissement de l'intelligence a devancé de beaucoup l'éveil des sens.

Quant à Roland, il a été séduit du premier coup ; mais c'est un homme grave, qui flaire on ne sait quoi de diabolique ou de pervers dans cette séduction. Il craint l'amour comme un attentat à sa liberté et à sa vertu. Il résiste à cette force mystérieuse qui l'entraîne. Plus tard, il sera un mari simplement ennuyeux. Il est le fiancé le plus désagréable, le plus rébarbatif, le plus bizarre, le plus hargneux. Leurs fiançailles, qu'il avait jugé bon de tenir secrètes, sont rompues, par suite de la maladresse du père et de la susceptibilité du fiancé. Manon est délicieuse et déconcertante de patience, de douceur, de tendresse. Quand cessera ton enchantement, Titania ? Elle représente la grâce, la jeunesse et il semble qu'elle développe sur tous les tons le vers de *Zaïre* :

C'est moi qui te dois tout puisque c'est moi qui t'aime.

Ecoutez-la : « Va, sois obéi, sois aimé, sois heureux, non pas à ma façon, mais à la tienne... » « Mon choix est fait pour toujours. » « Nous devons être heureux ensemble ou ne l'être jamais. » « Je meurs de te voir et je ne respire

que pour ce moment... Je ne connais de bon, de sage et de désirable que ce qui peut donner à ton cœur la paix et la joie. » Rien ne la fatigue ni ne la décourage. Il se retire ; il refuse d'être son mari. Soit : ils resteront amis, et elle n'interrompt pas sa correspondance. Il manifeste l'intention de la revoir. Elle l'attend. Il traverse Paris sans l'en avertir. Elle l'attend toujours. Enfin il la reçoit. Cette fois, Roland de la Platière est vaincu. « Triomphe, lui écrit-il le lendemain, triomphe, mon amie ! Quel est donc ton empire ! Dans quel état tu m'as jeté ! » Dans le même état où l'avaient jetée, elle, ses fiançailles rompues et sa peur de le perdre. Ou les mots ne signifient rien ou elle a éprouvé un véritable amour, une véritable passion. Elle ne sera pas plus éloquente dans treize ans quand elle écrira à Buzot. Misère de nous ! Elle le sera moins peut-être... Ce qu'elle écrit n'est rien encore à côté de ce qu'elle a fait. Par amour, elle qui est naturellement franche et loyale, n'a pas craint de tromper ses plus chères amies, les demoiselles Cannet, de taire dans ses lettres les visites de Roland, leurs accords et leurs dissentiments et toutes leurs histoires, parce que, dans la famille, on avait désiré qu'il épousât l'aînée.

Maintenant, la voilà mariée. Treize ans plus tard, elle écrira : « Si le mariage était, comme je le pensais, un lien sévère, une association où la femme se charge, pour l'ordinaire, du bonheur de deux individus, ne valait-il pas mieux exercer mes facultés, mon courage, dans cette tâche honorable que dans l'isolement où

je vivais ?... Je devins la femme d'un véritable homme de bien qui m'aima toujours davantage. » Elle a oublié son emballement pour « l'homme de bien », ses accents passionnés d'autrefois. Elle plaide la sagesse. Que ne plaide-t-elle l'indulgence pour sa folie ! Mais, quelques lignes plus bas, nous lisons : « A force de ne considérer que la félicité de mon partenaire, je m'aperçus qu'il manquait quelque chose à la mienne... » Elle avoue que le partenaire avait un caractère dominateur dont l'ascendant la fit souffrir et qu'il était dépourvu de gaieté. Le pire est encore ce qu'elle dit dans le portrait complaisant où elle se peint elle-même et que j'ai déjà cité : « Je doute que jamais personne fût plus faite pour la volupté et l'ait moins goûtée. » Peut-être a-t-il fallu l'arrivée de Buzot dans sa vie pour qu'elle eût conscience de tout ce dont elle avait été frustrée.

Il ne semble pas pourtant qu'elle ait été malheureuse avant la Révolution. Elle avait précieusement gardé ses illusions sur la valeur intellectuelle de son mari, dont elle avait désarmé l'humeur autoritaire en se rendant indispensable, et la ladrerie par ses qualités de bonne ménagère. Elle accomplit ponctuellement tous ses devoirs de société : elle fait des visites, reçoit, quête à l'église, rend le pain bénit. Le vertueux Roland ambitionne-t-il des titres de noblesse ? Elle part immédiatement pour Paris, va les solliciter, frappe à toutes les portes. De loin, comme de près, elle ne songe qu'à son bien-être et à sa santé. « Au nom de

l'amitié, lui écrit-elle, ne néglige pas de mettre des cataplasmes à la fesse, je t'en conjure : c'est très important. » Elle s'occupe très attentivement de sa petite fille Eudora. Je croirais volontiers qu'elle puisait dans cet accomplissement de ses devoirs le sentiment d'une supériorité qui lui était agréable et d'un sacrifice qui l'élevait au-dessus d'elle-même. Tous ceux qui l'approchent l'admirent. Elle a autour d'elle et loin d'elle, — heureusement, car elle a besoin d'écrire, — d'amoureux amis. On l'a dite ambitieuse. C'est possible. Mais son ambition m'a l'air de s'ignorer encore. En tout cas, elle n'est pas pédante ou ne l'est plus. « J'ai pardessus la tête, écrit-elle à son mari, de la métaphysique et de ses billevesées dont je me suis gorgée à l'âge où d'autres se rassasient de romans. » Et elle ne s'intéresse pas davantage aux affaires publiques. « Je crois que vous bâillez autant que moi sur les gazettes », dit-elle dans une lettre du 10 février 1787 à son ami Bosc. Cependant, en 1788, elle lui écrit : « Voilà quinze jours que je n'ai pas quitté le coin de mon feu... Mais peut-on parler de ses misères particulières quand il y en a de publiques ? » M^{me} Clemenceau-Jacquemaire voit dans cette phrase « un premier symptôme de l'éveil de M^{me} Roland à l'agitation qui va bientôt la saisir et la dominer ».

La fièvre collective, qui fut l'esprit révolutionnaire, opéra sur elle avec une extraordinaire virulence. Cette âme, inoccupée et engourdie dans les obligations quotidiennes, se ranima tout à coup au souffle précurseur de

la tempête. Il semble même que, dans le premier moment, elle ne fut plus maîtresse d'elle-même. Ses biographes ont été étonnés et comme scandalisés de la violence avec laquelle, vers la fin de juillet 1789, elle écrit à Bosc : « Vous n'êtes que des enfants. Votre enthousiasme est un feu de paille et, si l'Assemblée nationale ne fait pas en règle le procès de deux têtes illustres ou que de généreux Décimus ne les abattent, vous êtes tous foutus. » M^{me} Clemenceau-Jacquemaire essaie d'expliquer un langage aussi insolite chez M^{me} Roland : elle sortait à peine des angoisses que lui avait causées une grave maladie de son mari, et, s'il était mort, ç'eût été la retraite pour elle et l'impossibilité d'agir ; elle avait donc perdu son équilibre habituel ; et puis « demander des têtes » en 1789 n'avait peut-être pas le même sens qu'en 1793. Demander des têtes a toujours le même sens. M^{me} Roland a été une des premières femmes, probablement la première, à émettre ce vœu sanglant. A ces raisons de son emportement, je joindrais la rancune silencieusement amassée d'une âme qui s'en est prise à tout l'état social de ses longs malaises et de son ennui.

Le 20 février 1791, M^{me} Roland arrivait à Paris avec son mari, que la ville de Lyon avait chargé d'une mission financière près de l'Assemblée nationale. Elle était dans tout l'éclat de sa beauté. Lemontey, qui a fait d'elle un portrait célèbre, vante surtout ses yeux, sa taille, sa chevelure, le coloris et la fraîcheur de son teint, son air de réserve, de candeur et de

jeunesse. Elle semblait la fille de son mari qui ressemblait à un quaker. Elle n'était pas coquette dans son ajustement ; une tradition de famille rapporte même qu'elle arrangeait mal ses superbes cheveux noirs. Son sourire était plus gai que son regard. Elle avait pris de l'assurance et ne parlait plus que des affaires publiques. Les « patriotes » ou ceux qu'on appelait ainsi s'accoutumèrent à se rendre dans son salon après les séances de l'Assemblée et avant celles des Jacobins. Il y avait là Brissot, Robespierre, Pétion, Bosc, Lanthenas, Buzot, le malheureux et charmant Buzot, qui, à vingt-quatre ans, avait épousé une cousine de trente-sept ans sans beauté, « un peu contrefaite et d'esprit borné, dit-on ». Puis, un jour, la mission de Roland est terminée ; il faut regagner le Clos qui n'est plus « de la Platière », car ses maîtres se sont dépouillés de leur « noblesse » par amour de l'égalité.

Mais M^{me} Roland ne peut plus se souffrir en province. Les vendanges ont perdu leur charme. Arrachée de la vie publique, elle languit. C'est une langueur qui se comprend sans qu'on ait besoin de faire intervenir l'image de Buzot. M^{me} Clemenceau-Jacquemaire affirme qu'une année (nous sommes à l'automne de 1791) s'écoulera encore avant qu'elle appartienne à un amour « que, du reste, elle mêlera invariablement au culte de la liberté ». Mais pourquoi ne pourrait-elle qu'à Paris accorder le travail de collaboratrice que lui demande son mari et l'éducation de sa fille ? Pourquoi ne pas avouer son regret de la vie qu'elle menait

rue Guénégaud et son désir de la recommencer ? Quant au travail avec son mari, elle disait à une amie qu'elle en était « dégoûtée, épuisée ». Ce travail consistait, depuis une dizaine d'années, à revoir les épreuves ou à faire la revision du *Dictionnaire des Manufactures*, la grande œuvre de Roland. J'ignore si elle a conscience d'aimer Buzot ; mais son dégoût du *Dictionnaire des Manufactures* est aussi révélateur de l'amour qui germe en elle que, dans le fameux roman de Tolstoï, la réflexion d'Anna Karénine, à son retour au domicile conjugal, sur la longueur des oreilles de son mari.

La politique, en s'emparant d'elle, avait éveillé toutes les énergies de son être. A trente-sept ans elle sortait d'une vie factice. Elle s'était dévouée à un homme qui ne méritait pas un pareil dévouement. Elle s'était attachée à des devoirs obscurs et médiocres. Maintenant, la patrie la réclamait, et, derrière la patrie, l'humanité. Des dangers l'entouraient, la menaçaient ; mais, de pareils dangers, ce sont les jalons de la gloire. Et son cœur se gonflait à ce grand vent du large, l'amour, non pas un amour d'écolière pour son professeur, d'infirmière pour son malade, d'ange protecteur pour un vieux savant, mais un amour d'égale à égal en force, en esprit, en possibilités de bonheur. Du moment où M^{me} Roland est entrée dans la Révolution, elle s'intéresse moins à sa fille. M^{me} Clemenceau-Jacquemaire nous fait remarquer qu'elle était de ces parents qui ont besoin d'être fiers de leurs enfants pour les

aimer beaucoup. Elle mettra sa gloire, en héroïne cornélienne, à rester fidèle à son mari ; elle continuera de le respecter et de lui servir heureusement de secrétaire ; elle aimera en lui l'instrument de son pouvoir, le signataire de ses lettres au roi et au pape, celui par lequel, à deux reprises, elle a occupé le ministère ; mais au moment où il est le plus combattu, dans les jours tragiques du procès et de la mort du roi, sans autre raison qu'un culte barbare de la vérité qui ressemble, à s'y méprendre, à une idolâtrie de soi-même, elle lui déclare son amour pour Buzot et signifie à ce vieil homme, qui sent tout s'effondrer sur sa tête et sous ses pas, qu'elle ne cessera pas de l'honorer bien que sa pensée, les élans de son cœur, sa tendresse, les aspirations passionnées de son être appartiennent désormais à un autre. Pour la première fois, ce pauvre ministre démissionnaire, si pauvre, si appauvri, nous est sympathique. Connaissiez-vous beaucoup de romans plus dramatiques que ces deux amours de M^{me} Roland ? Je ne pense pas qu'elle se soit jamais rendu compte de sa cruauté. Dans une lettre que, de sa prison, elle écrivait à Buzot, convaincue que la raison de son emprisonnement était la fuite de son mari, elle écrivait : « Ainsi, par ma captivité, je me sacrifie à mon époux, je me conserve à mon ami, et je dois à mes bourreaux de concilier le devoir et l'amour : ne me plains pas ! » O subtilité cornélienne ! Cependant, lorsqu'elle croyait qu'on ne la voyait pas, le front contre la fenêtre, elle pleurerait quelquefois pendant des heures. Mais

aucune larme ne tomba ni sur le manuscrit de ses *Mémoires*, ni sur ses lettres ; et elle garda jusqu'au bout une étonnante dignité.

Je ne suivrai pas M^{me} Clemenceau-Jacquemaire dans la vie politique de M^{me} Roland ni dans l'histoire particulièrement ignoble de son incarcération et de sa mort. Elle les a admirablement racontées. Je dirai seulement mon impression que M^{me} Roland a bien plus desservi que servi la cause des Girondins. Elle a contribué, par ses antipathies parfois justifiées, mais extrêmement maladroites, et, par son humeur souvent cassante, à les isoler et à tourner contre eux les Danton et les Robespierre. Sa présence d'inspiratrice au milieu d'eux a augmenté leur impopularité. Elle n'avait qu'une connaissance superficielle des hommes. Robespierre lui a longtemps inspiré autant de confiance que la gouvernante de sa fille qui devait la trahir devant le tribunal révolutionnaire. Il n'y a peut-être pas une seule grande erreur de la Révolution à laquelle elle n'ait applaudi. On a pu soutenir qu'en empêchant l'alliance des Dantonien et des Girondins elle avait préparé la Terreur. Je n'irai pas jusque-là, parce que je crois que la Terreur est non le fait d'un homme ou d'un groupe d'hommes, mais le développement logique de la Révolution. Du reste, les Girondins, — les « doux Girondins » comme les appelle ironiquement M^{me} Clemenceau-Jacquemaire, — étaient autrement responsables de la Terreur, en tant que promoteurs des lois les plus sanglantes. Enfin il m'a semblé que cette femme si courageuse, si

fière, avait l'orgueil très ombrageux et ne reconnaissait guère d'autres supériorités que la sienne, et celle de Buzot. Le talent de Danton, sans qu'elle se l'avouât, l'offusquait autant que son débraillé moral. Elle avait peu de goût pour le plus sympathique des Girondins et le plus éloquent, Vergniaud.

Le lendemain de Valmy, les Girondins soupèrent chez Roland. Vergniaud proposa de boire à l'éternité de la République qui venait d'être proclamée, et il tendit son verre. M^{me} Roland y effeuilla, à la manière antique, une rose qu'elle prit à son fichu. Vergniaud, regarda flotter les pétales, but, et, penché vers Barbaroux, lui dit à voix basse : « Barbaroux, ce n'était pas des roses, c'étaient des brins de cyprès qu'il fallait effeuiller sur notre vin ce soir. » Je préfère Vergniaud ; mais j'aime à me représenter cette femme encore si jeune effeuillant aux lumières une rose moins belle que « ses joues enflammées » ; et je ne veux pas insister davantage sur ses défauts et ses petitesse.

CHAPITRE IX

BLR. JARDIN DE SAINT-PIERRE OU LE PLUS HEUREUX DES TROIS

En 1814, sur les bords de l'Oise, dans le jardin de sa petite maison d'Eragny, Bernardin de Saint-Pierre avait vu pour la dernière fois fleurir son rosier du Bengale. Le vent de l'automne en jaunissait les feuilles. Il le regarda et dit : « Demain, les feuilles jaunes n'y seront plus. » Son secrétaire Aimé Martin l'écoutait avec attendrissement ; sa jeune femme, plus jeune que lui d'environ quarante-cinq ans, versait un torrent de larmes. Mais le sage vieillard, qui s'apprêtait, comme Socrate, à visiter « la fertile Phtie », entreprit de les consoler doucement, et, sur le point de quitter une femme qu'il aimait et un secrétaire qui le vénérât, il semblait encore le plus heureux des trois. Au seuil du grand voyage sans retour, il se rappelait ses anciens départs et ses nombreux recommencements de vie. Il se confiait dans la bonté du Créateur, dont il pensait bien avoir surpris ici-bas les secrets les plus ingénieux et qui l'en avait glorieusement

récompensé et qui l'en récompenserait encore. Sa sérénité même aux approches de la mort, — il devait mourir le 21 janvier 1814, — n'était que le dernier rayonnement de cette ardente curiosité qui l'avait poussé jadis sur tous les chemins du monde. Ce beau vieillard, dont la figure ovale et réfléchie s'encadrait de longues boucles blanches et s'éclairait de deux yeux volontaires et scrutateurs, avait été, en effet, un voyageur intrépide, un amant passionné de la nouveauté des choses.



Sa vie n'est pas le meilleur de ses romans, puisqu'il a fait *Paul et Virginie*, mais elle en est le plus romanesque. Depuis que M. Souriau a, pendant cinq ans, et la loupe à la main, essayé d'en débrouiller les aventures dans l'énorme liasse de manuscrits que possède la Bibliothèque du Havre, nous sommes avertis que sa biographie, écrite par Aimé Martin, qui avait épousé sa gloire et sa veuve, n'est qu'un tissu d'inexactitudes et de légendes. Mais sous ces embellissements légendaires, auxquels Bernardin lui-même avait peut-être collaboré, on devinait déjà, sinon tout le caractère de l'homme, du moins son humeur inquiète et l'étrangeté de sa fortune. Enfant débile, impressionnable, il appartenait à une famille où rôdent les maladies nerveuses ; écolier rétif, son oncle, capitaine au long cours, l'emmène à la Martinique et l'en ramène par les ténèbres du

banc de Terre-Neuve, dégoûté de la mer et malade de nostalgie. Il se croit la vocation militaire, entre à l'Ecole des Ponts et Chaussées, en sort comme ingénieur de l'armée, assiste à la bataille de Corbach, se brouille avec son chef, revient à Paris, se fait envoyer à l'île de Malte où il s'attire encore des histoires, retourne en France et part pour la Hollande. De La Haye, il gagne Lubeck ; de Lubeck, Saint-Pétersbourg. Il séjourne en Russie ; puis il va combattre les Russes en Pologne. Il passe à Vienne, se rend à Breslau, à Dresde, à Berlin. On revoit enfin à Paris M. de Saint-Pierre, capitaine au service de Sa Majesté Impériale de toutes les Russies ; mais on ne l'y revoit pas longtemps. Il s'embarquera bientôt pour l'Île de France, en qualité de Capitaine d'infanterie, Ingénieur du roi. Sa première odyssée avait duré cinq ans.

Tous ces voyages ont d'abord ceci de très remarquable qu'il les fait sans argent ou plutôt avec l'argent des autres. Il arrive dans une ville, la bourse plate, et, dès en arrivant, sur sa bonne mine, il trouve prêteur. Et ils ont encore ceci de plus remarquable que plus on lui prête, plus on l'aime.

On pousse l'amitié jusqu'à vouloir le marier. Soyez mon beau-frère ! Soyez mon gendre ! Il décline poliment l'honneur ; et on continue de l'aimer et de lui prêter. C'est tellement extraordinaire que son charme personnel ne suffit pas à l'expliquer. M. Souriau soupçonne qu'il était affilié à la franc-maçonnerie. Et son hypothèse s'appuie sur l'éloge qu'il a trouvé plusieurs

fois, dans ses papiers inédits, de « cette confrérie amie du genre humain ». « Comment aurait-il fait l'éloge de la franc-maçonnerie, s'il n'avait pas été franc-maçon ? » Cet argument me paraît sans réplique.

Son charme personnel n'en était pas moins grand. Il avait de la bravoure, la jolie témérité chevaleresque de la jeunesse. En Russie ou en Pologne, il descendait, armé d'un simple fouet, dans une fosse où se trouvait un chevreuil en fureur. La bête le chargeait avec ses dagues pointus et l'eût tué peut-être, s'il n'avait pu la saisir et la jeter à l'eau. Il remontait vainqueur et tout sanglant, pendant que les deux dames, pour le plaisir desquelles il accomplissait cette prouesse, riaient aux éclats. Ses beaux yeux bleus émurent-ils un instant la grande Catherine, et eût-il près d'elle le même succès que le Don Juan de Byron ? En tout cas, à défaut d'une impératrice russe, il put inscrire sur ses tablettes le nom d'une princesse polonaise, Marie de Radziwill. Nous ne sommes pas sûrs qu'elle le rendit heureux. On n'est jamais sûr de ces choses-là ; et les lettres que nous avons de la princesse s'interpréteraient aussi facilement dans le sens d'une froide coquetterie que dans celui d'une faiblesse passagère dont elle voudrait effacer le souvenir. Ce qui est certain, c'est qu'elle lui permit d'être malheureux très près d'elle.

Il eut d'autres aventures. Il en eut beaucoup. Ses défauts même ne déplaisaient pas : sa violence, son ardeur jalouse, sa gueuserie fière et ombrageuse, et jusqu'au tour subtil

que prenait volontiers son esprit. Il donnait l'impression d'une intelligence supérieure, comme les escamoteurs donnent celle d'être des thaumaturges. Il était farci de théories. Et, par exemple, il professait que l'influence des contrastes en amour était si certaine qu'en voyant l'amant on peut faire le portrait de l'objet aimé, sans l'avoir vu.

Un de ses amis le mène chez sa sœur, « demoiselle fort vertueuse », et, très indiscretement, lui apprend en chemin qu'elle avait une passion. Quand il fut chez elle, la conversation s'étant tournée sur l'amour, il s'avisa de lui dire qu'il connaissait les lois qui nous déterminent à aimer et qu'il lui ferait le portrait de son amant, bien qu'il ne le connût aucunement. Elle l'en défia. « Alors, prenant l'opposé de sa grande et forte taille, de son tempérament et de son caractère, dont son frère m'avait entretenu, je lui dépeignis son amant petit, peu chargé d'embonpoint, aux yeux bleus, aux cheveux blonds, un peu volage, aimant à s'instruire... Chaque mot la fit rougir jusqu'au blanc des yeux. » Comment un pareil sorcier ne serait-il pas très séduisant ? Remarquez que nous retrouvons cette théorie dans la *Métaphysique de l'amour* de Schopenhauer, mais qu'elle y prend une tout autre figure. Avec Bernardin de Saint-Pierre, les idées les plus sérieuses, et qui pourraient être les plus profondes, ont toujours une tendance à s'ame-nuïser et à ressembler aux jeux de salon. Il n'a pas son semblable pour rapetisser les grandes questions. Il les ferait toutes tenir dans une

coque de noix. C'est quelquefois un mérite parmi les gens du monde.

Du reste, il se distinguait des Lovelaces ordinaires en ce qu'il réussissait presque autant auprès des hommes qu'auprès des femmes. Il leur imposait par ses chimères, par ses utopies, par ses grands projets. Il était comme le commis-voyageur de la philosophie de Jean-Jacques. Il a toujours en poche un plan mirifique de colonie humanitaire ou de république idéale. Il part pour la Russie avec l'idée de coloniser l'heureuse contrée du lac d'Aral et d'y établir une société qui réponde aux désirs de l'auteur du *Contrat social*. Il partira pour l'Ile de France avec l'arrière-pensée de civiliser l'île de Madagascar et d'y dresser les Malgaches aux vertus républicaines. Il reprend, en les accommodant aux théories des réformateurs à la mode, les vieux rêves des chercheurs de mondes inconnus. C'est l'homme qui veut être roi d'une république qu'il aurait fondée. Et c'est aussi l'homme dont « le cœur constamment occupé d'un grand objet d'humanité » intéresse la sensibilité de ceux qu'il rencontre, surtout à une époque où la facilité de s'attendrir est marque d'intelligence et presque de génie.

Cet esprit chimérique se doublait chez lui d'un singulier esprit d'observation. Sitôt qu'il philosophait, il perdait de vue les réalités les plus tangibles ; mais, dès qu'il consentait à ne plus être un penseur, le monde sensible lui découvrait son intimité pittoresque et se révélait à lui dans toute sa beauté. Il étudie les pays qu'il traverse. Il y voyage avec des yeux

épris du spectacle de la nature. Ses observations sur les hommes sont en général médiocres, parce qu'il ne les voit qu'à travers ses déceptions d'ambitieux et ses nuées sentimentales. Il lui faut des héros de Plutarque : il les cherche et ne les trouve pas ; mais il est le premier, à ma connaissance, qui nous ait rapporté de la Russie la sensation des féeries du Nord. Il en a magnifiquement exprimé la splendeur hivernale : « Le ciel, dégagé de vapeurs, devient serein. La neige brille comme un sable de diamants. L'air est rempli d'une poussière étincelante que le soleil tient dans un mouvement continu. C'est peut-être la cause des aurores boréales : ce sont des rayons lumineux qui s'élancent du Nord après le soleil couché, et qui vacillent dans les airs comme des traînées de poudre qui s'enflammeraient par intervalles. L'éclat de ces feux, joint à la lumière tremblante de la lune, rend les nuits d'une magnificence singulière ; *le paysage est éclairé d'un jour sombre et doux.* » On ne peut pas se tromper à ces résonances. L'homme a sous son archet un violon de Stradivarius, et il sait s'en servir.

La théorie des Causes finales, dont il s'est fait l'apôtre, trouvait ainsi dans sa vie errante une de ses plus remarquables justifications. Savez-vous pourquoi la Providence l'avait incité à parcourir le monde ? Ce n'était point pour qu'il connût mieux les hommes, car sa psychologie fut toujours très courte, ni pour qu'il contribuât au bonheur de la société, car il ne fut jamais admis à légiférer, ni pour qu'il s'enrichît autrement qu'en payant ses dettes ;

c'était pour qu'il pût écrire un livre, auquel il était alors très loin de songer, qui s'intitulerait *Etudes de la nature*, et qui eût été mortellement ennuyeux si, à chaque instant, un frais souvenir n'en égayait et n'en vivifiait la morne trame philosophique.

Tantôt il se rappelle une longue route à travers les steppes, tantôt un parfum respiré ou une plante cueillie. Les roches de granit, dont la Finlande est hérissée, affaiblissent la rigueur du froid. Dans cette province que l'on considère à Saint-Pétersbourg comme frappée de stérilité, il a trouvé lui-même, « près de la ville de Frederiksham, sur un fumier à l'abri d'une roche, une touffe d'avoine très haute et qui jetait, d'une seule racine, trente-sept épis chargés de grains mûrs ». Le voici en train de nous démontrer que la variété même des usages prouve la constance de la raison humaine ; et l'on sent que Montaigne l'agace : « En Portugal, a dit Montaigne, ils boivent la fondrée des vins, et nous la rejetons. » Mais, réplique Bernardin, nous ferions comme les Portugais, des vins de Portugal ; car, dans les vins de liqueur, le plus sucré est au fond du tonneau. « J'ai vu en Pologne, où l'on boit beaucoup de vin de Hongrie, servir de préférence le fond de la bouteille. » Ce n'est rien, ou plutôt ce n'est qu'un rien ; mais la page s'anime, et nous oublions les longueurs de la dissertation pour ne retenir que ce rien savoureux.

Mais ni Malte, ni la Russie, ni la Pologne, ni la Prusse, dont il nous eût fait, s'il avait développé ses impressions, une description

aussi idyllique que plus tard M^{me} de Staël, ne l'avaient averti de sa vraie vocation. Il ne se trompait pas entièrement dans ses songes de colonisateur ; mais il ne devait coloniser qu'une nouvelle province de la littérature. Ce fut à l'Île de France qu'il prit conscience de sa destinée, sous le coup des fortes sensations qu'il éprouva et des tribulations dont il souffrit. L'intérêt de la traversée, la nouveauté du pays, ces lieux sauvages « où l'oreille n'est blessée que par le croassement du perroquet ou par le cri aigu du singe », la rencontre de deux races d'hommes sur ces rochers « qui seraient encore habitables si l'Européen n'y avait apporté plus de maux que n'y en a mis la nature », tous ces spectacles qui contrastaient violemment avec ceux du Nord, n'en ébranlèrent que davantage son imagination. Il n'est de bon voyageur que celui qui compare. Les oppositions décuplent notre faculté de sentir. Il opposait dans sa mémoire les étés des tropiques à ceux de la Finlande ; les bois de palmistes et de cocotiers aux grands bouleaux, dont les feuillages verts, souples et odorants se marient, sur les bords de la Baltique, à la pyramide sombre des pins ; le tam-tam mélancolique des danses nègres au fifre strident des rondes finlandaises. Et ces vives antithèses l'entretenaient dans cette nostalgie féconde d'où jaillit la poésie.

Il n'aima pas l'Île de France, il la détesta même. Mais, ce qui importe avant tout ce n'est pas d'aimer ou de haïr, c'est de sentir ; et la haine sent aussi profondément que l'amour. Du reste, il entraînait dans son hostilité un tas de

rancûnes personnelles. Le petit monde de planteurs, de trafiquants et de fonctionnaires, qui composait la société de l'Ile de France, était peu disposé à bien accueillir les utopies d'un Bernardin de Saint-Pierre. Son esprit autoritaire, son caractère susceptible et quémandeur ne lui facilitaient pas les relations cordiales. Il se querella naturellement avec les autres ingénieurs. Mais, ce qui lui fut plus douloureux peut-être, il échoua complètement dans une entreprise de séduction. M. Souriau nous a raconté, d'après les manuscrits cruellement indiscrets de Bernardin, toute la vaine et fade stratégie qu'il dépensa au siège de M^{me} Poivre, la femme de l'intendant de l'île. C'était une charmante femme, mais qui n'entendait rien ou ne voulait rien entendre aux subtilités du sentiment et qui aimait M. Poivre, bien qu'il fût manchot. Elle avait le bon sens d'une honnête bourgeoise de chez nous : Madame Jourdain, jeune, fraîche, intelligente, promenant ses beaux yeux clairs et son franc sourire dans un jardin de canneliers et de bambous. Elle rompit d'un coup sec tous les enveloppements de notre stratège. Son mari eut à en souffrir devant la postérité, car Bernardin raya impitoyablement son nom et son éloge du récit de son voyage.

Et cependant voyez l'ironie ! C'est dans cette île, qui lui fut odieuse, qu'il plaça plus tard un roman dont la grâce poétique eût suffi à nous la rendre chère. C'est vers cette île, dont il s'éloigna sans regret, qu'il orienta plus tard tant de jeunes désirs et d'imaginations encore neuves.

Et cette île, où il avait subi une si pénible déconfiture d'amour et d'amour-propre, a gardé de la petite histoire qu'il nous a contée le doux rayonnement des endroits où s'est posé l'amour.



Mais, avant de nous la conter, dès son retour à Paris, il publia son *Voyage à l'Île de France*. Ce livre, qui fondait un genre, le genre du voyage littéraire, est extrêmement curieux. On n' imagine pas de livre en un certain sens aussi important, et dont l'auteur ait su moins nettement ce qu'il voulait faire. Il ne semble l'avoir entrevu qu'au dernier chapitre, à sa dernière lettre *Sur les voyageurs et les voyages*. « Il est assez singulier, dit-il, qu'il n'y ait eu aucun voyage publié par ceux de nos écrivains qui se sont rendus les plus célèbres dans la littérature et la philosophie. Il nous manque un modèle dans un genre si intéressant ; et il nous manquera longtemps, puisque MM. de Voltaire, d'Alembert, de Buffon et Rousseau ne nous l'ont pas donné. » Et il disait encore : « L'art de rendre la nature est si nouveau que les termes même n'en sont pas inventés. » Il serait exagéré de dire qu'il apportait le modèle. Il ne faisait que créer le genre.

Son livre commençait comme un journal intime, se poursuivait comme un journal de bord, prenait tantôt l'aspect d'un rapport officiel, et tantôt l'allure d'un pamphlet. Les observations du naturaliste y alternaient avec

celles du sociologue. C'était un bizarre assemblage de notes scientifiques, de souvenirs personnels, de rêveries, d'anecdotes, de renseignements géographiques et de théories vaguement ébauchées. L'ouvrage était manqué ; mais l'originalité en fut sentie par les femmes. Elles y trouvaient des couleurs, une musique nouvelle et une âme qui leur révélait l'univers. Sur la route de Lorient, où il devait appareiller, il avait découvert la Bretagne, ses champs de blé, ses pâturages entourés de fossés, ombragés de chênes, de châtaigniers et de haies vives, et *son air négligé et mélancolique*. On s'embarquait avec lui ; on allait faire la traversée avec lui ; on savait où il était logé dans le grand vaisseau ; on l'écoutait parler des matelots, gens taciturnes et sombres, qui sur mer désirent la terre et qui à terre regrettent la mer, et dont beaucoup ont tant d'imagination qu'ils peuvent, pendant la durée d'un quart de six heures, raconter à leurs camarades rassemblés autour d'eux des histoires aussi merveilleuses que celles des *Mille et une Nuits*.

Chaque jour amenait son événement curieux ou d'une grandeur impressionnante. Aujourd'hui, on pêchait un requin, on lui crevait les yeux, on l'éventrait et on le rejetait à la mer ; et Bernardin décrivait minutieusement le petit poisson qui, d'ordinaire, voyage au dos du monstre, le sucet : « Il est gros comme un hareng. Il a sur la tête une surface ovale un peu concave, avec laquelle il s'attache, en formant le vide, au moyen de dix-neuf lames qui y sont disposées comme les tringles d'une jalousie. »

Le lendemain, c'était la tempête dans le canal de Mozambique ; et l'homme, qui se penchait attentivement sur les moindres particularités et qui rencontrait, pour les rendre, des images justes et familières, surpassait, par l'exactitude et par la largeur de son coup de pinceau, tous les écrivains qui, jusqu'alors, avaient essayé de peindre la fureur des éléments. Après une nuit effroyable, il est monté sur le pont, au point du jour : « On voyait au ciel quelques nuages blancs, d'autres cuivrés. Le vent venait de l'ouest, où l'horizon paraissait d'un rouge ardent, comme si le soleil eût voulu se lever dans cette partie ; le côté de l'est était tout noir. La mer formait des lames monstrueuses, semblables à des montagnes pointues, formées de plusieurs étages de collines. De leur sommet s'élevaient de grands jets d'écume qui se coloraient de la couleur de l'arc-en-ciel. »

Non seulement la notation des couleurs, et des couleurs vues par des yeux de peintre, apparaissait pour la première fois dans nos descriptions de la nature ; mais elles donnaient à la nature une intensité plus dramatique. Cet horizon du matin, où l'orient est tout noir et l'occident tout rouge, accusait son désarroi et sa démence, en même temps que les grands jets d'écume irisée nous la montraient plus belle encore dans son épouvante. Enfin Bernardin avait le grand art d'évoquer en quelques mots toute l'étrangeté mystérieuse d'un pays lointain. Il dira de la nuit des tropiques, sans crépuscule : « La nuit semble faite pour les noirs de l'Afrique qui attendent la fin de leurs

jours brûlants pour danser et se réjouir. C'est dans ce temps que les bêtes sauvages de ces contrées viennent se rafraîchir dans les rivières et que les tortues montent du rivage pour y faire leur ponte. »

Je ne pense pas que la petite société de l'Ile de France fût aussi corrompue qu'il nous l'a représentée : une écume de banqueroutiers, de libertins ruinés, de fripons et de scélérats chassés de l'Europe par leurs crimes ; toutes les classes en désaccord ; les esprits endurcis et grossiers ; les atrocités de l'esclavage, et l'air continuellement déchiré par l'éclat des fouets sur les épaules nues des nègres et par des cris de douleur. Les autres voyageurs qui visitèrent la colonie à cette même époque n'en tracèrent pas une image aussi pessimiste. Mais ils ne surent pas nous en indiquer le charme aimable et voluptueux, et nous peindre, à côté de leurs forbans de maris, les femmes gracieuses et nettes sous leur vêtement de mousseline doublée en taffetas rose, mères excellentes, dont les enfants, passionnément aimés, courent tout nus dans la maison. Et que Bernardin de Saint-Pierre se soit sincèrement indigné de la brutalité des maîtres envers leurs esclaves, qu'il ait voulu apporter l'autorité de la chose vue à la thèse déjà éloquemment soutenue par Voltaire et par Montesquieu, qu'il ait eu recours, pour apitoyer ses lecteurs et ses lectrices sur le sort de ces misérables, à toutes les ressources de son imagination et à son plus sombre coloris, je ne vois pas ce qu'on pourrait lui reprocher, s'il n'avait eu l'air, comme le lui faisait obser-

ver la judicieuse M^{me} Poivre, à qui il avait soumis ses premiers essais, « d'imputer à l'Île de France la loi et les abus de l'esclavage », d'oublier qu'il était encore plus affreux en Amérique, et de céder enfin au merveilleux désir qu'ont souvent les Français de déblatérer contre eux-mêmes. Son livre n'était pas l'œuvre d'un bon colonisateur, puisqu'on pouvait en tirer cette conclusion, qu'aussitôt que le Français s'établissait dans une colonie, il tombait au-dessous du nègre. Heureusement, le romancier devait corriger l'impression que le satirique avait faite. Revenus de l'Île de France très dégoûtés de la colonisation, nous allions y retourner avec le plaisir assez surprenant d'un chaste embarquement pour Cythère.

Le succès prodigieux de *Paul et Virginie* fut amené, préparé, par la vogue immense des *Etudes de la Nature*, grand livre philosophique, dont il faut d'abord retirer tout ce qui est philosophie pour y goûter librement les qualités originales de peintre et de poète, qui s'étaient déjà si fortement marquées dans le *Voyage à l'Île de France*. Du reste, *Paul et Virginie* en contient l'essentiel. Il semble qu'on ait tout dit de cette petite idylle ; mais on n'a jamais tout dit des pages qui ont eu le privilège d'émouvoir à un degré extraordinaire la sensibilité humaine. Hier, Lanson en retrouvait, à la Bibliothèque Victor-Cousin, les premiers manuscrits, ébauches et brouillons ; et, il nous faisait assister « au prodigieux travail que cette nouvelle d'une élégance si douce et qui paraît si coulante avait coûté à son auteur ». Il nous

montrait avec quel art patient Bernardin arrive à dégrossir sa pensée, ordinairement lourde, embarrassée et commune. L'expression juste ne lui est point naturelle. Ses comparaisons « lui donnent du mal ». Il peine, rature, refait. Mais il a le sens de ce qui plaira. Il ménage ses effets d'exotisme. Il semble se défier lui-même de l'espèce d'enivrement que lui donnent les couleurs. Il sacrifie souvent le pittoresque, qui pourrait déconcerter, au « ton moral et sensible », qui lui gagnera les cœurs. On dirait que, tremblant sur les nouveautés qu'il apporte, il ne les introduit qu'à la dose où il juge que son public est capable de les supporter.

Mais ces nouveautés n'étaient pas toutes dans le décor ni dans l'usage qu'il faisait des mœurs exotiques. Et la plus grande de toutes, qu'à mon avis on n'a pas assez remarquée, c'était que, pour la première fois, dans le roman français, il mettait en scène deux enfants, nous intéressait à leurs premiers balbutiements et à leurs premiers jeux, à l'éclosion de leur âme, à l'éveil de leurs sentiments, à leur vie romanesque. *L'Emile* n'était qu'un traité de pédagogie. *Paul et Virginie*, c'était une idylle prise au berceau et qui grandissait sous nos yeux. Rousseau avait bien conçu la bonté originelle de l'enfant. Mais

Les exemples vivants sont d'un autre pouvoir !

Le petit garçon et la petite fille qui étaient nés sur les bords de la rivière des Lantaniers, si bons, si doux, si purs, si pleins naturellement d'humanité, marcheront désormais à la tête du

cortège des enfants délicieux que la littérature du XIX^e siècle fera défiler devant nous, depuis les créations de Dickens, jusqu'à celles de Hugo. Nous sommes loin de l'indifférence et de la dureté des grands classiques envers l'enfant, à moins qu'il ne fût prince comme Joas ; et encore Racine ne nous dissimule pas qu'il tournera mal ! Désormais l'enfant pourra devenir, presque au même titre que l'homme, un héros de roman. Bernardin de Saint-Pierre nous avait révélé ce qu'il y a parfois de dramatique dans la vie de l'enfance.

Cette innovation se développait non seulement dans un étrange décor, mais dans une atmosphère toute chargée de tristesse et de chaude langueur. Les noms mêmes des lieux qui entouraient la tendre idylle, la baie du Tombeau, le cap Malheureux, nous saisissent comme des présages et semblent nous en annoncer le dénouement cruel. Les deux mères de Paul et de Virginie ont été toutes les deux victimes de l'amour. Leurs enfants ont reçu en héritage, comme une fatalité, le don d'aimer et une sensibilité brûlante. Bernardin ne nous le dit pas ; il n'a pas besoin de nous le dire. Dès les premières lignes, nous sentons errer l'amour mélancolique et désolé dans le vallon où les deux petits êtres ouvrent leurs yeux à la lumière. Plus tard, nous en entendrons les pressants appels dans l'ardeur de la nuit tropicale et dans les insomnies de la jeune fille. Et, avant que la catastrophe se produise, tous les bruits, tous les sons, toutes les couleurs de la nature nous en avertiront. A dix heures du

soir, Paul vient d'apprendre que Virginie est arrivée et que son vaisseau mouillera au point du jour. Il s'élance sur le chemin des Pamplemousses. Il ne sait pas encore que la tempête met le navire en perdition, car le vent ne souffle pas à terre. Mais « il faisait une chaleur étouffante. La lune était levée ; on voyait autour d'elle trois grands cercles noirs. Le ciel était d'une obscurité affreuse... Chemin faisant, nous crûmes entendre rouler le tonnerre ; mais, ayant prêté l'oreille attentivement, nous reconnûmes que c'étaient des coups de canon répétés par les échos. Ces coups de canon lointains, joints à l'aspect d'un ciel orageux, me firent frémir... Une demi-heure après, nous n'entendîmes plus tirer du tout ; et ce silence me parut encore plus effrayant que le bruit lugubre qui l'avait précédé. » Il est difficile de relire ce passage, que nous avons lu et relu dans notre jeunesse, sans éprouver comme un rajeunissement d'angoisse.

Enfin Bernardin, malgré toute sa sensibilité humanitaire et son aptitude de curé laïque à bénir des mariages, a été heureusement animé d'une énergie meurtrière. Il a compris que nous exigions que Virginie mourût. La pauvre fille n'avait pu traverser la dépravation de la société française sans en être un peu gâtée. Qui sait si Paul ne lui aurait pas semblé trop « huron » et si elle ne serait point repartie ? Mais je veux qu'elle l'ait épousé. Les malheureux ! Ils auraient ressemblé à ces tristes auteurs qui survivent à leur jeune gloire et qui mettent quarante ou cinquante ans à l'enterrer avec

eux. Bernardin l'a donc tuée. J'aurais autant aimé qu'il ne lui prêtât pas, à ses derniers moments, une attitude de demoiselle offensée par la proposition du matelot qui lui promet de la sauver. Mais, on nous l'a dit, dans le naufrage authentique du *Saint-Géran*, le capitaine du navire, M. de la Mare, avait refusé de quitter sa veste et sa culotte, sous prétexte « qu'il ne convenait pas à la décence de son état d'arriver tout nu et qu'il avait des papiers en poche dont il ne devait pas se séparer ». Il descendit tout habillé sur un petit radeau qui s'abîma. D'ailleurs, on ne saura jamais si ce sont ses vêtements qui ont causé sa perte ou simplement la violence de la vague. Bernardin voulut à tout prix utiliser la pudeur du capitaine, et, si j'ose dire, il la virginisa. Il est peut-être fâcheux que cette galerie de belles et neuves peintures se termine par un chromo.

D'ailleurs ce n'est pas le seul défaut de *Paul et Virginie*, Bernardin disait : « Ce roman renferme le résultat de toute ma philosophie. » On s'en aperçoit, hélas ! aux entretiens du vieillard et de Paul et aux idées sur la société que le bon vieillard inculque à son jeune disciple. Elles peuvent se résumer ainsi : le défaut de naissance, en France, ferme le chemin aux grands emplois ; tout est devenu vénal ; la protection des grands ne s'achète qu'au prix de l'honneur ; celui qui fait produire à un terrain une gerbe de blé rend un plus grand service aux hommes que celui qui leur donne un livre ; le meilleur des livres, l'Évangile, a servi, pendant des siècles, de prétexte aux fureurs des

Européens. Ce n'est qu'un démarquage de Rousseau. Mais les livres de Rousseau ne pénétraient pas partout, et, là où elle le pouvait, l'Eglise les arrêtaient. *Paul et Virginie*, au contraire, était lu dans les plus humbles maisons comme dans les palais ; et les membres du clergé, si justement durs envers *le Vicaire Savoyard*, n'avaient que des prévenances à l'égard de son premier séminariste. Bernardin, avec son roman, touchait tous les publics et le public catholique. Il y colportait les idées de son maître et ami. Il les y débitait au rabais. C'était du Jean-Jacques pour les petites bourses.



Le voyage à l'Ile de France, quelques pages des *Etudes de la Nature*, *Paul et Virginie*, ajoutez-y *la Chaumière indienne*, qui est comme un conte de Voltaire drapé dans les ornements d'une imagination éprise de couleurs, et qui nous offre un premier modèle, encore imparfait mais assez amusant, de ce que seront plus tard certaines nouvelles d'Anatole France : vous aurez tout ce qui reste de vivant dans l'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre et tout ce qui maintint autour de sa vieillesse l'admiration de ses contemporains. Ses autres ouvrages, comme *les Vœux d'un solitaire* ou *la Mort de Socrate*, ne comptent point ou comptent si peu ! Quant à ceux qui ont été publiés après sa mort, nous sommes prévenus que nous n'en possédons pas le texte authentique (sauf du drame *Empsaël* et du début des *Harmonies*,

édités par M. Souriau) puisque son dévoué secrétaire, Aimé Martin, les a indignement « tripatouillés ». Certes, il faut blâmer cet Aimé Martin et, d'après les preuves qu'on nous en donne, reconnaître qu'il corrige souvent Bernardin comme un élève corrigerait un maître et aussi comme un courtisan de la monarchie restaurée ferait des élucubrations d'un vieil ennemi du catholicisme, révolutionnaire ou bonapartiste. Mais quelquefois le bon sens gagne au sacrilège de ces corrections. Dans le texte réel des *Harmonies*, Bernardin nous dit : « Je me suppose instituteur d'une école primaire. Pour donner à mes élèves une idée des harmonies de l'eau, je les mènerai par un temps de pluie à la campagne, sur le bord d'un ruisseau ; je leur dirai : « ...Il pleut. *Mais qu'importe la pluie à des citoyens ? Des enfants de la patrie ne doivent pas la craindre, surtout lorsqu'il s'agit d'acquérir des lumières.* » Aimé Martin corrige : « Il pleut ; *mais qu'importe la pluie à des hommes ?* Ils doivent s'accoutumer de bonne heure à braver les éléments et surtout celui de l'eau... » En bonne conscience, la phrase de Bernardin, qui évoque une procession de citoyens et d'enfants de la patrie pataugeant héroïquement sous l'averse pour acquérir des lumières, est cent fois plus ridicule que l'honnête banalité du « faussaire » Aimé Martin.

Bernardin de Saint-Pierre avait écrit les *Etudes* et *Paul et Virginie* dans la détresse morale et physique et dans un accès de misanthropie traversé de troubles nerveux. Quand la gloire et l'aisance lui furent venues, il s'ap-

pliqua surtout à consolider sa fortune. Il continua bien d'écrire, mais il publia très peu. Il fit même des pièces de théâtre ; et, comme il n'était pas auteur dramatique et que les exigences de la scène ne le gênaient pas, comme il avait l'amour de la nouveauté et que son ami Ducis lui avait appris à aimer Shakespeare, on peut relever dans ses essais des pressentiments de romantisme. Mais son activité se déploya ailleurs qu'en littérature. Son caractère ne changea point ; il resta ombrageux, entêté, âpre au gain, affamé de prébendes. Cependant le nomade était devenu sédentaire. Ce législateur, qui avait parcouru le globe avec des projets de république, dès que la Révolution eut donné à tous les rêves de réformes sociales l'occasion de se produire, devint le plus prudent des hommes. Il se terra dans les honneurs et dans les sinécures. Nommé successivement intendant du Jardin Royal des Plantes, puis membre de l'Institut, puis professeur de morale républicaine à l'Ecole Normale, il vécut paisiblement en s'absentant aux époques des grandes crises. La campagne le réclamait impérieusement les jours où il prévoyait du grabuge. Il avait refusé toutes les fonctions électives ; mais il sollicitait avec acharnement des indemnités et des pensions. Il dépensait en suppliques un trésor de sensibilité.

Il s'adressait, des larmes dans la voix et la main sur le cœur, aux « ministres du pouvoir exécutif, aux administrateurs de la munificence nationale ». Nos soldats marchaient pieds nus ; mais il importait à la gloire de la France

que le représentant de la nature fût bien logé, bien nourri et pût continuer de savourer dans un verre rempli de bon vin les intentions généreuses de la Providence qui avait fait croître les vignes. « Les dépenses de la guerre, écrivait-il, s'opposent sans doute à celles de la paix. Mais il est de la grandeur de la Convention nationale de s'occuper des arts bienfaisants de la paix au milieu des arts destructifs de la guerre. La nation regardera ses représentants comme des dieux qui d'une main lancent la foudre et de l'autre les fertiles rosées. » Il s'arrangea toujours pour se tenir sous ces fertiles rosées. Les enfants de la patrie ne doivent pas craindre la pluie. Et rien n'arrivait à le satisfaire. Il se plaignait amèrement que la Révolution lui eût fait perdre deux mille livres de pensions. Ce fut tout ce que cet homme heureux perdit dans ce grand cataclysme. Napoléon, qui avait adoré Virginie et qui avait ambitionné l'existence de Paul, le combla de bienfaits : dix mille francs par an et la Légion d'honneur. Et il continuait de solliciter. Et il se montrait de plus en plus « dégoûté de la corruption des hommes et surtout de ceux qui les gouvernaient ».

Ce vieux garçon, qui avait reçu au cours de sa vie plus de demandes en mariage qu'un régiment d'officiers de dragons, attendit sa cinquante-sixième année pour se marier. Ce fut en 1793, sous la Terreur qu'il fila le parfait amour avec une jeune fille de vingt et un ans, la fille de son éditeur, Félicité Didot. Les lettres qu'il lui écrivit avant son mariage, entre

le mois d'août 1792 et le mois d'octobre 1793, contiennent à peine deux ou trois vagues allusions aux épouvantements dont la France est remplie, et encore des allusions de rentier qui voit baisser ses rentes. Il va « tâcher de sauver quelques débris de sa faible fortune d'une anarchie dont les progrès augmentent chaque jour ». On n'a pas besoin de vivre en 93 pour écrire ces choses-là. Pendant qu'on proclame la République, qu'on guillotine Louis XVI, que la charrette révolutionnaire tressaute sur les pavés, sa pensée s'élève vers les spectacles souriants « de la jeune Aurore qui couronne de roses, chaque jour, le vieux Thiton et du tendre chèvrefeuille qui enlace le chêne antique ». Félicité, jolie fille au teint rose et délicat, aux yeux bleus, à la bouche fraîche et rouge, au nez mutin, joua le rôle de la jeune Aurore et du tendre chèvrefeuille. Mais l'arbre était rugueux ; et le vieux Thiton despotique. Elle croyait épouser la poésie ; elle avait épousé la prose et même une prose de greffe, car, à la mort de son beau-père, Bernardin entama contre ses beaux-frères des procès où son avarice combative s'évertua librement. Félicité mourut, lui laissant un fils qui, bien entendu, s'appelait Paul et une fille qui, bien entendu, s'appelait Virginie. L'année suivante, à l'âge de soixante-trois ans, il se remaria avec une jeune fille de dix-huit ans, Félicité de Pelleport, qui adoucit sa sauvage humeur et qui le rendit on ne peut plus heureux.



Mais l'intérêt de sa vieillesse n'est pas dans ces amours qui, du reste, n'avaient rien de sénile, au sens où nous prenons ce mot, comme si, à force d'aimer et d'étudier la nature, il avait obtenu d'elle le privilège de participer à son éternel rajeunissement. L'intérêt de sa vieillesse est dans ce qu'il représente au commencement du XIX^e siècle. Il est le précurseur, mais un précurseur qu'on n'éclipse pas, et dont les nouvelles gloires qui se lèvent ne font que dorer le couchant. M^{me} de Staël écrivait dans son livre de *l'Allemagne*, qui paraissait quelques mois avant sa mort : « Jean-Jacques Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, dans quelques-uns de leurs ouvrages, sont tous, même à leur insu, de l'école germanique, c'est-à-dire qu'ils ne puisent leur talent que dans le fond de leur âme. » Elle lui assigne très justement sa place entre les deux plus grands enchanteurs qui nous aient troublé les sens. Il est comme la vigne lascive qui, de ses rameaux suspendus, unit ces deux grands ormes. Qu'il ait vu avec quelque mauvaise humeur grandir Chateaubriand, cela se conçoit, puisque nous n'aimons jamais nos héritiers. Mais, à chaque triomphe de l'auteur du *Génie du Christianisme*, les éléments vivaces, que nous avons essayé d'indiquer dans son œuvre, ressortaient davantage. Amis ou ennemis de Chateaubriand se tourneront également vers lui, les uns pour le remercier d'avoir frayé la voie de leur idole,

les autres pour en diminuer les mérites. Plus tard, Sainte-Beuve, quand il étudiera *Atala*, ne manquera pas d'insister complaisamment et perfidement sur *Paul et Virginie*. Une chance incroyable s'attachait à Bernardin. Ce déiste, qui avait détesté l'Eglise, ce n'était pas seulement l'influence de sa seconde femme et les corrections de son secrétaire qui le rangeaient parmi les restaurateurs du sentiment religieux et les défenseurs de l'idée chrétienne, c'était Chateaubriand lui-même et tous ses admirateurs. Il avait pressenti, il avait déjà formulé quelques-uns des principes de la nouvelle esthétique. Et il semblait que son *Voyage à l'Ile de France*, et sa petite idylle de *Paul et Virginie* eussent ouvert aux artistes tous les chemins du monde. Son nom viendra naturellement à nos lèvres, quand nous lirons les premiers romans de Loti. Ne le chicanons point sur sa gloire : elle est très grande.

Et en même temps il est vieux, vieux jusqu'à la décrépitude. S'il avait pu se rendre compte à quel point il était vieux et usé, il aurait reculé comme devant un miroir qui nous présenterait notre face de squelette. Il est vieux par ses erreurs scientifiques, et plus encore par l'opiniâtreté avec laquelle il les défend et qui lui attire la risée des savants. Il tient à son interprétation falote des marées, où il se déclare l'ennemi irréconciliable de la lune. Il est vieux par les niaiseries morales de sa pédagogie primaire. Savez-vous à quoi il attribue l'étourderie qu'on reproche à notre nation ? Aux maîtres qui nous crient sans cesse : « Allons,

dépêchez-vous, ne soyez pas paresseux. » Presque toutes ses observations pédagogiques sont de cette force. Il est vieux enfin par l'idée des causes finales qui supporte l'édifice de ses *Etudes* et de ses *Harmonies* : sa façon de la présenter eût entraîné dix auteurs dans le gouffre du ridicule. Mais ici il faut faire la part de ce qu'il doit à cette idée et de ce qu'il lui a rendu.

L'idée des Causes finales est un des besoins les plus profonds de l'esprit humain, puisqu'elle n'est que l'expression de notre curiosité à pénétrer les causes de l'univers. Nous cherchons inlassablement le *pourquoi* des lois naturelles, alors que nous arrivons à peine à en comprendre quelquefois le *comment*. Nous ne consentons pas à l'hypothèse que notre vie ne serait que le point d'intersection de hasards ou de forces aveugles. Si la raison s'y abaisse, le cœur proteste. L'idée des causes finales est à l'origine du sentiment religieux. Elle entre, comme une consolation ou comme un surcroît d'angoisse, dans nos douleurs morales. La science, qui l'avait abandonnée à la philosophie, s'est vue forcée de la reprendre ou du moins de la discuter, depuis Lamarck et surtout Darwin. Elle s'est installée au cœur des sciences biologiques. Et, si, dans la sombre ignorance où nous errons, nous ne pouvons pas même prétendre que la cause finale des êtres soit la vie, nous pouvons affirmer que « tout se passe comme si la nature avait voulu la vie¹ ».

1. Voyez *Le Problème des Causes finales*, par Sully Prudhomme et Ch. Richet (Alcan).

Le voluptueux et sensuel Bernardin de Saint-Pierre lui dut tout ce qu'il y a de spiritualité dans son œuvre. Par elle, il se maintint et maintint peut-être un certain nombre d'âmes au-dessus de l'athéisme du XVIII^e siècle ou du déisme décharné de Voltaire. Elle lui inspira le meilleur de son esthétique, car elle l'amena à sentir la grandeur que la religion donnait aux émotions de l'âme. Et elle lui rendit encore le service d'aiguiser son observation, de la fixer sur les plus intimes détails, si bien que, confondant toujours le *comment* et le *pourquoi* dans sa chasse furieuse et subtile aux intentions de la Providence, là où il croyait en débusquer une, il rencontrait un pittoresque que personne avant lui n'avait atteint.

« La Providence, dira-t-il, a noirci le bout de la queue des hermines de Sibérie, afin que ces petits animaux tout blancs, marchant sur la neige, où ils laissent à peine des traces de leurs pattes, pussent se reconnaître lorsqu'ils vont à la suite les uns des autres, dans les reflets lumineux des longues nuits du Nord. » Oubliez un instant ce coup de pinceau de la Providence : le tableau qui vous reste dans les yeux est d'un admirable coloris. J'ai toujours pensé que Bernardin de Saint-Pierre, s'il avait mis ses *Etudes de la Nature* en histoires d'animaux, aurait été un des plus grands maîtres du genre.

Voilà ce qu'il dut à l'idée des Causes finales ; en retour, il la ridiculisa solennellement. Malgré les *Epoques* de Buffon, il persistait dans la conception puérile de l'homme et, d'une façon générale, de l'être vivant, but suprême de la

nature, objet de ses soins les plus minutieux et de sa tendresse la plus attentive. Son bon Dieu nous apparaissait comme un machiniste malin, retors, fertile en ruses, d'une fécondité de trucs extraordinaire, et jovial, mais jovial à faire frémir. Il n'entend pas les cris de douleur ; il ne voit pas les massacres incessants ; il continue, au milieu du combat sauvage des espèces, et des meurtres et des carnages, et des lentes tortures qui déchirent les êtres créés et les tuent par morceaux, à combiner ses petits effets et à peindre le bout de la queue des hermines. De temps en temps, Bernardin l'interrompt : « Etre suprême, Sagesse Souveraine, j'ai deviné ! voilà encore une de vos malices ! » Et l'Etre Suprême répond : « C'est bien, c'est très bien, mon garçon. Tu seras bientôt aussi fort que moi. » Il est partial, à moins que ses partialités ne soient que des maladresses. Il fait les puces noires, pour que nous puissions plus facilement les attraper sur notre peau blanche. « Et les puces des nègres ? » demandait M^{me} Arvède Barine. Pour moi, je demande simplement : « Et les puces ? » Quel crime ont-elles commis qui leur méritât cette trahison du Créateur ? Ne les a-t-il créées que pour avoir le plaisir de nous les voir prendre ?

Le grand Etre est assez égrillard ; il ressemble au vieux Bernardin qui, passé soixante-dix ans, sentait encore « les ris et les amours frétiller sous sa plume ». Un naufrage a jeté dans la petite île Rodrigue le philosophe Leguat et plusieurs de ses compagnons. Immédiatement les vagues leur apportent des cocos germés

qu'ils plantent et qui, dans l'espace d'un an et demi, poussèrent des tiges de quatre pieds de hauteur. « Un bienfait si marqué du ciel, écrit gravement Bernardin, ne fut pas capable de les retenir dans cette île heureuse. Un désir inconsidéré de se procurer des femmes les força de l'abandonner, malgré les représentations de Leguat, et les précipita dans une longue suite d'infortunes... Pour moi, je ne doute pas que, s'ils eussent eu dans la Providence la confiance qu'ils lui devaient, elle n'eût fait parvenir des femmes dans leur île déserte, comme elle y avait envoyé des cocos. »

Une pareille intrépidité dans l'absurde n'est pas ordinaire. J'ose dire qu'elle dépasse la faiblesse intellectuelle de Bernardin de Saint-Pierre. Il faut aller en chercher la raison plus haut. C'est, dans un sens, tout l'esprit de la philosophie encyclopédiste du XVIII^e siècle qui en est responsable ; car, enfin, qu'ont-ils voulu, ces philosophes, sinon expulser le mystère du monde et nous prouver qu'il n'y avait point, ou que bientôt il n'y aurait plus d'énigme pour la raison ? Cette idée, vous la retrouverez, contrairement à toutes les apparences, sous la piété béate et sous la splendeur diaprée de l'imagination reproductrice d'un Bernardin de Saint-Pierre. Il a tenté, par d'autres moyens que Voltaire et Diderot, et avec une sensibilité qui lui tenait lieu d'intelligence, une explication intégrale de l'univers ; et il fut persuadé qu'il avait mis la main dessus. Il a aimé Dieu, ah, je crois bien ! Il l'a aimé comme s'il l'avait inventé. Plus d'obscurité ! Plus d'abîme inson-

dable ! Tous les rébus du Créateur sont déchiffrés. Réjouissons-nous. Mais le rôle des Chateaubriand, des Staël et, plus tard, des romantiques sera précisément de réintégrer le sentiment du mystère dans la nature et dans le cœur de l'homme. Si Chateaubriand lui emprunte ses preuves de l'existence de Dieu par les merveilles du monde, c'est la partie la plus caduque de son *Génie du Christianisme* ; et tout le reste de son œuvre s'écarte dédaigneusement de cette basse et optimiste conception, de ce dernier avatar du rationalisme, de ce rationalisme attendri et tombé en enfance.



L'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre est pareille à un fossile, dont les ossements grêles contrastent singulièrement avec leurs dimensions ; mais ce fossile est encore plein de terre, de bonne terre féconde, où poussent des fleurs, celles dont il a peint amoureusement « le pluché chiffonné, les pétales violets et sombres », et dont les teintes inclinaient son âme à la mélancolie. Leur parfum, on le respire dans les bouquets opulents de ceux qui sont venus après lui ; mais on aime encore à le respirer là où il s'est exhalé pour la première fois. Quant à l'homme, si sa vie démentit trop souvent sa philosophie, il n'est pas le seul à qui ce malheur soit arrivé. Du moins, il sut mettre ses derniers moments en accord avec elle. Il s'était autorisé des exemples de Sénèque et même de Socrate, à qui l'on a prêté, très gratuitement

peut-être, une seconde femme, du nom de Myrto, pour épouser, vieillard, une jeune fille. Il les imita dans une circonstance plus difficile : il envisagea sereinement son dernier appareillage. Le dialogue qu'il avait composé sur *La mort de Socrate* se terminait par un des plus beaux mots qu'il ait rencontrés : « Le Dieu de la santé, disait le philosophe, me délivre de mes sens corporels. Il fait lever sur moi le jour de l'éternité. *Nous lui devons l'oiseau du matin.* » Que ne pardonnerait-on pas à un artiste pour cet oiseau du matin !

CHAPITRE X

COMMENT BALZAC FAISAIT UN ROMAN

A mesure que nous nous éloignons du temps où Balzac écrivait, nous devenons plus curieux de savoir ce qu'il a mis dans son œuvre de réalité vue, connue ou vécue. Comment s'est-il servi des éléments que des confidences, des livres, le spectacle du monde, sa propre expérience, son observation ou son intuition lui avaient fournis ? Comment se transforme dans ce puissant cerveau l'image qu'un événement y a déposée, le souvenir qu'une conversation y a laissé ? Rien ne peut mieux nous faire sentir la force de son génie que de comparer ce que lui donnait la réalité et ce qu'il en a tiré ; et rien ne nous aide mieux à préciser ce qu'on entend par la vérité de ses romans.

On a déjà entrepris cette étude des « sources » pour quelques-uns des plus célèbres. Il en est un qui nous invite à l'entreprendre aujourd'hui, celui que l'on considérerait volontiers comme le premier chef-d'œuvre du roman policier, *Une ténébreuse affaire*. Il est bien autre chose ;

mais, pour être bon, ne faut-il pas qu'un roman policier soit quelque chose de plus ? Un historien, M. d'Hauterive, a éclairci cette ténébreuse affaire autant qu'elle peut l'être. Nous connaissons maintenant la réalité dont Balzac n'entrevit que les apparences vagues et même trompeuses. Et pourtant son roman ne m'a jamais paru plus vrai que depuis que j'ai lu M. d'Hauterive ¹.

Il s'agit d'une affaire qui, en 1800, eut un retentissement considérable : l'enlèvement d'un sénateur nommé Clément de Ris et sa séquestration. J'exposerai d'abord la chose telle qu'elle nous est racontée, avec la plus exacte documentation, par un historien qui a spécialement étudié l'histoire de la police sous le premier Empire.

A une demie-lieue du village d'Azay-sur-Cher, à quatre lieues en amont de Tours, Dominique-Clément de Ris, fils d'un procureur au Parlement de Paris, avait acheté, en 1791, le château de Beauvais et s'y était installé avec sa femme, ses trois fils, sa fille et sa sœur. L'année suivante, il était entré dans la Société populaire montagnarde de Tours, affiliée aux Jacobins ; mais cet homme, en dépit d'une jeunesse assez orageuse, et de ses idées révolutionnaires, était fort prudent. Il avait refusé d'aller siéger à la Convention et n'avait accepté que les fonctions d'administrateur du département pour le district de Chateaurenault. Il y

1. *L'enlèvement du sénateur Clément de Ris* (Perrin).

servit, sans trop de zèle, le gouvernement de la Terreur, et, malgré sa prudence, il trouva le moyen de mécontenter tout le monde. Suspect de modérantisme, en 1794, décrété d'accusation, il ne dut sa liberté qu'au dévouement et à l'habileté de sa femme ; et il se terra dans une place de commissaire adjoint à la Commission d'Instruction publique que la Convention avait établie. En 1795 il était revenu dans son château avec des soucis d'argent et une humeur aigrie. Dégoûté et éloigné de la politique sous le Directoire, le Dix-huit Brumaire lui avait paru une délivrance ; et il n'avait pas hésité, en 1799, à entrer au Sénat. Le personnage médiocre, pusillanime, n'éveille aucune sympathie, n'offre aucun intérêt.

Le 23 septembre 1800, le préfet de Tours commémora l'avènement de la République, qui n'avait plus longtemps à vivre. Les Clément de Ris étaient invités ; mais, sa femme étant souffrante, le sénateur n'envoya que son fils. Ce jour-là, vers trois heures de l'après-midi, quatre cavaliers avaient pris la route du château de Beauvais : ils portaient de longues redingotes aux boutons de métal, des culottes ajustées au-dessous du genou, une large cravate et des tricorne, sauf un qui était coiffé d'un bonnet vert à soufflet ; ils étaient armés de fusils ; ils pouvaient avoir de vingt à trente ans. Deux piétons se joignirent à eux, dont l'un s'empara d'un cheval ; les paysans s'ameutèrent ; les cavaliers les dispersèrent à coups de fusil et, ayant rencontré un officier de santé du nom de Petit, ils le forcèrent de les suivre. Arrivés

au château, ils arrêtent toutes les personnes qui leur tombent sous la main, saisissent Clément de Ris, mettent son cabinet au pillage, et disparaissent avec l'argenterie et leur prisonnier.

Ce banditisme était moins étrange en 1800 qu'il ne le serait aujourd'hui. La France vivait depuis plus de dix ans dans une sorte d'anarchie. Il était malaisé de reconstituer les cadres d'une discipline sociale et d'y ramener des individus qui avaient pris l'habitude des coups de mains, des complots, des aventures et du brigandage. Le mot du fameux Cadoudal à Hyde de Neuville est terriblement significatif. « Si le roi remonte sur le trône, nous lui dirons qu'il fera bien de nous faire fusiller tous les deux, car nous ne serons jamais que des conspirateurs ; le pli en est pris. »

Cependant la qualité sociale et politique de la victime donnait à cette affaire un éclat inaccoutumé. A la préfecture de Tours on fut sens dessus dessous. De petites colonnes furent aussitôt lancées dans toutes les directions. Les malfaiteurs avaient remis en liberté l'officier de santé, Petit. On l'interrogea : il ne savait presque rien ou ne voulut rien dire. Clément de Ris avait été sans doute séquestré, et probablement dans un souterrain. Mais où ? Au ministère, stupéfaction et remue-ménage. Bonaparte, à qui Fouché vient d'annoncer cet attentat, est furieux. Toucher à un membre de son Sénat, c'est insulter sa personne. La forêt de Loches est fouillée. Un rapport dit : « La gendarmerie est partout sur pied, ce qui fait qu'elle est sur

les dents. » Petit avait déclaré que ses ravisseurs lui avaient donné à manger des artichauts et du melon. Or, ces légumes, rares dans le pays, poussaient à la ferme de l'Ebeaupinaye habitée par les époux Lacroix. La perquisition se fit sous les yeux moqueurs des Lacroix ; et, une fois de plus, Pandore s'en retourna bredouille. Petit avait remis à M^{me} Clément de Ris une lettre où les brigands la sommaient, si elle voulait revoir son mari, de leur apporter, le 2 octobre, cinquante mille francs à l'*Hôtel des Trois Marchands* de Blois. Elle les eut donnés volontiers, et sans bruit, mais elle fut seule exacte au rendez-vous.

L'ancien oratorien, le Jacobin Fouché réorganisait alors la police et y manifestait ce goût, cette passion de l'arbitraire qui de tout Jacobin faisait un tyran ou un aspirant à la tyrannie. Il méprisait les hommes comme s'il les eût tous jugés d'après l'homme qu'il était. Placé entre les révolutionnaires, dont il avait partagé les crimes, et les partisans de l'Ancien Régime, dont il désirait gagner la faveur par incertitude de l'avenir, cette position développait et fortifiait son génie de l'intrigue. Le pire des Révolutions c'est peut-être encore moins leurs effusions de sang que leurs encouragements aux plus mauvais instincts. L'histoire de la Révolution est toute visqueuse de délations, de trahisons, d'hypocrisies et d'ignominies policières. Fouché avait à sa portée tous les éléments d'un formidable système d'espionnage. La Terreur et le Directoire avaient jeté sur le pavé des milliers de mouchards à l'état

de larves : domestiques, marchands de vin, tapissiers, bouchers, apothicaires, huissiers, dentistes, maîtres de pension, musiciens, anciens conventionnels, anciens jurés du Tribunal révolutionnaire, faux-monnayeurs grâciés, septembriseurs, — l'un d'eux se vantait d'avoir massacré trente-deux personnes à lui seul ! — Au-dessus de cette tourbe, des hommes politiques, des royalistes, des émigrés rentrés en France, d'anciens Chouans, des marquis, un ami de Robespierre, des femmes du grand monde, avaient été enrôlés de force dans les équipes de la police, ou essayaient de se convaincre qu'ils collaboraient ainsi à l'œuvre d'apaisement.

Parmi les plus huppés des agents de Fouché, on comptait, hélas ! Anne-Christian de Montmorency-Luxembourg, ancien émigré. Il amena un jour à son patron un ancien Chouan, ce Bourmont dont Chateaubriand disait qu'il avait de beaux yeux doux de couleuvre ; et Fouché les chargea d'éclaircir l'affaire Clément de Ris. Bourmont s'adressa à un de ses officiers qui avait chouanné avec lui, Carlos Sourdat, un petit homme au regard vif, très délié. Sourdat partit pour Tours et s'arrêta à Blois, chez un ami, Charles de Salaberry. Il lui exposa l'objet de sa mission ; l'exaspération du Premier Consul lui faisait craindre des mesures rigoureuses contre tous les Chouans et les émigrés amnistiés. Comme il parlait, une porte s'ouvrit ; un homme de haute taille, l'œil sombre, les pommettes saillantes, entra et dit : « C'est moi qui ai enlevé Clément de Ris ; il est en mon pou-

voir. » Sourdat avait reconnu un de ses compagnons d'armes, un chef de bande, Charles Gondé. Ce Chouan d'hier lui représenta qu'il était réduit à la misère ainsi que les jeunes gens qui l'accompagnaient. Pourquoi les engagements pris envers eux au moment de l'amnistie n'avaient-ils pas été tenus ? Pourquoi les avait-on soumis à d'odieuses surveillances ? Pourquoi ces arrestations arbitraires dont ils étaient si souvent les victimes ? Si Clément de Ris voulait recouvrer la liberté, il paierait une rançon. Sourdat discuta et finit par lui persuader que la partie était trop dangereuse. On convint que l'émissaire de Fouché retournerait à Paris et qu'il obtiendrait une promesse d'impunité pour tous ceux qui avaient fait le coup. Il vit en effet Bourmont et Fouché. Ce dernier promit ce qu'on voulut et accepta même de recevoir Gondé que Sourdat lui présenta sous le simple nom de Charles. Personne ne sait ce que le ministre et le partisan se dirent. Gondé remit à Sourdat des lettres qui lui ouvrirent le mystérieux cachot où M. le Sénateur mangeait des artichauts et du melon.

Il était enfermé dans la cave de la ferme du Portail, qui appartenait aux Lacroix, à trois kilomètres de l'Ebeaupinaye. On imagina, pour le délivrer, une comédie. On lui banda les yeux ; on le hissa sur un petit cheval ; on le promena en pleine forêt. Soudain des coups de pistolet éclatent au-dessus de sa tête ; il entend autour de lui un bruit de bataille et de fuite précipitée ; son bandeau lui est arraché ; et son sauveur Carlos Sourdat lui crie qu'il est

libre. Il est ramené à son château où on lui improvise une réception triomphale. Ah ! Monsieur le Sénateur ! Quel bonheur ! Carlos est retenu à souper, à coucher. Le lendemain, il le quitte accablé de bénédictions, non sans lui avoir transmis la recommandation du ministre de ne pas trop parler. Jamais victime n'observa un silence plus discret sur ses agresseurs et ses mésaventures. Le sénateur Clément de Ris fut désormais muet comme un brochet. Bonaparte, qui le reçut, ne tira rien de lui ; et Fouché lui réitéra, bien inutilement, le conseil de se taire. Des six hommes qui l'avaient enlevé, trois vinrent s'entendre avec Fouché qui fit d'eux des recrues nouvelles pour sa police. Les trois autres, estimant qu'ils étaient assez couverts par la parole ministérielle, déclinerent le triste honneur d'entrer en relations avec l'ancien oratorien. Fouché ne chercha pas même à connaître leurs noms. Les malheureux ne prévoyaient pas que leur indépendance leur coûterait la vie.

L'affaire n'était pas close. La police avait travaillé de son côté ; la justice travaillait du sien et continuait d'informer. Il n'y avait entre elles aucun accord ; et Fouché se moquait de la justice. Mais il ne pouvait avoir l'air de se désintéresser du crime commis, et il donna l'ordre de lui envoyer à Paris toutes les personnes qu'on arrêterait. On arrêta des innocents qu'il maintint en prison. Le souterrain de la ferme du Portail ayant été découvert, les Lacroix lui furent expédiés. M^{me} Lacroix, très probablement la maîtresse de Gondé, ne s'in-

quiétait pas, quand, le 24 décembre 1800, eut lieu l'explosion de la machine infernale, rue Nicaise. Bonaparte crut à un coup des Jacobins ; Fouché soupçonna les royalistes ; et on eut la preuve qu'effectivement les royalistes avaient tout conduit. L'arrestation de Bourmont fut décidée. C'est alors que de M^{me} Lacroix emprisonnée ou de Gondé, qu'une tentative de faire main basse sur la recette de Vendôme avait de nouveau mis en mauvaise posture, Fouché apprit les noms des trois ravisseurs de Clément de Ris qui avaient refusé de venir traiter avec lui : le comte Jean-David-Charles de Mauduison, âgé de vingt ans, amnistié le 8 avril 1800 ; le marquis de Cauchy, âgé de vingt-huit ans ; le chevalier de Saint-Louis-Gaudin, du même âge. Aussitôt Fouché livre ces noms à la justice ; et les trois accusés portent à dix le nombre de ceux qui se trouvent impliqués dans l'affaire Clément de Ris.

Le procès s'engage à Tours. Le tribunal demande un supplément d'enquête. Il recommence devant le tribunal d'Angers au milieu d'une grande surexcitation. Clément de Ris devait être le principal témoin. Reconnaitrait-il ou non ses agresseurs ? Un mot de lui les perdait ou les sauvait. Il ne comparut ni à Tours ni à Angers. Cet homme, d'une incroyable lâcheté, se contenta d'intercéder vaguement de loin en leur faveur. Il avait certainement partie liée avec Fouché, à qui il fallait des condamnations à mort de royalistes. Gaudin, Cauchy, Mauduison étaient sans doute coupables ; mais

ils n'étaient pas les seuls ; mais leur victime se portait bien ; mais le ministre avait donné sa parole qu'ils ne seraient pas poursuivis. Ils commirent la faute de plaider l'innocence : c'était s'interdire tout aveu des conventions entre Gondé et Fouché. Ils furent condamnés et moururent sans faiblesse.

Telle est l'histoire établie par l'excellent historien, M. d'Hauterive. Elle serait bien plus simple qu'elle ne le parut aux contemporains. Un épisode de chouannerie, rien de plus. On a enlevé le sénateur Clément de Ris uniquement pour le rançonner. Les contemporains imaginèrent qu'il détenait des papiers compromettants ; Fouché, qui les convoitait, aurait eu recours à d'anciens Chouans dont il eut payé le cambriolage et assuré le passage en Angleterre. Il ne demandait qu'à classer l'affaire. Mais l'attentat de la rue Nicaise l'en avait empêché. Ses dieux avaient soif de sang royaliste. Il avait choisi Gaudin, Cauchy, Mau-duison, qui étaient suspects, mais qu'il savait innocents et les aurait envoyés à l'échafaud. Quels étaient ces papiers compromettants ? On prétendit que, lors de la campagne d'Italie, en prévision d'une défaite ou de la mort de Bonaparte, Fouché, Talleyrand et Clément de Ris avaient songé à former un triumvirat et que Clément de Ris avait gardé les lettres échangées, les proclamations déjà rédigées. Que l'existence de documents très graves expliquent l'attaque à main armée du château de Beauvais et la séquestration du sénateur, on peut à la rigueur l'admettre. Mais il est très difficile de

croire que le pâle et toujours tremblant Clément de Ris ait jamais participé à un pareil complot ; que Talleyrand et Fouché aient accepté l'idée de collaborer dangereusement avec lui. C'est cependant ainsi que M^{me} d'Abrantès raconte l'affaire dans ses *Mémoires* qu'elle rédigea sous les yeux de Balzac, son ami et même un peu plus.

La duchesse d'Abrantès avait été intimement mêlée au monde de l'Empire ; elle avait connu Fouché ; et, par son mari comme par ses amants, elle avait été tenue au courant de bien des intrigues. Il est tout naturel que Balzac ait ajouté foi à ses récits. D'autre part il avait été élevé à Tours ; et à la chute de Napoléon, en 1814, — il avait alors seize ans, — des gens employés à des travaux chez Clément de Ris prévinrent le préfet de Tours que, quelques semaines auparavant, deux voitures étaient arrivées de Paris chargées de malles qui devaient contenir des objets précieux puisqu'on les avait enfouies dans la terrasse du château. Le préfet alerta le commissaire de police. La perquisition découvrit une glacière que Clément de Ris avait fait creuser dans un coin de son jardin et qui ne recélait rien, pas même de la glace. Mais les têtes tourangelles s'étaient échauffées, et, vous le pensez bien, celle du jeune Balzac. Ce souvenir de malles enterrées et de perquisition rejoignait dans son imagination l'histoire racontée par M^{me} d'Albrantès. Ce fut sur ces données qu'il conçut son roman, *Une ténébreuse Affaire*, un des plus touffus, un des plus dramatiques de la *Comédie humaine*. Mais, avant

d'y pénétrer, résumons l'impression que nous a faite le récit de M. d'Hauterive.

D'abord il nous ramène à une des époques les plus troublées, l'époque du brigandage, des diligences attaquées, des enlèvements, des souterrains où disparaissent les bandits et leurs victimes, des prouesses de chauffeurs, des forêts où la chouannerie se survit et s'embusque. En second lieu, il nous montre, presque à sa naissance, mais déjà forte, l'organisation de la police politique moderne. Cette police a une âme, si on peut ainsi parler ; cette âme se nomme Fouché, un des êtres les plus méprisables de la Révolution et, par la souplesse et l'étendue de ses manœuvres, un des plus dangereux. Elle travaille en dehors de la justice et souvent contre la justice. Elle use, pour arriver à ses fins, des pires instruments. Elle corrompt ceux qu'une défaillance, une cruelle difficulté de la vie, une erreur, le dénue-ment, lui livrent et mettent à sa merci. Elle ramasse dans la boue les êtres les plus vils dont elle fait ses auxiliaires. Elle maquille et camoufle des crimes. Elle invente des comédies pour couvrir des drames. Elle sacrifie des innocents afin de se protéger elle-même ou de sauver son influence sur le gouvernement ou de mieux le servir, ou simplement par amour de son sale métier. C'est ce qui donne, à mon avis, tant de valeur au livre de M. d'Hauterive : on y voit jouer, dans l'éclat du neuf, les ressorts de cette organisation si souvent criminelle.

L'affaire Clément de Ris nous émeut encore

d'une autre façon. Les éclaircissements qu'apporte l'historien n'en dissipent pas toutes les obscurités. Episode de chouannerie, moyen d'extorquer cinquante mille francs : c'est bien vite dit. Mais pourquoi a-t-on été choisir un homme dont la disparition devait exciter la curiosité générale et mettre en branle toutes les autorités ? Si les Chouans ne tenaient qu'à réaliser une fructueuse opération, je ne doute pas qu'ils auraient pu élire une autre victime plus obscure et qui n'eût pas intéressé le préfet, le ministre, le Premier Consul, la police et la justice. Les raisons qui déterminèrent le choix de Clément de Ris nous échappent. Il semble bien que, même avant que Fouché ait recommandé le silence au prisonnier délivré, sa famille, principalement sa femme, ait eu un très vif désir qu'on parlât le moins possible de cet attentat. Si on avait laissé faire M^{me} de Ris, elle aurait aussitôt payé les cinquante mille francs exigés et n'aurait dérangé ni la gendarmerie ni le tribunal. L'hypothèse des papiers compromettants ne nous paraît pas si invraisemblable. D'autre part, on s'étonne de la facilité avec laquelle Charles Gondé, le chef de l'entreprise, le capitaine du coup de main, abandonne la partie et se soumet. Il tenait le bon bout. Personne ne savait où le sénateur était séquestré. Les gendarmes avaient passé sur l'endroit et n'avaient rien flairé. Et l'arrêt de Sourdat à Blois, sa rencontre chez l'ami valaberry précisément avec ce Gondé, tout cela sous a-t-il un air très naturel ? Malgré la plus solide documentation et la perspicacité de

M. d'Hauterive, le mystère subsiste. Il en est de même d'un grand nombre d'affaires criminelles qui proposent à l'esprit une éternelle énigme et qui n'en ont que plus d'attrait. Mais c'est un attrait qui ne convient guère aux œuvres d'imagination. Le dramaturge et le romancier s'appliquent, en imitant la vie, à nous la rendre plus claire. Si un romancier avait inventé l'histoire du Masque de fer, nous saurions quel personnage on cachait sous ce masque et pourquoi on l'y cachait. Dans un roman pas un prisonnier ne s'étrangle, fût-ce avec un cordon de soulier, sans que nous connaissions l'état civil de ce cordon et à quel ordre il obéissait.

Et maintenant ouvrons *Une Ténébreuse Affaire*. L'œuvre est touffue ; quelques-uns même l'ont jugée inextricable. Tâchons d'en présenter l'essentiel. Nous sommes en 1803, dans le département de l'Aube, au château de Gondreville. Avant la Révolution, ce château appartenait à la famille des Simeuse ; mais, le marquis de Simeuse ayant été guillotiné et ses deux fils étant émigrés, il a été vendu « nationalement » et acheté par un certain Marion. On dit dans le pays que Marion est un homme de paille. On ne se trompe pas. Mais on croit qu'il travaille pour les Simeuse, et en réalité il est à la solde du citoyen Malin que le Premier Consul vient de nommer au Conseil d'Etat et qu'une vente fictive a mis en possession du beau domaine de Gondreville. C'est à Malin qu'arrivera l'aventure de Clément de

Ris. Mais, alors que le vrai Clément de Ris n'est qu'un personnage médiocre et plat, Malin nous est donné comme un profond politique, un de ces hommes, dit Balzac, « qui ont tant de faces et de profondeur sous chaque face qu'ils sont impénétrables au moment où ils jouent et qu'ils ne peuvent être expliqués que longtemps après la partie. » Alors que l'Histoire n'explique pas pour quelle raison Clément de Ris a été enlevé, toute la première partie du roman de Balzac nous prépare à cet enlèvement.

Michu, le régisseur de Gondreville, l'ancien garde général des Simeuse, a été, pendant la Révolution, président d'un club de Jacobins ; et une sorte d'horreur flotte autour de cet homme taciturne et brutal que le pays accuse d'ingratitude envers ses anciens maîtres. Marion d'abord, puis Malin l'ont gardé parce qu'ils avaient peur de lui et qu'en l'ayant près d'eux ils pouvaient plus facilement le surveiller. Mais au fond, ce Michu est un homme admirable. Sa figure de Jacobin n'était qu'un masque. Il appartient entièrement à ses anciens maîtres. Seul, il sait où leur fortune est enterrée. C'est lui qui fait parvenir de l'argent aux jeunes Simeuse en Allemagne. Il devait racheter Gondreville lorsque Marion voudrait s'en défaire ; Mais Marion et Malin l'ont joué ; et il s'est juré de tuer Malin qui a manœuvré contre les Simeuse avec une horrible hypocrisie. Si Malin meurt, le château sera remis en vente, et une lettre de Michu à la cousine des Simeuse restée en France, M^{lle} de Cinq-Cygne, lui révé-

lera l'emplacement du trésor et lui donnera le moyen d'acquérir le domaine qu'elle rendra un jour à ses vrais propriétaires. Pour lui, Michu, il a fait le sacrifice de sa vie. Malin ne se doute pas que la mort le guette : il n'en a pas moins demandé à la police de Paris de lui envoyer deux policiers : la surveillance de Michu et une autre affaire, plus grave, réclament leur présence.

Michu, qui a toutes les qualités d'un Mohican, s'est embusqué dans le parc, sa carabine à la main ; il va commettre le meurtre prémédité quand il entend Malin, à quelques pas de lui, confier à un ami qu'un complot contre le Premier Consul a ramené les deux Simeuse émigrés en France, qu'ils sont près de M^{lle} de Cinq-Cygne et que les policiers mandés de Paris en toute hâte les arrêteront. Ce sera leur mort ; elle débarrassera à jamais Malin de cette famille dont le souvenir l'obsède et lui gâte le séjour de Gondreville. Michu, qui l'avait couché en joue, relève son arme. Il n'a pas un instant à perdre. Je ne vous dirai pas avec quelle rapidité, et quelle ingéniosité à se créer des alibis, il court à la ville, voit en secret M^{lle} de Cinq-Cygne, la confond d'étonnement en lui découvrant son véritable personnage, se fait indiquer par elle l'endroit où il pourra joindre ses cousins, les conduit dans un coin de la forêt, où, près d'une mare, il connaît l'existence d'un souterrain, *l'in pace* d'un ancien couvent.

Pendant ce temps les deux policiers, fameux dans l'œuvre de Balzac, Corentin et Peyrade,

sont entrés chez M^{lle} de Cinq-Cygne : ils ont fouillé la maison ; ils ont fait subir à ses parents, à ses domestiques, et surtout à elle un interrogatoire outrageant. Elle a riposté avec hauteur ; elle a même gratifié Corentin d'un coup de cravache sur sa face blême. Les deux policiers, qui n'étaient pas accoutumés à une pareille résistance, ont dû s'avouer leur défaite et leur humiliation. Ils se sont rejetés sur la forêt qui a été battue en tous sens, inutilement. Ils ne pardonneront jamais leur déconvenue à M^{lle} de Cinq-Cygne, ni aux Simeuse, ni à Michu. Et la seconde partie du roman s'intitule justement : *la Revanche de Corentin* : c'est l'histoire d'une vengeance policière.

Talleyrand a obtenu que les Simeuse fussent rayés de la liste des émigrés. Ils ont recouvré leurs droits de citoyens, et ils ont pu sortir de leur refuge souterrain, que la police était parvenue à découvrir, car elle avait introduit près de M^{lle} de Cinq-Cygne un mouchard en qualité d'ouvrier. « Nous aurions pu pincer vos ci-devant depuis une semaine, mais nous les savions radiés, » dit Corentin à Michu. Les Simeuse rentrés chez eux, tout semble apaisé.

Cependant Malin, comme Fouché, excellait à nouer des intrigues. Durant la Terreur, il avait été en correspondance avec Louis XVIII ; durant la campagne d'Italie, avec Fouché, Sieyès, Talleyrand et Carnot. Il avait comploté contre Bonaparte et préparé un nouveau Directoire, si Bonaparte était vaincu. C'était lui qui, sur l'ordre de Fouché, avait rédigé les proclamations de ce gouvernement révolution-

naire. La victoire de Marengo avait tout arrêté, et Malin, effrayé, avait emporté ces ballots de papiers terribles qu'il avait enfouis dans les caves de son château. Une fois l'Empire affermi, Fouché aurait pu s'entendre avec Malin qui n'aurait pas mieux demandé que de les anéantir. Mais il n'eût pas été fâché de mettre la main sur la correspondance entre Louis XVIII et le conseiller d'Etat. Il ne doutait pas que ces documents, qui lui assureraient la docilité, voire la servilité, de Malin, fussent à Gondreville. Fouché confia l'affaire à son excellent policier Corentin. La police se réjouit : l'heure de sa vengeance avait sonné.

Le jour de la Mi-Carême, à deux heures de l'après-midi, Malin et son ami Grévin faisaient une partie d'échecs devant le feu dans le grand salon du rez-de-chaussée. Assis sur le canapé, M^{me} Grévin et M^{me} Marion causaient au coin de la cheminée. Tous les gens du château étaient allés voir une mascarade à la ville voisine. Cinq hommes, masqués et gantés, renversèrent l'unique valet de chambre, qui était à l'office, se précipitèrent au salon, attachèrent et bâillonnèrent les deux femmes et les deux hommes joueurs d'échecs. Deux de ces envahisseurs se saisirent de Malin et l'emportèrent à travers le parc, pendant que les trois autres fouillaient le château de la cave au grenier, ouvraient toutes les armoires sans crocheter aucune serrure, sondaient les murs. Ils furent les maîtres jusqu'à cinq heures du soir. Puis ils disparurent et le conseiller d'Etat avec eux.

Or ce même jour, et presque à la même

heure, MM. de Simeuse, deux de leurs cousins, M^{lle} de Cinq-Cygne et Michu s'étaient rendus à cheval dans la forêt où ils avaient décidé de déterrer leur trésor. Les individus, que Corentin avait soigneusement choisis et qui avaient fait irruption à Gondreville, avaient la même taille, la même tournure. Corentin savait-il par un domestique de la maison que les Simeuse sortiraient cet après-midi ? Comptait-il, dans ses menées ténébreuses, sur la collaboration du hasard ? Toujours est-il que ses ennemis choisirent précisément ce jour-là pour une expédition dont il ignorait certainement l'objet. Les soupçons se portèrent aussitôt sur les Simeuse qui n'avaient jamais dissimulé leur hostilité à l'égard de Malin. Ils furent arrêtés. On chercha Malin. Vous devinez où la police l'avait enfermé : dans le souterrain que Corentin était le seul à connaître avec Michu et qui avait servi d'asile aux deux émigrés. Et elle l'y laissa jusqu'à l'heure qu'elle s'était elle-même assignée. D'autre part, les Simeuse protestèrent de leur innocence ; mais ils ne pouvaient invoquer leur alibi qui eût révélé l'existence d'une fortune dont ils étaient comptables à l'Etat. Leur affaire était d'autant plus grave que la police s'était avisée du stratagème suivant : elle avait envoyé à la femme de Michu une lettre où l'écriture de son mari était bien imitée et qui lui commandait de porter des vivres au prisonnier. Elle avait obéi ; et Malin l'avait reconnue. Le dernier jour du procès, quelques heures avant l'arrêt, le conseiller d'Etat fut trouvé sur le grand chemin de Troyes, délivré

de ses fers pendant son sommeil par des libérateurs qui ne lui avaient pas laissé leur carte. Amené au tribunal, il déposa avec modération. Selon lui, MM. de Simeuse et leurs deux cousins n'étaient pour rien dans son aventure. Les mains, qui lui avaient bandé les yeux dans la forêt, étaient des mains grossières. Il avait cru un moment que c'étaient celles de Michu ; mais il n'avait pas senti l'odeur particulière à son garde-chasse. Quant à la femme qui lui avait apporté à manger, c'était bien M^{me} Michu. Les Simeuse, leurs cousins et Michu furent condamnés à mort. M^{lle} de Cinq-Cygne, accompagnée d'un vieux parent, le marquis de Chargebœuf, alla se jeter aux pieds de Napoléon qui consentit à gracier les quatre gentilshommes ; Michu seul fut exécuté.

Tel est le roman de Balzac sommairement analysé et dépouillé de tout ce qui en fait la valeur littéraire et psychologique. Il abonde en scènes admirables ; dans la première partie, toute la diplomatie déployée par Michu pour sauver les Simeuse, la perquisition des deux policiers ; dans la seconde, l'arrestation des prétendus criminels, le procès, l'audience que Napoléon accorde à M^{lle} de Cinq-Cygne, la veille d'Iéna, et tant d'épisodes secondaires, sont à compter parmi les belles pages de *la Comédie humaine*. Les caractères y sont fortement burinés et d'une vie puissante : Michu, M^{lle} de Cinq-Cygne, Corentin, Malin, et presque tous les personnages qui s'agitent autour d'eux. Mais ce n'est pas littérairement que je juge aujourd'hui ce roman de Balzac. Je me

demande : « Que vaut le roman à côté de l'histoire ? » Et je me pose une seconde question : « Qu'est-ce que le roman a gardé de l'histoire et en quoi consiste sa valeur historique, documentaire ? »

Malgré toutes les connaissances et toute l'exactitude de l'historien, nous l'avons vu, l'histoire garde un élément de mystère qui ne se dissipe pas. Il semble même que Balzac, qui l'ignorait en très grande partie, ait formulé une des objections qu'elle nous inspire. Son savant criminaliste, Lechesneau, à qui l'on a remis les dossiers et qui les étudie, cherche vainement la raison de l'attentat. S'il se fût agi d'une vengeance, les délinquants auraient pu tuer Malin. Pourquoi la séquestration ? « Certes, il y avait folie à croire, se dit-il, que l'enlèvement d'un dignitaire de l'Empire resterait longtemps secret. La rapide publicité que devait avoir ce crime en annulait les bénéfices. » C'était notre réflexion en lisant l'ouvrage de M. d'Hauterive. Crime de pure chouannerie ? Alors, le plus imbécile des crimes. Mais ici œuvre de haute police et de basse police. De haute police, il est commandé par Fouché qui veut anéantir des papiers compromettants et s'en approprier d'autres qui rangeraient un sénateur de plus sous son obéissance ; de basse police, il est dirigé et accompli par des policiers en état de vengeance. Si le hasard, que Balzac a inventé, les a merveilleusement servis, il n'est pas plus surprenant que tant de coïncidences qui ont failli perdre ou qui ont perdu des innocents. Aucun

des personnages du procès ne s'est douté de l'ingérence policière ; le lecteur n'en est informé que dans l'épilogue. Balzac a rendu tout vraisemblable avec un art, une habileté, un sens de la vie vraiment extraordinaires. Le roman, qui satisfait complètement l'esprit est très supérieur à l'histoire. Michu, en mourant, n'a pas su le nom de la fatalité sous laquelle il succombait. Nous, nous savons qu'il meurt parce qu'il a berné la police et parce que M^{lle} de Cinq-Cygne a cravaché Corentin.

Puisque le romancier imagine et combine son histoire, elle doit être naturellement claire, logique, cohérente. Mais, comme nous ne parvenons à saisir de la réalité que des choses sans clarté, sans cohérence et sans logique, il reste à savoir si le roman ne la dénature pas. Nous voyons très bien la part de l'invention dans une *Ténébreuse affaire* : elle est considérable. Balzac a créé Michu, M^{lle} de Cinq-Cygne, presque tous les personnages de son livre. Il a transformé Clément de Ris : Malin n'est pas marié, n'a pas d'enfant et si, par certains côtés il est aussi méprisable que son modèle, il a du moins le courage de venir déposer au procès. Le roman n'en est pas moins historique : l'imagination de Balzac n'a opéré que dans les limites de la vraisemblance ; la connaissance approfondie de l'époque lui a fourni tous les éléments de son œuvre ; une *Ténébreuse affaire* nous laisse les mêmes impressions que l'histoire documentée de Clément de Ris. Quand nous avons lu le roman, rien ne peut nous étonner de l'histoire ; et n'aurions-nous lu que

le roman, nous connaîtrions l'histoire. C'est ce qui faisait dire à l'historien Albert Sorel qu'il avait moins appris du passé dans les Archives que dans *la Comédie humaine*. Rappelez-vous le livre de M. d'Hauterive : il en ressortait le tableau d'une époque terriblement bouleversée et une étude de la police politique organisée par Fouché. Ces deux éléments d'intérêt remplissent le roman de Balzac.

Le cyclone révolutionnaire avait laissé la France dans un état d'affreuse insécurité. Les gens, réveillés d'un cauchemar, s'efforçaient de regagner leurs anciennes habitudes, de réintégrer une vie normale. Mais ils se regardaient avec défiance. Il y avait eu tant de dénonciations, tant de délations, tant de dissimulations, tant de masques ! Dès le début du roman, nous en avons le sentiment. « Le pays est plein d'espions », dit Michu. Et ce Michu lui-même, dont le dévouement a pris le masque de l'ingratitude, personne ne sait ce qu'il est, ni sa femme qui le craint ni M^{lle} de Cinq-Cygne qui le tient pour un Jacobin et pour un traître. Malin, l'acheteur de Gondreville, n'est pas rassuré, bien que sénateur et en possession de la faveur du maître de la France. Il a conspiré contre la Révolution, en tirant d'elle tous les avantages possibles. Courtisan de Napoléon, il conspire contre lui. Riches propriétaires, paysans madrés, magistrats, garçons de ferme, hommes de loi, ci-devant nobles ou nouveaux nobles, tous sont plus ou moins engagés dans des intérêts secrets. Les chemins ne sont pas

sûrs. Dans les petites villes, comme dans les grandes, la politique et des souvenirs sanglants déchirent une société formée des débris de plusieurs sociétés. Voilà ce que nous a peint Balzac dans *Une Ténébreuse affaire*.

Au milieu de ce déséquilibre et de cette confusion, une force est née, a grandi, la police politique. L'homme qui la dirige est une manière de génie dans la perversité. Balzac a tracé de lui un portrait magistral : « Cet obscur conventionnel, Fouché, l'un des hommes les plus extraordinaires et les plus mal jugés de ce temps, se forma dans les tempêtes. Il s'éleva, sous le Directoire, à la hauteur d'où les hommes profonds savent voir l'avenir en jugeant le passé ; puis, tout à coup, comme certains acteurs médiocres qui deviennent excellents éclairés par une lueur soudaine, il donna des preuves de dextérité pendant la rapide évolution du dix-huit Brumaire. Cet homme au pâle visage, élevé dans les dissimulations monastiques, qui possédait les secrets des montagnards auxquels il appartenait et ceux des royalistes auxquels il finit par appartenir, avait lentement et silencieusement étudié les hommes, les choses, les intérêts de la scène politique ; il pénétra les secrets de Bonaparte, lui donna d'utiles conseils et des renseignements précieux. Satisfait d'avoir démontré son savoir-faire et son utilité, Fouché s'était bien gardé de se dévoiler tout entier ; il voulait rester à la tête des affaires... » A cet homme Balzac a donné une âme damnée, un personnage de son invention en qui s'incarne tout

l'esprit de la police, Corentin. C'est Corentin qui conduit tout. Corentin est une des grandes créations de Balzac.

Je doute qu'on nous ait jamais fait une plus forte étude du policier, j'entends du policier politique. Nous n'oublions pas qu'il y a deux polices, celle qui assure notre sécurité et dont les membres risquent tous les jours leur vie pour nous ; et l'autre qui, sans souci de la justice, sert de préférence les plus tristes gouvernements, entasse les rapports les plus abjects, les commérages les plus ignobles sur les ennemis du pouvoir, étouffe les affaires scandaleuses qui le discréditeraient, maquille les assassinats en suicides, use d'indignes colusions et se justifie à ses propres yeux par son impunité. Corentin et son associé Pyrade la représentent. Balzac qui, comme on le sait, a une tendance à magnifier ses personnages et qui ne déteste pas les monstres, leur a généreusement accordé une intelligence et un talent remarquables. Mais quelle pénétration dans l'analyse de leurs sentiments ! « Une sorte de rage froide remuait le cœur insensible de ces deux êtres qui savouraient la terreur générale (chez M^{lle} de Cinq-Cygne). L'homme de police a toutes les émotions du chasseur ; mais en déployant les forces du corps et de l'intelligence, là où l'un cherche à tirer un lièvre, une perdrix ou un chevreuil, il s'agit pour l'autre de sauver l'Etat ou le prince, de gagner une large gratification. Ainsi la chasse à l'homme est supérieure à l'autre chasse de toute la distance qui existe entre l'homme et les ani-

maux... Comment et pourquoi ces hommes de génie étaient-ils si bas quand ils pouvaient être si haut ? Quelle imperfection, quel vice, quelle passion les ravalait ainsi ? Est-on homme de police comme on est penseur, écrivain, homme d'Etat, peintre, général, à la condition de ne savoir faire qu'espionner, comme ceux-là parlent, écrivent, administrent, peignent ou se battent ? Les gens du château n'avaient dans le cœur qu'un même souhait : le tonnerre ne tombera-t-il pas sur ces infâmes ? » Quand le marquis de Chargebœuf emmène M^{lle} de Cinq-Cygne au camp de Napoléon, Talleyrand lui dit : « De la prudence ! Vous avez la police contre vous et vous ne savez pas ce que c'est que la police. »

Par le roman de Balzac comme par le livre de M. d'Hauterive, nous savons ce qu'elle était au commencement du XIX^e siècle. Elle n'a pas changé. Balzac fait dire à un de ses magistrats : « Sur cent affaires criminelles il n'y en a pas dix que la Justice développe dans toute leur étendue, et il y en a peut-être un bon tiers dont le secret lui est inconnu. » On peut compter dans ce bon tiers toutes celles qui, de près ou de loin, touchent à la politique : le secret en est défendu par la conspiration permanente des policiers.

Maintenant, on comprend pourquoi *Une Ténébreuse affaire* doit être classée parmi les romans historiques et mis au nombre des beaux documents. Loin d'en infirmer la valeur ou d'en faire pâlir l'intérêt, le livre de M. d'Hauterive nous en confirme la vérité. Une fois de

plus nous avons la preuve que Balzac « rencontre la vérité en dehors de l'exactitude ». La réalité ne lui fournit pas ses personnages ; elle lui donne les événements ; il en étudie fortement les causes ; et de cette étude sortent ses créations. On lui a raconté l'aventure de Clément de Ris, selon les légendes qui couraient à cette époque et que la croyance générale rendait vraisemblables. Il s'en est emparé. Il est remonté aux causes qui faisaient que de pareils événements aient pu se produire. Avec sa connaissance des hommes, il en a imaginé les acteurs ; et ils sont si représentatifs de leur temps que son roman complète et éclaire l'Histoire.

CHAPITRE XI

LE THÉÂTRE D'ALFRED DE MUSSET

Le 1^{er} avril 1833, la *Revue des Deux Mondes* publiait une pièce d'Alfred de Musset, *André del Sarto*, la première qu'il lui ait donnée, non la première qu'il ait faite, car, deux ans plus tôt l'Odéon avait joué de lui une comédie en un acte, *la Nuit vénitienne* ou *les Noces de Laurette*, qui était tombée à plat. Musset en avait gardé rancune au théâtre et avait décidé que ses comédies ne seraient plus désormais que « des spectacles dans un fauteuil ». Le 1^{er} novembre 1851, la *Revue* publiait *Bettine*, sa dernière pièce. Entre ces deux dates, mais beaucoup plus près de la première que de la seconde, les abonnés avaient pu lire, dans leur fraîche nouveauté, *les Caprices de Marianne*, *Fantasio*, *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, *Barberine*, *Carmosine*, *le Chandelier*, *Il ne faut jurer de rien*, toute son œuvre dramatique, sauf le malencontreux *On ne saurait penser à tout* et sauf *Lorenzaccio*.

Nous savons que, si ces pièces nous manquaient, le théâtre romantique serait décou-

ronné de ses plus purs chefs-d'œuvre. Mais on s'étonne toujours que la plupart d'entre elles, et les plus belles, aient été faites bien avant que l'auteur ait atteint la trentaine. Il les a écrites de vingt à vingt-six ans. Si vous songez à leur caractère définitif, le monde n'a pas connu de dramaturge plus précoce. Racine donne à vingt-cinq ans *la Thébàide* ; mais *la Thébàide* est une œuvre médiocre. Ce n'est qu'à vingt-huit ans qu'il fait son *Andromaque*, comme Hugo son *Hernani*. Marivaux a trente ans lorsqu'il aborde le théâtre ; et Beaumarchais quarante-trois lorsqu'il compose *le Barbier de Séville*. La même année où l'Odéon représentait *la Nuit vénitienne*, Musset avait lancé ses *Contes d'Espagne et d'Italie*, et le critique des *Débats*, qui rendait compte de cette poésie piaffante et impertinente, éprouvait le besoin de rassurer son public et l'avertissait que l'auteur était un tout jeune homme, hier encore un adolescent, qu'il lisait tous ses vers à sa mère et que les vers de son fils n'empêchaient pas M^{me} de Musset de dormir. Ainsi donc, à vingt-cinq ou vingt-six ans, Alfred de Musset pouvait compter sur une immortalité dramatique. Le théâtre français, disons mieux : le théâtre universel, s'était, grâce à lui, enrichi de quelques types impérissables.

Et voici un second sujet d'étonnement : ces pièces qui paraissent dans une revue, personne, pas même l'auteur, n'a l'idée qu'elles sont jouables. Les Romantiques ne sentent pas que, portées à la scène, elles seraient un triomphe pour eux, qu'elles confirment certaines théories de la *Préface de Cromwell*, par exemple

l'alliance du comique et du tragique, du grotesque et du terrible (voyez plutôt le podestat Claudio dans *les Caprices de Marianne*) et qu'enfin ce poète qui s'affranchit des conventions, et qui revient si insolemment au système de la *comedia* espagnole ou du drame shakespearien, leur apporte un bel exemple d'indépendance et de liberté. Les Romantiques ne bronchent pas. Ils classent sans doute *On ne badine pas avec l'amour* ou *Il ne faut jurer de rien*, dans le genre « nouvelle » ou « roman dialogué », parce qu'une revue les a imprimés. Cela nous donne une fière idée de la routine, même aux heures de révolution !

J'ai tort cependant de dire que personne n'avait compris la valeur théâtrale de cette œuvre. Un seul homme s'en était avisé : Buloz. Mais il fallut attendre que Buloz fût nommé commissaire royal à la Comédie-Française, qu'il l'eût dirigée pendant neuf ans, et que des modifications apportées à la constitution du théâtre eussent étendu ses pouvoirs pour que *le Caprice* fût joué, *le Caprice*, une des pièces les moins vraies de Musset, les plus conventionnelles, d'ailleurs le modèle des comédies de salon. Et encore cela n'avait pas suffi. Il avait fallu que, par une heureuse conjonction de circonstances, une expensionnaire de la Comédie-Française, M^{me} Allan-Despréaux, étant en Russie, eût eu connaissance d'une très jolie pièce russe intitulée *le Caprice* ; qu'elle eût demandé qu'on la lui traduisit ; qu'alors on lui eût mis sous les yeux le texte original de Musset ; qu'elle l'eût joué avec un grand

succès et que, rentrée en France, son désir de retrouver ce succès se fût accordé à l'idée de Buloz. Notez que l'initiative de leur directeur fut blâmée par les illustres comédiens de la Comédie-Française. Les autres pièces suivirent *le Caprice* ; et Musset qui, sous l'influence amoureuse de Rachel, était revenu sur sa résolution et avait rêvé d'une tragédie au Théâtre-Français, n'eut pas besoin de l'écrire pour « étonner, émouvoir, ravir les spectateurs » : ses petites comédies, que dédaignait Sainte-Beuve, que méprisait Hugo, s'en chargèrent. Ces deux sujets d'étonnement, la précocité de l'auteur et la méconnaissance de son génie dramatique, font que je ne vois pas dans l'histoire du théâtre de phénomène plus curieux.

Et maintenant remercions le public odéonien d'avoir sifflé *la Nuit Vénitienne*. Ce soir-là, il a bien mérité des Lettres. Supposez qu'il l'ait applaudie : Musset aurait désormais travaillé pour les directeurs de théâtre, les comédiens et les comédiennes. Il se serait appliqué à ne pas les mécontenter ; il se serait soumis à leurs exigences. Il n'aurait écrit ni *Lorenzaccio* ni *On ne badine pas avec l'amour*. Les sifflets de *la Nuit Vénitienne* ont mis à l'aise sa fantaisie. Il y avait fort peu de chance pour que la pièce réussît. Elle a le caractère hâtif et excessif des juvénilités. En la lisant aujourd'hui, on dirait une charge, une caricature des *Comédies et Proverbes*, une sorte d'*A la manière de...* Jugez-en.

La chose se passe naturellement à Venise.

Razetta, débarqué d'une gondole, s'adresse à Laurette, qui paraît à son balcon. Est-il vrai que son tuteur la vend au prince d'Eysenach et qu'elle consent à l'épouser ? Oui, cela est vrai. Razetta l'implore et la menace. Laurette n'y peut rien : elle a été mariée, le matin même, par procuration, et le prince arrive ce soir. (On se demande pourquoi la procuration du matin !) La jeune femme lui fait jurer qu'il ne tentera rien ni contre elle, ni contre son mari, et elle lui jette sa croix, ce qui nous vaut de la part de Razetta, resté seul et désespéré, un couplet sur cette petite croix qu'un vieux père a certainement accompagnée de sa bénédiction, qui assurément dans le silence des nuits a veillé sur l'innocence et où s'est probablement posée plus d'une fois une bouche adorée. A ce moment, une gondole s'approche, chargée de musiciens et de femmes qui invitent Razetta à se joindre à leur bande joyeuse. Il refuse ; mais elles lui laissent un masque et sous ce masque il entre chez le marquis della Ronda, le tuteur de Laurette, où se donne la fête des noces. Pendant que le marquis et le secrétaire du prince, deux burlesques, s'entretiennent de l'arrivée du marié, Razetta s'approche de Laurette et lui déclare que, si elle ne vient pas le retrouver à onze heures sonnant, prête à le suivre, il se fera périr. A peine a-t-il tourné le dos, le prince s'avance vers elle. Vous comprenez le trouble de la jeune femme. Le prince d'Eysenach remarque sa préoccupation, ses regards qui se portent alternativement sur la fenêtre et la pendule. C'est un homme habile,

courtois, délicat, qui sait inspirer confiance aux jeunes femmes. Il a tout deviné ; mais il se contente de décrire à Laurette la vie libre et charmante qu'elle mènera à sa cour. « Une grave duègne vous suivra, c'est l'usage ; mais je la paierai pour qu'elle ne dise rien à votre mari. » Car il aime tout dans la femme, surtout ses défauts. Il aperçoit un stylet que Laurette a caché dans son corsage : il lui enlève ce bijou vénitien. En l'embrassant, il sent un papier dissimulé sous la gaze légère : elle le lui remet et il le déchire. Enfin il l'emmène. Cependant, sur le quai désert, Razetta entend sonner onze heures. Va-t-il tenir sa promesse, se noyer ou se pendre ? La joyeuse gondole repasse : il y saute et s'écrie : « Puissent toutes les folies des amants finir aussi joyeusement que la mienne ! »

Ce Razetta, désespéré et l'instant d'après gai viveur, réunit, mais sans nuance, en les heurtant, — et surtout en heurtant le public, — les deux personnages que Musset sent vivre en lui : désormais il les séparera ou, s'il les maintient dans le même individu, il les combinera, d'après son propre exemple, de la façon la plus vraisemblable, la plus naturelle. Le public de l'Odéon ne comprit rien à ce byronisme qui s'achevait sur une pirouette. Le galant homme qu'est le prince d'Eysenach relève de poésie l'esprit XVIII^e siècle qui circulera à travers les *Comédies et Proverbes*. Le tuteur de Laurette et le secrétaire du prince sont les premiers grotesques de ce théâtre qui en contient de si amusants. Mais ceux-ci ne sont pas drôles ; ils n'ont pas encore acquis cette légèreté de traits,

cette allure presque dansante, qui leur communiquent une sorte d'irréalité jusqu'au moment où, de ces plaisantes apparitions, nous voyons sortir une bêtise ou une cruauté qui nous avertit que ce sont bien des hommes. Surtout le personnage de Laurette était manqué. Ce gamin de dix-neuf ans ne connaissait pas encore les femmes. Il n'avait mis sur les lèvres de son héroïne qu'un joli mot. Lorsque le prince l'emmène : « Est-ce de l'époux, lui demande-t-il, ou de l'amant que vous avez peur ? » Elle répond : « C'est de la nuit. »

Trois ans plus tard, *André del Sarto*, drame en deux actes, réalisait un immense progrès. Ce n'est pas qu'il compte parmi ses meilleures productions dramatiques ; mais la marche en est beaucoup plus assurée et il renferme deux ou trois scènes qui révèlent le grand poète. Le peintre André del Sarto a parmi ses élèves un certain Cordiani qu'il aime plus que tous les autres et qui le trompe avec sa femme Lucretia. Il est informé de son malheur. Les deux hommes se battent. Cordiani est blessé. A la vue du sang qui coule, André se jette sur lui. « Tu es blessé, mon ami ? » L'injure est oubliée un instant ; toute son amitié lui remonte au cœur. On emporte le blessé. André songe : « Qu'est-ce donc que la vengeance ?... Qu'avais-je affaire de chasser cette femme, d'égorger cet homme ?... Où sont mes dix années de bonheur, ma femme, mon ami, le soleil de mes jours, le repos de mes nuits ? Voilà ce qui me reste. » Il regarde son épée : « Que me veux-tu, toi ? On t'appelle l'amie des offensés. Il n'y a point ici d'homme

offensé : il n'y a qu'un malheureux. Que l'eau du ciel essuie ton sang ! » On n'avait pas encore exprimé l'effroyable lassitude de l'homme qui vient de se venger et le vide que lui laisse la vengeance. La vengeance est un espoir qui soutient. Une fois accomplie, on en sent la vanité, et tout s'effondre.

Musset avait trouvé dans *André del Sarto* la forme d'art qui convenait le mieux à son génie. Elle n'était pas nouvelle. Le *Théâtre de Clara Gazul*, de Mérimée, avait paru en 1825 ; Vitet avait publié *la Journée des Barricades*, comédie ou tragédie romantique à l'époque de la Ligue ; Rémusat, un drame, *la Féodalité*. C'était aussi le moment où Théodore Leclercq lisait ses *Proverbes* dans les salons. « En France, écrivait le critique Delécluze, on fait des pièces de théâtre qui ne sont bonnes que pour la lecture. » Et encore : « Un faiseur de comédies qui ne travaille pas précisément pour la représentation fait un livre et non pas des pièces de théâtre¹. » Musset, et même Mérimée, devait donner un fameux démenti à cette assertion. Mérimée, dont l'influence sur Musset me paraît incontestable, était très jeune aussi. Il n'avait que vingt-deux ans lorsque, déguisé en comédienne espagnole, il écrivit *la Femme est un diable*, *l'Amour Africain*, *Inès Mendo*, *le Ciel et l'Enfer*, *les Espagnols en Danemark* ; mais ces pièces sentent la mystification et la parodie ; et il ne donna qu'à vingt-sept ans son

1. Voir *Le Théâtre de Clara Gazul*. Introduction de M. Trahard (Champion).

unique chef-d'œuvre, *le Carrosse du Saint-Sacrement*, qui connut de notre temps, grâce au théâtre toujours regretté du Vieux-Colombier, l'heureuse résurrection des comédies de Musset. Mérimée empruntait à Shakespeare, butinait largement sur les dramaturges espagnols, imitait Cervantès, prenait à Byron, mettait à contribution Montesquieu, Lesage et Voltaire. On pourrait en dire autant de Musset. Son verre n'est pas grand, c'est entendu, *quand* il boit dans son verre. Mais il a bu de fières lampées dans les verres des autres. Tout le monde sait que Bandello lui a donné *Barberine* ; Boccace, *Carmosine*. Il a trouvé *Lorenzaccio* dans une scène historique composée par George Sand et restée inédite, qui n'était d'ailleurs que l'adaptation dramatique d'une chronique florentine de Varchi. Il a même tiré d'une pièce de Carmontelle, représentée en 1768 et intitulée *le Distrait*, des scènes entières où il n'a changé que les noms propres, et qui constituent un extraordinaire plagiat ; mais c'était dans son très médiocre proverbe, *On ne saurait penser à tout*, une de ses dernières productions.



Ces imitations, ces emprunts, ces pillages ne signifient rien, parce que Musset, au théâtre, a créé un monde. Ce n'est pas le monde de Shakespeare, ni celui de Molière qui sont eux-mêmes très incomplets. Ce monde, beaucoup plus restreint, se partage en deux classes :

d'un côté ceux qui vivent et qui ont vingt ans ; de l'autre, ceux qui ont vécu ou qui ne méritent plus de vivre et qui ont trente et soixante-dix ans ou, pour mieux dire, qui n'ont pas d'âge. Parmi ces derniers, on rencontre quelques braves gens, des gens de cœur, des gens aimables : l'oncle Van Buck, la baronne de Mantes à la recherche de son peloton jaune, le bon docteur, maître Bernard, père de Carmosine. Mais ils sont bien moins nombreux que les grotesques : maître André du *Chandelier*, le notaire de *Bettine*, le podestat Claudio des *Caprices de Marianne*, son valet Tibia, le prince de Mantoue de *Fantasio*, le baron d'*On ne badine pas avec l'amour* et les immortels maître Blazius, maître Bridaine et dame Pluche. Et parmi ces gens sans âge, qui représentent tout ce qui n'est pas la jeunesse, il y en a de sinistres.

Quant à la première classe, celle des jeunes, elle est l'objet de toutes les tendresses de Musset. Il a été exclusivement le poète de la jeunesse, et il n'a été grand poète que pendant sa jeunesse. Le 11 décembre 1840, nous a dit Emile Montégut en s'appuyant sur le témoignage de son frère, lorsqu'il entendit sonner sa trentième année, il eut un accès de recueillement solennel qui précède les résolutions désespérées ou qui suit les malheurs irréparables. Ce soir-là, il veilla plus longtemps. Il n'attendait plus rien de la vie. Passer de la jeunesse à l'âge viril, c'était choir du trône dans la condition la plus misérable. « A cet âge, écrivait-il, le cœur des uns tombe en poussière, tandis que

celui des autres persiste. Posez les mains sur votre poitrine. Le moment est venu. A-t-il cessé de battre ? Devenez ambitieux ou avarés ou mourez tout de suite : autant vaut. » Les personnages de son théâtre n'ont pas besoin de poser la main sur leur poitrine pour savoir si leur cœur bat. Ils sont le printemps même de la vie. On l'a comparé à Marivaux. Quelle différence ! Les personnages de Marivaux peuvent être jeunes, il leur manque la spontanéité de la jeunesse, ses désespoirs, ses enivrements, ses emportements, sa poésie. Leur printemps est un printemps de serre et de salon. Chez Musset, au contraire, la poésie est partout, dans ce qui les entoure, jardin, forêt, simple tonnelle, et en eux-mêmes, dans leurs yeux et sur leurs lèvres où l'image éclôt et d'où jaillit *naturellement* un lyrisme shakespearien.

Cette jeunesse est née sous le signe de l'amour. Elle aime ; elle vit pour aimer ; quelquefois elle meurt d'avoir aimé. S'il y a parmi ces jeunes gens des artistes comme André del Sarto, leur art n'est jamais en jeu. Le Perillo de *Carmosine* et Perdican ont fait leur droit : qui s'en soucie ? Fortunio est clerc de notaire ; sa chanson seule nous importe. Ni soldats, ni écrivains, ni avocats, ni architectes, ni ingénieurs, ni politiciens, les jeunes gens de Musset ne sont rien que des amoureux. « Remarques-tu une chose ? dit Fantasio à son ami Spark : c'est que nous n'avons pas d'état, nous n'exerçons aucune profession. — C'est ce qui t'attriste ? » lui répond Spark. Fantasio réplique

par un de ces mots dont on admirerait la profondeur, s'il était de Shakespeare : « Il n'y a point de maître d'armes mélancolique ». Ces jeunes gens aiment trop « les sombres plaisirs » de la mélancolie pour se donner, sous quelque forme que ce soit, à l'action qui les en détournerait. Si quelques-uns pèchent par sottise ou par vanité, ils en sont cruellement punis. Clavaroche est stupide et dindonné. Le Rosemberg de *Barberine*, qui croit avoir rapidement raison de la vertu de toutes les femmes, est un fat dont la candeur nous désarme. Mais les autres, tous les autres sont convaincus que la vie vaut seulement par ses heures d'amour, et qu'une fois la saison d'amour passée, tout se fane, tout s'effeuille : nous ne marchons plus que sur des choses mortes. Quand ils aiment, il y va de toute leur âme. Ils peuvent dire comme Fortunio :

Je fais ce que sa fantaisie
Veut m'ordonner
Et je puis, s'il lui faut ma vie,
La lui donner.

De jeunes amoureux plus ardents, plus absolus et pourtant plus réservés et plus tendres, où en trouverait-on ? S'ils font parfois les impertinents, s'ils affectent un hautain scepticisme, comme le Valentin d'*Il ne faut jurer de rien*, scepticisme et impertinence leur viennent d'avoir lu *Don Juan* ou *Clarisse Harlove* ; mais ils gardent au fond d'eux-mêmes un idéal d'amour pur et frais, et les beaux yeux sincères d'une ingénue triomphent de leurs lectures.

D'autres ont vécu trop tôt et trop vite. Vous vous rappelez, dans *la Coupe et les lèvres*, le cri de Frank :

Ah ! malheur à celui qui laisse la débauche
Planter le premier clou sous sa mamelle gauche !

c'est le malheur de Fantasio. « Regarde, dit-il, cette vieille ville enfumée : il n'y a pas de places, de rues, de ruelles où je n'aie rôdé trente fois ; il n'y a pas de pavés où je n'aie traîné ces talons usés, pas de maisons où je ne sache quelle est la fille ou la vieille femme dont la tête stupide se dessine éternellement à la fenêtre... Eh bien ! cette ville n'est rien auprès de ma cervelle. Tous les recoins m'en sont cent fois connus ; toutes les rues, tous les trous de mon imagination sont cent fois plus fatigués ; je m'y suis promené, en cent fois plus de sens, dans cette cervelle délabrée, moi son seul habitant ! Je m'y suis grisé dans les cabarets ; je m'y suis roulé comme un roi absolu dans un carrosse doré ; j'y ai trotté en bon bourgeois sur une mule pacifique, et je n'ose seulement pas maintenant y entrer comme un voleur, une lanterne sourde à la main. » Octave, devant la mort de Cœlio, laisse échapper toute l'amertume de son âme : « Je ne suis qu'un débauché sans cœur, je n'estime point les femmes. L'amour que j'inspire est comme celui que je ressens, l'ivresse passagère d'un songe. Ma gaîté n'est qu'un masque, mon cœur est plus vieux qu'elle. » Tous ces jeunes gens sont Musset lui-même : le timide Cœlio qu'un seul mot tombé des lèvres de celle qu'il

aime peut anéantir ou embraser et qui mourrait plus facilement pour elle qu'il ne vivrait pour une autre ; le débauché Octave, triste à jamais de ne pouvoir plus aimer ; Perdican fou d'amour et de dépit et capable de briser un cœur afin d'atteindre celle qui le repousse ; Valentin qui, sous ses airs de blasé, ne demande qu'à se convertir au plus honnête amour.

On nous disait jadis que le dramaturge et le romancier ne doivent pas se mettre dans leurs œuvres ; on invoquait l'exemple des grands classiques ; on blâmait les Romantiques de s'être trop souvent souvenus de leur moi, de ce moi haïssable, suivant le cliché. Et voici : nous lisons le théâtre de Hugo et nous pensons : « Comme il serait plus vrai, plus émouvant s'il avait fait un seul de ses personnages à son image ! » Le théâtre de Molière est plein de Molière ; celui de Musset, plein de Musset : ne nous y trompons pas, c'est de là que leur vient une grande partie de leur vie et de leur séduction.

Mais les jeunes gens de Musset sont peut-être inférieurs à ses jeunes filles : en tout cas, ils ne leur sont pas supérieurs. Les jeunes filles sont rares dans notre théâtre (comme dans tous les théâtres). Nous avons celles de Racine, merveilleuses sur le plan tragique : Monime, Junie, Aricie, Eriphile, Iphigénie. La jeune fille racinienne est une jeune princesse qui connaît tous les devoirs, toutes les obligations de son rang et de son sang, très avertie, très fine, très observatrice, réduite souvent à dissimuler, et souvent ironique, plus intelligente que celui

dont elle est ou sera la victime, Néron, Mithridate, Agamenmon. Nous avons les jeunes filles de Marivaux, extrêmement spirituelles, même les ingénues, capables d'amour, mais, comme toutes les précieuses, incapables de passion, un peu sèches ou grêles jusque dans la tendresse. La jeune fille de Musset, souple, primesautière, naïve et rusée, raisonnable et passionnée, nous semble la vérité même. Il nous a donné, dans la complexité matinale de ces âmes, l'impression de toutes les possibilités qui couvent en elles. Ce n'est certes pas une héroïne de Marivaux qui concevrait un fatal et mortel amour pour un roi vu dans l'apparat d'un jour de fête. D'aucune Silvia, d'aucune Angélique nul ne pourrait raconter ce que raconte maître Bernard, qui ne sait à quoi attribuer le mal dont se meurt sa fille Carmosine. « On ne m'ôtera pas de la tête que c'est en revenant de la passe d'armes. Comme elle était pâle et toute pensive ! *Comme elle regardait tristement ses petits pieds couverts de poussière !* Elle n'a dit mot de la journée, et le souper s'est passé sans elle. » Ce Musset, si dévoré d'inquiétude et de scepticisme, si sincèrement et malheureusement byronien, a créé un type exquis de jeune fille.

Il n'a pas été moins heureux avec les jeunes femmes. La Marianne des *Caprices* qui tromperait gaillardement son mari, la Jacqueline du *Chandelier* qui, tout en trompant le sien, passe allègrement de Clavaroche à Fortunio, nous effraieraient si le charme ne l'emportait. Comme le prince d'Eysenach, Musset aime les femmes jusque dans leurs défauts, et même il aimait

leurs défauts. Contre le mari imbécile et jaloux toute licence est permise. La coquetterie féminine ne provoque jamais chez lui cette rancune et ce désir de revanche qui dictaient à Molière le cinquième acte de son *Misanthrope* où, au mépris de toute convenance et de toute politesse, les hommes de la pièce se réunissent pour confondre et dauber Célimène dans son propre salon. Mais, si Musset est porté bien plus à l'indulgence, il a aussi beaucoup plus le respect de la femme et il nous tracera en quelques mots le délicieux portrait de l'honnête femme aussi amoureuse de son mari que d'autres de leur amant. Le mari de Barberine, fatigué de sa pauvreté qui ne lui permet pas de donner à sa femme l'existence qu'il a rêvée pour elle, a décidé de se mettre au service du Roi. Mais il appréhende la séparation : loin des yeux, loin du cœur. Barberine lui répond : « Ecoute : Dieu m'est témoin que je me contenterais toute ma vie de ce vieux château et du peu de terres que nous avons, s'il te plaisait d'y vivre avec moi. Je me lève, je vais à l'office, à la basse cour, je prépare ton repas, je t'accompagne à l'église, je te lis une page, je couds une aiguillée et je m'endors contente sur ton cœur. — Ange que tu es ! » s'écrie son mari. Elle reprend : « Je suis un ange, mais un ange femme, c'est-à-dire que, si j'avais une paire de chevaux, nous irions avec à la messe. Je ne serais pas fâchée non plus que mon bonnet fût doré, que ma jupe fût moins courte et que cela fît enrager les voisins. Je t'assure que rien ne nous rend légères, nous autres, comme une

douzaine d'aunes de velours qui nous traînent derrière les pieds. — Eh bien donc ? demande le mari. — Eh bien donc, reprend Barberine, tu ne peux manquer de faire fortune à la Cour. Je te conseille d'y aller... Celui qui sait aimer peut seul savoir combien on l'aime. Pars seul, et toutes les fois que tu douteras de ta femme, pense que ta femme est à la porte, qu'elle regarde la route et qu'elle ne doute pas de toi. »

Ce langage si ferme, si net, où il y a tant de bon sens et du sourire et de l'émotion, apparente Musset aux plus beaux génies méditerranéens. Ainsi parlent quelquefois les héros ou les héroïnes de Molière et de Cervantès ; mais ici, il y a plus de délicatesse. Musset a mieux connu la femme. D'ailleurs tous ses amoureux ont une distinction d'allures, un air d'aristocratie qui ne font aucun tort à leur naturel.



Pourquoi, avec des personnages qui sont à peu près tous aussi bien venus, avec le même esprit, la même poésie, la même perfection de dialogue, toutes ses pièces sont-elles loin d'avoir la même valeur ? Je compte trois ou quatre chefs-d'œuvre qui me paraissent incontestables. Les autres ont un peu vieilli ou sont seulement agréables à lire. Je laisse de côté *Lorenzaccio* qu'il a écrit à vingt-quatre ans. Non que je ne l'admire pas et que je ne considère pas, comme Jules Lemaître, que peu de pièces de Shakes-

peare ont une substance morale aussi riche. Lemaître disait justement qu'on pourrait l'intituler « *La fin ne justifie pas les moyens* ou *On ne badine pas avec la débauche*. *Lorenzaccio* est assurément notre plus beau drame romantique. Quel chef-d'œuvre, s'il n'y avait pas eu Shakespeare ! Bien que la philosophie de la pièce appartienne entièrement à Musset, il est impossible de la lire sans être hanté de souvenirs shakespeariens. J'ai beau me dire que Musset avait de nature le dialogue poétique de Shakespeare, — (que de traits shakespeariens dans tout son théâtre et qu'il n'a point cherchés ni imités !) — j'ai beau me dire que ce *Lorenzaccio*, qui a gardé dans sa déchéance morale la nostalgie de la pureté, lui ressemble comme un frère vêtu à la mode florentine du XVI^e siècle : il est certain que, rapproché des drames anglais, le drame français, dont la forme est moins originale que le fond, souffrira toujours du rapprochement. Aussi est-il bien inutile de lui imposer en plus la souffrance d'un tripataouillage pour le mettre à la scène, et bien ridicule aussi de confier à une femme le rôle de *Lorenzaccio*. Un travesti, ce garçon nerveux, ce Fantasio terriblement amer et triste, ce conspirateur ravagé par le désespoir et surmené par la vie avilissante qu'il se force à mener, cette espèce de Brutus flapi ! — la plus forte création de Musset, mais, il faut le dire, entourée de personnages un peu pâles.

Je laisse de côté *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée* et le *Caprice*, comédies de salon. Pourquoi ni *Barberine*, ni *Carmosine*, ni

Fantasio n'ont-ils jamais obtenu un succès comparable seulement au *Chandelier*? Ce sont des cas trop particuliers. Cette Carmosine, qui, pour avoir vu à une passe d'armes le roi de Sicile Pierre d'Aragon, se meurt d'amour, ne nous touche guère; et on le regrette, car la fin de la pièce est charmante. Le roi et la reine, qui ont appris son histoire, comprennent qu'elle sera délivrée de ce funeste amour du moment où il ne sera plus un secret et où il s'épurera en se montrant au grand jour. Ils viennent la voir, et tout le dernier acte me paraît une des plus gracieuses inventions chevaleresques du temps des Cours d'Amour. Malheureusement, nous ne sommes pas pris. Nous ne le sommes pas davantage par *Barberine*. Un jeune fat parie qu'il séduira, dans son château solitaire, la femme d'un seigneur qu'il rencontre à la Cour. Il part muni d'une lettre d'introduction du mari. La jeune femme le reçoit aimablement, mais, quand elle devine ses intentions, elle l'enferme dans une salle du château avec un rouet et une quenouille et l'oblige à filer pour gagner sa nourriture. C'est devant ce rouet et cette quenouille, que le surprennent l'heureux mari et la reine témoin de la gageure. La pièce, mal composée, à la fois trop longue et très écourtée, n'est vraiment qu'un récit dialogué.

Pour *Fantasio*, peu de comédies de Musset sont plus étincelantes de pensées vives, de fraîches images, de poésie. Jamais sa fantaisie, cette fantaisie dont il a tiré le nom de son héros, n'a été plus aérienne et parfois plus pro-

fonde. « Ce monsieur qui passe est charmant, s'écrie Fantasio ; regarde : quelle belle culotte de soie ! Quelles belles fleurs rouges sur son gilet ! Ses breloques de montre battent sur sa panse, en opposition avec les basques de son habit qui voltigent sur ses mollets. Je suis sûr que cet homme-là a dans la tête un millier d'idées qui me sont absolument étrangères ; son essence lui est particulière. Hélas ! tout ce que les hommes se disent entre eux se ressemble... Mais, dans l'intérieur de toutes ces machines isolées, quels replis, quels compartiments secrets ! C'est tout un monde que chacun porte en lui ! un monde ignoré qui naît et qui meurt en silence ! Quelles solitudes que tous ces corps humains ! » Malheureusement, l'histoire de Fantasio, qui prend la place du défunt bouffon de la Cour et qui détourne la jeune princesse d'accepter comme époux le ridicule prince de Mantoue, cette histoire rentre dans les contes de fées et, si elle nous amuse à la lecture, elle ne tient pas la scène.

En revanche, avec *le Chandelier*, *Il ne faut jurer de rien*, les *Caprices de Marianne*, *On ne badine pas avec l'amour*, nous sommes en pleins chefs-d'œuvre dramatiques. Pourquoi ? Parce que les sujets en sont les plus simples, les plus généraux, les plus humains.

Prenez *le Chandelier* : voyez comme cette petite pièce est riche. Drame ou comédie ? C'est la question qu'on peut se poser devant tel sujet du théâtre de Molière, qui traité en comédie le serait aussi bien en drame. Lorsque Clavaroche oblige Jacqueline à envoyer

au pauvre Fortunio un rendez-vous qui sera un guet-apens, c'est la même situation que dans *Henri III et sa cour*, quand le duc de Guise force la duchesse d'écrire à son amant. L'idée même de Clavaroche qui propose de détourner les soupçons du mari sur l'innocent clerc de son étude, vous la retrouverez à peu près dans *la Figurante* de François de Curel, après l'avoir trouvée dans plus d'un drame ou plus d'un roman. Clavaroche évincé par le « chandelier » : c'est une bonne comédie, je dirais presque une bonne farce. Mais ce « chandelier », qui aime passionnément Jacqueline dans le secret de son cœur, et qui, sachant tout à coup quel rôle on lui fait jouer, n'en accepterait pas moins de courir, pour la sauver, au piège que son heureux rival lui a tendu : c'est une comédie sentimentale, bien touchante. Mais cette Jacqueline qui rencontre soudain le véritable amour et qui ne voit plus en Clavaroche qu'un brutal et un sot, son attitude pensive, ses réponses monosyllabiques par oui et par non, ses silences, la progression de ses sentiments, son angoisse, sa honte devant la douleur de Fortunio et son éclat : « Vous saviez que je mens, que je trompe, que je vous raille et que je vous tue ? Vous saviez que j'aime Clavaroche et qu'il me fait faire tout ce qu'il veut ? Que je joue une comédie ? que là, hier, je vous ai pris pour une dupe ? Que je suis lâche et méprisable ?... Vous saviez tout ? Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce que vous savez maintenant. — Mais, Jacqueline, je crois, je sais... — Sais-tu que je t'aime, enfant que tu es ?

Qu'il faut que tu me pardonnes ou que je meure et que je te le demande à genoux ? » tout cela, c'est un drame qui finit bien, mais qui pouvait si mal finir ! Et comment se fait-il que cette trompeuse et infidèle Jacqueline nous soit sympathique ? Quels privilèges, quelles immunités a la jeunesse !

Elle triomphe encore dans *Il ne faut jurer de rien*, la plus ravissante comédie de Musset, trop connue pour que j'insiste, mais dont je voudrais seulement rappeler deux de ses titres à l'immortalité : le premier, c'est d'avoir l'ingénue la plus vraie, la plus naturelle qu'on ait jamais vue sur la scène ou dans un roman, une ingénue dont l'ingénuité n'est que l'ignorance d'une certaine forme du mal, une ingénue d'esprit pratique et de cœur noble, sans préciosité, sans coquetterie, sans niaiserie. Le second... Dans son étrange et forte pièce, *la Comédie du Génie*, François de Curel imagine qu'un grand dramaturge, le soir d'une première, resté seul sur le plateau du théâtre, s'endort et rêve. Nous voyons son rêve. Des formes pâles ondulent dans les ténèbres et peu à peu se précisent. Ce sont les personnages des grands chefs-d'œuvre. « Les siècles passent, les royaumes sont détruits, les peuples anéantis, mais eux, ils restent vivants. Ils forment une humanité idéale, plus jeune, plus passionnée, plus remplie de vibrante énergie que l'humanité réelle. » Il y a là Tartufe, Hamlet, Ophélie, Œdipe, Juliette, Joad, Rodrigue, Célimène, Don Juan et l'Abbé de *Il ne faut jurer de rien*. François de Curel a bien fait de

placer au rang des plus surprenantes créations dramatiques cet abbé qui n'a pas de nom, qui ne prononce pas la valeur de vingt lignes et que nous connaissons tous comme si nous l'avions hérité avec de vieux meubles de famille.

Les deux autres pièces, *les Caprices de Marianne* et *On ne badine pas avec l'amour*, sont différentes. Ici les ailes de la fantaisie laissent tomber des gouttes de sang. Pourquoi la sage Marianne aimerait-elle Cœlio, l' amoureux passionné, discret et tremblant ? L'amour que nous inspirons sans l'avoir voulu donne-t-il des droits sur nous ? Et pourquoi n'aimerait-elle pas ce gai viveur d'Octave qui plaide si éloquemment la cause de Cœlio ? Quelle conversation légère, spirituelle, provocante, où tous les mots volent et brillent comme des abeilles ! Mais Octave méprise les femmes à ce point qu'il ose envoyer au rendez-vous où l'a invité Marianne l'infortuné Cœlio. Hélas ! pendant que ces scènes se déroulent en pleine lumière, les ennemis de la jeunesse et de l'amour, conjurés dans l'ombre, l'affreux mari Claudio et son sinistre valet Tibia, apostent des assassins pour recevoir le galant. Une fatalité pèse sur Cœlio. Sa mère, étant jeune fille, avait préféré au jeune homme qui l'aimait l'ami qu'il avait chargé de parler pour lui. Et, se voyant trahi, ce jeune homme s'était tué. Cœlio trouvera son fantôme au rendez-vous transformé en embuscade. Il tombera vaincu que, lui aussi, a été trahi par un ami. Marianne, rassurée sur le sort d'Octave, ne

demandé plus qu'à se faire enlever. « Partons ! lui dit-elle. — Je ne vous aime pas, Marianne, répond Octave : c'était Cœlio qui vous aimait. » *Les Caprices de Marianne* se relie dans ma pensée à l'*Intermezzo* de Henri Heine. Les deux poètes nous ont donné lyriquement et dramatiquement la sensation la plus aiguë des méprises du cœur, des noirs et stériles quiproquos de l'amour.

Reste *On ne badine pas avec l'amour*, la merveille. Trois petits actes ; mais je ne crois pas qu'on ait jamais fait tenir plus de choses en un si étroit espace, ni qu'il y ait de fantaisie shakespearienne plus imprévue, plus gracieuse et en même temps plus habile que cette arrivée de maître Blazius sur sa mule fringante et de dame Pluche sur son âne essoufflé. Depuis *Esther* on n'avait point assisté à une pareille résurrection du chœur antique. Cela, sans la moindre intention de parodie. Le chœur, composé de paysans, représente parfaitement ce que représentait celui des tragédies grecques : l'opinion moyenne, le sentiment et même la bonne sensibilité populaire, la curiosité de ce qui se passe chez les grands, dans le château, une certaine malignité à l'égard des inférieurs qui vivent aux dépens des maîtres, enfin la sagesse de l'expérience quand, au troisième acte, il soupire au sujet de la petite Rosette : « Hélas ! la pauvre fille ne sait pas quel danger elle court en écoutant les discours d'un jeune et galant seigneur ! » Les grotesques, dame Pluche, le curé Bridaine, le gouverneur de Perdican, Blazius, et même son père le Baron sont inof-

fensifs, impayables et enveloppés de poésie. Ils contribuent à créer autour de la pièce une sorte de halo de rêve. La vérité du drame qui s'y joue n'en ressortira que davantage.

Ce drame semble naître du caprice, de l'enfantillage d'un cœur malgré lui passionné. En réalité, il est la protestation ou, mieux, l'agonie d'une fierté virginale qui se défend et qui succombe au seuil de l'amour. Camille sort d'un couvent où, comme sur une grève retirée et solitaire, les passions humaines ont jeté des épaves ; elle a reçu d'une de ces épaves des confidences qui ont profondément troublé son âme. Camille accepterait d'aimer, à condition qu'on la garantît contre toute souffrance. Elle consentirait à être aimée, mais d'un amour qui serait éternel ; à échanger des serments qui ne se violeraient jamais. Perdican lui répond avec cette éloquence jaillie du cœur de Musset : « On est souvent trompé en amour, souvent blessé et souvent malheureux ; mais on aime, et quand on est sur le bord de sa tombe, on se retourne pour regarder en arrière, et on se dit : J'ai souffert souvent, je me suis trompé quelquefois, mais j'ai aimé. *C'est moi qui ai vécu et non pas un être factice créé par mon orgueil et mon ennui.* » Cette phrase est tirée d'une lettre de George Sand ; mais Musset était bien capable de la trouver tout seul. Ce que son Perdican répond à Camille, c'est ce qu'il se répondra à lui-même dans les vers de la *Nuit d'Août* :

Après avoir souffert il faut souffrir encore ;
Il faut aimer sans cesse après avoir aimé,

et dans ces vers du *Souvenir* imités d'un passage de Diderot :

Oui les premiers baisers, oui les premiers serments
Que deux êtres mortels échangeèrent sur terre,
Ce fut au pied d'un arbre effeuillé par les vents,
Sur un roc en poussière...

Camille, irritée, épouvantée de ce qu'elle ressent devant son cousin et fiancé, est résolue à retourner au couvent, quand, soudain, la jalousie qu'il a provoquée chez elle en promettant le mariage à la petite paysanne Rosette, lui fait perdre la tête. Les deux jeunes insensés découvrent qu'ils s'adorent. Seulement Rosette en meurt. « Elle est morte. Adieu Perdican ! » s'écrie Camille. Ainsi se termine *leur danse devant le miroir*. Si je cite encore François de Curel, — et j'aurais pu le citer plus haut à propos du couvent de Camille, dont il s'est certainement souvenu dans *l'Envers d'une Sainte*, — c'est que je n'ai jamais rencontré personne qui admirât autant le théâtre d'Alfred de Musset, ni aucun écrivain dramatique original qui, par certains côtés, lui ait dû davantage.

Pour nous, nous lui devons le plus beau théâtre de jeunesse et d'amour que nous possédions : deux comédies de salon qui sont, dans ce genre un peu fade et un peu faux, de charmantes réussites ; de jolies et brillantes fantaisies avec des scènes de grand poète ; le seul drame romantique profond du XIX^e siècle, et quatre pièces qui suffiraient pour lui assurer une louange immortelle.

CHAPITRE XII

LES VOYAGES D'ALEXANDRE DUMAS PÈRE

Il y a plus de cent ans, Alexandre Dumas inaugurerait, par son *Voyage en Suisse*, une série de *Voyages*, comme nous n'en avons pas encore dans notre littérature. De tous les personnages que ce prodigieux amuseur a campés dans notre mémoire et dont nous continuons de nous rappeler les gestes, les attitudes, le rire gaulois ou les grands coups d'épée, le plus sympathique, le plus débordant de vie, le plus divertissant, le plus étourdissant, c'est encore lui-même. On le trouve partout dans son œuvre, mais surtout dans les livres qu'on lit le moins. Ses grands romans se vendent toujours par milliers d'exemplaires, mais on ne lit plus guère ses *Mémoires*, qui sont pourtant une très intéressante contribution à l'histoire du Roman-tisme ; et la plupart de ses *Voyages*, épuisés, ne seront probablement pas réimprimés.

Cependant c'est là qu'il faut aller le chercher ; c'est là qu'on le tient, si j'ose dire, à l'état de nature ; c'est là qu'il s'est mis tout

entier comme Dieu l'avait fait, tour à tour Chicot, Gorenflot, d'Artagnan, Monte-Cristo : c'est là qu'on peut passer quelques bonnes heures avec le compagnon de route le plus divers, le plus imprévu, le plus dramatique, le plus gai ; vaniteux en diable, mais d'une vanité cordiale, jamais offensante ; sincèrement théâtral ; aussi persuadé d'avoir vu ce qu'il a inventé que souvent d'avoir inventé ce qu'il a vu ou entendu ; se promenant à travers le monde comme sur une scène dont il serait le principal acteur ; ne s'oubliant jamais, mais n'oubliant jamais ses lecteurs ; commis-voyageur de sa gloire ; au demeurant, le meilleur homme de lettres du monde.

POURQUOI IL VOYAGE.

Parmi les voyages qu'il nous raconte, on distinguera ceux qu'il n'a pas faits et ceux qu'il a faits et, dans ceux qu'il a faits, les voyages de sa jeunesse et les voyages de sa seconde jeunesse, dont personne n'ignore qu'elle s'est prolongée jusqu'à soixante-huit ans, l'année de sa mort. Par exemple, il a écrit *Quinze jours au Sinaï*, mais à Paris sur des esquisses et des notes qui lui avaient été communiquées. On ne le devinerait pas en le lisant. Une seule chose pourrait nous mettre en défiance : il n'y parle pas assez de lui ; il n'y joue pas un assez grand rôle ; il ne conduit pas la caravane ; il ne commande pas aux événements ; il ne collabore pas suffisamment avec la Providence. Il

s'est bien imaginé en Turc ; il s'est bien représenté escaladant les Pyramides et se baignant dans le Nil où il est torpillé par un étrange poisson. Mais ces incidents ne valent pas qu'on s'y arrête. Nous n'avons là qu'un demi-Dumas, un quart de Dumas. La nature et les paysages tiennent trop de place. Il ne permet pas d'ordinaire à la création d'empiéter ainsi sur la personne du Créateur qu'il est. D'ailleurs, le livre est alerte, curieux, peut-être mieux écrit que les autres ; et raconter avec autant de verve un voyage que l'on n'a pas fait n'est pas à la portée du premier venu.

Quant aux voyages de sa première jeunesse, quelques-uns méritent de compter parmi ses meilleurs ouvrages : ce sont ses *Impressions de voyage en Suisse*, et ses impressions d'Italie, le *Corricolo* et le *Speronare*. Ajoutez ses *Impressions de voyage dans le midi de la France*. Et le type même des voyages que j'ai appelés de la seconde jeunesse, c'est le livre intitulé : *De Paris à Cadix*, suivi du *Veloce*, où il est envoyé officiellement en Algérie et où il navigue sur un vaisseau de l'Etat. Il est alors comme l'ambassadeur de la littérature française accrédité pour l'Afrique du Nord. Sa personnalité envahit tout et met tout dans sa poche, le roi d'Espagne, la société espagnole, l'Escorial, Madrid et l'Alhambra. Mais entre le Dumas de la Suisse et le Dumas de l'Espagne, il n'y a qu'une différence de degré dans la vanité. Chez le Dumas de l'Espagne, elle a pris du ventre ; elle est même menacée d'obésité.

Elle n'avait jamais été maigre. Quand, le

21 juillet 1832, il partit pour la Suisse, ne vous figurez pas que c'était simplement parce que cela lui chantait de partir et d'aller saluer le Mont-Blanc. Si nous en croyons ses *Mémoires*, on le considérait en haut lieu comme un dangereux personnage, un agitateur populaire. La police l'avait dénoncé pour son farouche républicanisme. Il s'était distingué dans l'insurrection provoquée le jour de l'enterrement du général Lamarque ; il avait lui-même distribué des armes aux insurgés ; et, le 9 juin, un journal légitimiste annonçait qu'il avait été pris à l'affaire du cloître Saint-Merry, jugé militairement pendant la nuit et fusillé à trois heures du matin. Quand il lut dans ce journal le récit de son exécution, il sauta à bas de son lit et courut à sa glace pour se donner des preuves de son existence. Au même moment, on lui apportait une lettre de Charles Nodier conçue en ces termes : « Mon cher Alexandre, je lis à l'instant dans un journal que vous avez été fusillé hier à trois heures du matin : ayez la bonté de me faire savoir si cela vous empêcherait de venir dîner demain à l'Arsenal avec Dauzats, Taylor, Bixio, nos amis ordinaires. Votre bon ami, Charles Nodier. » On voit que Nodier se ne frappait pas facilement lorsqu'il s'agissait du cher Alexandre. Mais, — toujours si nous en croyons ses *Mémoires*, — un aide de camp du roi l'avertit que l'éventualité de son arrestation avait été sérieusement discutée, et que le roi lui conseillait d'aller passer un ou deux mois à l'étranger ; à son retour, il ne serait plus question de rien.

Dumas avait toujours eu l'intention de visiter la Suisse : « C'est un magnifique pays, dit-il, l'épine dorsale de l'Europe, la source de trois grands fleuves qui courent au nord, à l'est et au midi de notre continent. Puis c'est une république, et, ma foi, si petite qu'elle fût, je n'étais point fâché de voir une république. » Mais il ne voulait pas que son voyage fût improductif. Il alla trouver l'éditeur Gosselin et lui proposa deux volumes sur l'épine dorsale de l'Europe. Gosselin fit la grimace. La Suisse était un pays bien usé. (Déjà !) Tout le monde y était allé. (Déjà !) Il n'y avait plus rien à en tirer. Dumas eut beau lui dire que, si tout le monde y était allé, tout le monde continuerait d'y aller, et qu'en admettant qu'il ne fût pas lu de ceux qui en étaient revenus, il le serait certainement de ceux qui s'y rendraient : Gosselin ne se laissa pas convaincre. L'homme de peu de foi ! C'est ainsi que, de temps en temps, les éditeurs manquent le coche de la Fortune. Mais vous voyez que, dès cette époque, notre Dumas n'est pas un voyageur ordinaire. Il voyage par ordre du roi, comme Voltaire, ni plus ni moins. Du reste, les idées politiques qu'il emportait ne risquaient pas de lui donner un excédent de bagage. Elles ne le gêneront pas plus en route qu'elles ne nous gênent dans ses livres et dans son théâtre. Ce révolutionnaire, ce républicain farouche est l'homme le plus sensible à toutes les pompes humaines. Mais il est bien le fils de la Révolution par la familiarité avec laquelle il traite les grandeurs de ce monde.

CE QU'IL N'EST PAS.

Disons d'abord, pour n'avoir point de mécompte, ce que ce voyageur n'est pas. Il n'est pas artiste, en ce sens que les œuvres d'art, monuments, statues, tableaux, le touchent médiocrement. Il parcourra plusieurs fois l'Italie ; il traversera l'Espagne ; il ne s'attardera pas à nous en décrire les merveilles artistiques. Devant « ces miracles de la création humaine », il nous renvoie à ceux qui en ont mieux parlé qu'il ne le saurait faire. A Grenade, il nous conseille de consulter sur l'Alhambra « le magnifique ouvrage de Hauser » ou encore de relire Théophile Gautier « qui écrit avec une plume et un pinceau ». Il n'y aurait qu'à rapprocher ses *Excursions* aux bords du Rhin et *Le Rhin* de Hugo pour se rendre compte de sa complète indifférence à l'égard de tout ce que les hommes ont édifié et sculpté. La nature n'attire pas davantage ce romantique. Non qu'il soit incapable de la peindre : on pourrait extraire du *Speronare* quelques bonnes descriptions de la côte italienne. Mais on sent que ce n'est pas cela qui l'intéresse. « L'heure que nous passâmes sur la terrasse de Palerme, dit-il, et pendant laquelle nous vîmes le soleil se coucher et le paysage traverser toutes les dégradations de lumière depuis l'or vif jusqu'au bleu sombre, est une de ces heures indescriptibles qu'on retrouve dans sa mémoire en fermant les yeux... » Du moment qu'elles sont

indescriptibles, n'essayons pas de les décrire.

Il n'est pas plus philosophe ou moraliste que peintre. Il ne s'égare pas en considérations sociales ; il ne s'évertue pas à faire la psychologie du peuple dont il est l'hôte. Il ne ressemble à aucun des grands voyageurs littéraires que le XIX^e siècle a lâchés par le monde. Et il a joliment bien fait de ne pas chercher à leur ressembler ! Il peut copier un guide ou un dictionnaire. « Je m'aperçois, dit-il à un certain endroit de son *Midi de la France*, que je viens de copier, ou à peu près, quatre lignes de l'*Album des Etrangers*. Ces diables de Marseillais ont tant d'esprit et de poésie qu'ils en fourrent partout, même dans les *Guides*... » « Un peu plus de froideur dans ces têtes-là, disait David en parlant des Provençaux, et ils seraient presque tous des hommes de génie. » N'a-t-il emprunté que quatre lignes à ces hommes de génie ? Ce serait peu. Lui aussi, il prend son bien où il le rencontre. Mais il n'imité pas. Dumas n'imité que Dumas.

CE QU'IL EST.

Qu'est-il donc ? Il vous est peut-être arrivé de descendre un soir dans un de ces bons vieux hôtels où voyageurs et pensionnaires mangent à la même table. Le repas commençait un peu cérémonieux, un peu morne, quand soudain entrait un nouveau venu qui, d'un large coup de chapeau, saluait l'assemblée. Les habitués, qui le connaissent, se réveillent ; les

regards s'allument, les mains se tendent. On crie : « Ici ! Là ! » Chacun voudrait l'avoir à côté de lui. Les étrangers, dont vous êtes, ne peuvent s'empêcher de sourire, tant il rayonne de cordialité du visage de ce nouvel hôte et tant on est sûr de se plaire à ce qu'il dira. Il s'assied : à peine assis, il est le maître du dîner, et le dîner prend des airs de festin. Quelle que soit la conversation, il la dirige et bientôt il la confisque à son profit. Il a promené ses yeux autour de la table ; il a remarqué des figures inconnues ; c'est à elles qu'il s'adresse, tantôt à l'une, tantôt à l'autre. Il a l'intuition de ce qu'il vous serait agréable d'entendre. La Suisse, l'Italie, la Sicile, l'Espagne, l'Algérie, la Russie, le Midi de la France, il a tout vu ; il sait l'histoire, les légendes, les mœurs ; partout où il a passé, il a eu des aventures ou il a fait des rencontres extraordinaires.

Il est inépuisable en anecdotes. Le nom de Metternich tombe-t-il dans la conversation. « Metternich ! Je parie que vous ignorez l'origine de ce nom. Au xvi^e siècle, un empereur d'Allemagne, qui avait livré une grande bataille, avait vu fuir sous ses yeux tout un régiment, sauf un homme qui s'appelait Metter. Le soir, à son souper, il dit : « Ils ont tous fui, mais Metter, pas ! Metter-nicht ! » On rit. Quelqu'un a nommé la ville de Lyon. « Lyon ! Si je connais Lyon ! Tenez, le premier obstacle qu'on eut à vaincre pour le chemin de fer à Saint-Etienne fut un rocher qu'il fallait percer et qui formait une voûte sous laquelle il était

dangereux de s'engager. Le maire fit afficher : « Il est défendu de passer par ici sous peine d'être écrasé. » Cette affiche n'arrêtait personne. Alors il en fit une autre : « Il est défendu de passer par ici sous peine de payer une amende. » Nul n'y passa plus. » Mais on a prononcé le nom de Londres. Il a été à Londres. Chasseurs, prêtez l'oreille ! Il y a entendu Gordon Cumming raconter ses chasses aux lions. La salle où il les racontait était tapissée de peaux de lions, de peaux de tigres, de peaux de panthères. Et il y avait des cornes de toute espèce ; on ne les comptait plus : il y en avait de courbes, de droites, de tordues, d'embranchées, de pointues, d'obtus, de fourchues, de mates, de luisantes, de rugueuses. « C'était, comme eût dit un gamin de Paris, le désarmement complet de la garde nationale ! » Et, puisque nous sommes chez les Anglais, il en a connu un qui avait fait le pari de descendre en bateau la chute du Rhin. « Et il l'a tenu, messieurs, il l'a tenu, mais il en est mort. » Et notre homme, baissant la voix, ajoute : « C'était une forme de suicide. Je savais qu'il voulait sortir de la vie. Il avait ses raisons. » On ne rit plus.

Et nous voici partis dans de sombres histoires, des romans de sang et de passion. Les dames frissonnent. Le Vésuve crache ses feux. La femme qui se croyait trahie reconnaît qu'elle ne l'était pas, trop tard, l'infortunée ! Elle est engloutie, avec celui qu'elle aimait et qui l'aimait, par un torrent de laves. Et il sait ce qu'elle a dit à son amant dans la minute

suprême et ce que l'amant a répondu. Et personne ne songe à s'en étonner. Il était là ; je vous assure qu'il était là. Et ce drame lui en rappelle un autre, un mariage sur l'échafaud ; mais ce sera pour demain.

Quel homme ! Il a rendu visite au bourreau Wideman qui a décapité l'assassin de Kotzebue. Il a assisté au jubilé de Malines, invité par le roi des Belges qui lui avait réservé une place à ses côtés. Il a eu un long entretien aux galères avec le bandit Gasparonne qui, après avoir dépêché un certain nombre de chrétiens dans l'autre monde, consacrait ses loisirs de galérien à la traduction du *Télémaque* en italien, probablement par pénitence. Sa Sainteté Grégoire XVI lui a accordé une audience dont il est sorti ravi. Le Pape est vraiment un homme très bien.

« Du reste, mesdames et messieurs, je suis très religieux. J'ai failli me faire moine. C'est comme je vous le dis. Et à deux reprises : dans la Chartreuse de Grenoble et chez les Capucins de Syracuse. Il m'est arrivé de quitter précipitamment ces hauteurs saintes, tant je me sentais prêt à m'abîmer dans un cloître ! Et, s'il y a parmi vous des mécréants, je ne suis pas leur homme. Que ceux qui ne croient pas aillent écouter à minuit dans une église les gémissements de l'orgue et les sanglots du *Stabat mater* !... Ah ! c'est un de mes bons souvenirs ! Mais il y avait en face de l'église un aubergiste qui était un empoisonneur. Avez-vous remarqué comme il est difficile d'obtenir une omelette, ce qui mérite de s'appeler une

VOYAGES D'ALEXANDRE DUMAS PÈRE 321

omelette ? Ainsi on vient de nous en servir une qui n'était pas du tout cela. Voulez-vous voir ce que c'est qu'une omelette faite selon les règles ? Garçon, apportez-moi des œufs ! »

Il se lève ; il disparaît au milieu d'un murmure d'étonnement et d'admiration, et on le voit bientôt revenir avec un plat sur lequel s'allonge une omelette dorée.

— Goûtez, madame !

Et la dame de lui demander :

— Qui nous fait l'honneur, monsieur, d'être notre cuisinier ?

— Alexandre Dumas.

— L'auteur d'*Antony* ?

— Lui-même.

La dame s'évanouit.

INTÉRÊT HISTORIQUE.

Je n'ai fait que vous résumer l'impression générale qu'on emporte de la lecture des *Impressions de voyage*. Essayons de dégager les divers hommes qui composent cet homme surprenant. D'abord l'homme de lettres, non pas un homme infatué de sa renommée littéraire, mais un écrivain qui écrit pour vivre. Plus ses récits de voyage seront longs, plus ils lui rapporteront. Aussi n'hésitera-t-il pas à les allonger, à les grossir, en y versant tout ce qu'il pourra de géologie, de statistique, d'histoire ancienne ou moderne. « Comme je n'ai pas grand chose à dire sur Livourne, nous avouet-il paisiblement dans son livre, *Une année à*

Florence, j'en profiterai pour vous raconter l'histoire de ce second successeur du Tibère toscan, ainsi que celle de François I^{er} son frère et de Bianca Capello sa belle-sœur. » Soyez tranquilles : toute la famille y passera. Il intercalera dans ses *Voyages* un long exposé des Républiques italiennes, l'histoire des Vêpres Siciliennes, l'aventure de Lorenzaccio que Musset a mise au théâtre, des scènes de la Révolution, la mort du maréchal Brune, des fragments de l'épopée napoléonienne, Néron, Auguste, saint Louis, la reine Jeanne, que sais-je ? Bien des chapitres à sauter ! Mais songeons au public qui a dévoré ses livres et demandons-nous si Dumas ne lui a pas rendu service, s'il n'a pas été pour beaucoup de gens, à son époque, un assez bon professeur d'histoire.

Tout n'est pas erroné ni même inexact dans ce qu'il raconte. Il a souvent puisé à des sources recommandables, ne serait-ce que les jours où il a démarqué des *Mémoires*. Et puis Dumas avait des qualités d'historien. Tels passages des *Trois Mousquetaires* sont la meilleure résurrection de la bourgeoisie du xvii^e siècle, si mal connue tant elle fut éclipsée par la noblesse et la cour ; et nous n'avons rien de mieux sur les temps néroniens que son petit roman d'*Acté*. Où cet historien pressé trouvait-il le temps de se documenter ? Nous le voyons à l'œuvre quand il voyage. Les figures et les événements, que les vers rongeaient au fond des bibliothèques, reprennent vie, ou du moins un semblant de vie, sur son passage. Il est bien un des

précurseurs de ce que nous appelons la Petite Histoire.

Mais cet historien ne cherche pas à nous en faire accroire : il ne se pique pas d'être un savant. Il confesse ingénument qu'il préfère la légende à l'histoire. « Je mérite d'être rangé, dit-il, dans une classe de voyageurs oubliée par Sterne : celle des voyageurs crédules. Mon imagination s'est toujours bien trouvée de ne pas chercher le fond de ces sortes de choses. » Ces sortes de choses, ce sont les traditions populaires. L'Ecole positive, « bande noire de la poésie », a déclaré que Guillaume Tell n'a jamais existé. Dumas se révolte : Guillaume Tell a existé parce que son histoire est belle et qu'il serait dommage qu'on frustrât la mémoire humaine de cette beauté. Aussi Dumas se sent-il plus à l'aise et se montre-t-il, en général, excellent dans les légendes. Ses *Excursions sur les bords du Rhin* en fourmillent. A Aix-la-Chapelle, c'est la légende des deux Bossus et des Lutins, dont le sujet, depuis l'apparition du livre, a été donné en narration à des milliers et des milliers d'élèves : le premier Bossu, surpris une nuit par les Lutins, leur joue de si beaux airs qu'ils le débarrassent de sa bosse ; le second, son voisin, envieux et mauvais musicien, se fait surprendre à son tour par les mêmes Lutins ; mais il n'y gagne que d'avoir sur la poitrine une bosse aussi grosse que celle de son dos.

A Cologne, c'est la légende de l'ange qui ordonne à Charlemagne de commettre un vol. Vous comprenez l'étonnement de l'Empereur

et son désarroi, car il ne sait pas comment s'y prendre. Mais un mystérieux gnome vient à son aide ; et ce vol commandé lui permet de découvrir une conspiration qui, le lendemain, allait éclater contre lui. Plus loin, c'est la légende du chevalier Cuno de Sagen, pour qui le roi des Lutins fait tailler en une nuit un chemin dans la montagne afin qu'il épouse Ermengarde de Falkenstein. Dumas ne nous présente ces choses merveilleuses ni avec naïveté ni avec ironie. Il n'affecte pas le ton des vieux conteurs. Il ne fabrique pas du vieux neuf. Il y apporte le brio d'un homme de théâtre qui croit toujours à ce que disent et à ce que font ses personnages tant qu'ils tiennent la scène. Et, en somme, il ne nous rend pas mal le caractère légendaire dont les Romantiques se plaisaient à marquer la Germanie qu'ils connaissaient et comprenaient si peu.

Mais enfin, ce n'est ni par les digressions historiques ni par les légendes adroitement recueillies que les *Impressions de voyage* de Dumas peuvent retenir aujourd'hui ceux qui aiment qu'on leur parle du passé. C'est bien plutôt parce qu'il nous promène dans des pays qui ne sont plus et qu'il a su en noter assez heureusement quelques traits. Rappelons-nous qu'il a parcouru la Suisse avant l'épanouissement de l'industrie hôtelière ; que les voyages s'y faisaient à petites journées ; qu'elle sentait encore le sauvage ; qu'on y tuait des ours ; que la montée à la Mer de Glace semblait presque une ascension périlleuse ; qu'il a entendu le vieux Balmat lui conter sa conquête du Mont

Blanc. Il a visité une Italie morcelée ; il a séjourné dans la Rome papale ; il nous a peint la vie napolitaine et la vie sicilienne, ces vies pouilleuses et affamées, du temps des lazzaroni et des brigands ; il a connu une Espagne fastueuse et délabrée, un midi de la France que nous n'imaginons pas ; et, partout où il allait, il trouvait encore tout chauds les souvenirs de Napoléon.

En Suisse, à Arenenberg, il a été admis à présenter ses hommages à M^{me} de Saint-Leu, qui n'était autre que la reine Hortense. Elle l'a mené dans son salon devant un magnifique portrait de Bonaparte au pont de Lodi, signé Gros. « L'Empereur, lui a-t-elle dit, a posé trois ou quatre fois. — Il a eu cette patience ? — Gros avait trouvé un excellent moyen pour cela. — Lequel ? — Il le faisait asseoir sur les genoux de ma mère. » Il dîne à la table royale. Après le dîner, on annonce M^{me} Récamier. « J'ai beaucoup entendu discuter l'âge de M^{me} Récamier ; il est vrai que je ne l'ai vue que le soir, vêtue d'une robe noire, la tête et le cou enveloppés d'un voile de la même couleur ; mais à la jeunesse de sa voix, à la beauté de ses yeux, au modelé de ses mains, je parierais pour vingt-cinq ans. Aussi fus-je bien étonné d'entendre ces deux femmes parler du Directoire et du Consulat comme de choses qu'elles avaient vues. » La soirée se termina par des romances que la reine chanta elle-même sur des airs qu'elle avait composés.

Un autre jour, à Lucerne, Chateaubriand le reçoit. Le grand homme y vit presque en exil.

« J'étais à Cauterets, lorsqu'arriva la révolution de Juillet, lui dit-il. Je revins à Paris. Je vis un trône dans le sang, l'autre dans la boue, des avocats faisant une charte, un roi donnant des poignées de mains à des chiffonniers. C'était triste à en mourir, surtout quand on est plein, comme moi, des grandes traditions de la monarchie... Et maintenant allons donner à manger à mes poules. — Mais ne reviendrez-vous pas en France ? lui demanda Dumas. — Si la Duchesse de Berry, répondit-il, après avoir fait la folie de venir dans la Vendée, fait la sottise de s'y laisser prendre, je reviendrai à Paris pour la défendre devant ses juges, puisque mes conseils n'ont pu l'empêcher d'y paraître. — Sinon ? — Sinon, poursuivit M. de Chateaubriand en émiettant un second morceau de pain, je continuerai de donner à manger à mes poules. »

Ce sont tous ces détails savoureux qui font l'intérêt historique des *Voyages* d'Alexandre Dumas. Nous ne regrettons pas qu'il néglige la nature et les monuments. Lorsqu'il est à Nîmes, ni la Maison carrée, ni les Arènes ne l'attirent. « Il y avait là une chose plus curieuse encore pour moi, écrit-il : c'était son poète. J'avais une lettre de Taylor pour lui, et elle portait cette singulière inscription : « A Monsieur Reboul, poète et boulanger. »

Dumas va toujours à l'homme, à l'homme célèbre, quand la Providence en a placé un sur son chemin, et à tous les autres. Il est de ceux qui aiment le visage humain. Non qu'il soit un grand observateur. Mais il a toujours besoin

de se communiquer. Et, comme il est un fort brave homme, tous les pays qu'il traverse sont peuplés de braves gens, ce qui nous repose de ceux qui les voient remplis d'imbéciles et de coquins. Partout l'attendent les plus généreuses hospitalités ; partout il se sent comme en famille. Faut-il le tirer d'un mauvais pas ? Le sauveur accourt. Ses *Impressions de voyage* sont la meilleure tisane d'optimisme que je connaisse. « Pendant huit ou dix jours de halte à Séville, dit-il, je m'étais créé un monde de relations ; j'avais vécu avec ce monde nouveau pour moi comme s'il m'était familier depuis vingt ans et comme si jamais je ne devais le quitter. »

Ce n'est point que, dans sa confiance universelle et dans ses larges libéralités d'admiration et de tendresse, il ne remarque pas les ridicules et les travers ; mais je ne sais comment il se fait que ces travers et ces ridicules nous sont autant de raisons d'aimer ceux qui les ont et de nous plaire en leur société.

LES AUBERGISTES D'ALEXANDRE DUMAS.

Ses « connaissances » sont d'abord les aubergistes, les cuisiniers, les guides, les paysans chez lesquels on couche un soir, les postillons, les commis voyageurs, les petits marchands, bref tout le personnel qui reçoit le voyageur, se le transmet, se le dispute, l'assiège, le soigne, le surveille, en vit. C'est à ce personnel qu'on appartient dès qu'on est entré, dès qu'on s'est

engouffré dans la diligence. Plaignons-nous des chemins de fer ! « Je ne connais pas, s'écrie Dumas, de moine, de chartreux, de trappiste, de derviche, de fakir, de phénomène vivant, d'animal curieux qu'on montre pour deux sous, qui fasse une abnégation plus complète de son libre arbitre que le malheureux voyageur qui monte dans une voiture publique. Ses désirs, ses besoins, ses volontés sont subordonnés aux caprices du conducteur dont il est devenu la chose. On ne lui donnera d'air que ce qui lui en sera strictement nécessaire pour qu'il ne meure pas asphyxié ; on ne lui laissera prendre de nourriture que ce qu'il lui en faudra pour l'amener vivant à destination. » Quelle joie, quand on descend de cette prison roulante, cahotante et parfois versante ! Comme on apprécie la figure de l'hôtelier !

On écrirait des pages et des pages sur les aubergistes de Dumas. Il en est un resté fameux, celui de Martigny. Il accueille Dumas par ces mots : « Monsieur est bien tombé aujourd'hui : nous avons de l'ours. — Ah ! ah ! dit Dumas, est-ce que c'est bon, votre ours ? » L'hôtelier de Martigny sourit avec un mouvement de la tête qui signifiait : « Quand vous en aurez goûté, vous ne voudrez plus manger autre chose. » On lui servit donc un bifteck d'ours. Il en coupe un morceau gros comme une olive, l'imprègne de beurre et, sous les yeux bienveillants de l'hôtelier impatient de l'heureuse surprise que son hôte va éprouver, il l'avale. Il en coupe un second morceau qui suit le même chemin. « Alors, c'est de l'ours ? — Oui,

monsieur. — Vraiment ? — Parole d'honneur ! — Eh bien ! c'est excellent. » Les trois quarts du bifteck avaient déjà disparu, lorsque l'hôtelier, qui s'était éloigné, revint. « Ah ! dit-il, l'animal auquel vous avez affaire était une fameuse bête ! » Dumas approuva. « Qui pesait trois cent vingt. — Beau poids ! » Dumas ne perdait pas un coup de dent. « Et qu'on n'a pas eu sans peine, je vous en réponds. — Je crois bien. » Et Dumas porta le dernier morceau à sa bouche. « Ce gaillard-là, reprit l'hôtelier, a mangé la moitié du chasseur qui l'a tué. » Le morceau lui sortit de la bouche comme poussé par un ressort. « Que le diable vous emporte de faire de pareilles plaisanteries à un homme qui dîne ! » Et il sentit son estomac se retourner. « Je ne plaisante pas, monsieur ; c'est comme je vous le dis. » Suit l'histoire impressionnante du chasseur mangé.

L'anecdote du bifteck d'ours fit le tour du monde, au moins du monde occidental. Dix ans plus tard Dumas repassa à Martigny et, montrant l'hôtelier, toujours le même, à l'ami qui l'accompagnait : « Voici, dit-il, un homme qui me veut mal de mort. Tu vas voir. Demande-lui s'il peut nous donner un bifteck d'ours. » A ces mots, le visage de l'hôtelier se décomposa : « Ah ! s'écria-t-il en se prenant les cheveux à pleines mains, encore ! toujours ! Il ne passera donc pas un voyageur qui ne fasse la même plaisanterie ! Ah ! ce Dumas, comme je l'étranglerais ! » Voici ce qui s'était produit. Les *Impressions de voyage en Suisse* avaient eu un tel succès, qu'un matin un voyageur

demanda en regardant la carte : « Vous n'avez pas de l'ours ? — Plaît-il ? fit l'hôtelier. — Je vous demande si vous avez de l'ours ? — Non, monsieur, non. » Deux jours après, un autre voyageur dit : « C'est ici qu'on mange de l'ours ? — Je ne comprends pas, fit l'hôtelier. — C'est bien ici Martigny ? — Oui, monsieur. — Et l'hôtel de la Poste ? — Oui, monsieur. — Eh bien ! c'est ici qu'on mange de l'ours. — Pourquoi ? — Mais parce que c'est ici que M. Dumas en a mangé. — M. Dumas ? Connaissais pas. » Huit jours plus tard, un autre voyageur entre, pose son sac à terre, s'assied et frappe de son couteau contre un verre en criant : « Garçon, un bifteck d'ours ! » Et depuis, les voyageurs affamés d'ours se succédaient, et l'hôtelier en perdait la tête. « Mais enfin, dit l'ami, qu'y a-t-il de vrai dans ton bifteck d'ours ? » Et Dumas de répondre : « Tout et rien. — Comment ? — Ecoute : trois jours avant mon passage à Martigny, un homme s'était mis à l'affût d'un ours et l'avait blessé à mort ; mais l'ours avait eu encore assez de force pour tuer l'homme et lui avait dévoré une partie de la tête. En ma qualité de poète dramatique, j'ai mis la chose en scène. » Le pauvre hôtelier n'avait même pas sur la conscience d'avoir fait goûter de l'ours à Dumas. Et cela nous renseigne sur la véracité du voyageur. La réalité n'est pour lui qu'une matière pétrissable à merci. Il invente en se servant des éléments qu'elle lui a fournis.

LA VERVE DU CONTEUR.

Je le préfère dans sa mise en œuvre des moindres incidents de voyage ; et je ne crains pas de dire que, là, il n'a pas été surpassé. Il a un sens comique qui ne laisse rien échapper des petites gaietés de la vie. Quand il visita les étuves de Néron, le gardien se chargeait encore d'y faire cuire des œufs. Le malheureux avait hérité ce métier de son père et de son grand-père, et il y dressait son fils, un gamin. Il ne restait pas dans cet enfer plus de trois minutes et reparaissait, son panier d'œufs à la main, gémissant, ruisselant de sueur, les jambes flagéolantes, terriblement pâle. Ce jour-là, il tomba et s'évanouit. « Nous l'aurions cru mort, dit Dumas, si nous n'avions vu son fils qui, sans s'inquiéter de l'évanouissement paternel, grignotait des noisettes. Nous demandâmes à l'enfant ce qu'il fallait faire pour donner du soulagement à l'auteur de ses jours. « Bah ! rien du tout, répondit-il. Attendez, il va revenir. » Effectivement, le bonhomme reprit ses sens. » L'indifférence du gamin et ses noisettes ne manquent pas de pittoresque ; mais le trait final est bien plus comique. « M^{me} Malibran causa un instant en patois napolitain avec ce jeune adepte qui lui demanda, entre autres choses, *quel était l'imbécile qui avait pu inventer les poules.* »

Un incident impayable marqua la fin de sa visite à la grotte de Pouzzoles. Ses compagnons et lui étaient remontés dans leur voiture en

pleine obscurité. Le cocher, qui, pendant leur absence, avait dételé et rattelé ses chevaux et qui, entre ces deux opérations, s'était copieusement abreuvé au cabaret, débute par un splendide coup de fouet. L'attelage ne bouge pas. L'homme redouble. Même immobilité. Sur l'ordre de Dumas, il descend ; et bientôt les voyageurs l'entendent pousser des soupirs, puis des plaintes, puis des gémissements. « Eh bien ! qu'y a-t-il ? — Oh ! Excellence ! — Après ? — Oh ! malheur ! — Quoi ? — J'ai perdu la tête de mon cheval ! — Comment, vous avez perdu... — Oui, Excellence. — Et duquel avez-vous perdu la tête ? — Du pauvre blanc, Excellence. — Ce gredin-là est ivre mort, dit un voyageur. — Eh bien ! est-elle retrouvée ? — Oh ! je ne la trouverai plus ! — Attendez, je vais la chercher... » Et Dumas sauta à bas du corricolo. « Je fis à tâtons le tour de l'attelage et je trouvai mon homme qui serrait désespérément dans ses bras la croupe de son cheval. Il l'avait attaché à l'envers, si bien que, plus nos chevaux faisaient d'efforts pour avancer, l'un vers l'entrée de la grotte, l'autre vers la sortie, plus solidement nous restions amarrés à la même place. » Il y a des voyageurs qui semblent provoquer les forces mystérieuses, que nous nommons le hasard, à combiner des drôleries. Dumas en était un.

Dans les histoires romanesques, il cède toujours au plaisir intéressé des longs développements. La prolixité est une source de revenus. Mais quel charmant conteur, quand il se contente d'animer une simple anecdote, en cou-

rant ! Le curé des Saintes-Maries de la Mer avait un frère timonnier sur les bâtimets de l'Etat. Son temps fini, ce frère revint au pays, buvant sec, jurant fort. Le curé le reçut au presbytère à la seule condition qu'il ne jurerait plus. Le timonnier promit et ne jura que davantage. Les premières fois, le curé le reprenait ; puis de la réprimande il passa au signe de croix, et finalement il s'en remit à l'indulgence de Dieu qui ne punit que l'intention. Son bedeau mourut. Il réfléchit que cent cinquante ou deux cents francs par an n'étaient point à dédaigner dans leur pauvre intérieur, et il offrit la place à son frère. Celui-ci n'accepta que si le curé consentait à lui commander le service en termes maritimes. Grâce à cette concession, dès le dimanche suivant, l'ex-timonier, revêtu de la chape et la crosse à la main, se promena gravement de l'avant à l'arrière de l'église et, le moment venu de chanter l'Epître, passa fort adroitement l'Evangile de bâbord à tribord. Le curé, d'abord gêné, s'y habitua : et Dieu ne le trouva pas mauvais, puisqu'il bénit le ménage fraternel en lui envoyant une excellente santé.

Un jour, une affaire appela le curé à Arles. Il partit ; le soir même, un malade, dont le médecin répondait, mourut. Le curé ne pouvait revenir avant trois ou quatre jours. Les parents du mort exposèrent leur pénible situation à son frère. L'ex-timonier leur dit : « N'est-ce que cela ? — C'est bien assez, répondirent les parents. — Le défunt n'était pas camisard ? — Il était catholique comme vous et nous.

— Eh bien ! envoyez-moi quelqu'un pour me sonner les cloches et dire les répons. Je l'enterrerai aussi bien que mon frère, je vous le certifie. » Le digne marin revêtit les habits sacrés dans la sacristie qu'il appelait toujours la chambre du capitaine. La messe fut dite et le mort enterré. Quand le curé revint, il demanda des nouvelles du malade. « Ton malade ? dit le timonier. Ton malade est à fond de cale. »

Il était impossible que Dumas, voyageant dans le midi, ne rencontrât pas de Marseillais. Son ami Méry lui en fit connaître un qui n'était pas banal. On se rappelle que le beau Pécopin de Hugo, le veille de son mariage, partit pour une chasse qui dura cent ans. Dumas avait mis la main sur un Pécopin de Marseille, moins bon chasseur que l'autre, comme vous allez le voir. Il s'appelait M. Louet et, quand il ne chassait pas, il remplissait les fonctions de quatrième basse au Grand Théâtre. Un matin, il se met à l'affût, aperçoit un chastre, oiseau rare, paraît-il, espèce de gros merle connu principalement des Marseillais ; il le vise, le manque, mais, persuadé qu'il l'a blessé, le suit. Je ne vous conterai pas comment de Marseille le chastre le conduisit à la frontière italienne, de cette frontière à Rome, ni quelles aventures de vingt années il traversa avant de revoir Marseille. Je vous en citerai seulement une des plus courtes.

Il n'était encore qu'à une demi-journée de Marseille ; le chastre continuait de voltiger devant lui, et il continuait de rater le chastre.

Un aubergiste lui dit : « Voulez-vous mon chien ? Vous me le rendrez en passant. » Il accepte. C'était un fameux chien qui tenait l'arrêt comme pas un. Ici, je laisse la parole à M. Louet. « J'envoie mes deux coups au chastre, monsieur. Poudre éventée ! Le chien, qui s'appelait Soliman, me regarde d'un air qui veut dire : « Qu'est-ce que c'est que cela ? » Le regard du chien m'humilia. Je lui répondis comme s'il avait pu m'entendre : « Ce n'est rien, tu vas voir. » Monsieur, on eût dit qu'il me comprenait. Il se remit en quête. Au bout de dix minutes, il s'arrête. Un bloc, monsieur, un véritable bloc ! C'était toujours mon chastre... Je ne me possédais pas assez ; je le tirai, au premier coup trop près, au second coup trop loin. Le premier coup fit balle et passa à côté du chastre ; le second écarta trop et le chastre passa dedans. C'est alors qu'il m'arriva une de ces choses que je ne devrais pas répéter si je n'étais pas aussi véridique. Ce chien, Soliman, qui, du reste, était plein d'intelligence, ce chien me regarda un instant d'un air très goguenard. Puis, s'étant approché de moi, tandis que je rechargeais mon fusil, il leva la patte, monsieur, me fit de l'eau sur ma guêtre et reprit le chemin par lequel il était venu. Vous comprenez, monsieur, que si c'eût été un homme qui m'eût fait une pareille insulte, il aurait eu ma vie ou j'aurais eu la sienne. Mais que voulez-vous qu'on dise à un animal que Dieu n'a pas doué de raison ? »

Ah ! tout cela n'est pas de l'esprit le plus fin ! Mais, quand on pense aux vingt volumes

de *Voyages* d'Alexandre Dumas, tous bâclés avec cette verve, ce diable au corps, cette jovialité plantureuse, ce fond d'humeur rabelaisienne, on ne peut se défendre de l'admirer. Et puis nous sommes trop enclins à ne voir chez nos Romantiques que des passionnés violents ou mélancoliques : il y a dans notre romantisme un courant de robuste gaieté gauloise qui proteste contre le fatalisme désespéré et l'horreur macabre. Dumas en est un des plus beaux représentants. Par sa plaisanterie, comme par son bon sens, il est merveilleusement peuple. Aussi excelle-t-il à peindre les tableaux et les scènes d'enthousiasme populaire. Quel emportement et quelle piaffe ! Lisez dans le *Corricolo* le miracle de Saint Janvier : le peuple attend ; le sang ne se liquéfie pas ; l'impatience se déchaîne ; les cris, les rumeurs, les grondements se fondent dans un rugissement universel ; les parentes du saint arrachent leur bonnet de rage, l'invectivent, hurlent des injures, vocifèrent des menaces. « Au milieu de ce sabbat infernal, tout à coup le prêtre éleva la fiole en l'air, criant : Gloire à saint Janvier ! Le miracle est fait ! » Aussitôt tout changea. Chacun se jeta la face contre terre. Aux injures, aux vociférations, succédèrent les gémissements, les plaintes, les pleurs, les sanglots. Toute cette populace, folle de joie, se roulait, se relevait, s'embrassait, criait : « Miracle ! Miracle ! » et demandait pardon à saint Janvier. » Il y a une vingtaine d'années, je me trouvais à Naples au moment où le miracle s'accomplit ou ne s'accomplit pas. L'affaire fut

assez chaude par suite d'une brouille entre le clergé et le conseil municipal. Saint Janvier faisait des façons. J'eus sous les yeux, avec un peu moins de tumulte et de virulence, le spectacle que Dumas nous a décrit, et je pus apprécier la vérité de sa description.

Il est fâcheux qu'au don de la variété qu'il a eu comme les plus grands conteurs, — et je n'en vois pas qui l'aient eu plus que lui, — il n'ait pas joint celui de la brièveté. Mais Dumas ne sait pas toujours se borner à l'effet obtenu : il le prolonge et l'affaiblit. A Aix-la-Chapelle, le sacristain le conduit devant le trône de Charlemagne, un fauteuil de marbre massif, et lui raconte que Napoléon n'a pas osé s'y asseoir, sans doute parce qu'il était un usurpateur. Mais, le soir, l'impératrice Joséphine, plus ambitieuse, s'était fait ouvrir les portes et l'avait osé. A peine y était-elle qu'on l'avait entendue crier et qu'elle s'était évanouie. Quand elle reprit ses sens, elle dit que Charlemagne lui était apparu et lui avait annoncé des choses terribles. Dumas était fort impressionné. « Je voyais, écrit-il, Napoléon refusant de monter sur ce trône et Joséphine, l'insoucieuse et curieuse créole, venant furtivement s'y asseoir, lorsque mon sacristain, se trompant sans doute à l'attention avec laquelle je regardais le siège impérial, s'approcha de moi et me dit à mi-voix que, pour cent sous, je pourrais m'asseoir sur le trône et me donner pendant cinq minutes un plaisir d'empereur. » Il n'en veut rien faire, et il prend la peine de nous en exposer les raisons : c'est gâter notre plaisir.

LE PÈRE DUMAS.

Nous ne lui demandons pas d'être raisonnable ni de raisonner : il est bien plus aimable lorsqu'il obéit à l'improvisation et à son génie primesautier. Aussi ses *Voyages* ne sont-ils jamais plus amusants ni plus sympathiques qu'aux endroits où sa personne les remplit. Il arrive un soir à Madrid. Tous les hôtels où il frappe sont pleins. Il perdait courage quand il lit au-dessus d'une porte : *Monnier, libraire français*. Au bruit qu'il fait, une fenêtre s'ouvre ; il en sort une tête coiffée d'un foulard, puis un torse en chemise : « Qu'y a-t-il ? — Il y a, mon cher monsieur Monnier, que je suis en quête d'un logement. — Pardon, vous m'appellez « mon cher monsieur Monnier », vous me connaissez donc ? — Sans doute ! — Oh ! il n'y a rien d'étonnant à cela : mon nom est sur la porte. — Et le mien aussi ! — Comment ? — Dame, je l'y ai lu. — Comment vous nommez-vous ? — Alexandre Dumas. » M. Monnier poussa un cri, se cogna la tête et disparut à reculons. Un instant après, il était sur le pas de sa porte en caleçon. « Alexandre Dumas ! Le nôtre ? Notre Alexandre Dumas ? — Oui, je n'en connais qu'un, et je vous réponds d'une chose, c'est que non seulement il est à vous, mais tout à vous... »

Quelquefois ce Dumas, qui est tout à M. Monnier et tout à nous et tout à tous, fait un retour sur son passé ; et on perçoit dans sa voix éclatante une note mélancolique. Il assiste, au

théâtre de Naples, à la première d'un opéra du vicomte de Ruolz, le même qui, quelques années plus tard, abandonnait la musique pour la chimie, et fit la découverte de dorer et d'argenter les métaux par l'action de la pile voltaïque. L'opéra eut un très grand succès. « Riche, heureux jusqu'alors, dit Dumas, un homme venait tout à coup de changer son existence tranquille contre une vie d'émotion, sa douce obscurité contre la lumière dévorante du succès. Aucun changement physique ne s'était opéré en lui, et cependant cet homme n'était plus le même homme ; il avait cessé de s'appartenir pour des applaudissements et des couronnes ; il s'était vendu au public ; il était maintenant l'esclave d'un caprice, d'une mode, d'une cabale ; il allait sentir son nom arraché de sa personne comme un fruit de sa tige. Les mille voix de la publicité allaient le briser en morceaux, l'éparpiller sur le monde ; et maintenant, voulût-il le reprendre, le cacher, l'éteindre dans la vie privée, cela n'était plus en son pouvoir... » Assurément, en écrivant cette page, il songeait à lui. Admettons que ce nabab de la littérature ait eu des moments où le fardeau de sa gloire lui pesait.

En tout cas, si vaniteux qu'il fût, il s'est toujours montré un bon confrère. Quand il a rencontré des rivaux, il a toujours parlé d'eux avec une sympathie, avec un enthousiasme bien ares. Jamais d'envie ni de malignité. Il ne faisait même pas grand état de l'influence qu'il a exercée et qui fut pourtant assez considérable. Que de gens se sont proposé d'écrire

comme lui le récit de leurs voyages ! D'autre part, les lazzaroni tels qu'il les a peints, les brigands tels qu'il les a mis en scène, les méridionaux tels qu'il les a aimés, les Anglais spleenétiques tels qu'il les a croqués, nous sont restés dans l'imagination. Il n'approfondissait pas ; mais on remarque souvent la justesse de son premier coup d'œil. Il a senti la différence des superstitions méridionales, qui ne craignent pas la lumière, et des superstitions du nord toujours tristes et nocturnes ; et il l'a fort bien exprimée. Il a découvert en passant ce qui fera plus tard la fortune littéraire de Rodenbach, la poésie de la somnolente Bruges où, comme dans les villes des Contes arabes, tout est frappé de sommeil. Surtout il a été pour tous ceux qui l'ont vu, entendu ou lu, une étonnante source de vie. Il était admirablement impressionnable. Tel récit de mort le faisait presque défaillir et la sueur lui coulait du visage ; mais, à peine remis, il était l'homme qui envoyait à une amie parisienne cet impromptu accompagné d'une fleur :

Salut, ma sœur ! Je fus cueillie
 Dans les jardins de l'Alhambra
 Par quelqu'un que ta bouche oublie
 Mais dont ton cœur se souviendra,
 Et qui me charge de t'apprendre
 Qu'un jour, si Grenade est à vendre,
 C'est pour toi qu'il l'achètera,

Il sait goûter la teinte bleue d'un paysage sous un magique clair de lune, rêver dans une église un rêve de croyant, s'épouvanter lui-

même de la sinistre histoire qu'il a inventée ; mais il n'oubliera pas de noter, pour notre joie, ces mots relevés sur le registre d'une auberge suisse, où chaque voyageur inscrivait son nom et le motif de son voyage : *M. Dumont, négociant, voyageant pour son plaisir : cinq filles et une pluie battante*. Nous n'aurions qu'un conseil à donner à M. Dumont : celui de lire, pendant que la pluie tombe, *le Corricolo ou De Paris à Cadix* ; il n'entendrait plus jacasser ses filles ni la pluie tomber.

CHAPITRE XIII

LES ANNÉES ROMANTIQUES ET LES VOYAGES DE THÉOPHILE GAUTIER

Dans son beau livre, *Les Années romantiques de Théophile Gautier*, M. René Jasinski a précisé la biographie de Gautier jusqu'au seuil de l'âge mûr. Il a renouvelé l'histoire d'une période du Romantisme dont nous ne connaissions qu'imparfaitement l'intérêt. Enfin il a inauguré la critique du poète et du prosateur, étudiant les sources de chacun de ses premiers ouvrages et signalant les approbations ou les résistances qu'ont rencontrées *Albertus*, *Les Jeunes-France*, *Les Grotesques*, *Mademoiselle de Maupin*.

On pourra regretter que M. Jasinski se soit arrêté là. On pourra faire quelques réserves sur l'emploi d'une méthode un peu trop sorbonnique qui aboutit à ce résultat qu'on écrit trois cents pages sur cinq années de la vie d'un auteur et qu'il faudrait en écrire au moins mille si on voulait l'accompagner jusqu'à sa tombe. Mais j'entends très bien ce que répondrait M. Jasinski : « Si, en vous racontant par

le détail et en étudiant avec toute la précision possible cinq années de la vie de Gautier, je vous mets à même de comprendre tout Gautier, que me reprocheriez-vous ? Ce que je vous dirais de ses autres livres ajouterait-il beaucoup à ce que je vous ai dit des conditions et des circonstances où son esprit s'est formé et de son tempérament ? » Je lui donne raison, parce qu'il est toujours intéressant et que je sors de ses trois cents grandes pages charmé d'une érudition qui crée la vie. Je le chicanerai pourtant. Il intitule son livre *Les Années romantiques* ? Faut-il donc croire que Gautier, ait dit adieu au Romantisme en 1836 ? Pour mon compte, je le trouve aussi romantique dans *la Comédie de la mort* que dans *Albertus*, dans ses *Nouvelles* que dans *Les Jeunes-France*, dans *Le Capitaine Fracasse* ou *Le Roman de la Momie* que dans *Mademoiselle de Maupin*, dans son œuvre considérable de critique que dans *Les Grotesques*, dont M. Jasinski a si bien parlé et d'une façon méritoire, car ils sont aux antipodes même de la critique telle qu'il la conçoit et la pratique. M. Arrigon a écrit, lui aussi, *Les Années romantiques de Balzac*. Appliqué à Balzac, le mot me paraît plus juste.

Comme biographe, M. Jasinski a débrouillé les origines de Gautier et les a nettoyées des légendes et des erreurs qui s'accumulent sur la vie d'un homme célèbre et qui, la plupart du temps, proviennent de son entourage. Le berceau de ses ancêtres paternels était Avançon, à environ quinze kilomètres de Gap. Race

forte et rude de paysans montagnards, taillés pour vivre un siècle, indépendants, originaux, grands chasseurs, tontirnants et gais, — de ces gens dont le souvenir fait des demi-dieux homériques. Mais le père du poète était un déraciné. Orage révolutionnaire ou orages domestiques : ses parents s'étaient désaccordés. Le mari était retourné sur ses hauteurs, peut-être avec son fils. Peut-être aussi, la femme, restée en Avignon, l'avait-elle gardé. Ce Pierre Gautier, chasseur et pêcheur comme ceux de là-haut, aussi solidement bâti qu'eux, royaliste passionné, très désintéressé, très énergique, était entré, on ne sait pourquoi, dans les Contributions directes. Il y fit son chemin, grâce surtout à l'appui de l'Abbé de Montesquiou, ministre de l'intérieur, que son mariage lui avait valu. Il avait épousé une des filles de l'intendant au château de Mauperthuis du marquis de Montesquiou, laquelle avait deux sœurs mariées en Gascogne. Il l'avait connue à Artagnan, près de Tarbes où il était attaché au cadastre ; et ce fut à Tarbes que naquit Théophile le 30 août 1811. M^{me} Pierre Gautier avait une beauté sévère et d'un type bourbonien qui donna probablement naissance à ce bruit qu'elle était la fille du comte d'Artois : Théophile aurait donc été le petit-fils d'un roi de France. M. Jasinski a montré l'absurdité de cette hypothèse. On a dit aussi que Théophile, comme Voltaire, était le fils d'un Abbé, de l'Abbé de Montesquiou, dont la protection constante a paru suspecte. Robert de Montesquiou tenait beaucoup à ce qu'on le crût. Nous

avons là un joli garant ! Les seuls êtres qui pourraient nous renseigner, et qui ne le feraient pas, sont à jamais entrés dans le silence. Que nos généalogies sont souvent illusoires ! Et quel jeu vain de vouloir vérifier dans l'étude d'un caractère les lois de l'hérédité ! Théophile ressemblait-il à ses aïeux d'Avançon ? Certainement par son rire copieux, son originalité, son indépendance, son verbe coloré,... quoi encore ? Mais venait-il d'eux ? Avait-il du sang gascon dans les veines ? S'il n'était pas né à Tarbes, aurait-il écrit *Le Capitaine Fracasse* ?

Il grandit « à l'ombre du fauteuil maternel avec ses deux petites sœurs et le chien de la maison ». C'était un enfant doux, malingre et triste, au teint olivâtre, « on eût dit un petit Espagnol de Cuba frileux et nostalgique, envoyé en France pour faire son éducation ». Sa mère, dont le grand air l'impressionnait et devant laquelle il resta toujours petit garçon, était la plus tendre des mères, comme son grand diable de père le meilleur et le plus indulgent des pères. Quand, à onze ans, on le mit pensionnaire à Louis-le-Grand, il y fut si malheureux qu'on l'en retira et qu'on lui fit suivre les cours de Charlemagne en qualité d'externe. Dès ses premiers vers latins, il était déjà romantique. Son professeur le traitait de barbare et d'Africain : ces mots lui allaient au cœur comme des compliments. Il témoignait une grande aptitude à la peinture. Ses parents acceptèrent que, tout en faisant sa rhétorique, il fréquentât l'atelier du peintre Rioult. Au bout de quelques

mois, sa myopie le découragea. Mais il y avait pris des manières de rapin, et, le romantisme des peintres étant plus batailleur et plus flamboyant que celui des poètes, il en sortit avec l'idée du pourpoint cerise et du pantalon gris tendre à bande noire qu'il devait arborer le soir d'*Hernani*. Ce pantalon et ce pourpoint, ce furent le bon bourgeois chef de bureau aux octrois de Paris, Pierre Gautier, et sa sévère épouse, qui les payèrent.

Lorsque, un peu plus tard, Théophile fit un portrait de Chapelain, il remarqua que, pour une fois que des parents ne maudirent pas le ciel de leur avoir donné un fils poète, ce fils fut l'auteur de *La Pucelle*. Ses parents se montrèrent d'aussi bonne composition, — et ils eurent plus de chance. Non seulement ils n'obligèrent pas leur fils à suivre des cours de droit, mais ils firent imprimer à leurs frais ses premiers vers. Ses *Poésies*, un petit livre in-18 à couverture rose, fut mis en vente le 28 juillet 1830, « à l'heure, dit M. Jasinski, où le peuple de Paris couvrait la ville de barricades et hissait le drapeau tricolore sur les monuments publics ». Cette même heure consommait la ruine de M. Gautier père, qui, très légitimiste, avait joué à la hausse. Il y perdit quinze mille livres de rente. Théophile allait être forcé de gagner sa vie. Ses parents ne le lui firent pas sentir. Sa mère avait toujours peur qu'il travaillât trop. Son père était un peu plus exigeant, il l'enfermait parfois et criait à travers la porte : « Tu ne sortiras que lorsque tu auras fait dix pages de *la Maupin* ! » Les

admirables parents ! Ils admettaient tous les paradoxes truculents, le mépris des bourgeois, les excentricités du costume et cette chevelure mérovingienne, horrible aux yeux des philistins et des épiciers qui venaient sur le pas de leur porte quand Théophile passait et le regardaient s'éloigner en lui montrant le poing.

Jamais fils ne fut plus aimé et plus soigné que lui. Mais son œuvre n'en garde aucun tendre reflet. Ce n'est pas à dire qu'il ait été dépourvu de sensibilité. M. Jasinski a insisté au contraire, et avec raison, sur sa générosité, et nous a prouvé que la littérature de ce soi-disant insensible était imprégnée de ses souvenirs intimes et de la vie de son cœur. Ce que M. Flottes faisait tout récemment pour Leconte de Lisle, il l'a fait pour l'auteur d'*Albertus*. Il a retrouvé dans le décor de *Mademoiselle de Maupin* et dans celui de quelques-uns des *Contes* la maison de campagne où les Gautier retournaient aux vacances, le cimetière, le presbytère, l'église et son porche rustique. Il a reconnu dans les *Jacinta* et les *Rosette* des nouvelles et des romans, les jeunes femmes que Théophile avait aimées. Il l'a reconnu, lui, dans ses héros, l'Onufrius des *Jeunes-France*, le d'Albert de *la Maupin* et *Albertus*. Sainte-Beuve hésitait à chercher dans les œuvres de Gautier des éléments de biographie morale. M. Jasinski a été plus hardi, et je crois qu'il ne s'est pas trompé.

Gautier nous a tout dit de lui-même. On ne sort pas de soi. Il le savait et il en souffrait. « Je n'ai jamais rien tant souhaité que de ren-

contrer sur la montagne, comme Tirésias le devin, ces serpents qui font changer de sexe ; et ce que j'envie le plus aux dieux monstrueux et bizarres de l'Inde, ce sont leurs perpétuels *avatars* et leurs transformations innombrables ». Mais pourquoi désirait-il ainsi s'évader de lui-même ? D'où lui venait l'ennui de sa propre intimité qu'il ressentait jusqu'au dégoût ? Il l'attribuait à la perversion secrète de son imagination qui, du reste, lui paraissait inexplicable chez un enfant « né de parents vertueux, élevé avec soin et discrétion, tenu loin de toute chose mauvaise ». Et il s'écriait : « Je suis sûr qu'en remontant jusqu'à la sixième génération, on ne retrouverait pas parmi mes ancêtres un seul atome pareil à ceux dont je suis formé ». Il est vrai que c'est d'Albert, l'amant de Rosette et de M^{lle} de Maupin, qui parle ; mais d'Albert, c'est lui. M. Jasinski voit dans l'état de cette âme, que la vie incessamment déçoit et blesse, une des formes de la *maladie du siècle*, résultat du désaccord entre l'idéal et le réel. J'aimerais mieux qu'on dît entre l'*imaginaire* et le réel ; car je ne distingue pas très bien l'*idéal* que ces malades ont poursuivi.

Mais si Gautier appartenait par cet abus de l'imagination au groupe tourmenté des *enfants du siècle*, il avait reçu de ses aïeux et de la nature un bon sens et un sens comique qui l'aidaient souvent à en sortir. Avant M. Jasinski un des plus grands critiques du siècle dernier, que l'Université a voulu longtemps ignorer, Émile Montégut avait distingué en lui le perpétuel conflit de deux âmes, la gauloise et la

contemplative, qui, étonnées d'être unies, se querellaient et demandaient à se séparer ; d'où l'étonnement que lui donne son individualité et cette préoccupation de savoir s'il ne serait pas possible de déloger momentanément de chez soi ; il l'a exprimée dans les *Jeunes-France* et dans *Mademoiselle de Maupin*, comme, plus tard, dans *La Morte amoureuse*, *Arria Marcella*, *Avatar*, *Le Chevalier double*. Il est de la lignée, j'allais dire du crû, des Rabelaisiens, mais il est aussi celui qui « aime en tout ce qui dépasse les bornes ordinaires », qui appelle à grands cris l'amour, et qui écrit : « Quel est celui de mes amis, quelle est celle de mes maîtresses qui saura mes nom et prénoms dans vingt ans d'ici et qui me reconnaîtrait dans la rue si je venais à y passer avec un habit percé au coude ? Oubli et néant, c'est tout l'homme ».

Les Trois Glorieuses avaient dissous le premier Cénacle, pieusement chanté par Sainte-Beuve, dont la conduite envers Hugo, à défaut de la Révolution, aurait suffi à le ruiner. La nouvelle génération romantique se rassembla dans l'atelier du statuaire Jehan Duseigneur. Il y avait là Gautier, Petrus Borel, Gérard de Nerval, Célestin Nanteuil, Auguste Maquet ; les cheveux étaient longs ; les barbes, longues ; et tous parlaient à la fois d'art, d'histoire, de philosophie et de poésie. Mais M. Jasinski nous met très justement en garde contre l'idée que les romantiques d'alors n'étaient que des échauffés et des excentriques. Il nous montre que la monarchie de juillet a été d'abord une entrave pour le Romantisme. Nous oublions

que les révolutions ne sont jamais profitables aux artistes ni aux savants ; qu'ils sont de tous les citoyens ceux qui ont le plus besoin d'ordre et de tranquillité ; et qu'ils vécurent alors des mois et des mois dans une atmosphère d'émeutes. « L'art et les dieux s'en vont », soupirait Théophile. Musset se lamentait sur ces temps d'orage où la fiction « disparaît comme un songe au bruit de l'action ». Le Petit Cénacle nous apparaît « le refuge d'une jeunesse fervente qui ne veut pas désespérer de l'art ».

Hugo n'y vient guère : il travaille à *Notre-Dame de Paris* et lutte avec les démons de la jalousie, comme Frollo. D'ailleurs, il suit de près les événements et les fluctuations de l'esprit public. L'inquiétude est partout, sociale et religieuse. Qui de nous sera dieu ? Lamennais, Lacordaire, Montalembert veulent une Eglise émancipée. Leroux propose la religion de l'Humanité ; le Saint-Simonisme aussi. Je ne vois guère parmi les romantiques que Musset qui soit resté insensible à l'appel de ces sirènes. Le Petit Cénacle eut beau tenir ses portes fermées à la politique : elle trouva le moyen de s'y introduire. Petrus Borel, ayant besoin d'une somme énorme de liberté, se déclara républicain. Ce fut le seul moment de sa vie où Gautier se laissa gagner aux invitations des politiciens. Sainte-Beuve se rappelait l'avoir rencontré, après 1830, à une procession commémorative pour les Quatre Sergents de la Rochelle. Mais il n'alla jamais jusqu'au Saint-Simonisme : le culte du dieu Père et Mère le

dégoûta. « Je n'entrerai, disait-il, que dans une religion où l'on sera coloriste. » Il prit l'horreur de son siècle et du gouvernement ; et il écrivit ces vers que tous les Français pourraient se répéter :

Un budget éléphant boit notre or par sa trompe...
Ennemis, peuples, rois, tout nous joue et nous trompe...

En 1832 éclatent l'épidémie de choléra et les sanglantes insurrections du cloître Saint-Merry. L'épidémie fut terrible et remplit les imaginations de tableaux macabres. L'affaire du cloître Saint-Merry acheva la débâcle des républicains. La bourgeoisie triomphait avec son roi bourgeois. Alors les romantiques du Petit Cénacle, ceux que l'année précédente le *Figaro* avait baptisés Jeunes-France, passèrent à l'opposition. Les bousingots et les Jeunes-France se confondirent au moins dans l'épouvante qu'ils inspiraient aux quartiers paisibles. Toute atteinte aux bourgeois, fût-elle uniquement littéraire, revêtait une signification politique. Mais Gautier n'entendait point mêler la politique et l'esthétique. Devenu le voisin de Victor Hugo, il le fréquentait de plus en plus ; et il composait *Albertus*.

Ami et admirateur passionné de Hugo, mais toujours indépendant. La préface de son poème nie le progrès et ne croit pas du tout qu'un noble instinct mène ce siècle qu'il a qualifié d'infâme ; et il est impossible de se séparer davantage du poète des *Feuilles d'Automne*. Cette préface expose, bien plus radicalement que celle des *Orientales*, la théorie de

l'Art pour l'Art. Les événements des deux dernières années l'expliquent. Quant au poème, le sujet en est simple. Un jeune peintre italien, « front impérial d'artiste et de poète », que semble railler l'expression sarcastique du bas de son visage, tombe au pouvoir d'une femme. Véronique, merveilleusement belle et ardente. Albertus la prend, la possède ; mais nous savons ce qui l'attend, car nous avons assisté à la toilette de cette sorcière. Sur les coups de minuit, il se trouve dans les bras d'une affreuse vieille qui, trap ! trap ! l'emporte au sabbat et le laisse, voie Appia, les reins cassés et le col tordu. Et le poème se termine par un bonsoir au lecteur et la prière qu'on lui apporte un tome de *Pantagrue*. Cette fin nous éclaire sur le sérieux du poème nommé plaisamment *légende théologique*. S'il fallait y chercher un sens moral, on pourrait se rappeler le rêve allégorique où Dante vit une femme dont le visage se colorait des plus belles nuances de l'amour et qui chantait à voix de sirène ; mais une autre femme, la Vérité, la saisit, déchira ses vêtements, la découvrit, et une telle puauteur sortait d'elle que le dormeur s'éveilla. L'amour de Véronique n'était que luxure et mensonge. Albertus, lui, mérite ce qui lui arrive, car, à vingt ans, il se flattait qu'on pût « le clouer dans sa bière, cadavre sans illusions ». Il en gardait encore une : celle des apparences. Ce n'est là qu'une interprétation fantaisiste. Mais le satanisme, les descriptions macabres, la peinture de la hutte où vit la sorcière, qu'on dirait imitée et presque tirée

de la *Célestine* espagnole, tout ce fantastique méridional, — jamais Gautier n'a su attraper les couleurs angoissantes des diableries du Nord, — s'accorde avec un temps qui a multiplié les spectacles de mort et il est bien conforme à la réaction habituelle du tempérament gaulois. *Albertus*, scène détachée de la Danse macabre pour les temps de révolution et de choléra.

L'année 1833 fut une année de paix. Hugo, qui, en 1831, craignait que la poésie fût morte, reconnaît aujourd'hui qu'« un immense public sympathise avec toutes les tentatives sérieuses de l'art ». Le Romantisme s'est emparé de la mode. Hugo voit le danger et rappelle à la jeune école que « l'art doit être grave, candide, moral et religieux ». Gautier n'en demande pas tant à l'art, mais il approuve les conseils de travail que le grand poète donne aux écrivains : « Réformons-nous, mais ne déformons pas. L'avenir n'appartient qu'aux hommes de style. » Et, toutes proportions gardées, il lui arrive ce qui arriva à Molière lorsque dans son *Don Juan* il attaqua les libertins dont les excès et le cynisme compromettaient la philosophie ; il publie *Les Jeunes-France*, où il raille toutes les extravagances susceptibles de discréditer le Romantisme. Musset l'avait déjà fait ; Henri Heine allait le faire dans son livre *De l'Allemagne*, dont Gautier devait goûter particulièrement les pages sur le macabre germanique.

Cependant les Romantiques avaient conçu une solide haine de la critique et des critiques, ces impuissants, disait Lamartine lui-même.

C'était l'époque où commençait à se développer la presse dont les *Illusions perdues* de Balzac nous ont laissé un tableau assez répugnant. En 1834 les échauffourées reprirent ; et les feuilles gouvernementales se plaisaient à assimiler les Romantiques aux émeutiers. Le *Constitutionnel* se distingua. L'année précédente *Le Roi s'amuse* avait été interdit. Il réclama l'interdiction d'*Antony* que le Français se préparait à reprendre. *Antony* était, selon lui, « l'ouvrage le plus hardiment obscène qui ait paru dans ces temps d'obscénité ». Le Rastignac de Balzac, c'est Thiers que je veux dire, obéit à l'injonction du *Constitutionnel*. Il y eut une explosion. Thiers avait déchaîné une guerre civile littéraire. En janvier 1834, Gautier publie dans la *France littéraire* une étude, d'ailleurs admirable, de Villon. Le *Constitutionnel* le flétrit : « A quel degré de dépravation le goût et la morale sont-ils arrivés pour qu'on ose signer un pareil article ?... » Etonnez-vous maintenant des violences de la préface de *Mademoiselle de Maupin* contre la presse moralisatrice, contre les journalistes « qui prétendent défendre leur femme, leur mère, leur fille, leur sœur, leur cousine et jusqu'à leur maîtresse de la corruption grandissante », et contre toutes les tartufferies. Rien n'était plus actuel que ce pamphlet. « Les détails les plus concrets s'y éclairent de toute la vie contemporaine », dit M. Jasinski, qui a trouvé dans les livres qui venaient de paraître, dans les réclames illustrées des journaux, jusque dans les comptes rendus des expositions, l'explica-

tion des développements, des comparaisons, des allusions et des ironies de Gautier.

Vers la fin de 1834, son père ayant été nommé receveur à l'octroi de Passy, — et Passy étant alors très loin du centre de Paris, — le poète alla s'installer dans l'impasse du Doyenné. Il y avait alors à un angle du Carrousel un groupe de maisons « rechignées et sombres », qu'on ne réparait pas, puisqu'elles étaient condamnées à disparaître, — des maisons condamnées à mort, — et qui avaient été jadis « de respectables demeures honorablement hantées par des gens d'église et de robe ». Gautier nous dit qu'« un campement de bohèmes pittoresques et littéraires y menait une existence de Robinson Crusoé ». Ces bohèmes se nommaient Célestin Nanteuil, Adolphe Leleux, Corot, Théodore Chasseriau, Arsène Houssaye, Gérard de Nerval, Roger de Beauvoir, Dumas, Gavarni, Deveria, Delacroix, Maquet, Alphonse Karr, Esquiros, Ourliac. M. Jasinski a fort heureusement ressuscité, au milieu d'un délabrement qui mêlait des vestiges du galant XVIII^e siècle à des aspects hoffmannesques, cette bohème jeune avec toute la franchise de la jeunesse, joyeuse, amoureuse, tumultueuse, mais pleine de talent et parfois étincelante de génie. Elle a rompu avec « l'école de la pâleur et des crevés ». Le choléra et les barricades sanglantes sont déjà loin. « Plus de fronts blémis, dit M. Jasinski, de regards noyés ; on donnait aux plaisirs de la chair, on rêvait les contours opulents et les couleurs vermeilles... Gautier, longtemps resté frêle, ... épanouit une complexion magni-

fique ; il étoffe sa musculature, il prend pleine possession de sa force. » Et il va publier *Mademoiselle de Maupin*, où Montégut admirait « une exubérance de vie physique, une *animalité* poétique singulière ». J'aurais souhaité que M. Jasinski, qui a cité une très belle page de Paul de Saint-Victor sur *Les Grotesques*, citât la page où Montégut résume l'impression que lui fait ce livre. « Il n'y a dans *Mademoiselle de Maupin* que l'âme *charnelle* de l'adolescence (de la première jeunesse vaudrait mieux) ; mais elle y est tout entière avec ses emportements et ses timidités, avec son étrange mélange d'insociabilité et de familiarité... La sensualité y est encore tendre comme les jeunes arbres au printemps... » Mais toute l'étude de M. Jasinski est remarquable de précision et d'éclat.

Il faudrait maintenant montrer avec quel soin, quelle exactitude, quel tact, quel sens littéraire il a analysé et jugé les œuvres de Gautier. Il n'y a pas dans *Albertus*, dans les *Jeunes-France*, dans *Mademoiselle de Maupin* une seule trace d'influence, pas une seule intention qu'il n'ait relevée. Il en ressort que notre Théophile Gautier a très peu d'invention, qu'il a presque toujours besoin qu'on lui donne le premier mot et qu'il n'a rien créé ni en poésie ni dans le roman ; mais le reproche qu'on lui a fait de cultiver la forme aux dépens des sentiments et des idées est parfaitement immérité. Il a su exprimer la passion et « les nostalgies éternelles ». Son intelligence était large et vigoureuse. Il était accessible à la pensée d'autrui ; et sa philosophie, c'est-à-dire son atti-

tude réfléchie en face de l'homme et de l'univers, avait sa profondeur. « Son vers résiste, sa prose resplendit, l'essentiel de l'œuvre vit. » Que veut-on de plus ?

Je souscris bien volontiers à ces éloges. Mais, tout en goûtant cette critique historique et psychologique, dont M. Jasinski nous offre ici un modèle, on se demande ce que valent pour nous, aujourd'hui, indépendamment de leur signification dans l'histoire littéraire, des ouvrages qui jadis nous enchantèrent. En définitive, quel plaisir ou quel profit en retirons-nous ? Ont-ils vieilli ? Se sont-ils stérilisés ? J'ai eu la curiosité de reprendre ces temps derniers le fameux livre de Musset : *La Confession d'un Enfant du Siècle*. Le livre m'est tombé des mains. *Historiquement*, il m'eût, sans doute, intéressé ; mais, lu pour ma satisfaction personnelle, il me paraissait vieillot, ennuyeux, sans aucun suc. Je tremblerais que *Les Jeunes-France*, avec leurs paradoxes puérils, *Mademoiselle de Maupin*, avec ses perpétuelles prosopopées, me produisissent un effet semblable. Il y a des choses mortes dans l'œuvre de Gautier comme dans celle de Musset. Heureuse la critique qui sait les raviver en les transformant en documents d'histoire et de psychologie ! Mais je suis sûr que, de Gautier, je relirai toujours sans déception *Les Grotesques*, malgré leurs erreurs, nombre de ses feuilletons dramatiques, quelques nouvelles, ses souvenirs (son *Balzac* est un chef-d'œuvre), ses vers — et ses voyages.



Il a fait mentir le philosophe latin quand il prétendait que ceux qui voyageaient pour se délivrer de leur ennui l'emportaient avec eux. Le voyage a été précisément le seul bon remède qu'il ait trouvé contre le mal de vivre au XIX^e siècle. Il faut noter dans l'histoire littéraire de ce siècle le pli soucieux, la ride de tristesse qu'a creusée sur la plupart des visages romantiques la nécessité du gain quotidien. Aux siècles précédents, les écrivains avaient dû gagner leur vie et souvent assez péniblement ; mais il ne semble pas que ce souci ait dominé leur existence, au moins celle des plus grands. Voyez au contraire Hugo qui, jusqu'à trente-cinq ou quarante ans, ne cesse d'être hanté par les questions d'argent ; Balzac en proie aux créanciers ; George Sand criant misère dans ses lettres à Buloz ; Sainte-Beuve que sa gêne aigrit ; Lamartine vieilli, obligé de se mettre à la solde des libraires ou se faisant lui-même son propre libraire et sollicitant des souscriptions de ses visiteurs. Il y aurait tout un livre à écrire sur les difficultés financières contre lesquelles les écrivains du dernier siècle eurent à lutter. L'essentiel a été fait en ce qui concerne Balzac par MM. René Bouvier et Édouard Maynial dans leur livre : *Les comptes dramatiques de Balzac*¹. Théophile Gautier, réduit au journalisme, et fatigué d'en tourner la

1. Editeur, Fernand Sorbot, 1938

meule, puisait dans sa fatigue de nouveaux motifs d'aspirations nostalgiques. Sa veste de velours noir, son gilet écarlate, son pantalon à pieds, ses babouches de cuir jaune et sa chevelure mérovingienne qui lui descendait à la ceinture, étaient bien moins un défi à l'opinion publique et un moyen de faire sursauter les philistins qu'une réaction contre le costume moderne dont il avait l'horreur. Il ne se consola jamais d'être tenu de revêtir l'affreux pantalon, l'abominable redingote ou le hideux veston, pas plus que de ne pas être né en Chine, de ne pas avoir entretenu des relations avec les crocodiles sacrés et les Pharaons d'Egypte, ou de ne pas avoir vécu en Grèce au temps de Périclès. Il ne songeait qu'à arracher des heures au journal insatiable qui attendait sa copie.

Ces heures, que pouvait-il en faire ? Il voyagera en Espagne, en Italie, en Turquie, en Russie. S'il lui est impossible de se mettre en route, sa pensée et son imagination l'emporteront loin de sa maudite époque. L'espace lui étant fermé, il s'évadera dans le temps ; il écrira *le Roman de la Momie* ou *Une Nuit de Cléopâtre*. Mais ni l'Egypte ni l'Europe ne lui suffisaient ; ses désirs le portaient vers l'Asie, surtout vers la Chine mystérieuse. Lorsque l'expédition de Chine fut décidée, il demanda à y être attaché en qualité d'écrivain, d'historien. Les plus hauts personnages auxquels il s'adressa ne comprirent rien à sa requête. Qu'avait-on besoin d'un écrivain puisqu'on s'en allait en guerre ? Et le pauvre Gautier dût rester bien tranquillement chez lui pen-

dant que le corps expéditionnaire était dirigé sur Pékin. Voilà comment nous avons été privés d'un livre qui eût été un honneur pour l'expédition. J'aurais seulement eu peur qu'il fût trop favorable aux Chinois.

On a pu dire que Théophile Gautier « avait inauguré le type du voyageur pittoresque ». La vie morale ou politique des nations ne l'intéresse aucunement. Il ne terminera jamais un livre de voyage, comme Lamartine et Hugo, sur des considérations de philosophie historique. L'arbitraire des sultans ne l'a pas plus préoccupé dans sa visite de la Turquie que le despotisme des Tsars dans son séjour en Russie. La question religieuse ne l'a pas plus attiré en Espagne que la question nationale en Italie. Il n'a point mêlé sa personne à ses descriptions comme l'ont fait Dumas, Lamartine, Hugo, Fromentin et, plus près de nous, un Loti. Il ne demandait aux pays traversés que le plaisir du dépaysement. Il aimait de préférence ceux qui ne changent pas ou qui changent moins que les autres : l'Espagne où les courses de taureaux nous reportent, au moins par leur couleur, aux belles barbaries du temps passé ; la Turquie où la vie et l'esprit semblaient s'être immobilisés ; la Russie dont l'âme ne s'était guère modifiée depuis Pierre-le-Grand.

Il y a deux façons de concevoir le voyage. Ou l'on cherchera, sous les ciels les plus divers, sur les théâtres les plus variés, l'homme éternel ; ou l'on s'attachera à tout ce qui le différencie, coutumes et costumes populaires, expression des sentiments, préjugés, conven-

tions mondaines. La première conception est philosophique ; l'autre, pittoresque. Gautier est avant tout épris du pittoresque, mais il est aussi philosophe ; seulement sa philosophie consiste à n'accorder d'importance qu'au jeu des apparences, au monde extérieur ; elle recouvre, je crois, une profonde tristesse.

Dans sa jeunesse, lorsqu'il partait, il ne nous montrait que bonne humeur et allégresse. Son premier voyage le mena en Belgique. Ecoutez-le au départ : « Mon père, qui m'accompagna à la diligence, se comporta fort bien dans cette suprême circonstance ; il ne me pressa pas sur son cœur ; il ne me donna point sa bénédiction ; mais aussi il ne me donna rien autre chose. Ma conduite fut également très mâle : je ne pleurai point ; je n'embrassai point le sol de cette belle France que j'allais quitter, et même je fredonnais assez gaiement et aussi faux qu'à mon ordinaire. Mais tout mon courage m'abandonna quand je vis arriver mes deux compagnons ou plutôt mes deux compagnes de voyage ; c'étaient deux femmes de vingt-neuf à soixante ans avec des chapeaux extravagants, des manches violentes, des frisures hors de proportion, des nez insociables. A cette vue, mon sourcil prit l'effroyable aspect d'un accent circonflexe ; et je me sentis le cœur triste jusqu'à la mort. » C'est sur ce ton héroï-comique qu'il se plaira à nous raconter les menus incidents de ses voyages et ses mésaventures. Une des plus amusantes lui arriva en Allemagne, à Dusseldorf. Il s'y trouvait seul, ne sachant pas un mot d'allemand, et en

quête d'un hôtel. Il s'adresse à un vieux militaire qui ne savait pas un mot de français et il exécute gravement la pantomime suivante : « Moi (*la main sur la poitrine*) étranger (*un geste dans la direction du port*), je cherche (*quelques pas à droite et à gauche*) une maison (*le doigt replié comme lorsqu'on frappe à une porte*) pour dormir (*les yeux fermés, la tête penchée et la joue appuyée contre le dos de la main*), car je suis las (*traînement de pieds, bras ballants, air accablé*) ; je vous récompenserai (*le pouce frôlant l'index un certain nombre de fois comme pour faire glisser des monnaies.*) »

Le vieux militaire le conduisit à un petit hôtel ; mais là il fallut avoir encore recours à la pantomime afin de savoir l'heure du train : « Nous fîmes le geste de reprendre notre valise en indiquant le nord, puis nous tirâmes dans le vide une ligne horizontale, et soufflant comme un chat en colère pour imiter les jets de vapeur de la locomotive, nous décrivîmes avec la main des cercles multipliés simulant la rotation des roues. Le vieux militaire comprit ; il compta jusqu'à sept sur ses doigts, se mit à renifler fortement et à tourner son bras avec une grande vitesse ; ensuite, il compta jusqu'à neuf, lança quelques *fout ! fout !* moins accentués, traça quelques orbes plus rares, s'arrêtant à diverses reprises et prenant une expression nonchalante. Cela voulait dire : « Il y a un train express à sept heures et un train omnibus à neuf. » Il est certain que la connaissance la plus superficielle des langues étrangères économise beaucoup de temps et de

mouvement. Des passages de cette verve comique, qui l'apparentent aux écrivains de la première partie du XVII^e siècle, ne sont pas rares dans ses récits de voyage.

Il était si content de s'en aller ! Il ne l'a jamais été plus que le jour où il se mit en route pour l'Espagne. M. Jasinski nous rapporte que son ami Eugène Piot avait eu l'idée qu'il serait facile d'acquérir à bas prix des armes, des tapisseries, des tableaux dans une Espagne appauvrie, ravagée par la guerre civile ; il s'y connaissait en meubles, en armes, en bijoux ; mais en peinture il se défiait de lui. Gautier serait « un auxiliaire et un délicieux compagnon. » Théophile n'avait qu'une peur, celle de voir s'évanouir ses illusions, l'Espagne du *Romancero*, d'*Hernani*, de *Clara Gazul*, des poèmes de Musset. « Comment ferez-vous pour parler de l'Espagne quand vous y serez allé ? » lui avait dit Henri Heine avec son accent germanique et sa desséchante ironie. Son appréhension était chimérique. L'Espagne ne le déçut pas. D'abord le bienheureux mauvais état des routes « vraiment impraticables pour tout autre qu'un muletier andalou », la sauvagerie du pays, le costume des conducteurs, les harnais bizarres des mules, des chevaux, des ânes, les voleurs, les bandes de brigands, les hôteliers, gens de sac et de corde, « dont la probité se règle sur le nombre des carabines que vous portez avec vous, transforment le voyage en une entreprise romanesque et périlleuse qui exige des voyageurs de l'initiative et du courage. Ils ne sont plus considérés comme

des ballots de marchandises. Enfin, voici l'imprévu et les aventures dont nos excursions sont depuis si longtemps sevrées. Ce n'est pas chez nous qu'on succède à une tablée de bandits dans l'auberge où l'on descend. Ce n'est pas chez nous que, sur la route toute blanche du clair de lune, des gendarmes en long manteau, en chapeau pointu, le fusil à l'épaule, produisent l'effet redoutable et stimulant d'une troupe de brigands. Aussi sa belle humeur ne l'abandonna-t-elle qu'au retour, à la douane française. « Vous le dirai-je ? En mettant le pied sur le sol de la patrie, je me sentis des larmes aux yeux non de joie, mais de regret. Les tours vermeilles, les sommets d'argent de la Sierra-Nevada, les lauriers roses du Généralife, les longs regards de velours humides, les lèvres d'œillet en fleur, les petits pieds et les petites mains, tout cela me revint si vivement à l'esprit qu'il me sembla que cette France, où pourtant j'allais retrouver ma mère, était pour moi une terre d'exil. Le rêve était fini. »

Heureux voyage : il en rapporta un livre de prose qui fit oublier tous ceux qu'on avait écrits sur le sujet, (sauf les pages sur Grenade du *Dernier des Abencerrages*), et un recueil de vers *España*, où loin de rimer des impressions enregistrées dans son livre de prose, comme on l'en accusa très injustement, il avait essayé de rendre ce qu'il ne voulait pas exprimer en prose, ses rêveries, ses mélancolies, ses plus pures inspirations et des échos de la poésie espagnole. Mais le *Voyage* en prose est le livre

le plus vraiment jeune qu'il ait écrit et d'une jeunesse que le temps ne fane pas. « Le premier voyage, a-t-il dit, — c'était son premier grand voyage, — est comme le premier amour, il donne des sensations qui ne reviennent plus. » Et il raconte que, traversant un jour une sierra, il éprouvait l'envie de se jeter la tête la première dans tous les précipices si azurés, si vaporeux, si veloutés. « J'aurais voulu, s'écrie-t-il, me faire rouler par toutes les cascades, tremper les pieds dans toutes les sources, me vautrer dans la neige étincelante, me mêler à toute cette nature et fondre comme un atome dans cette immensité. » Cet enthousiasme respire encore dans son livre.

D'ailleurs les thèmes que lui offrait l'Espagne convenaient à son esprit et à son talent. La nature en est abrupte, farouche, ou, au contraire, du côté de Valence, d'une riche fécondité, et, à mesure qu'on descend vers le sud, elle annonce la terre africaine. Des villes dans des déserts pierreux, comme Avila, étonnent sous le revêtement de splendeur que leur tisse le soleil ou, assombries, font figure d'écueils dans la marée grise du crépuscule ; et d'autres villes s'étalent royalement au milieu des jardins et des vergers. Le passé des hommes, dont cette nature nous impose le souvenir est, au sens précis du mot, ensorcelant. Que revient-il aux Mores de tout ce que nous voyons autour de nous ? Gautier n'est pas un historien ; l'histoire ne le séduit pas ; et par une sorte d'élégance morale il se défie de ce qu'elle ressasse. M. Jasinski lui sait gré de n'avoir fait

place dans son récit ni à l'Inquisition ni aux Contes sur l'Alhambra que Washington Irving avait exploités et qui, après lui, pullulèrent. Mais enfin il est difficile de ne pas songer aux Arabes lorsqu'on se promène à Cordoue, à Grenade, à Séville et qu'on sait par cœur *Les Orientales* de Hugo. Peut-être dans la tristesse qu'il éprouvait en quittant Grenade, deux beaux yeux trop doux étaient-ils pour quelque chose. Elle ne s'expliquait pas moins par le charme historique de cet endroit, un des plus fameux de l'Europe, qui reste à jamais mélancolique de la défaite et de la disparition de tout un peuple. Gautier nous a épargné le couplet sur le néant des grandeurs humaines qui ne nous console pas du nôtre.

Diverse par sa nature, dramatique par son histoire qui a été celle d'une longue croisade, puis de prodigieuses conquêtes, puis d'une immense lassitude suivie d'un repliement sur soi-même, l'Espagne a possédé un art, une littérature, un esprit, un génie extrêmement originaux. C'est ce qu'il fallait à Gautier. Il est un homme pour qui la nature existe ; parfois il l'admire, il l'aime et ressent, devant la beauté de ses spectacles, le désir de se fondre en elle. Dans son *Voyage en Espagne*, les paysages sont sobres, et relativement assez rares. Plus fréquents dans son *Voyage en Russie*, la neige qui luit et scintille comme du marbre pilé et « les féeries dont le Nord console la longueur de ses nuits glacées » lui ont inspiré des pages qui sont comme des miroirs étincelants. Mais il

préfère graver et peindre avec sa plume un monument ou un tableau. Le peintre qu'il a été, et qui a dû renoncer à la peinture, prend sa revanche sur la cruauté du sort en se donnant à lui-même l'illusion de peindre encore. Et il peindra la cathédrale de Burgos et l'Alhambra avec autant d'éclat que de précision. Son dessin vaut sa couleur. Nous recevons la sensation même de l'œuvre d'art qu'il se propose de nous révéler. Saturé d'émotions et de sang, il entre, au sortir d'une corrida, dans le Musée du Prado et s'arrête devant une Sainte Famille de Murillo :

« Saint Joseph, dit-il, assis tient l'Enfant... embrassé. Celui-ci, portant un chardonneret sur son doigt, joue avec un petit chien qui guette le moment de saisir l'oiseau. La Sainte Vierge, suspendant son travail, contemple avec un sourire céleste cette scène innocente. Murillo a le secret de la puérilité divine ; il sait conserver à l'Enfant qui sourit et qui se joue le regard illuminé, l'éclair prophétique ; nul mieux que lui n'allonge en rayons les boucles blondes et ne fait plus naturellement prendre racine à l'auréole dans une tête frisée... Il ne faudrait pas croire pour cela qu'il est incapable de rendre les natures mâles et les scènes vigoureuses et même terribles. Du petit Jésus il peut faire un Christ et de l'enfant rose un cadavre bleuâtre étiré sur la croix avec la bouche violette, béante, et les longs filets écarlates qui rayent la blancheur exsangue du corps ; ses jolis ciels, pleins d'azur et de nuages nacrés, s'emplissent de ténèbres et d'éclairs sinistres ; ses Saints aux

regards noyés d'extase, il peut les décharner, les jaunir, les verdir... »

Cette page n'est pas plus surprenante que cent autres disséminées dans son œuvre. Prenons celle qu'il a écrite sur le Tintoret, le roi des violents, dont la composition est fougueuse et les raccourcis incroyablement audacieux. Il choisit comme exemple le tableau de l'esclave, mis à la torture, et de Saint Marc, le patron de la ville. Les instruments du supplice s'émoussent aux mains des tortionnaires ; le juge se lève pour voir comment il se fait que ses ordres ne soient pas exécutés, tandis que « Saint Marc pique une tête du ciel et fait un plongeon sur la terre, sans nuage, sans ailes, sans chérubins, sans aucun des moyens aérostatiques employés ordinairement dans les tableaux de sainteté... Il fend l'air comme le rocher lancé par une catapulte. Le dessin a une telle puissance de jet que le Saint massif se soutient à l'œil et ne tombe pas. » Il y a là d'incomparables bonheurs d'expressions. La supériorité de Gautier sur les autres critiques d'art, à commencer par Diderot, venait de ce qu'il avait pratiqué la technique de la peinture. Emile Montégut l'a dit, un seul peut lui être opposé, Eugène Fromentin : « Il a fallu un peintre pour lutter avec lui, et c'est le plus grand éloge qu'on puisse faire de la lumière de ses paroles et du coloris de ses images. » Les musées, les monuments, la sculpture, surtout la peinture, étaient indispensables à la vie de son esprit. La nature a ses lacunes, ses rabâchages, ses mornes somnolences. Plus d'une fois on dirait volon-

tiers comme le Fantasio de Musset : « Le soleil couchant est manqué. La nature est pitoyable ce soir. » A Constantinople où il vient de passer deux mois, il soupire après un musée, des statues, des tableaux. « L'éternel bal masqué des rues finissait par l'impatienter. »

Et pourtant ses tableaux d'ensemble, ses portraits, les scènes qu'il tire directement du spectacle de la vie nous paraissent encore supérieurs à ces transcriptions, à ces traductions, où les mots arrivent à nous produire une impression analogue à celle des couleurs et des perspectives. La lecture des voyageurs lui avait fait regretter l'absence de détails précis, familiers, pris sur le vif. Les considérations générales, les aperçus historiques nous en apprennent bien moins que des remarques circonstanciées qui nous avertissent que nous sommes loin de chez nous. Ce que ses prédécesseurs dédaignaient fut de bonne prise pour Gautier : les cabarets, les affiches de théâtre, les musiciens ambulants, la forme des chapeaux, la coupe des robes, la qualité des plats nationaux. « Cela n'est-il pas aussi intéressant de savoir comment se coiffe une grisette vénitienne et quels plis fait son châle sur ses épaules que d'entendre raconter pour la centième fois la décapitation du doge Marino Faliero sur l'Escalier des Géants qui ne fut bâti, par parenthèses, qu'un siècle ou deux après sa mort ? Croyez-vous donc qu'il soit indifférent d'apprendre si le café se filtre ou se fait bouillir avec le marc, à la mode orientale, au café Florian ? Ce petit fait du café trouble, à la turque,

ne dit-il pas tout le passé de Venise ? » Les humbles détails finissent par réaliser l'image d'un pays.

Cet art très sympathique, que Gautier a poussé fort loin, illumine tous ses tableaux d'ensemble, et, pour n'en citer qu'un exemple, sa peinture de Madrid dans les soirs d'été. La ville, qui de loin nous apparaît solennelle et même un peu compassée, est une des plus gaies quand la nuit est tombée. Aujourd'hui le progrès matériel y a supprimé les marchands d'eau, jeunes Galiciens en veste couleur tabac, en culottes courtes, avec des guêtres noires et des chapeaux pointus, ou jeunes Valenciens qui avaient des grègues de toile blanche et une pièce d'étoffe posée sur l'épaule. « Ils faisaient retentir, disait Gautier, leurs cris aigus modulés sur tous les tons, de tous les coins de la ville... Cette soif de Madrid est vraiment une chose extraordinaire ; toute l'eau des fontaines, toute la neige des montagnes de Guadarrama ne peuvent y suffire. On a beaucoup plaisanté sur ce pauvre Mançanarès et l'urne tarie de sa Naïade ; je voudrais bien voir la figure que ferait n'importe quel autre fleuve dans une ville dévorée d'une pareille soif... Mais ce dont Madrid a le plus besoin après l'eau, c'est de feu pour allumer sa cigarette. Aussi ce cri *Fuego ! Fuego !* se fait-il entendre de toutes parts et se croise incessamment avec le cri *Agua ! Agua !* C'est une lutte acharnée entre les deux éléments, et c'est à qui fera le plus de tapage. Ce feu, plus inextinguible que celui de Vesta, est porté par de jeunes drôles dans

de petites coupes pleines de charbons et de cendres fines avec un manche pour ne pas se brûler les doigts... »

Nul n'a mieux réagi que ce romantique contre la conception d'une Espagne triste, bigote, sinistre, l'Espagne des auto da fé, dont le Catholicisme a fait une immense chapelle ardente. Le XVIII^e siècle l'avait accréditée dans sa parfaite inintelligence de la nation espagnole. Il y a et il y a eu en Espagne du fanatisme et de la férocité ; nul ne le conteste ; et nous sommes peut-être excusables de les avoir exagérés : c'est la faute de ses écrivains et de ses artistes. L'implacable honneur, les passions meurtrières sévissent sur son théâtre ; une réelle inhumanité s'accuse dans ses romans. Ses peintres n'ont pas reculé devant les infirmités les plus répugnantes et devant les hideurs du cadavre. Dans son *España*, Gautier dira au sujet de Ribeira :

Il est des cœurs épris du triste amour du laid...

Comme un autre le beau, tu cherches ce qui choque ;
Les martyrs, les bourreaux, les gitanos, les gueux,
Etalant un ulcère à côté d'une loque,

Les vieux au chef branlant, au cuir jaune et rugueux,
Versant sur quelque Bible un flot de barbe grise :
Voilà ce qui convient à ton pinceau fougueux.

Tu ne dédaignes rien de ce que l'on méprise ;
Nul haillon, Ribeira, par toi n'est rebuté.
Le vrai, toujours le vrai, c'est ta seule devise.

Et tu sais revêtir d'une étrange beauté
Ces trois monstres abjects, effroi de l'art antique,
La Douleur, la Misère et la Caducité...

Mais ce réalisme de leur art et de leur littérature ne doit pas nous masquer la cordialité insouciante de la plupart des Espagnols. Le *Don Quichotte*, en dépit des coups qui y pleuvent, est au moins aussi gai que les pièces de Molière. Thérèse d'Avila est une des grandes saintes les plus allègres et les plus joyeusement vives. En maint endroit de son livre, il me semble que Gautier a touché le fond même de la race, grâce à des analogies de nature. Du reste, qu'il fût en Espagne, en Italie ou en Orient, il détestait les opinions toutes faites, la convention et les romances. « Je ne sais pas, dit-il, pourquoi les faiseurs de libretti et de barcarolles s'obstinent à nous parler de Venise comme d'une ville joyeuse et folle... Les gondoliers sont des marins butors... Quant aux sérénades sous les balcons, aux fêtes sur l'eau, aux bals masqués, aux maris et aux tuteurs jaloux, aux duels, aux escalades, aux échelles de soie, aux grandes passions à coups de poignards, cela n'existe pas plus là qu'ailleurs. » (Écrit en 1842).

Il n'a pas été surpassé dans ses grands tableaux dramatiques. Ses *Courses de Taureaux* sont aussi connues, aussi classiques que celles de Goya. La peinture qu'il a faite des *Derviches Hurlleurs* dans son voyage à *Constantinople* est d'autant plus intéressante que nous y entrevoyons le sentiment religieux de Gautier qui observe ordinairement la réserve la plus complète sur ce sujet. On sait que les derviches tourneurs et hurlleurs sont des fanatiques que l'extase mystique fait tourner sur eux-mêmes et crier. Il nous les montre

d'abord rangés autour de l'iman, balançant la tête d'avant en arrière et d'arrière en avant ; puis accélérant le mouvement, enfin tirant de leur poitrine un hurlement rauque et prolongé qui ne semble pas appartenir à la voix humaine... « L'inspiration arrive peu à peu ; les yeux brillent comme des prunelles de bêtes fauves au fond d'une caverne ; une écume épileptique mousse aux commissures des lèvres ; les visages se décomposent et luisent lividement sous la sueur ; toute la file se couche et se relève sous un souffle invisible comme des épis sous un vent d'orage, et toujours, à chaque élan, le terrible cri *Allah-Hou* se répète avec une énergie croissante... » A ce moment Gautier aperçoit parmi les spectateurs deux capucins qui riaient dans leur barbe ; et ce rire le met de méchante humeur. « Ils ne songeaient pas, dit-il, qu'eux-mêmes étaient des derviches catholiques se mortifiant d'une autre manière pour se rapprocher d'un dieu différent... Moi, je comprends le prêtre d'Atys, le fakir hindou, le trappiste et le derviche se tordant sous l'immense pression de l'éternité et de l'infini et tâchant d'apaiser le dieu inconnu par l'immolation de leur chair et les libations de leur sang. Ce derviche, qui faisait rire les Capucins, me paraissait à moi aussi beau, avec sa figure hallucinée, que le moine de Zurbaran livide d'extase et ne laissant briller dans son ombre qu'une bouche qui prie et deux mains éternellement jointes. » Ce passage est une des très rares « professions de foi » de Gautier. Encore le mot est-il impropre, car il était incroyant,

mais avec un grand respect pour la religion, pour les religions et un éloignement d'honnête homme pour toutes les formes agressives de l'anticléricalisme.

La frénésie des derviches, encouragée par l'iman, grandit. « Un jeune garçon se détacha du groupe et s'avança vers le vieillard... Des acolytes décrochèrent une lardoire excessivement aiguë et la remirent à l'iman, qui traversa de part en part les joues du jeune dévôt avec ce fer effilé, sans que celui-ci donnât la moindre marque de douleur. Une petite fille de sept à huit ans, pâle comme la Mignon de Goethe, et roulant des yeux d'un noir nostalgique, ... s'avança toute seule vers l'iman. Le vieillard l'accueillit d'une façon amicale et paternelle. La petite fille s'étendit sur une peau de mouton déroulée à terre, et l'iman, les pieds chaussés de larges babouches et soutenu par ses deux assistants, monta sur ce frêle corps et s'y tint debout pendant quelques secondes. Puis il descendit de ce piédestal vivant, et la petite fille se releva toute joyeuse. Des femmes apportèrent de petits enfants de trois ou quatre ans qui furent couchés successivement sur la peau de mouton et délicatement foulés aux pieds de l'iman. Les uns prenaient bien la chose ; les autres criaient comme des geais plumés vifs... Des jeunes gens leur succédèrent, des hommes faits, des militaires, même un officier supérieur qui se soumit à la salutaire imposition des pieds, car, dans les idées musulmanes, cette pression guérit de toutes les maladies. En sortant, nous revîmes

le jeune garçon dont l'iman avait traversé les joues avec un lardoir. Il avait retiré l'instrument de torture, et de légères cicatrices violettes déjà refermées indiquaient seules le passage du fer. »

Imaginez Voltaire devant un pareil spectacle : il raillerait le charlatanisme des prêtres, la superstition et la sottise humaine ; il tournerait en ridicule ces clameurs, ces contorsions, cette animalité dont les hommes font hommage à un dieu barbare. Lamartine s'écarterait de cette grossière ivresse. Hugo y verrait je ne sais quel attentat démoniaque contre l'Esprit. Théophile Gautier regarde. Ne le croyez pas impassible. Il est attentif ; il essaie de comprendre ; il note l'étrangeté et la beauté du spectacle, sa beauté spirituelle ; il ne s'indigne que du rire des capucins. Cette attitude en présence des manifestations religieuses les plus surprenantes est à peu près nouvelle dans notre littérature. Elle s'y propagera avec des poètes comme Leconte de l'Isle, avec des historiens et des philosophes comme Renan et Taine. Curieux du phénomène religieux partout où il se produit, on s'abstiendra de le juger. Mais on n'est pas parfait, et nos Leconte de l'Isle auront une tendance à le rabaisser, s'il est chrétien. L'auteur des *Poèmes Antiques* et des *Poèmes Barbares* est plein de déférence pour les dieux hindous à têtes d'animaux, mais il écrit une *Histoire des Papes* que ne désavouerait pas Homais. Cette tendance ne perce jamais chez Gautier. Qu'il s'agisse de moines hurleurs, ivres de leurs balancements de tête

et de leurs hurlements, ou de nos moines exténués par le jeûne et la prière, son impartialité est profonde. Mais il est difficile d'oublier que les marques de dévotion à la divinité reflètent la conception que nous nous faisons d'elle ; il est difficile d'attribuer la même valeur à toutes les conceptions et d'assimiler le grigri d'une femme sauvage au chapelet de Sainte Chantal. Du moins l'attitude de Gautier témoigne une réelle sympathie pour le pauvre genre humain qui subit, comme il l'a dit, la terrible pression de l'infini et de l'éternité.

De ce qu'il a été friand de pittoresque et d'exotisme et toujours amoureux de la forme et de la couleur, on a légèrement conclu que le monde des âmes ne le préoccupait guère. Quelle erreur ! On la relève dans ses Voyages comme M. Jasinski l'a relevée dans ses autres ouvrages. S'il différait des Romantiques par son extrême discrétion sur sa vie intime, il avait une sensibilité vive et le souci de l'invisible. La pensée de la mort était sa compagne assidue ; et la beauté morale le touchait encore plus que la beauté extérieure. En Italie, dans l'île de San Servolo qui se trouve sur la grande lagune en allant de Venise au Lido, il visite un Hôpital de fous, et, au milieu de ces lugubres déchéances, voici ce qu'il voit :

« Un jeune moine, adossé contre un mur, surveillait de loin leur promenade. Jamais cette figure ne sortira de notre mémoire, où elle est restée comme l'idéal de l'ascétisme... Son crâne, entouré d'une couronne de cheveux et rasé à la partie supérieure, semblait verdi de teintes

cadavériques. On eut dit que la moisissure du sépulcre l'avait déjà recouvert de son duvet bleuâtre ; ses yeux ivres de foi brillaient au fond d'une large meurtrissure bistrée ; et ses joues avalées se rejoignaient à son menton par deux lignes aussi droites que celles d'un triangle. Quand il baissait la tête, entre sa nuque et le capuchon de son froc saillait un cordon de vertèbres sur lequel le maigre esprit des cloîtres eut pu dire son chapelet. Ses mains fluettes, couleur de cire jaune, n'étaient qu'un lacs de veines, de nerfs et d'osselets. Le jeûne les avait disséquées toutes vives sur la froide table de la cellule. La manche flottait sur le bras décharné, comme un drapeau sur un bâton. Son froc tombait de ses épaules à ses talons, tout droit, d'un seul pli, aussi roide qu'une draperie de Cimabué ou d'Orcagna... Le Saint Bonaventure de Murillo, revenant achever ses Mémoires après sa mort, peut seul donner une idée de cette effrayante figure ; encore est-il moins hâve, moins creusé, moins vert et plus vivant, quoique enterré depuis quinze jours... Ce pauvre moine était le confesseur des fous. Quel emploi terrible et sinistre : écouter les aveux incohérents de ces âmes troublées, élucider les cas de conscience du délire, recevoir les confidences de l'hallucination, voir grimacer à travers la grille de bois des masques convulsés, au rire idiot, au larmoiement imbécile, confesser la ménagerie ! Nous ne nous étonnâmes plus alors de son air étrange, de sa maigreur de squelette et de sa pâleur morte. »

Emile Montégut gardait précieusement le sou-

venir de cette page ; et il en a fait le meilleur commentaire qu'on puisse en faire : « Dix pages de description nous avait péniblement initiés aux splendeurs d'édifices morts et à la beauté des existences factices dues à la couleur ou au marbre, et voilà qu'une vingtaine de lignes sur un pauvre moine, voué à un office bizarre, nous émeuvent, nous font penser, rouvrent en nous la source des nobles rêveries. Nous sommes heureux de saluer en passant ce frère en humanité, et je me prends à songer à l'excellence de cette religion qui n'abandonne pas l'âme humaine même dans les plus extrêmes objets d'abjection. » Ce n'est pas le seul passage des voyages de Gautier où nous sentons une émotion, toujours contenue, sous des traits de plume qui valent un pinceau, voire un pinceau de la grande époque espagnole.

Il est le plus sincère, le plus vrai des voyageurs romantiques, un des plus intelligents et, incontestablement, le plus sympathique. Il emploie plus souvent le *nous* que le *je*, comme au XVII^e siècle on employait le *on*. Il dira rarement : « J'étais là. » Il dira : « Nous étions là ; telle chose nous advint. » Ce *nous* est une aimable manière d'effacer sa personne ; mais cet effacement profite à sa personnalité qui ne s'en impose que plus fortement. Pourrait-on rêver un meilleur compagnon que lui ? Il ne nous emmène pas sur les hauteurs comme Lamartine qui, pareil à l'Apollon virgilien, les parcourt, ceint d'un diadème d'or. On est plus en familiarité avec lui qu'avec Hugo et moins en camaraderie qu'avec Dumas. Il a le procédé délicat,

la plaisanterie agréable, un esprit dont la finesse saurait au besoin corriger la gauloiserie, une imagination qui est meublée des plus riches souvenirs littéraires et artistiques. Ecoutez-le parler du ghetto de Constantinople « où plus d'un Shylock, attendant l'échéance, repasse son couteau sur le cuir de son soulier », et des Juives si différentes ici de celles de Constantine. « Les unes pourraient poser pour les madones de Raphaël, ou pour les reines de Saba. Rembrandt seul serait capable de faire figurer les autres dans quelque scène magique en les dorant, sur un fond de bitume, de ces merveilleux tons de hareng-saur dont Amsterdam lui a donné le secret. » Comptez les souvenirs que renferment ces cinq lignes : le théâtre de Shakespeare, la population de Constantine, la Bible, Raphaël, Rembrandt, et ce dernier vu et caractérisé par un peintre. Songez à ce que pouvait savoir un voyageur lettré du XVII^e ou du XVIII^e siècle. Cet élargissement de l'humanisme est la marque de Théophile Gautier.

CHAPITRE XIV

L'HÉRITAGE DE 1830

Le 1^{er} janvier 1830 le Journal des *Débats Politiques et Littéraires* portait en première colonne un article qui commençait ainsi : « Avez-vous lu le Mathieu Laensberg de cette année, l'Almanach de Mathieu Laensberg, le livre par excellence, le livre où se lit l'avenir... instructif comme un livre de philosophie, amusant comme un conte de bonne femme ?... J'ai lu le Mathieu Laensberg de cette année ; il est triste ; il est malheureux ; il ne parle que de vent et de tempêtes, de désordres et de révolutions ; on se battra, on se tuera ; nous aurons la peste et la guerre et d'énormes impôts ; nous aurons *un changement dans les lois* en Janvier ; *des discussions religieuses* en Février ; Mars amènera *d'atroces complications* ; l'air d'Avril sera *mortel* ; le joli mois de Mai sera fertile en *assassinats et en meurtres* ; un *tremblement de terre et des invasions* nous menacent au mois de Juin ; Juillet sera signalé par *un monstre ailé et un météore lumineux*... O grand Mathieu Laensberg, prenez pitié de notre planète ! » Cet

Almanach, continuait le Journal, était de si triste augure qu'il avait inquiété le pouvoir ; et M. le sous-préfet de Vouziers avait lancé contre lui une lettre de proscription, l'accusant de contenir, dans plusieurs passages, des provocations à la révolte et des excitations au mépris du gouvernement.

J'imagine un jeune Français lisant cet article par cette froide journée du 1^{er} janvier, car le thermomètre était descendu, à une heure de l'après-midi, à 4 degrés 5/10 au-dessous de zéro. Il a haussé les épaules devant les ridicules excommunications de M. le sous-préfet de Vouziers ; mais il ne peut s'empêcher de sourire aux sinistres prédictions de Mathieu Laensberg. S'il y croyait davantage, elles ne seraient point pour l'effrayer. Son imagination n'est pas ennemie des choses redoutables. Depuis quinze ans la vie publique est tranquille, et les jeunes gens, nés sous la Révolution et sous l'Empire, l'ont parfois trouvée monotone et dénuée d'intérêt. Si l'année qui vient promet des tremblements de terre, des monstres ailés et des météores lumineux, on lui devra au moins de belles émotions.



Les belles émotions ne manquèrent pas. Révolution au théâtre. Révolution dans la rue. Avec *Hernani* le Romantisme mit en déroute la tragédie classique. La mort d'un genre littéraire qui avait jeté un si vif éclat aux plus heureux jours de notre monarchie bourbonnienne

précéda de quelques mois le renversement du plus légitime des trônes. Le monstre ailé et le météore lumineux, annoncés par Mathieu Laensberg, fondirent sur nous au mois de juillet. C'était du moins la forme prophétique que pouvaient prendre dans les imaginations frappées les trois Journées appelées improprement *les Trois Glorieuses*.

De tous nos écrivains présents, il me semble que Balzac est celui qui en a le mieux compris et exprimé l'importance. Le vieux roi Charles X avait gagné lentement, trop lentement au gré du gouvernement, le port de Cherbourg où il allait s'embarquer pour l'Angleterre. « *Voyez-vous ce bâtiment de guerre près de la jetée ?* » écrivait Balzac. *Le ciel est bleu ; la mer est brillante ; les rivages bordés de granit, les fortifications de granit, les forts de granit et le port de Cherbourg se découpent vivement dans la lumière. Y a-t-il quelques signes de désolation autour de vous ? Non. Eh bien, la plus antique des monarchies va passer... Voilà le roi ! Ce fut une sourde clameur irrésistible échappée à toutes les lèvres au moment où parut Charles X... C'est le dernier roi de France. Après peut-être y aura-t-il un roi des Français : celui-là est le roi de Dieu, le roi légitime, le roi comme doit être un roi, propriétaire de son trône, comme vous êtes propriétaire de votre fortune, car il y a, entre ce roi et votre fortune, d'invisibles rapports, une liaison intime dont vous vous apercevrez un jour. En ce moment, ce vieillard à cheveux blancs, enveloppé dans une idée, victime de son idée, fidèle à son idée, et dont ni vous ni moi ne pouvons dire qu'il fut imprudent*

ou sage... hélas ! emporte avec lui la fortune de la France ; et pour ce pas fatal fait du rivage au vaisseau, vous paierez plus de larmes et d'argent, vous verrez plus de désolation qu'il n'y a eu de prospérités, de rires et d'or depuis le commencement de son règne. » Et plus loin, il se demandait : « Qui a tort ? La France ou les Bourbons ? Je ne sais, mais quand ils revinrent, ils apportèrent les olives de la paix, la prospérité de la paix et sauvèrent la France, la France déjà partagée... Ils versèrent si peu de sang qu'aujourd'hui ces tyrans pacifiques s'en vont sans avoir été défendus, parce que leurs amis ne les savaient pas attaqués... Un moment viendra que, secrètement ou publiquement, la moitié des Français regrettera le départ de ce vieillard, de cet enfant et dira : « Si la Révolution de 1830 était à faire, elle ne se ferait pas... » Cependant Charles X, sur le navire commandé par Dumont d'Urville, s'approchait des côtes où il trouverait

Cette hospitalité mélancolique et sombre
Qu'on se donne et se rend de Stuart à Bourbon.

Un jour Renan écrira que ce renversement du trône des Bourbons a été une terrible faute ; que nous aurions dû, puisque Charles X avait, par son abdication, payé sa violation de la Charte, accepter, avec une régence, le duc de Bordeaux ; qu'enfin la Révolution de 1830 est une des pages les plus funestes de notre histoire. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle fut suivie d'un étrange déséquilibre dans l'imagination et dans la pensée française. On aurait dit qu'un certain nombre d'extrava-

gances et de folies n'avaient attendu pour s'abattre sur nous que le départ de ce vieux roi et de son petit-fils qui cheminaient, appauvris, vers le port d'embarquement.

Les conséquences des *Trois Glorieuses* se firent immédiatement sentir. Quand on étudie froidement cette révolution, comme si elle s'était passée dans la Rome de l'Antiquité ou en Chine, on est pris des mêmes sentiments que devant tous les soulèvements populaires et les ruées sanglantes, — d'un mélange d'horreur et de pitié. Hugo, qui avait conservé de son éducation la peur des excès révolutionnaires, composa sur les morts de Juillet son ode célèbre. *Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie...* De qui parle-t-il, des insurgés ou de leurs victimes ? Mettons que les uns et les autres sont également morts pour la patrie. Mais les journaux exaltèrent la générosité et la grandeur morale des insurgés. Un marchand de vins a dit à une troupe altérée : « Aujourd'hui, pas d'eau-de-vie, pas de vin pur ! De l'abondance seulement. » Ce marchand de vins a parlé comme un homme de Plutarque. Un chiffonnier a refusé de vendre son fusil. « Je tiens à mon bon fusil ; il m'a déjà servi deux fois. » O Fabricius, que n'as-tu entendu ce chiffonnier ! Un citoyen a trouvé chez la duchesse de Berry une cassette damasquinée en or et pleine d'or : il l'a portée à l'Hôtel de Ville. C'est sublime. Mais que diable ce citoyen faisait-il chez la duchesse de Berry ? On alla jusqu'à proposer à l'admiration un enfant de

quinze ans qui s'était faufile, à travers les feux de mitraille et de mousqueterie, auprès d'un officier de cavalerie et là, d'un coup de pistolet, lui avait cassé la tête. Le jeune héros ! La Révolution de Juillet naquit avec sa légende. Elle revêtit la guerre civile d'une noblesse épique.

Jusque-là personne n'avait osé magnifier la Révolution. Il y avait encore trop de témoins des atrocités qui l'avaient couverte de sang. Les Républicains se détournaient de ces horreurs. Pour eux, bien partie en quatre-vingt-neuf, elle avait mal tourné en quatre-vingt-douze. Sait-on toujours pourquoi les gens tournent mal ? L'occasion, l'herbe tendre... Leur liberté était une belle liberté diserte, éloquente, admirablement élevée, sachant traiter ses hôtes, une sœur jumelle de M^{me} de Staël. Les Bonapartistes, qui se confondaient souvent avec les Libéraux, n'aimaient pas plus à évoquer les journées rouges de la Révolution que Napoléon n'aimait qu'on lui rappelât d'où il était sorti. Quant aux royalistes, nous n'avons qu'à nous reporter aux premières *Odes* du jeune Victor Hugo, en qui toute une société salue le chancre du catholicisme et de la légitimité : elles respirent la haine et le dégoût indigné de ceux qu'André Chénier appelait « les bourreaux barbouilleurs de lois ». Mais voici que de nouvelles barricades s'élèvent ; que, de nouveau, le peuple s'arme ; qu'on recommence à se tuer et qu'un trône est encore abattu : cela avec le concours des Ecoles, particulièrement de l'Ecole Polytechnique, aux

applaudissements d'hommes modérés et respectables, de financiers comme Laffitte et Casimir Périér, d'historiens comme Thiers et Mignet, de doctrinaires comme Guizot. Alors ? Bénie soit cette Révolution qui éclipse les souvenirs gênants de sa grande sœur aînée.

Elle donna naissance à une mystique révolutionnaire dont vous trouverez plus tard la parfaite expression dans *les Misérables* de Hugo, dans *l'Histoire de la Révolution* de Michelet, et avant tout dans *les Girondins* de Lamartine, qu'on a si justement accusé d'avoir doré la guillotine. Cette mystique marque d'un caractère sacré le droit à l'insurrection que reconnaissait aux citoyens *la Déclaration* de Quatre-vingt-treize. Elle en fait même un devoir. Elle considère que la Révolution a quelque chose de divin, que la voix du peuple est celle de l'Eternel surtout quand elle se gonfle de colère. Le progrès ne se conçoit pas sans le feu des généreuses émeutes. « Le sens révolutionnaire, dira Hugo, est un sens moral. » L'idée de la « sainteté » des révolutions date en littérature de 1830 ou, plus exactement, de l'année suivante où parurent *les Iambes* d'Auguste Barbier et leur pièce fameuse : *la Curée*. Barbier, qui dépensa dans ce premier livre tout ce que la nature lui avait départi de génie poétique, exaspéré de voir que ceux qui étaient restés prudemment chez eux, lorsqu'il y avait quelque danger à mettre le pied dehors, se montraient maintenant les plus rapides et les plus hardis dans la course aux places et aux honneurs, lança, cette magnifique invective contre les

profiteurs effrontés et éhontés des *Trois Glorieuses*, c'est-à-dire contre la bourgeoisie, lâchement oublieuse et dédaigneuse des vrais vainqueurs, c'est-à-dire du peuple.

On y trouve déjà réunis tous les motifs, tous les thèmes de la mystique républicaine. D'abord la magnanimité du Révolutionnaire, de l'homme qui représente, pour parler comme Hugo, l'archange Révolution, et qui s'oppose au serviteur de l'ordre, au soldat régulier.

Quand, dans Paris entier comme la mer qui monte,
 Le peuple soulevé grondait
 Et qu'au lugubre accent des vieux canons de fonte
La Marseillaise répondait,
 Certes, on ne voyait pas, comme au jour où nous sommes
 Tant d'uniformes à la fois.
 C'était sous des haillons que battaient des cœurs
 C'étaient alors de sales doigts [d'hommes ;
 Qui chargeaient les mousquets et renvoyaient la foudre ;
 C'était la bouche aux vils jurons
 Qui mâchait la cartouche et qui, noire de poudre,
 Criait aux citoyens : Mourons !
 Quant à tous ces beaux fils aux tricolores flammes,
 Au beau linge, au frac élégant,
 Ces hommes en corset, ces visages de femmes,
 Héros du boulevard de Gand,
 Que faisaient-ils tandis qu'à travers la mitraille
 Et sous le sabre détesté,
 La grande populace et la sainte canaille
 Se ruaient à l'immortalité ?

Grande populace, sainte canaille, amènent l'image de la Liberté telle qu'on la conçoit dans les faubourgs, là où on la comprend et où on la sert, bref de la vraie Liberté.

C'est que la Liberté n'est pas une Comtesse
Du noble faubourg Saint-Germain,
Une femme qu'un cri fait tomber en faiblesse,
Qui met du blanc sur du carmin.
C'est une forte femme aux puissantes mamelles,
A la voix rauque, aux durs appâts,
Qui, du brun sur la peau, du feu dans les prunelles,
Agile, et marchant à grands pas,
Se plaît aux cris du peuple, aux sanglantes mêlées,
Aux longs roulements des tambours,
A l'odeur de la poudre, aux lointaines volées
Des cloches et des canons sourds,
Qui ne prend ses amours que dans la populace,
Qui ne prête son large flanc
Qu'à des gens forts comme elle et qui veut qu'on l'em-
Avec des bras rouges de sang. [brasse

A l'apologie des massacres inspirés par cette effroyable harangère, ajoutez une sorte de divinisation de Paris dont tant de développements emphatiques et frénétiques chez Hugo et chez Michelet nous apporteront l'écho amplifié :

.....Paris si beau dans sa colère,
Paris, si plein de majesté
Dans ce jour de tempête où le vent populaire
Déracina la royauté...
Paris, cette cité de lauriers toute ceinte,
Dont le monde entier est jaloux,
Que les peuples émus appellent tous la sainte
Et qu'ils ne nomment qu'à genoux...

Ces derniers vers sont parfaitement ridicules, mais pas plus que les divagations de Hugo dans le livre qui porte le nom de *Paris*. Du reste la pièce est d'un mouvement et d'un emportement magnifiques en même temps que

d'une maturité surprenante si on songe que le poète n'avait que vingt-cinq ans. Elle a jailli toute brûlante de ces journées où un peuple « a broyé un trône avec quelques tas de pavés ». L'importance littéraire en est grande : elle fait comme la liaison entre les imprécations d'André Chénier au pied de l'échafaud et les Châtiments du prophète de Guernesey. Plus grande, l'importance morale : c'est d'elle qu'il faut dater, je crois, l'expression de cette mystique qui se propagea chez nos historiens et chez nos tribuns populaires.



La seconde conséquence des Journées de Juillet fut d'accuser l'irréligion de la bourgeoisie, alors plus profonde que celle du peuple. Des principaux représentants dans le gouvernement, dans les administrations, dans l'Université, annoncent la mort prochaine du Christianisme. Stendhal donnait encore quinze ou vingt ans de vie à la religion catholique. C'était l'époque où un inspecteur général de l'Université, assistant, dans une rhétorique de province, à l'explication d'un texte de Bossuet, après en avoir fait admirer aux élèves la composition et la forme, les avertissait que le fond en était périmé. Depuis soixante ans, sous les Ferry comme sous les Combe, aucun inspecteur général ne se fût permis une observation pareille dans un établissement d'Enseignement secondaire (Pour l'Enseignement primaire,

c'est autre chose.) La messe du Saint-Esprit à la rentrée des Tribunaux est supprimée. « Jamais, écrit Montalembert, on n'avait vu une nation aussi irréligieuse. » Cette irréligion s'étale. Thureau-Dangin a relevé le titre des pièces jouées dans les théâtres de Paris au lendemain des *Trois Glorieuses* : le *Jésuite* à la Gaité, le *Congréganiste* au Vaudeville, les *Dragons* et les *Bénédictines* à l'Ambigu, les *Victimes cloîtrées*, vieille pièce de Quatre-vingt-treize, à la Porte Saint-Martin ; et ailleurs le *Dominicain*, la *Papesse Jeanne*, l'*Abbesse des Ursulines*, c'est-à-dire les Possédées de Loudun.

Les théâtres ne suffisent pas au voltairianisme agressif de la classe bourgeoise : il lui faut les spectacles de la rue. Le duc de Broglie nous dit que sous des yeux amusés commence la chasse aux robes noires, aux Jésuites, aux Capucins, aux frères de la Doctrine chrétienne, jusqu'aux Sœurs de Charité. Il note que les processions recevaient des coups de pierre et « qu'il ne faisait pas trop bon à un évêque de sortir de sa cathédrale ». Toute révolution en France est ou devient très vite antireligieuse. Le peuple, ainsi encouragé, saccage Saint-Germain l'Auxerrois, l'Archevêché, la Maison des Missionnaires, profane les sacristies de Notre-Dame, abat le Calvaire du Mont-Valérien. La police, par ordre, laisse tout faire. Nous en avons un témoignage irrécusable, celui de Louis Blanc. Le 14 février 1831, comme on célébrait à Saint-Germain-l'Auxerrois un service à la mémoire du duc de Berry assassiné onze ans auparavant, une foule com-

posée de bourgeois et d'ouvriers, de forçats libérés et de filles, force les grilles de l'église, s'acharne contre les autels, et applaudit, hommes et femmes, ceux qui s'affublent des costumes sacerdotaux. Le préfet de police Baude et le préfet de la Seine, Odilon Barrot, sont là : ils se contentent d'engager les émeutiers à respecter les propriétés publiques. Le lendemain, c'est le sac de l'Archevêché. En un clin d'œil, nous dit-on, les boiseries sont arrachées ; les lustres, les tables, les fauteuils, les marbres, brisés ; les livres, manuscrits, crucifix, missels, chasubles, jetés par les fenêtres. Arago, survenu avec quelques soldats, envoya demander du renfort au commandant général de la Garde nationale. Personne ne vint. Il voulut empêcher les ouvriers de renverser une croix : ils lui montrèrent un ordre signé du maire de l'arrondissement. Pendant qu'Arago s'indigne et que le pillage continue, on voit le jeune Monsieur Thiers, sous-secrétaire d'Etat au ministère des Finances, qui regarde et se promène sans rien dire, « le visage satisfait et le sourire aux lèvres ». Enfin une légion de la Garde paraît ; mais elle parade seulement autour de l'édifice qu'on est en train de dévaster. Arago invite le commandant à y entrer et à en chasser l'émeute. Le commandant lui répond : « qu'il a ordre de ne faire qu'une apparition et de s'en retourner ». Cet ordre est si extraordinaire que les historiens des Sociétés secrètes l'attribuent à la Franc-Maçonnerie. Dans son excellent livre sur Casimir Périer et la Révolution de 1830, intitulé *la Manière forte*, M. Lucas-Dubreton

explique cette inconcevable tolérance par le désir du ministère d'effrayer les légitimistes et leur allié naturel le clergé. Les deux opinions ne se contredisent pas. « Lorsqu'un député protesta contre l'attitude du préfet de la Seine, le préfet, Odilon Barrot, le prit de très haut et déclara que ces destructions d'emblèmes et de monuments étaient des avertissements du peuple. « En juillet le peuple n'avait frappé que le pouvoir politique ; il avait respecté le pouvoir religieux ; mais il restait des souvenirs, des défiances que la manifestation de Saint-Germain-l'Auxerrois avait réveillés. » On pouvait objecter qu'un service à la mémoire du duc de Berry assassiné par Louvel était une manifestation bien inoffensive. Qu'eût-il fallu pour ne pas froisser les susceptibilités du peuple ? Qu'on chantât des actions de grâces au souvenir de l'assassin ?

Il semblait que la classe dirigeante se complût dans le spectacle de la religion bafouée et meurtrie. « Il y a quelques mois, disait M. de Salvandy, on mettait partout le prêtre, aujourd'hui on ne met plus Dieu nulle part. » On avait eu tort de mettre le prêtre partout ! Henri Heine, ennemi forcené du catholicisme et qui prenait si facilement ses désirs pour des réalités, envoyait à un journal allemand, dans des articles sur l'état de la France après 1830, la nouvelle que la vieille religion était bien morte et même en dissolution, et que la majorité des Français se tenait le mouchoir devant le nez quand on parlait de ce cadavre.



Mais si la religion meurt, par quoi la remplacera-t-on ? En 1832, un poète exprimait éloquemment l'angoisse qui s'empara alors de tant d'âmes : Alfred de Musset dans *Rolla*. La connaissance plus précise des circonstances historiques où une œuvre est née empêche quelquefois que l'on mette sur le compte d'une vaine rhétorique ce qui est sorti d'une âme sincère. *Rolla* en est un exemple. Il nous produit dans ses passages les plus fameux un effet de déclamation. Qu'on se reporte aux jours où Musset l'écrivit, rien ne rend mieux le désarroi des esprits impuissants à recouvrer une sécurité que la philosophie du XVIII^e siècle leur a enlevée (*Dors-tu content, Voltaire?...*) et qui désespèrent d'étancher leur soif de croire.

O Christ, je ne suis pas de ceux que la prière
 Dans les temples muets amène à pas tremblants.
 Je ne suis pas de ceux qui vont à ton Calvaire
 En se frappant le cœur baiser tes pieds sanglants.
 Je ne crois pas, ô Christ, à ta parole sainte.
 Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux.
 D'un siècle sans espoir naît un siècle sans crainte ;
 Les comètes du nôtre ont dépeuplé les cieux.

(Il faut entendre par *comètes* les philosophes et les savants.)

Où donc est le Sauveur pour entr'ouvrir nos tombes ?
 Où donc le vieux saint Paul haranguant les Romains ?
 Où donc est le Cénacle ? Où donc les Catacombes ?
 Avec qui marche donc l'auréole du feu ?
 Qui de nous, qui de nous va devenir un dieu ?

Qui ? De tous côtés des voix s'élèvent : « Moi ! » « Moi ! » « Moi ! » Jamais époque ne fut plus fertile en messies et en fondateurs de religion. Dès qu'un dieu semble agoniser ou qu'un autel est sans emploi, c'est comme à l'Académie : les candidats surgissent. Un des plus lamentables fut cet abbé Chatel qui, après avoir été interdit comme aumônier de régiment pour des articles contraires à l'orthodoxie, créa l'*Eglise catholique française*. Plus de dogmes ! Plus de confession ! Des offices en français étaient substitués aux offices en latin. Puis il se fit sacrer, par un soi-disant Maître des Templiers, évêque et Primat des Gaules. Il n'eut pas *un* temple ; il eut *des* temples à Paris et dans la banlieue. On y voyait des cartouches où étaient inscrits les trois plus grands noms de l'humanité : Confucius, Parmentier, Laffitte. Casimir Delavigne composa un cantique pour le nouveau culte. On nous dit que républicains et révolutionnaires y commandaient des messes, des messes laïques, en commémoration de la mort du duc de Reichstadt ou de l'exécution des complices de Fieschi. Malheureusement parmi les défroqués qu'il rassemblait autour de lui, et dont il faisait ses vicaires, il y en eut un qui ouvrit une église rivale. Cette concurrence porta un grave préjudice à Son Eminence Chatel. En dépit des honneurs divins rendus au banquier Laffitte, la véritable *Eglise catholique française* était fort désargentée, et ses créanciers, très impatients. La police la ferma et le Gouvernement accorda un bureau de poste au Primat des Gaules. La

Révolution de 1848 le fit remonter à la surface. En 1850 une condamnation pour outrages à la morale arrêta ses prêches sur l'émancipation des femmes. Il aurait, paraît-il, fini épicier. Son histoire est plus intéressante que sa personne. Ainsi, pendant quatre ou cinq ans, on l'a pris au sérieux ; ses temples se sont remplis de fidèles qui l'écoutaient dénoncer les crimes des papes, s'élever contre le célibat des prêtres ou raconter la découverte de l'Amérique ! Les crédulités augmentent à mesure que les croyances diminuent. Le besoin de liturgie et de surnaturel fait que la foule ne déserte l'église régulière que pour se jeter dans les officines des charlatans.

Laissons les pontifes de carnaval. Le premier bénéficiaire de la Révolution fut le Saint-Simonisme. Il commençait à s'assoupir, bien qu'il fût d'origine récente : il se réveilla au bruit des barricades et crut que son heure avait sonné. L'homme extraordinaire qu'avait été Saint-Simon, et qui était mort depuis cinq ans, avait compris que le résultat le plus clair de la Révolution française était l'abaissement, la déchéance du pouvoir spirituel européen. « La ruine de la papauté, dit Louis Blanc, lui était apparue comme l'expression la plus générale et la plus vive de l'œuvre révolutionnaire. » La place du christianisme serait bientôt vide : il s'agissait de se mettre en état de pourvoir à cette vacance. La société souffrait de l'affaiblissement du principe d'autorité. Comment le restaurer ? Il avait laissé à ses disciples trois formules : « Association universelle fondée sur

l'amour : par conséquent plus de concurrence. — A chacun suivant sa capacité, à chaque capacité suivant ses œuvres : par conséquent plus d'héritage. — Organisation de l'industrie : par conséquent plus de guerre. » Nous n'avons pas ici à montrer tout ce qui entrerait de chimère, d'inconséquence dans ce programme, et même de dureté, car si on s'en tient au principe *A chacun suivant sa capacité*, que fait-on de l'amour sur lequel doit être fondée l'Association universelle et que deviennent les pauvres d'esprit, les incapables, les infirmes, les misérables vies continuellement menacées ? Si ce socialisme naissant, en opposant « la minorité qui ne produit rien et jouit de tout aux classes nombreuses qui produisent tout et ne jouissent de rien », inaugurerait la lutte des classes, il y avait du moins de la noblesse dans son mépris de l'oisiveté, dans sa compréhension du grand rôle de l'industrie, dans l'importance qu'il attachait aux études économiques, dans sa volonté d'établir le règne du travail et de réhabiliter le principe d'autorité. Malgré les résistances de la bourgeoisie, il serait arrivé à propager des idées sociales bien plus généreuses que le socialisme allemand qui nous a envahis, s'il s'était développé dans une autre atmosphère que celle de 1830.

Ses prédications avaient lieu rue Taitbout. Le dimanche, dès midi, la foule remplissait l'amphithéâtre et les trois étages de loges de la vaste salle au toit de verre. Autour des deux héritiers spirituels de Saint-Simon, l'ancien polytechnicien Enfantin et le carbonaro Bazard,

s'étaient groupés des élèves de l'Ecole Polytechnique, des ingénieurs, des banquiers, des officiers, des médecins, des savants, des écrivains, des artistes. Les apôtres de la religion nouvelle n'étaient pas de pauvres gens comme ceux qui suivaient le Christ. Voltaire, qui avait toujours souffert de voir Jésus aussi mal entouré, aurait été content de cet état-major du Saint-Simonisme, future recrue d'académiciens et de hauts fonctionnaires. Mais les choses ne tardèrent pas à se gâter ; et rien, à mon avis, ne nous donne mieux l'idée de la perturbation des intelligences que cette aventure saint-simonienne, une des plus déconcertantes, une des plus folles qu'on puisse imaginer.

Résignons-nous même à ne jamais la comprendre entièrement, parce qu'il nous est impossible de nous expliquer, jusqu'à la ressentir fût-ce légèrement, l'incroyable séduction qu'exerçait Enfantin. Fils de failli, la tache imprimée sur son nom lui avait été une longue souffrance. Il était doué d'une intelligence très vive, d'un immense orgueil et d'une ambition plus immense. « Sa figure radieuse, dit Louis Blanc, ses manières nobles, la connaissance qu'il avait du langage qu'il faut parler aux êtres sensibles et passionnés, tout cela l'entourait d'un véritable prestige. » Sa beauté physique l'exposait à d'aussi grands dangers que son ambition et son orgueil. Ce jeune homme, qui a le sens de son époque et de vastes conceptions, convoite toutes les jouissances. A-t-il cru réellement à sa mission providentielle ? Jusqu'à quel

point de conscience a-t-il poussé le charlatanisme ? Toutes les ruses d'un Don Juan se cachaient sous sa sérénité de pontife. Le personnage me paraît indéchiffrable. Sans se départir de son calme olympien, il excitait autour de lui des transports qui allaient jusqu'au délire ; il aurait provoqué, en d'autres circonstances, des dévouements qui eussent été jusqu'au martyre. Ni les paroles qu'on nous rapporte de lui, souvent pompeuses, ni les idées qu'il développe, souvent confuses, ne les justifient. Mais où sont les lèvres qui les prononçaient, l'éclair des yeux et le geste qui les accompagnaient, et l'accent et le timbre et les inflexions de la voix ?

Enfantin se proposait d'être le Saint-Paul de Saint-Simon le nouveau Christ. Saint-Simon avait dit et répété qu'on ne dirigerait l'humanité qu'en satisfaisant à toutes ses facultés et principalement à ses besoins religieux. Le Saint-Simonisme était appelé à relever de sa mission le Christianisme qui n'en pouvait plus. Mais il devait aller plus loin que lui. Le Christianisme mortifiait la chair ; le Saint-Simonisme la réconcilierait avec l'esprit. Le Christianisme sanctifiait la souffrance ; le Saint-Simonisme consacrerait le plaisir. Enfantin proclama « comme une nécessité religieuse, l'affranchissement de la femme et sa participation au pouvoir suprême ». Et il en vint à concevoir un *couple prêtre*, composé du *Père* (c'était lui) et de la *Mère*, « qui aurait le pouvoir et la mission d'harmoniser les natures, par suite de faire et de défaire les unions ». Tel était le

fondement de la nouvelle morale qui remplacerait la morale chrétienne. Cette extravagance, que je présente sous une forme simplifiée et atténuée, pourrait être considérée de la part du saint Père Enfantin comme l'invention donjuanesque la plus extraordinaire dont jamais chef religieux se soit avisé. Elle causa une scission irréparable chez les saint-simoniens. Mais Enfantin garda un bon nombre de fidèles.

Le mot affranchissement faisait accourir les femmes. L'une d'elles, Suzanne Voilquin, nous a laissé, dans son *Journal d'une fille du peuple*, de curieux souvenirs. Elle y raconte sa joie, sa douce, son enivrante exaltation lorsque la doctrine lui fut révélée et qu'elle entendit l'homélie du Père. « Mes sœurs, ma mère, vous serez
« glorifiées, vous serez obéies, vous serez aimées
« par delà tous les siècles ! Car le règne de
« Dieu commence et le règne de Dieu n'aura
« pas de fin ; et là où toute puissance, tout
« amour sont enlevés à la force brutale, vous
« avez des droits à la gloire aussi bien qu'à
« l'amour. » Rappelons-nous qu'à cette époque paraissent les premiers romans de George Sand, *Indiana*, *Valentine*, *Jacques* ; que ces romans réclament pour la femme le droit, que lui promet Enfantin, de vivre librement selon les aspirations de son cœur et les inclinations de ses sens. On essaya d'embrigader la romancière. Elle se déroba. Elle avait plus de jugement que ses sœurs, et ne tenait probablement pas à paraître inspirée par les saint-simoniens. Mais il était naturel que ses romans leur fissent des adeptes. Qu'elle le voulût ou non, elle

sonnait la cloche de la nouvelle et trompeuse Thélème.

Le livre récent de M^{me} Jehan d'Ivray, *l'Aventure saint-simonienne et les femmes*, a soulevé le rideau sur quelques-uns des drames psychologiques dont ce milieu surchauffé fut le théâtre. Ni les romanciers ni les dramaturges n'en ont inventé de plus saisissants. Enfantin aimait à confesser les femmes et réalisait pleinement ce que Michelet et les anticléricaux les plus sectaires ont dit de l'ingérence du prêtre dans les ménages. Il usait de son ascendant pour obtenir des confidences dont la gravité mettait la pénitente, si j'ose dire, à sa merci. Son collègue ou coadjuteur Bazard était marié et M^{me} Claire Bazard avait suivi son mari dans la foi saint-simonienne. Mais les idées d'Enfantin sur le mariage et le divorce, qui tendaient à l'union libre, la froissaient et lui répugnaient. Sous le coup de quelle émotion avait-elle été amenée à lui confier la faiblesse passagère qu'elle avait eue pour un autre apôtre de la maison, le mystique Margerin ? Enfantin, qui exigeait des cœurs purs, des sincérités absolues, la força d'avouer sa faute à son mari. Vivons dans la vérité ! C'est le drame du *Canard sauvage*. Le mari pardonna ; mais la rupture entre les deux hommes suivit d'assez près cette scène et fut elle-même suivie de la mort de Bazard. Le jour où il expira, Claire défendit à Enfantin l'entrée de sa maison.

Une autre de ses victimes, moins douloureuse, fut cette Suzanne Voilquin dont je parlais plus haut. Née dans le peuple, ancienne

petite élève des Sœurs de Saint-Vincent de Paul, elle avait eu, très jeune, un malheur que la rencontre d'un brave garçon lui avait si bien fait oublier qu'elle l'avait épousé sans l'avertir. Mais le Père, qui n'avait à la bouche que les mots de vérité, de sincérité, de moralité, ne cessait d'interroger ses paroissiennes sur leur vie antérieure. Un jour Suzanne lui demanda une audience et se présenta devant lui avec son mari qui ne savait rien de ses intentions. Là, elle déballe son pauvre et triste passé. « Mon mari, dit-elle, se jeta en pleurant dans les bras du Père ; mais, dans ces premiers moments, aucun ne me tendit la main. O ma sainte mère, tu aurais séché mes larmes sous tes caresses avant de te tourner vers l'homme ! » Il est fâcheux pour Enfantin qu'il n'ait pas été dans la galère vénitienne où Musset appelait la bénédiction du ciel sur les têtes unies de George Sand et de Pagello et où tous les trois fondaient en larmes. L'histoire des Voilquin s'acheva en comédie. Quelques mois après, Suzanne trouva dans la veste de son mari une lettre d'amour d'une petite saint-simonienne. A son tour il avoua tout. Alors elle lui ordonna d'épouser celle qui avait su lui plaire. Voilquin obéit et partit pour l'Amérique avec sa seconde femme afin d'y répandre la bonne parole.

Cependant le Père avait organisé un phalanstère à Ménilmontant. Ses quarante fidèles adoptèrent un costume particulier, « un justaucorps bleu qui s'ouvrait par-devant sur un gilet dont l'ouverture était cachée, une ceinture de cuir, un pantalon blanc, une toque

rouge » ; et ils portèrent la barbe à la manière des Orientaux. La cérémonie de la vêtue se déroula solennellement. Lorsqu'Enfantin parut, l'assemblée se leva et entonna un hymne : *Salut, Père ! Salut ! Salut et gloire à Dieu !* « Il expliqua que le gilet qui se boutonnait par derrière était le symbole de la fraternité. Pour le revêtir il fallait être assisté par un frère. Ainsi, chaque fois qu'on le mettait, on pensait à la nécessité de l'association. » Un des frères, au moment de vêtir ce gilet sacré, se tourna vers le Père. « Je vous ai dit un jour, fit-il, que je voyais en vous la majesté d'un Empereur et pas assez, pour ma faiblesse, la bonté d'un Messie. Vous m'apparaissiez formidable. Aujourd'hui j'ai senti profondément tout ce qu'il y a de tendresse et de douceur en vous. » Louis Blanc qui était présent, je crois, et à qui j'emprunte ces détails, s'étonne qu'une pareille scène et d'autres semblables aient eu lieu au XIX^e siècle, en France, à Paris, « là même où Voltaire avait vécu » ; il s'étonne encore davantage que les acteurs en aient été des gens studieux, instruits, spirituels, habiles à saisir les ridicules d'une société dont ils avaient fait si souvent la satire.

Enfin le gouvernement s'émut. Il leur intenta un procès pour outrage à la morale publique et aux bonnes mœurs. La foule se pressa sur le passage de ces hommes en si beaux costumes. Enfantin portait sur sa poitrine deux mots brodés : *Le Père*. Il fut condamné, emprisonné ; la famille se dispersa. A sa sortie de prison, il s'embarqua pour l'Égypte, accom-

pagné de ses derniers fidèles et de son harem. On allait chercher en Orient une Mère qui, unie au Père, formerait avec lui le Couple idéal. C'est d'un bon comique. Mais que de tristesses, de déboires, les attendaient, sans compter la peste !...

Un dernier souvenir d'Enfantin : Deux de ses disciples, qui viennent le rejoindre, arrivent à Alexandrie en même temps que la peste noire. Personne ne veut les héberger. De désespoir, ils vont au Consulat. Le Consul les reçoit, leur assure la table et le couvert. Il a entendu parler des saint-simoniens ; il les interroge, au dîner, sur eux et sur Enfantin. Les deux jeunes gens l'entretiennent longuement des projets du Père. En ce moment on est à la recherche d'une Mère qui existe quelque part dans le monde oriental. Le Consul s'amuse en lui-même et du Père et de la Mère problématique et de l'enthousiasme de leurs enfants. Trop poli pour en rire, il en sourit et se dit que les saint-simoniens sont de plaisants corps. Mais tout à coup le sourire perd sur ses lèvres sa légère ironie et dans ses yeux redouble d'attention. Les jeunes gens ont passé de la nouvelle morale aux grands desseins du Père sur le vieux monde matériel, et au plus grand de tous : percer l'isthme de Suez et plus tard celui de Panama. Le Consul est prodigieusement intéressé. Ce Consul se nommait Ferdinand de Lesseps.

Rassemblons les traits d'Enfantin : un étonnant pionnier de l'avenir, un mystagogue, un don Juan confesseur, très dur envers celles qu'il a honorées de son amour et qui, aban-

données, continuent de l'aimer, un amalgame de grandeur intellectuelle, de sensualité, de charlatanisme, d'hypocrisie ; mais cette hypocrisie a des yeux pleins de lumière.

L'aventure des saint-simoniens, que Fourier appelait des histrions sacerdotaux, se déroulait parallèlement à une autre aventure moins voyante, mais aussi dramatique : celle de Lamennais. Le 15 octobre 1830 avait paru le premier numéro d'un journal religieux *l'Avenir*, dont le directeur, l'abbé Lamennais, était secondé par ses deux disciples et amis Lacordaire et Montalembert. Il allait entreprendre de réconcilier le Catholicisme et la Liberté. Y échoua-t-il parce qu'il manqua de patience ou parce que c'est impossible ? Je n'ai pas à en décider ici où je m'attache seulement à montrer, par quelques exemples, l'ébranlement d'un pays surmené d'émotions depuis un demi-siècle, jeté hors de sa voie normale, et qu'un excès d'idéalisme fatigue ou dégoûte de son passé. A peine *l'Avenir* eut-il paru, de nombreuses âmes pensèrent y trouver la solution des problèmes qui les tourmentaient et leur salut. On sait ce qui en advint ; on se rappelle les âpres reproches d'un Sainte-Beuve qui, après une hésitation sur le seuil du saint-simonisme, semblait avoir opté pour Lamennais : « Combien j'ai vu, s'écriait-il, d'âmes espérantes que vous teniez et portiez avec vous dans votre besace de pèlerin et qui, le sac jeté à terre, sont demeurées gisantes le long des fossés ! »



Mais il ne s'agit pas seulement de troubles intérieurs, individuels. De plus en plus les préoccupations sociales gagnent les esprits. Dès 1831 l'insurrection lyonnaise apparaît marquée d'un caractère prolétarien qui la distingue nettement des insurrections politiques. Les Sociétés secrètes, comme *les Droits de l'Homme*, *les Amis du Peuple*, ont bien moins en vue un changement de régime qu'une refonte de la société. Les théoriciens ne s'entendent pas. De Louis Blanc qui attend de l'Etat la réforme sociale ou de Proudhon qui commencerait par détruire cet Etat, lequel a raison ? Ce qui est particulier à cette époque, c'est que des intuitions fécondes, des vérités d'observation se mêlent dans les écrits des maîtres aux pires utopies, aux fantaisies les plus délirantes et que leurs disciples, qui appartiennent pourtant à une élite intellectuelle, n'ont pas même l'air de s'en apercevoir.

Prenons Fourier, cet ancien petit épicier malgré lui, qui ressemblait à un pauvre comptable et que Henri Heine rencontrait rasant les murs, rentrant chez lui, une bouteille de vin dans une des poches de sa redingote râpée et dans l'autre un pain long. Il a peut-être du génie. En tout cas, il porte dans sa tête une rénovation complète de la Société humaine et même de l'univers ; et ses livres exerceront une sérieuse influence sur les communistes du siècle. Il s'est passé pour lui quelque chose

d'analogie à ce qui s'est passé pour notre contemporain Marcel Proust. Inconnu avant la Révolution de Juillet comme l'autre l'était en 1914, son système a groupé pendant les années qui suivirent de nombreux disciples et propagandistes, comme l'œuvre du romancier a suscité après la guerre de nombreux admirateurs. Les écrivains socialistes voient en lui un précurseur de Marx, le critique le plus impitoyable, le plus précis, du régime capitaliste, de la concurrence industrielle, de l'effrayant égoïsme commercial qui du sein de l'abondance fait naître la pauvreté, et, tout en restant religieusement attaché à l'héritage et à la propriété, l'ennemi le plus acharné des économistes. Mais il est surtout original par sa théorie des passions. Elles sont saintes, venant de Dieu. Les législateurs, en les refrénant, ont faussé l'ordre du monde qui, dans la pensée divine, reposait sur « l'attraction passionnelle ». Les passions conduisent infailliblement au bonheur, à condition qu'elles trouvent un milieu favorable à leur épanouissement. Ce milieu sera le phalanstère. Là, les hommes, en n'y résistant pas, se conformeront au plan divin. Il pourrait y avoir de la grandeur dans cette apologie, dans cette divinisation des redoutables puissances qui s'agitent en nous. Mais avec Fourier, on n'a pas plus idée de cette grandeur sauvage que de la végétation tropicale chez un pépiniériste, disons mieux, chez un grainetier. Il les classe ; il assigne à chacune d'elles un nom, une généalogie et un compartiment où elle demeurera bien sage tant qu'on n'ouvrira

pas le tiroir. Il est entendu qu'au phalanstère elles se complèteront et ne se heurteront pas, voire quand deux hommes seront pris d'une égale fringale d'amour pour la même femme ou deux femmes pour le même homme. Tout se fera avec un plaisir passionné, jusqu'aux besognes les plus malodorantes : elles seront réservées aux enfants, car on sait que le jeune âge a une certaine prédilection pour la saleté ; mais on les couronnera de roses. Ce n'est là qu'une aimable fantaisie. Voici qui vaut mieux : quand l'humanité ne sera plus qu'une juxtaposition de phalanstères, l'univers changera. Les orangers fleuriront en Laponie ; les eaux de la mer seront aussi rafraîchissantes et aussi agréablement piquantes que la limonade ; l'homme aura sept pieds de haut et fera des enfants jusqu'à cent vingt ans. A cet âge seulement le Créateur le mettra à la retraite. Il ne faut pas juger Fourier uniquement d'après ces folies. Mais on s'étonne qu'elles ne l'aient pas discrédité et que le fouriérisme, chargé de ridicule, n'en ait pas moins recruté, pour le prêcher, des hommes de la valeur d'un Considérant, ancien élève de Polytechnique. A aucune époque de notre histoire on n'a rêvé, les yeux ouverts, de plus absurdes rêves.

En 1840, le *Voyage en Icarie* de Cabet fit tourner bien des têtes prolétariennes. Etienne Cabet était le fils d'un maître tonnelier de Dijon. Ses parents, flattés de son goût pour la lecture et de son application au travail, l'envoyèrent au collège. Sous l'influence d'un brave curé, qui l'avait pris en affection, il traversa

une période de grande ferveur religieuse et se crut né pour la prêtrise. Si ses regards s'arrêtaient complaisamment sur une jeune fille, « il faisait vite le signe de croix pour invoquer l'assistance divine contre l'esprit tentateur. » Mais « une seule conversation avec un bon vieillard, père d'un de ses camarades d'école », le guérit de son aberration. C'est du moins ce qu'il raconte dans son roman. Quand on créa le lycée, il y fut nommé maître d'étude ; et, après avoir un instant songé à la médecine, il prépara ses examens de droit et passa son doctorat en 1812 : il avait alors vingt-quatre ans. Sa vie politique commença sous la première Restauration par une mesure du Conseil de discipline des avocats qui le frappa d'une interdiction de trois mois « pour avoir arboré le signe de la révolte contre l'autorité légitime. » Vers la fin de 1821, il était devenu un des principaux chefs de la Charbonnerie. Inscrit au barreau de Paris, il ne ménagea pas sa peine aux *Trois Glorieuses*. Le soir de la première, il faisait déjà partie de la municipalité insurrectionnelle dans le quartier du Luxembourg avec Nepomucène Lemercier et Victor Cousin. Ce ne fut pas sa faute si Louis-Philippe, qui dut subir de lui quelques sévères admonestations, n'accepta pas la République. On s'empressa de l'expédier, en qualité de procureur général, en Corse, à Bastia ; mais on fut bientôt obligé de le révoquer. Revenu à Dijon, il est élu député et prend place à la Chambre auprès du général Lamarque. Le général meurt ; on accuse Cabet d'avoir excité l'émeute qui éclata ; puis les

poursuites sont abandonnées. Elles sont reprises au sujet d'articles qu'il publie dans son journal, *le Populaire*. Il est condamné à deux ans de prison ou à cinq ans d'exil. Il choisit l'exil. On l'expulse de Belgique, il va s'installer à Londres. De conspirateur républicain il s'était fait socialiste. Du socialisme il poussa jusqu'au communisme, et ne conçut pas un meilleur moyen de prôner ses nouvelles convictions que de leur donner une forme romanesque. Aussitôt rentré en France, il commence à publier, d'abord sous un pseudonyme, son *Voyage en Icarie*.

L'Icarie a été constituée en communauté par le fils d'un charretier, charretier lui-même et qui s'est révélé habile à conduire le char de l'Etat, Icar, dont elle a pris le nom. Cet Icar était, tout jeune, dévoré de la passion des livres ; il voulut être prêtre afin de se consacrer au salut des hommes ; la visite d'un vaste monastère le persuada que les habitants d'un pays pourraient travailler et vivre en commun ; il publia des écrits qui lui attirèrent des persécutions de la part du gouvernement ; il fut traité de buveur de sang et de conspirateur ; mais, « révolutionnaire et propagandiste comme Jésus-Christ », et proclamé dictateur au milieu des acclamations populaires, « il accomplit son grand projet de Réforme radicale et de régénération ». Nous reconnaissons très bien Cabet dans Icar. Le pays qu'il a organisé réalise le parfait communisme, sauf en ce qui concerne la femme et la famille ; mais le progrès n'y a pas dit son dernier mot. Ni commerce, ni monnaie. Les maisons et les vêtements sont

fabriqués en séries. Cette uniformité, qui est un grand avantage, ne supprime pas la variété dans les détails. Tout est réglé, le lever, le coucher, les repas, les silences. Pas de prisons ; par conséquent, pas d'ivrognes, pas de voleurs, pas de meurtriers. On n'a pas besoin en Icarie « de cette invention de l'enfer, de cette machine infernale qu'on appelle la police ». Vous entrez chez un serrurier : c'est un ancien magistrat éminent. Vous entrez chez une couturière : c'est la sœur d'un lord. Tous les visages reflètent la tranquillité de la conscience et la joie de l'âme. On n'y verse que des larmes heureuses. L'oisiveté, la calomnie, l'adultère, la séduction sont inconnues. Les grands seigneurs anglais s'y convertissent à la démocratie et au communisme. Ce ramas de niaiseries sentimentales et d'insanités eut un succès fou. Cabet, sacré *Père* comme *Enfantin*, recevait des députations d'hommes et de femmes qui lui apportaient d'énormes bouquets. Il les bénissait et les re-bénissait, philanthrope papelard, aussi faux bonhomme que Béranger, mais avec une expression bien moins fine sur sa grosse figure ronde et colorée. Des courtiers fanatiques allaient placer ses brochures icariennes dans les centres industriels. En 1847, Cabet proposa à ses disciples de fonder une Icarie, une colonie communiste en Amérique « puisqu'on les persécutait en France ». Quelques centaines de prolétaires partirent, en plusieurs fois, pour Sulphur-Prairie, sur les bords de la rivière Rouge, dans le Texas. Battu aux élections pour la Constituante, Cabet dut les rejoindre. Alors

la réalité infligea démenti sur démenti à ses chimères. Il revint en France, puis repartit et mourut à Saint-Louis en 1856 terrassé par l'apoplexie et par toutes les déceptions, toutes les misères dont il avait été l'artisan. L'apoplexie suffisait.



La Révolution de 1830 n'avait satisfait en somme que ceux qu'elle avait jetés au pouvoir. Les républicains s'estimaient volés puisqu'on ne leur avait pas donné la république. Chateaubriand avait été dégoûté de voir un roi distribuer des poignées de main à des chiffonniers. Béranger était trop bonapartiste pour admettre la monarchie. Le peuple, lui, avait été mis en appétit d'émeutes. Elles se succédèrent pendant près de dix ans, la dernière, froidement sanglante, provoquée par Blanqui et Barbès, ayant eu lieu le 12 mai 1839. Pendant près de dix ans l'émeute fut normale. Je lis dans le journal d'un jeune écrivain, de Fontaney¹, ami des Hugo, que tel jour « l'émeute a été indolente » ; que, tel autre jour, « elle s'est promenée à la Chambre des députés et au Palais-Royal ». Nous savons à quelle heure « l'émeute se couche ». Quand elle se réveille, on bat le rappel, on ferme le Palais-Royal, les boutiques mettent leurs volets, et les gens se penchent aux fenêtres pour voir les charges de cavalerie. Ces gens ne sont ni des écrivains ni

1. Edité par M. R. Jasinski (Les Presses Françaises).

des artistes. Le Romantisme a pu s'emparer plus tard de ces insurrections et les idéaliser, elles ont commencé par le gêner, par l'entraver. Fontaney note que Hugo en a assez des émeutes qui compromettent les recettes de *Marion de Lorme*. « Qu'est-ce qu'une Révolution ? s'écrie Gautier. Des gens qui se tirent des coups de fusil dans la rue : cela casse beaucoup de carreaux ; il n'y a guère que les vitriers qui y trouvent du profit. » Hélas ! si l'on ne cassait que des carreaux !... Mais on compte des centaines de morts. Musset se plaignait de ces temps d'orage où la bouche est muette,

Tandis que le bras parle et que la fiction
Disparaît, comme un songe, au bruit de l'action.

Hugo, en 1837, dans la pièce qui ouvre son recueil *les Voix intérieures*, voudrait espérer en ce siècle « si la voix de Jésus n'allait s'affaiblissant. »

L'échafaud vieillit, croule, et la Grève se lave.
L'émeute se rendort. De meilleurs jours sont prêts.
Le peuple a sa colère et le volcan sa lave,
Qui dévaste d'abord et qui féconde après.

L'émeute se rendort. Elle ne se rendort que d'un œil. Un rien la réveillera. Etonnons-nous du caractère agressif, sombre, acrimonieux, antisocial de la littérature romantique, et qu'avec les romans de George Sand, les drames de Hugo, de Dumas, de Vigny, tout en pâtissant des conditions que lui crée 1830, elle prépare déjà la révolution de Quarante-huit. Une révolution qui ne vous a pas apporté le

bonheur vous incite à en souhaiter une autre. Et quelle révolution n'est pas en ce sens misérablement ratée ? Pendant qu'il écrivait les *Origines de la France contemporaine*, Taine relisait les Romantiques et notait : « *Quelle fausse idée ils ont de l'homme et de la vie ! Leur thème est toujours : je désire un bonheur infini, idéal, surhumain ; je ne sais pas en quoi il consiste, mais mon âme, ma personne a droit à des exigences infinies ; la société est mal faite ; la vie terrestre est insuffisante ; donnez-moi le je ne sais quoi sublime ou je me casse la tête contre le mur.* »

Evidemment nous jugeons ridicules les Didier, les Ruy Blas, les Antony, les Chatterton, tous ces héros nés la rage au cœur contre la société. Ils nous paraissent artificiels ; nous leur refusons la vraisemblance morale. Mais, quand on étudie l'histoire, on est surpris d'y rencontrer nombre d'êtres réels qui leur ressemblent, et qui sont comme leurs originaux, — des originaux inégalés. Dans quels romans, dans quels drames trouvez-vous des personnages aussi extraordinaires qu'Enfantin ou tel autre saint-simonien ou ce Barbès dont le passé était si dramatique : un père, prêtre défroqué, marié aux colonies pendant la Révolution ; une mère apprenant plus tard qu'elle a épousé et en mourant d'horreur ; les fiançailles d'une sœur brutalement rompues le jour où la famille du fiancé avait su de qui elle était la fille ; et le suicide du malheureux homme ; et Barbès poursuivant de sa haine la société tout entière. On objectera qu'aucune époque n'est préservée de drames aussi cruels. Mais autrefois les

héritiers ne s'armaient pas de leur douleur ou de leur ressentiment contre l'ordre social. Ils n'en rendaient pas responsables les institutions de leur pays.

Cependant que répondrions-nous à ces personnages qui horripilaient Taine, et dont nous nous moquons aujourd'hui, s'ils nous disaient : « Vous oubliez ce que la philosophie du XVIII^e siècle nous avait promis : le bonheur. Vous oubliez ce que la Révolution nous avait promis : le bonheur, la justice, la fraternité, un ordre nouveau. Comment ont-elles tenu leurs promesses ? Elles nous ont fait massacrer pendant près d'un quart de siècle sur tous les champs de bataille de l'Europe. Cette société, que vous nous reprochez de maudire ou de tourmenter, nous a prouvé qu'elle ne savait ni ce qu'elle faisait ni ce qu'elle voulait. En cinquante ans, combien de fois a-t-elle changé de régime ? Non seulement elle ne nous a donné aucun bonheur, mais elle nous a enlevé la force qui nous aidait à supporter l'infortune. Nous avons l'impression d'être trahis ou dupés. Elle demande qu'on la respecte et ne se respecte pas elle-même. Nous criions pour nous soulager. Ah ! société de malheur, tu nous a trompés : eh bien, nous te couvrirons d'imprécations et, si nous le pouvons, nous aiderons à ta ruine. » Voilà l'état d'esprit de la plupart des héros romantiques. Il serait difficile de ne pas leur accorder quelques circonstances atténuantes.

Ajoutez le besoin de retrouver dans les livres les émotions fortes, cet alcool de l'imagination auquel les événements de la rue nous ont habi-

tués et l'ardeur à se détruire qui, depuis plus de cent ans, travaille nos hautes classes. Pendant qu'elles combattaient les révolutionnaires, elles faisaient un succès fantastique aux *Mystères de Paris* et au *Juif-Errant* du socialiste Eugène Sue, ainsi qu'à ses *Sept Péchés Capitaux* tout imprégnés de fouriérisme, et elles applaudissaient l'*Histoire des Girondins* de Lamartine. Elles aimaient les fortes sensations : elles ont été exaucées. « La pire des idées, de toutes les idées, disait encore Taine, est celle que M. de Lamartine exprimait ainsi : *La France s'ennuie*. Cela signifiait : il faut que le gouvernement occupe et intéresse le public par des innovations, des actions grandes et brillantes. » La tranquillité de notre admirable Restauration nous a pesé : nous l'avons jetée par terre. La sagesse de la monarchie de Juillet nous a fatigués : nous l'avons jetée par terre. La République est venue avec ses terribles journées de Juin et leurs flots de sang : on a eu peur ; on ne s'ennuyait plus assez. Alors l'Empire nous a envoyés en Italie, en Crimée, au Mexique, à Sedan. Et depuis on ne s'ennuie plus. Mais avons-nous liquidé l'héritage de 1830 ?



BIBLIOTECĂ

VERIFICAT
2017



VERIFICAT
2007